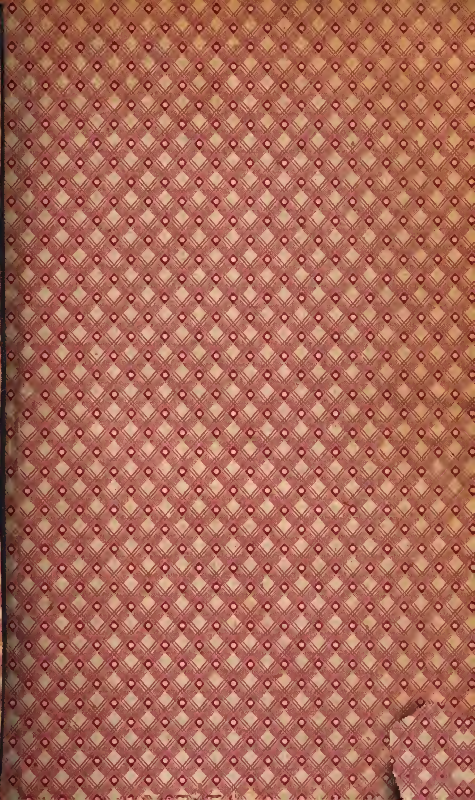

PALLI



LE MOMENT
DU BONHEUR

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

LE MOMENT

DU BONHEUR

PAR F. HACKLÄNDER

ROMAN ALLEMAND

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR A. MATERNE



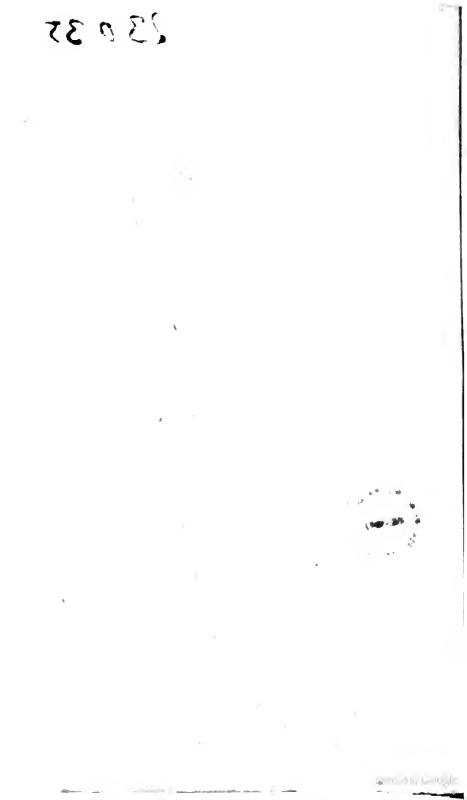


PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869



LE MOMENT

DU BONHEUR.

CHAPITRE I.

UNE APRÈS-MIDI DE DIMANCHE.

Connaissez-vous déjà, chers lecteurs, par votre propre expérience, ce que c'est que l'ennui? Je serais fort aise, à vous dire vrai, qu'il en fût ainsi, mais en revanche je serais désolé si je devais vous faire connaître pour la première fois ce cinquième élément, comme l'a nommé je ne sais plus qui excellemment. Cependant vous savez peut-être ce que c'est que l'ennui, sans vous être jamais donné la peine de l'approfondir et de l'étudier sous ses diverses formes. Il y a en effet des variétés d'ennui innombrables. D'abord cet ennui vulgaire et banal, au sein duquel on peut vieillir et prendre de l'embonpoint; puis cet ennui calme et méditatif que l'on éprouve après un grand dîner, et qui tout doucement nous mène à la sieste. Sommes-nous forcés d'attendre quelqu'un entre quatre murailles nues, notre ennui tourne à l'impatience. Il devient une

véritable torture, si, retenus dans la chambre par une indisposition, lorsque tout fleurit au dehors et que l'air s'imprègne des senteurs du printemps, nous sommes réduits à tuer le temps en tournant sans fin sur notre tapis, comme un ours en cage. Un ennui mortel, qui s'annonce par les symptômes les plus dangereux et qui peut aller jusqu'au désespoir, c'est celui que nous cause une grosse dame réjouie de notre connaissance, que nous rencontrons dans la rue, qui nous arrête au passage, et nous sourit de sa figure luisante et grassouillette, juste à l'angle où vient de disparaître, à quelques pas de nous, la dame inconnue que nous suivions depuis près d'une heure à travers la ville. L'ennui a parfois aussi sa douceur. Par exemple, lorsque nonchalamment étendus dans le coin d'une voiture bien suspendue, sommeillant à demi sur de moelleux coussins, nous pénétrons insensiblement dans le pays des rêves et finissons par être assez heureux pour voir voltiger devant notre imagination les gracieux fantômes de jours depuis longtemps envolés.

Autre remarque à faire. On peut s'ennuyer dans la compagnie d'une douzaine de personnes atteintes de ce même mal. On peut s'ennuyer à trois, mais on s'ennuie aussi à deux, et cet ennui-là est le pire de tous en de certaines circonstances. Je tiens de quelqu'un, qui devait bien le savoir, que le plus affreux de tous est celui d'un couple amoureux qui, même avant le mariage, commence à se lasser du tête-à-tête : le fiancé parle de la pluie et du beau temps, et, pour toute réponse, la fiancée fait la bouche en pointe, grimace déplaisante qui gonfle le nez notablement et à l'aide de laquelle on cherche à dissimuler un bâillement involontaire.

Cependant, si nous nous sommes permis d'entamer la présente histoire par une dissertation sur l'ennui, nous devons ajouter qu'il n'est point question, du moins dans ce premier chapitre, de cette effrayante variété d'ennui que nous venons de décrire en dernier lieu. Cela pourra bien venir plus tard. Mais un narrateur doit se conformer avant tout à la vérité, et quand, par malheur, l'histoire

qu'il veut raconter commence tristement, que peut-il faire, sinon d'entrer, lui aussi, d'un cœur triste dans son sujet?

Oui, chers lecteurs, telle est la dure loi imposée à un narrateur véridique. Autrement, quoi de plus agréable pour moi que de pouvoir, de l'air fringant d'un hardi cavalier qui fait caracoler sa monture, faire courir vivement ma plume sur le papier et dire gaiement au public: Nous voici tous deux, mon histoire et moi!

Je pourrais, par exemple, débuter ainsi :

« C'était par une soirée d'été nuageuse. Le ciel, qui promettait une nuit claire et transparente, s'était peu à peu couvert d'un voile grisâtre. L'orage ne s'annonçait pas seulement à l'horizon par de fréquents éclairs, il se lisait encore sur les traits du jeune baron Kalb de Kalbsfell, qui, etc., etc. »

Un autre début qui ne ferait pas mal, c'est celui-ci, je suppose :

« Dans la direction du soleil levant, dont les premiers feux égayaient d'une teinte rose les montagnes et les vallées, roulait une élégante calèche. Le beau jeune homme aux cheveux blonds bouclés, qui la conduisait, fumait un pur havane, dont il soufflait devant lui avec une satisfaction indicible les petits nuages gris et crêpelés, lesquels, à mesure qu'ils montaient dans l'air, se doraient aux clairs rayons de l'astre matinal. »

Ceci encore :

« Mille millions de tonnerres! s'écria le lieutenant de Sperberbach, en s'éveillant de grand matin et remarquant à son grand dépit qu'il avait manqué le départ de son régiment. »

Ceci enfin, si l'on veut :

« Maman, dit Louise.

— Mon enfant! répond la mère.

— Je ne l'ai point vu au théâtre. »

La mère retient un léger soupir.

« Ni à la promenade.

— Tu n'as pas bien vu.

— L'amour a des regards perçants, chère maman.

— Dieu le sait, ma pauvre enfant.

— Il n'a pas non plus passé à cheval devant nous.

— Bonne Louise !

— O ma mère ! »

Et toutes deux poussèrent un profond soupir, et la chambre eût été attristée d'un morne silence, si, en ce moment même, un orgue de Barbarie n'eût fait retentir sous les fenêtres cet air si connu : « La Pologne n'est point morte encore.... » Consolation inespérée pour le cœur blessé de la mère et de la fille.

Voilà à peu près, chers lecteurs, ce que nous aurions pu vous dire, nous aussi, au commencement de cette histoire véritable. Mais loin de nous la pensée de vouloir piquer votre curiosité par ces moyens factices! Nous vous conduirons donc, sans plus de préambule, dans la salle des gardes du château du régent de ***. Cette salle fort spacieuse est richement décorée. Les murs en sont tapissés d'une tenture de soie claire et resplendissante, d'où se détachent, dans des cadres aux fraîches dorures, de magnifiques tableaux représentant des batailles, des paysages et des marines. Sur la cheminée colossale en marbre blanc, sans feu en ce moment, se dresse une glace immense dont l'extrémité supérieure touche la frise dorée, à quelques pouces du plafond. Au centre de ce plafond richement peint pend un lustre de bronze massif garni de toutes ses bougies. Le plancher parqueté reluit comme un miroir. Quant à l'ameublement, riche, mais sans faste, il consiste en une douzaine de chaises rangées le long des murs et une grande table posée au milieu de la salle. Ajoutons à cela, dans les profondes embrasures des deux fenêtres, deux fauteuils, devant l'un desquels est une petite table avec du papier et tout ce qu'il faut pour écrire. Les fenêtres donnent sur une cour fermée, où règnent à l'heure qu'il est un calme et un silence absolus, aussi bien que dans les corridors et les escaliers du château. Hôtes assidus de ces lieux, il semble que ce serait un crime de les troubler le moins du monde, et le simple

bruit d'un pas d'homme ou d'une toux légère éveille dans ces profondeurs un écho clair et sonore qui le répète d'un air irrité.

Dans cette salle se trouvent deux jeunes gens. L'un est un officier d'ordonnance du régiment des dragons de la garde du régent. Il se promène, le sabre au poing, devant les fenêtres, tandis que son compagnon, qui porte le frac brodé d'or des chambellans, fait une promenade semblable du côté de la cheminée. Ils n'ont guère plus de vingt ans l'un et l'autre, et s'ils paraissent effroyablement s'ennuyer tous deux, c'est du moins d'une manière différente.

Le chambellan, M. de Wenden, est un homme de taille moyenne avec quelque prédisposition à l'embonpoint. Il a des cheveux blonds, qu'il porte bien unis et très-lisses, et qui s'harmonisent à merveille avec son menton et ses joues soigneusement rasés. Pour achever son portrait, un nez pointu, une bouche aux lèvres fines et pincées, des yeux vifs trahiraient en lui une finesse presque suspecte, si elle n'était tempérée par un agréable sourire, qui vient à chaque instant éclairer sa figure transparente. Il se promène devant la cheminée, le chapeau sous le bras et les mains croisées derrière le dos. Mais cette promenade, il l'exécute avec un calme parfait et une tranquille uniformité, d'un pas légèrement sautillant, je dirais presque d'un air satisfait, n'étaient certaines marques d'impatience qui de temps en temps lui échappent comme à un homme qui a pour mission d'arpenter si souvent en un quart d'heure un si petit espace.

Son compagnon, l'officier d'ordonnance, M. de Fernow, est plus grand; sa taille est élancée; et tout en accomplissant une promenade du même genre, il le fait avec l'impatience la plus marquée. Son visage ouvert et plein d'expression paraîtrait peut-être un peu sombre, si des cheveux d'un noir lustré ne contribuaient à l'éclaircir. Il a le regard vif et hardi, et s'il porte ses moustaches si retroussées, c'est pour mieux montrer sa petite bouche et ses jolies dents d'une blancheur de nacre.

Comme nous l'avons déjà dit, il allait et venait devant les fenêtres, mais sa démarche n'avait rien de régulier, rien d'uniforme. Après deux ou trois pas précipités, il s'arrêtait tout court, demeurait un instant immobile, regardant vers la cour, puis il considérait son compagnon, rejetait la tête brusquement d'une épaule à l'autre, se mordait les lèvres à plusieurs reprises, relevait sa moustache, chantonnait ou sifflait tout bas l'air de quelque chanson favorite, mais jamais il n'allait au delà de deux ou trois mesures, et toujours il les terminait par un ah! prolongé, qu'il faisait le plus souvent suivre de cette remarque :

« Une après-midi de dimanche dans ce château maudit, c'est pourtant d'un ennui mortel! »

Là-dessus, le chambellan souriait doucement à part lui et disait quelquefois :

« Oui, oui, j'ai, moi aussi, passé des heures plus agréables.

— Si seulement j'avais ton tempérament! reprit M. de Fernow après une certaine pause et en s'arrêtant si brusquement que la poignée de son sabre heurta avec un bruit désagréable les boucles de son ceinturon. Vraiment, je ne sais pas ce que je donnerais pour avoir ton sang-froid dans de tels jours de service.

— Les autres jours aussi, un peu plus de calme ne te nuirait pas, répliqua M. de Wenden. Tu es un excellent garçon, mais tu as toujours le sang en ébullition, tu te montes, tu t'irrites, tu éclates, ce qui n'est pas précisément fait pour plaire à ceux qui t'entourent.

— Ah! fit l'officier d'ordonnance, et en prolongeant cette interjection, selon son habitude en de pareils moments, il s'étira les membres comme quelqu'un qui s'éveille d'un profond sommeil.

— Il faut pourtant bien t'accoutumer, reprit le chambellan, à dominer l'ennui. Te voilà maintenant à la cour, et si tu veux, sur ce terrain uni et glissant, devenir quelque chose, tu dois prendre garde de laisser voir à personne que tu t'ennuies, fusses-tu quatre semaines de

suite de service comme aujourd'hui, ce qui certainement a bien ses côtés ennuyeux....

— Eh bien! apprends-moi alors à chasser l'ennui, s'écria l'officier avec impatience. Ou tu connais cet art, ou tu es un hypocrite raffiné; car voilà près d'une grande heure que tu montes la garde devant cette cheminée, et ta figure respire une intime satisfaction, je dirai même un bien-être, qui me désespère.... Y a-t-il donc rien de plus ennuyeux au monde qu'une telle après-midi de dimanche? Ce château, avec son morne silence, n'a-t-il pas l'air d'un cloître abandonné? Là, dans cette cour maussade, on ne voit pas une âme, que dis-je? les chats eux-mêmes semblent craindre d'y mourir d'ennui; aussi restent-ils sur leurs toits, sans que pas un se hasarde d'en bouger.... Voyons, parle, comment passes-tu ton temps?

— Je pense à ceci et à cela, répondit le chambellan; et puis je me perds dans toute sorte de réflexions et de combinaisons, ce qui m'aide à trouver le temps supportable. »

L'officier avait arrêté sa promenade monotone, et, avec toutes les marques possibles de la plus vive impatience, s'était jeté sur un des deux fauteuils, devant la petite table où il s'occupait à tambouriner avec les doigts sur les papiers qu'il avait devant lui.

« Eh bien! pour l'amour de Dieu, communique-moi tes pensées, s'écria-t-il après quelques instants de silence; peut-être me seront-elles profitables. Vraiment, je t'envie fort ton talent de pouvoir ainsi t'entretenir seul avec toi-même.

— Moi du moins, j'y trouve mon profit, répliqua M. de Wenden; car c'est souvent en de telles heures que je prends mes meilleures résolutions; ou bien, quand je n'ai pas d'affaires sur lesquelles j'aie besoin de prendre un parti, je m'entretiens avec mes rêveries, je bâtis des châteaux en Espagne et je me consulte en silence sur ce que j'aurais de mieux à faire, si tel ou tel cas se présentait.

— Oui, cela doit être vrai, dit l'officier avec un profond soupir. Tu es un homme prudent, tu iras loin. Eh bien! il faut que tu me promettes une chose, c'est, si jamais tu deviens ministre de la maison du régent, de me faire décorer d'un misérable ordre quelconque; car, si je n'ai pas un ami qui s'intéresse à moi tout particulièrement, je ne suis pas en état d'arriver à une distinction d'aucune sorte; je n'ai pas de bonheur. »

Le chambellan sourit à part lui, se caressa le nez tout doucement et souffla quelques brins de poussière qui s'étaient logés sur la broderie d'or du parement de sa manche.

« Tu n'as pas de bonheur! dit-il alors à son compagnon. Voilà un mot que l'on répète cent fois et le plus souvent à grand tort.

— Allons, tu ne diras peut-être pas que je suis un enfant gâté de la fortune, moi, Fernow, dont le père, il y a quelques années encore, était ministre tout-puissant à cette cour?

— Fernow! reprit le chambellan en secouant la tête : un cavalier dans la belle acception du mot, jeune, aimable, soit dit sans compliment, ajouta-t-il en souriant et en jetant un regard de côté sur son ami; avec cela, un officier distingué....

— De grâce, laisse tout cela, s'écria Fernow en l'interrompant avec impatience. J'ai déjà, à l'heure qu'il est, une demi-éternité de service, et je suis encore officier d'ordonnance, tandis que des camarades plus jeunes que moi sont depuis longtemps déjà adjudants. Au diable un si rare bonheur!

— Si tu n'étais pas toujours prêt à sortir des gonds pour un rien, répliqua M. de Wenden avec un grand calme, je me ferais un plaisir extrême de t'initier à ma théorie sur le bonheur, mais je crains de t'ennuyer.

— S'il en est ainsi, dit M. de Fernow, ce sera comme si tu me traitais par l'homœopathie, et nous vaincrons l'ennui par l'ennui.

— Je te remercie de ta bonne remarque.

— Sans rancune; de grâce, fais-moi connaître tes vues. »

Le chambellan s'était arrêté près de la cheminée, il avait posé son chapeau sur le chambranle et s'y appuyait le dos.

« Tu me disais tout à l'heure, commença-t-il, que tu n'avais pas de bonheur, et à ce propos je faisais cette remarque, que c'était là un mot répété sans cesse, mais parfaitement faux le plus souvent. Certes, il faut reconnaître qu'il y a des gens privilégiés, auxquels le bonheur vient pour ainsi dire en dormant....

— Oui, à qui les alouettes, comme on dit, tombent toutes rôties dans la bouche....

— C'est cela même, des gens qui ne font pas une chute sans retomber sur leurs pieds comme des chats, et qui ont l'air de glisser sur des patins, quand ils montent un escalier. Mais on ne saurait nier qu'il y en a d'autres en revanche que le destin semble toujours prendre à contre-poil, qui doivent suer sang et eau pour obtenir quoi que ce soit, auxquels rien ne réussit sans des fatigues et des peines énormes, en un mot, qui comme tu aimes à le dire, n'ont pas de bonheur.

— J'en connais un de ceux-là pour ma part, dit Fernow d'un air sombre, et tu conviendras que mon mot s'applique bien à lui. S'offre-t-il une occasion, n'importe laquelle, de se distinguer, il survient toujours quelque obstacle qui m'empêche d'en profiter. Y a-t-il dans un régiment un bon avancement, tu peux parier cent contre un que ce régiment n'est pas le mien. Recevons-nous la visite de quelques princes, de quelques hôtes augustes, jamais, non, jamais je ne puis réussir à être commandé pour cela, et pourquoi? parce que je suis de service auprès de mon très-gracieux souverain. Il en est de même pour les voyages dans les cours étrangères. Je sais fort bien que l'on n'a rien contre moi, mais le sort veut que je sois toujours devancé, qu'un autre me soit toujours préféré. D'autres reçoivent des ordres, des distinctions, voient le monde, et moi, non-seulement je ne reçois rien,

mais je me vois condamné à n'avoir sous les yeux que les murs d'une cour d'écurie, et le plus souvent, quand quelque chose d'agréable m'appellerait dehors. Aujourd'hui, par exemple, la cour est à Eschenburg, et je m'étais fait une joie, tu peux m'en croire sur parole, en pensant que je n'aurais pas trop mauvais air sur mon cheval noir. Hélas! oui, j'aurais été particulièrement heureux aujourd'hui de paraître à mon avantage, continua-t-il, avec un soupir. Qu'arrive-t-il? Son Altesse le régent se trouve, à point nommé, souffrir de son ancienne blessure, et moi, le diable m'emporte! je dois par contre-coup rester à la maison.

— Et moi donc, dit en souriant le chambellan.

— Toi aussi, certainement. Mais toi, tu ne trouves sans doute aucun plaisir à te camper en voiture à côté de quelque vieille dame de la cour. Oh! je te le déclare, continua-t-il avec dépit, quand je songe que je pourrais, à l'heure qu'il est, chevaucher à travers les bois et les prairies, peut-être à son côté, car on a préparé aussi des chevaux pour la duchesse et pour ses dames, je me donnerais au diable bien volontiers. »

A ces mots, il fit un bond, et se remit à marcher à pas précipités, faisant avec son sabre et ses éperons un tel vacarme, que toute la salle en retentit. Après avoir ainsi fait quelques tours, passant et repassant comme un fou devant le chambellan qui le regardait en souriant, il s'arrêta de nouveau brusquement en face de lui, tendit vers lui ses deux mains et lui dit avec un amer sourire :

« Et tu voudrais encore me défendre de parler de moi, comme de quelqu'un qui n'a décidément aucun bonheur?

— Sans doute, répliqua M. de Wenden avec obstination; de toi, comme de tout autre, je pense tout le contraire. Le bonheur, il est là, il voltige, il plane autour de chacun de nous....

— Où? où? s'écria M. de Fernow avec une colère comique. Je veux, jour et nuit, tendre les deux mains

autour de moi, pour tâcher de le saisir enfin une bonne fois.

— Ce serait peut-être un moyen, dit en souriant M. de Wenden; mais crois-moi, ma théorie est juste. Le bonheur voltige, s'ébat, danse autour de nous tous tant que nous sommes, s'approchant, il est vrai, des uns plus que des autres, et quand tu me parles de gens qui n'ont point de bonheur, tout ce que je puis t'accorder sur ce point, c'est que la plupart des hommes sont, hélas! assez malheureux pour laisser passer le bon moment où ils devraient le happer au vol.

— Eh bien! cela revient finalement au même, » di l'officier en secouant la tête.

Puis, après avoir jeté un coup d'œil dans la glace, il se mit à rajuster un peu sa toilette, releva ses moustaches en les étirant plusieurs fois entre ses doigts, et se serra la taille, — sa taille naturellement svelte et élancée, — de manière à rabattre le plus possible sur ses hanches son ceinturon et la poignée de son sabre.

Quant au chambellan, il eût fait infailliblement un professeur accompli, car il s'adossa de plus belle contre la cheminée, pour continuer le développement de sa théorie, avec toute l'aisance d'un docteur dans sa chaire, et promena ses regards dans la salle, comme s'il eût eu sous les yeux un auditoire de cent personnes. Puis, étendant en avant ses deux mains, il rapprocha significativement l'index de sa main droite du pouce de sa main gauche, de manière à pouvoir énumérer ses preuves une à une, à l'aide de ses cinq doigts.

« Nous en étions donc, dit-il, au moment où il s'agit de saisir le bonheur au vol.

— Oui, il s'agit pour cela de n'avoir pas la vue faible. C'est là certainement, à la cour, une règle importante.

— Le moment où la fortune nous sourit, — et elle a un sourire pour chaque mortel, — je me permettrai de l'appeler le moment du bonheur. Je dis « le moment, » car le bonheur ne fait pas d'habitude élection de domicile parmi nous; il passe, il voltige à nos côtés, à droite, à

gauche, sur nos têtes, à nos pieds. Aussi faut-il le happer au moment précis où il est à notre portée.

— Oui, le happer, comme tu dis, répéta en riant l'officier d'ordonnance, qui fit un mouvement en l'air avec sa main droite, comme pour attraper une mouche. Le moyen de saisir l'invisible déesse!

— Généralement notre mauvais destin, continua le chambellan d'un ton doctoral, veut que nous portions la main à faux le plus souvent, — et en disant ces mots, il avait rapproché l'un de l'autre ses deux index — et on pourrait dire qu'il y a des gens qui ont un talent tout particulier pour manquer le bonheur. Il se montre à ta droite....

— Et je me tourne à gauche, dit M. de Fernow.

— Précisément. Il paraît à gauche....

— Et je porte la main à droite. Oh! nous connaissons cela.

— C'est parfaitement exact. La fortune s'offre à toi directement, elle se place en face de toi, sur ta route, et, bonté du ciel, au même instant il te vient à l'idée de te retourner, de revenir sur tes pas, et par là tu tournes le dos au bonheur qui te tendait les bras. Oui, je le répète, il est devant tes pieds; mais, au lieu de te baisser pour le ramasser, tu t'imagines voir devant toi un fossé profond, et tu le franchis d'un pas démesuré.

— Parbleu! ce que tu dis n'est pas tout à fait inexact, s'écria l'officier; et pourtant ta théorie est évidemment faite pour brouiller la cervelle aux gens. Laisse-moi donc en paix avec ta philosophie du bonheur. Je m'accommode beaucoup mieux de me dire, avec mon simple bon sens, que je n'ai point de bonheur du tout, que de croire que le bonheur folâtre sans cesse autour de moi, sans que je le puisse voir ni atteindre, et d'avoir à m'adresser ce reproche à chaque instant : Si pourtant, au lieu de porter la main à droite, tu l'eusses portée à gauche, si tu avais fait ceci et négligé cela, tu serais heureux à cette heure! — Ah! c'est là une pensée intolérable et capable de faire perdre la tête à l'homme le plus sensé. »

Le chambellan était en train de passer au troisième point de son discours, c'est-à-dire de poser l'index de sa main droite sur le doigt du milieu de sa main gauche, lorsqu'une des portes à deux battants de la salle parut s'ouvrir d'elle-même, sans le moindre bruit, et comme touchée par un fantôme. Mais lorsque les deux battants furent tout grands ouverts, on vit paraître le valet de chambre de service. C'était un homme de haute stature, fort de membres, avec un perpétuel sourire sur le visage, la bouche légèrement en pointe, et dont les yeux, tant qu'il se trouvait de service, semblaient nager dans un océan de bonheur et de joie. Il regarda l'horloge placée au-dessus de la porte, et dit avec un doux sourire :

« Son Altesse le régent est allé faire un petit tour de promenade dans le parc, et il ne rentrera pas avant dîner; je me permets de l'annoncer à Vos Seigneuries, en ajoutant avec le plus humble respect qu'il vous serait peut-être plus agréable de passer dès à présent dans la salle à manger que de vous morfondre à attendre inutilement dans cette chambre maussade. »

Tout en disant cela, il fit une révérence jusqu'à terre qui n'en finissait pas, se tordant les mains d'un air embarrassé.

« Voilà un bon conseil, monsieur Kindermann, dit l'officier d'ordonnance en prenant son chapeau à plumes. La salle à manger donne sur la place du château. Là du moins on voit le soleil, du monde, des arbres verts et au loin, à l'horizon, les montagnes où s'élève Eschenburg. »

Il prononça ces derniers mots tout bas et avec un soupir imperceptible.

« C'est étrange, dit en souriant le chambellan, que tu ne puisses entendre un entretien tant soit peu sérieux sans t'ennuyer. Et pourtant je t'assure que tu aurais pu apprendre quelque chose en m'écoutant jusqu'au bout.

— C'est bien ce que je veux faire, oui, vraiment, dit l'officier; mais pour le moment, viens, sortons de cette chambre morne, de cette tombe silencieuse, et passons dans la salle à manger; je serai là beaucoup plus en état

de goûter les profondes idées que tu cherches à m'inculquer avec tant de générosité. »

Le chambellan prit son chapeau sur la cheminée en souriant, mais non sans hausser légèrement les épaules, et M. Kindermann qui venait de prendre une prise en cachette, et qui alors, comme effrayé d'une si grave infraction aux règles de l'étiquette, s'essuya le nez en grande hâte, se dirigea solennellement, la tête haute, vers la porte de sortie, l'ouvrit à deux battants avec une majestueuse lenteur et s'inclina profondément au moment où nos deux amis mirent le pied dans le vestibule.

Là, dans un coin, sur une banquette, était assis un laquais, un seul. Bercé par le silence et l'ennui, il s'était tout doucement endormi, mais à peine eut-il entendu le bruit des pas qui s'approchaient, qu'il se leva brusquement, et avec une mine aussi riante que s'il eût été occupé de méditer sur les choses les plus intéressantes du monde et qu'il eût fermé les yeux pour autre chose que pour dormir. Mais quand nos deux jeunes gens furent hors de sa portée, il se mit à bâiller fortement, à s'étirer les membres tout à son aise et à grommeler à part lui, d'un air bourru :

« On n'a pas un moment de repos dans ce château ! »

Puis il se laissa retomber sur la banquette et reprit le cours de ses intéressantes méditations en ronflant comme un soufflet d'orgue.

Au bout du vestibule, nos deux amis se trouvèrent face à face avec un cavalier qui faisait faction tout seul, d'un air aussi endormi que le laquais, ce qui l'empêcha de tirer son sabre avec l'énergie accoutumée.

A vrai dire, un calme de plomb pesait sur tout le château. C'était comme un morne désert où l'on ne respirait que l'ennui.

Dans les corridors spacieux, sur les larges escaliers on ne découvrait que bien rarement une créature vivante, et si par hasard on apercevait de loin en loin un serviteur, un chat, un oiseau, le premier sommeillait, la tête appuyée sur le rebord d'une fenêtre, le chat dormait couché

sur une toute petite place égayée par un rayon de soleil, et l'oiseau, si vif et si gai d'habitude, était perché dehors sur un barreau, la tête inclinée, comme s'il fût lui-même sous le coup d'un insupportable ennui. Le chat seul donnait de temps à autre quelques signes de vie, en entr'ouvrant paresseusement un œil étincelant et en bâillant à demi du côté de l'oiseau, avec l'idée manifeste de quelque grasse proie à dévorer. Mais quand ils n'eussent pas été séparés par l'infranchissable obstacle des vitres de la fenêtre, il est vraisemblable que le chat n'eût pas eu le courage d'interrompre sa sieste pour faire un bond vers la proie qu'il avait devant lui. Le fait est qu'il s'allongea en ronronnant et parut bientôt retomber dans un profond sommeil.

Bien que les tapis des corridors amortissent le bruit des pas de nos deux compagnons, cependant le sabre de l'un et la petite toux de l'autre résonnaient dans ces espaces déserts et silencieux avec une telle force que c'était presque effrayant. Ils entrèrent bientôt dans de vastes salles, dont les murs étaient tapissés de paysages sombres et presque noirs perdus dans de riches cadres d'or. A tous les angles de ces salles s'élevaient des vases antiques aux formes sévères. Tout cela avait un aspect si solennel, si grave, que le sourire d'une Vénus de marbre, fourvoyée là par je ne sais quel hasard, y paraissait parfaitement déplacé.

Ils arrivèrent enfin dans la partie ouest du château. Quel changement! Le soleil, alors au plus haut point de sa course, dardait ses rayons de feu dans les grandes fenêtres, dorait, animait, égayait tout, tout jusqu'à la poussière des chambres. Partout où une ouverture quelconque donnait passage à un maigre filet de lumière, des millions d'atomes poudreux dansaient, tourbillonnaient, comme dans une joyeuse mêlée. Dans une longue galerie étaient suspendus à la file les portraits des aïeux de la maison ducale, et le soleil, en y lançant ses rayons obliques, semblait prendre plaisir à caricaturer de la plus plaisante façon toutes ces graves et vieilles figures. Ici

c'étaient les joues basanées d'un vieux guerrier sur lesquelles il faisait rayonner une petite tache lumineuse; là une figure, obliquement éclairée d'un seul côté, avait l'air de sourire. Ailleurs on ne voyait qu'une tête, qui se détachait brillante de son cadre, comme d'une sombre nuée, et dans un coin en face, étincelait une cuirasse; mais la tête était tellement perdue dans l'ombre que le vieux et digne guerrier faisait l'effet d'un tronc décapité.

Nos deux amis étaient enfin arrivés près de la porte de la salle à manger. Malgré le peu de bruit de leurs pas, qui ne semblait pas avoir dû trahir leur présence, cette porte s'ouvrit devant eux comme d'elle-même. Toutefois, chers lecteurs, gardez-vous de croire à quelque enchantement; dans ce château, comme dans tous, les portes ont des serrures par le trou desquelles des serviteurs prudents et zélés savent épier dans l'occasion l'approche d'un personnage important.

Cela équivaut, dans les circonstances capitales, au télégraphe le mieux organisé. Des deux côtés d'une salle, on met à profit les fentes des portes et les trous des serrures. Il suffit d'une toux légère, d'un certain petit mouvement de main pour avertir les gens qui se trouvent dans la salle de l'arrivée de telle ou telle personne, et quand cette personne entre enfin par la porte toute grande ouverte, un valet de chambre expert et des laquais intelligents se trouvent à point rangés debout à tous les coins de la salle, jouant la surprise d'un air parfaitement innocent.

CHAPITRE II.

LE PETIT BILLET.

La salle à manger, grande pièce toute blanc et or, donnait sur une place spacieuse, et de ses hautes fenê-

tres, le château étant situé sur une petite hauteur, la vue plongeait au loin sur la ville et sur tout le pays d'alentour jusqu'aux montagnes qui bornaient l'horizon d'une façon pittoresque. M. de Fernow, à peine entré, alla à une des fenêtres et soupira mélancoliquement en regardant les montagnes lointaines, sans accorder pour le moment la moindre attention au spectacle animé que présentaient la place et les rues adjacentes, non plus qu'au tohu-bohu des piétons et des équipages qui s'y croisaient en tous sens. Dans la salle, tout un petit monde de domestiques était occupé à mettre la dernière main aux apprêts de la riche table dressée pour le dîner du jour. L'immense surtout doré, qui ne servait que pour les dîners d'apparat, fut chargé de vases de fleurs fraîchement cueillies, et ces apprêts terminés, la table, avec son attirail d'argenterie étincelante et de cristaux éblouissants, posé sur une nappe de damas blanche comme la neige, offrit un aspect véritablement enchanteur.

M. de Wenden s'approcha de l'officier d'ordonnance et lui dit :

« Ces allées et venues continuelles de tous ces serviteurs, ces apprêts de table surtout, me sont assez désagréables. Si nous passions dans la pièce à côté, tu pourrais de là, mon cher, tout aussi bien que d'ici, passer la revue de ces montagnes qui paraissent te tenir fort au cœur. Nous y serons d'ailleurs beaucoup plus à l'aise, et puis, c'est là qu'est notre place, lorsque la cour se réunira plus tard.

— Je sais bien, répliqua l'officier en souriant, pourquoi tu tiens tant à passer dans la pièce voisine; tu veux vraisemblablement me continuer l'exposé de ta théorie du bonheur. Si je ne me trompe, nous en étions au troisième point, lorsque nous avons été interrompus. »

Le chambellan releva les sourcils d'un air sérieux, fit une petite moue et répondit :

« Tu es vraiment une ingrate créature; sache donc accepter d'utiles leçons. Remercie-moi, si je t'ouvre les yeux.

— Il y a de quoi en effet, dit vivement M. de Fernow. Que je me tourne à droite, à gauche, comme une girouette, que je coure, comme un effaré, dans tous les sens à la poursuite du bonheur ! Le beau conseil que tu me donnes!... Mais bah! viens, tu as raison peut-être, nous nous trouverons là beaucoup plus à l'aise. »

A ces mots, il passa son bras sous celui du chambellan, et tous deux s'apprêtèrent à sortir. Aussitôt deux laquais glissèrent comme sur des patins vers la grande porte à deux battants de la chambre voisine, qui s'ouvrit devant eux sans bruit et se referma pareillement, dès qu'ils eurent passé. La chambre où ils se trouvaient maintenant était, de fait, un riche et magnifique salon : tenture de soie grise, tableaux de maîtres; aux deux angles, en face de la fenêtre, entre des plantes grasses et des fleurs odorantes, de petites statues de marbre délicieuses, et devant la cheminée de marbre blanc de Carrare un élégant et mignon paravent de palissandre, garni d'une forte étoffe de soie verte, sur laquelle une main savante avait brodé des arabesques du meilleur goût. Sur le plancher un épais tapis de Smyrne, où le pied s'enfonçait moelleusement jusqu'à la cheville. Quant aux meubles, de palissandre comme le paravent, c'étaient des tables, des étagères chargées de livres précieux et d'albums magnifiquement reliés, des chaises et des fauteuils de toute forme et de toute grandeur. Mais il y avait dans tout cela un goût si fin et si délicat, un arrangement si parfait, qu'il était impossible de n'y pas reconnaître l'esprit et la main d'une femme.

Et il en était ainsi en effet. Cette chambre liait la salle à manger à l'appartement de la princesse Élise, belle-sœur du duc récemment décédé. La duchesse, sa veuve, habitait l'aile méridionale du château, et au rez-de-chaussée, où commence notre histoire, se trouvaient les appartements du régent, qui, en sa qualité d'oncle du feu duc, était pour le moment le chef de la famille et le souverain du pays. Nous disons « pour le moment; » car la veuve du duc défunt se trouvait alors dans un état in-

téressant, et c'était une grave question de savoir si elle donnerait le jour à un prince ou à une princesse; dans le premir cas, le trône avait un héritier naturel ; dans l'autre, au contraire, le régent actuel, conformément à la loi salique, deviendrait de droit souverain du pays.

Que, dans de telles circonstances, la cour fût divisée en deux grands partis et même que ces partis fussent animés l'un contre l'autre des dispositions les plus hostiles, cela va sans dire. Il va sans dire également que la cour et le pays tout entier attendaient avec l'anxiété la plus vive la délivrance de la duchesse.

L'officier d'ordonnance n'eut rien de plus pressé que de s'approcher de la fenêtre pour jeter un regard sur la place. Quant au chambellan, immobile près de la porte qui venait de se refermer, il resta quelques instants debout, les mains sur les hanches; après quoi il se mit à dire en hochant la tête d'un air significatif :

« Je n'entre pas une fois dans cette chambre, par le temps qui court, sans revoir toujours la princesse Élise, allant, venant, sautillant dans tous les sens, sa petite tête intelligente toute pleine de projets et de plans de toute sorte. C'est dommage vraiment qu'elle ne soit qu'une femme et non un homme; je te le dis, Félix, en vérité, c'est dommage. Nous aurions en elle un duc accompli, un magnifique souverain.

— Oui, oui, ce serait en effet très-souhaitable pour toi, répliqua l'officier, et tu n'aurais pas à attendre longtemps le bonheur. La princesse te veut du bien extraordinairement.

— Extraordinairement n'est pas le mot; cependant elle connaît mon dévouement à sa personne.

— Voilà encore un des mauvais côtés de cette cour. On ne sait en vérité à qui s'attacher. Se montre-t-on ici trop empressé, trop dévoué, on se fait là mal venir et l'on déplaît, et *vice versa*. Sais-tu bien, continua-t-il en se retournant vivement, ce que je gagne à servir Son Altesse le régent comme officier d'ordonnance?

— Allons, que veux-tu dire?

— Ce que j'y gagne, c'est que la princesse Élise ne me voit pas du tout de bon œil. Il est vrai que cela peut changer, et d'ailleurs on pourrait encore s'y habituer; mais croirais-tu, Édouard, croirais-tu que cette défaveur a une déplorable influence sur ma liaison.... »

Le chambellan, à ce mot, le regarda d'un air interrogateur et avec un sourire tout particulier.

« Eh bien! non pas sur ma liaison, le terme est impropre, reprit M. de Fernow, mais sur mon amour pour Mlle de Ripperda. Tu as beau hocher la tête, mon cher, par tous les diables, je sais ce que je sens et ce que je vois. N'est-il pas vrai que le grand veneur a été invité à cette excursion à Eschenburg, bien qu'il n'eût rien perdu à ne pas être de la partie? Je n'ai pas besoin de te le dire pour que tu le saches, mon clairvoyant ami. Lorsqu'on veut protéger un pauvre officier d'ordonnance, comme moi, on n'a besoin que de lui dire d'un air indifférent après le déjeuner : « Vous viendrez avec nous aussi? » Si la princesse Élise m'eût dit cela, je serais allé trouver le régent et je lui aurais donné à entendre que j'avais été commandé pour aller à Eschenburg.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, mais tu n'es peut-être pas assez aimable avec la princesse Élise; puis tu auras boudé le grand veneur, ou tu auras fait de trop doux yeux à Mlle de Ripperda. Peut-être était-ce pour toi un moment de bonheur, et tu l'auras laissé échapper.

— Va-t'en au diable avec tes moments du bonheur! dit l'officier avec humeur. Le bonheur, s'il est si difficile à attraper, m'échappera toujours, » ajouta-t-il en soupirant.

Le chambellan secoua la tête à droite et à gauche plusieurs fois, comme un poussah indien.

« Hum, hum! fit-il, oui, oui, c'est vrai, c'est vrai. Écoute-moi, Félix, dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, il se pourrait bien que la fortune fût disposée à favoriser tel ou tel d'entre nous. Il ne s'agit que d'être prudent et de ne pas faire de faux pas.

— Pour ce qui est de la prudence, certes tu me laisses bien loin derrière toi.

— Oh! tu entends bien aussi tes intérêts.

— Non, ce n'est pas mon fort. Faut-il donc te rappeler encore ce que je pourrais être et ce que je suis ? »

M. de Wenden fit un mouvement d'épaules.

« Certainement, dit-il après une pause; mais pourquoi, ajouta-t-il à voix basse, pourquoi n'as-tu pas depuis longtemps suivi mon conseil et déposé l'hommage de ton entier dévouement aux pieds de la princesse?

— Je suis avant tout soldat et officier, répondit M. de Fernow avec humeur, et, comme tel, je ne puis reconnaître qu'un maître.

— Dieu nous préserve d'en avoir deux à servir!

— Et ce maître est Son Altesse le régent, mon prince et mon général. Mais si tu crois, continua-t-il en rejetant la tête en arrière d'un air dédaigneux, que je consente pour un tel motif à me mêler à vos intrigues, et que je sois disposé dans ce but à travailler pour l'un ou l'autre parti, grande est ton erreur. Je fais mon service, advienne que pourra.

— Veux-tu que je te parle en ami? Tu choisis là la position la plus dangereuse. Les rouages d'une cour ressemblent à ceux d'un moulin. Il faut s'y mêler pour briser les obstacles, si l'on ne veut pas être brisé soi-même. Pour ce qui est de planer au-dessus des partis, nous sommes pour cela, l'un et l'autre, des êtres trop chétifs; quant à prendre place entre eux, c'est, comme je te l'ai dit, trop dangereux. Nous devons donc, bon gré mal gré, nous décider nous-mêmes pour l'un ou l'autre parti.

— Il y a une ombre de vérité dans tes paroles, mais dans quel sens dois-je me décider? Je viens de te le dire, je suis officier du régent, et quant au parti de la princesse, parti dont je ne nie pas la puissance, eh bien !...

— Ne t'offre-t-il pas un gage attrayant? dit le chambellan en le perçant de son regard.

— Oh! silence sur ce point, mon cher, s'écria vivement le jeune officier. Pour la conquérir, je ne saurais me résoudre à m'engager dans aucune intrigue. L'amour germe et croît dans l'ombre et le mystère, c'est vrai,

mais il hait pourtant, selon moi du moins, tous les manéges souterrains. J'attendrai donc encore quelque temps avec patience et alors je tâcherai de savoir par expérience ce que vaut l'amitié avec laquelle Mlle de Ripperda a jusqu'ici reçu mes timides propositions. Si son cœur ne parle point pour moi, eh bien! que puis-je faire à cela? Il faudra bien que j'oublie.... Mais ce serait bien vraiment une autre affaire, ajouta-t-il avec une énergie croissante, si, du côté de la princesse Élise, on allait, comme je le crains presque, agir contre moi dans cette circonstance.... Après tout, que l'on soit mal disposé à mon égard, que m'importe? Je servirai aussi longtemps que je pourrai, et je me retirerai ensuite dans mes terres.

— Dans tes terres? dit le chambellan avec un singulier sourire.

— Ne connais-tu donc pas le bien que je possède dans la montagne, au milieu de terres fertiles et de magnifiques forêts à perte de vue? Mais, pour parler sérieusement, si l'on veut, Dieu sait dans quel but, peser sur la jeune fille et la détourner de moi, eh bien! alors.... alors....

— Alors tu serais peut-être homme à te dévouer à un parti, dit le chambellan, et bien qu'en ce moment ce sourire amical que nous lui connaissons se jouât sur ses lèvres, ses yeux pourtant décochèrent à Fernow un regard si interrogateur qu'il n'eût pas manqué de surprendre tout homme moins naïf que le jeune officier.

— Dans ce cas-là, oui, vraiment, répliqua Fernow d'un ton ferme et résolu. Je vois ton sourire et je sais ce qu'il veut dire. Mais crois-moi, mon très-cher chambellan, quand je me suis une fois dévoué à un parti, je lui suis fidèle, je triomphe ou je tombe avec lui. »

Là-dessus, il mit son sabre au bras et fit une fois le tour de la chambre du pas cadencé d'une sentinelle. Lorsqu'il repassa devant son compagnon, il lui saisit le bras légèrement, le força ainsi à continuer avec lui sa promenade et lui dit, tout en marchant, de ce ton amical qui lui était habituel :

« Vois-tu, il n'est jamais bon de causer d'affaires de parti. Notre conversation aurait bientôt pris, à notre insu, une tournure sérieuse. Revenons plutôt à tes idées sur le bonheur, c'est plus amusant et peut-être m'apprendront-elles quelque chose. »

Tout en marchant ainsi côte à côte, ils arrivèrent à une petite table, placée au milieu de la chambre, et sur laquelle s'étalait, dans un riche vase, un magnifique bouquet de fleurs fraîches. Chaque fois qu'ils passaient devant cette table, M. de Fernow se penchait sur les fleurs pour en respirer le doux arome.

« A quoi bon te rebattre les oreilles de mes idées sur le bonheur! dit M. de Wenden. Tu n'y crois point, et elles ne te sauraient être d'aucun profit.

— Mais je ne demande pas mieux que de me laisser gagner à tes idées, répondit M. de Fernow en riant. Je t'assure, Édouard, que tu as éveillé en moi un ardent désir de saisir au vol le bonheur qui, selon toi, voltige sans cesse autour de chacun de nous. Je veux dès à présent regarder autour de moi sans paix ni trêve et même, dans les circonstances les plus vulgaires, tenir mes dix doigts toujours prêts à happer la douce proie que je recherche. Je veux désormais épier les paroles de nos vieux conseillers d'État et de nos dames de cour encore plus vieilles qu'eux. Je veux inviter à danser des comtesses de l'autre siècle, je veux....

— Tu veux te moquer de moi, dit le chambellan avec son incomparable sourire, et pourtant j'ai raison. Fais comme je t'ai dit. Tel digne conseiller d'État, à qui tu auras peut-être sauvé un quart d'heure de mortel ennui par une aimable conversation, peut te recommander au ministre de la guerre comme un de nos cavaliers les plus instruits et les plus spirituels; telle vieille comtesse, à qui tu auras, sur le déclin de son âge, procuré l'inappréciable plaisir d'une valse, peut être avec le régent dans des rapports plus ou moins intimes et lui dire un beau jour que c'est une véritable honte qu'on ne t'ait pas encore élevé au grade de major. Au fait, ce que tu disais

tout à l'heure en plaisantant, je le crois, moi, sérieusement. La chose capitale, la voici : Ne laisse pas échapper le bon moment, et tu as le bonheur dans ta main. Il s'approche de nous bien souvent, le bonheur, sous les plus étranges dehors. J'ai un ami, qui tenait beaucoup à ma théorie, et qui ne laissait passer aucune occasion de saisir le bonheur au vol. Un jour, il voit devant je ne sais quelle église une vieille carriole toute délabrée, arrêtée par une pluie battante, et remarque une petite main de dame qui, sous le cuir de ladite carriole, s'efforce en vain d'ouvrir la portière. Il ne fait qu'un bond vers la voiture et l'ouvre vivement. Une jeune dame en descend. Il l'accompagne sous l'abri du parapluie, dont il était pourvu par hasard, jusque dans l'église, et la remet de même ensuite dans sa calèche. Eh bien! Félix, au moment même où il ouvrait la portière de cette misérable voiture, il avait mis la main sur le bonheur. La jeune fille était une héritière immensément riche, et maintenant elle est sa femme.

— Voilà certainement une belle histoire, et qui donne à penser.

— Oh ! j'en sais beaucoup d'autres plus intéressantes encore, et même véritablement extraordinaires. Un soir, vers la fin d'un bal, dans le château royal de C..., un jeune gentilhomme, qui avait beaucoup dansé et qui ne tenait plus sur ses jambes, se reposait un peu dans la profonde embrasure d'une fenêtre. Il n'aurait pas demandé mieux que de regagner son logis, mais il n'avait point d'équipage à lui, et je puis bien aussi t'avouer qu'il eût été passablement embarrassé de se procurer en ce moment une voiture de remise, oui, ce lui eût été à peu près impossible. L'embrasure où il s'était retiré étant fort profonde et, d'autre part, aucune personne notable ne se trouvant à proximité, il ouvrit avec précaution un des compartiments mobiles de la fenêtre, et tendit la main dehors pour s'assurer s'il pleuvait encore. Or il sentit quelques grasses gouttes lui tomber sur la main, et comme il allait la retirer, il sentit encore quelque chose

de tout différent. Un petit morceau de métal froid heurta ses doigts, et, en les refermant à ce contact inattendu, il se trouva tenir une petite clef sur laquelle était enroulé un papier à l'aide d'un mince cordon de soie.... Comment trouves-tu cela? »

A ces mots, M. de Wenden s'arrêta court, sourit d'un air satisfait, et toucha légèrement de l'index de sa main droite la poitrine de son compagnon.

« Pas trop mal, dit M. de Fernow.

— Ce que tu aurais fait en cette occurrence, je ne le saurais dire, reprit M. de Wenden; quant au jeune gentilhomme, qui était un caractère résolu, il prit à peine une seconde pour réfléchir, tira tout doucement la petite clef à lui, et délia le cordon, qu'il vit remonter lentement en l'air tout aussitôt.

— C'était un moment du bonheur! dit l'officier en riant.

— Un moment capital! Que contenait le papier enroulé autour de la clef, c'est, à vrai dire, ce qu'on n'a pas su exactement; toujours est-il que le jeune homme devint en peu de temps chambellan, qu'il entra dans la carrière diplomatique, qu'il épousa bientôt une demoiselle de haut parage, qui n'était point, il est vrai, de la première jeunesse, et qu'il est maintenant, Dieu sait où, ambassadeur. Comprends-tu la morale de mon histoire?

— Oh! je la comprends à merveille, ta morale, et je veux dès aujourd'hui, à la fin de chaque bal de cour, pour peu que l'occasion y prête, tendre la main dehors à une fenêtre quelconque. »

Il avait dit ces mots avec une légère teinte d'ironie que M. de Wenden saisit fort bien, et comme ils se trouvaient tout juste en ce moment près de la petite table au riche bouquet, le chambellan resta planté là, hocha la tête légèrement et dit :

« En dépit de toutes mes belles leçons, tu es incorrigible.

— Non, non, en vérité, répondit l'officier; tu me fais injure. Je commence à croire à ta théorie. Seulement

tu m'as confessé tout à l'heure que le bonheur consiste à mettre la main sur le bonheur. Eh bien! je crois que je pourrais bien cent fois ouvrir les portières de toutes les calèches les plus délabrées, cent fois tendre la main à la fenêtre d'une salle de bal, sans jamais réussir à rien attraper.

— Jusqu'à ce que le moment décisif, le moment propice soit venu, répliqua le chambellan en élevant la main. Mais vienne ce moment, il suffit alors de la circonstance la plus vulgaire, la plus insignifiante, pour que le bonheur s'offre à toi, pour ainsi dire, à ton insu. Il y a, je l'avoue, quelque mystère en tout ceci, mais ma foi sur ce point est ferme et inébranlable, et j'ai la conviction la plus entière, que, le moment décisif une fois venu, le bonheur ne saurait m'échapper. Pas n'est besoin pour cela de trouver sur mon chemin quelque vieille calèche, de tendre la main à la fenêtre ouverte d'une salle de bal, non, je puis tout aussi bien le rencontrer en posant les doigts sur ce bouquet, comme je fais à présent.... En un mot, et pour me répéter, le moment venu, mon bonheur est là, et.... je.... le.... tiens! »

L'espèce d'extase avec laquelle venait de parler le chambellan avait frappé M. de Fernow, qui le considérait en souriant. Mais à ces derniers mots : « Je le tiens! » prononcés tout à coup avec un accent si différent et articulés lentement d'une façon presque indistincte par M. de Wenden, Fernow ne put se défendre de regarder en face son ami avec un étonnement marqué. En effet, les joues naturellement pâles du chambellan, avaient soudain blanchi d'une manière effrayante, au moment où il posa la main sur le bouquet, et elles s'étaient ensuite empourprées jusqu'aux yeux d'une ardente rougeur.

« Que diantre se passe-t-il donc? lui demanda M. de Fernow. Te serais-tu, en essayant ta théorie, piqué le doigt à quelque épine, ou bien que t'est-il arrivé? »

M. de Wenden, qui avait retiré sa main du bouquet, répondit avec un sourire forcé:

« Qui sait si je ne suis pas maintenant en mesure de démontrer ma théorie par mon propre exemple?

— Ainsi tu as mis la main sur le bonheur? s'écria en riant l'officier.

— Qui sait? Ma main n'a rencontré qu'un tout petit papier, soigneusement roulé et caché, non sans dessein, dans la tige d'une rose.

— Bah! un papier! Je crains bien pour cette preuve que tu m'annonces que tu ne restes mon débiteur insolvable. Ce papier a été mis là vraisemblablement sans aucun motif.

— Ces sortes de choses n'arrivent jamais à la cour sans motif, répliqua le chambellan en s'efforçant de déplier le petit papier. Voyons d'abord s'il y a quelque chose d'écrit dessus.

— Naturellement. C'est là le point capital. — Eh bien?

— Pas une syllabe.... Voilà un beau bonheur, ma foi! »

Ce papier, une toute petite bande de la longueur et de la largeur d'un doigt à peine, ne contenait en effet aucune écriture. M. de Fernow et bien d'autres l'eussent probablement pris tout simplement pour une fantaisie du jardinier et l'eussent jeté de côté sans plus s'en soucier; mais notre prudent chambellan ne lâcha pas si aisément ce qu'il imaginait être pour lui le bonheur. Il tourna la petite bande mystérieuse dans tous les sens, en considéra les bords attentivement pour voir s'il ne s'y trouvait pas par aventure des entailles qui eussent pu signifier quelque chose; enfin, n'y découvrant absolument rien de semblable, il s'avisa pour dernier essai de le déployer en face de la lumière du jour.

« Eh bien! tu ne trouves rien? » demanda l'officier; et comme il se trouvait en ce moment debout près de la fenêtre, il se mit de son côté à considérer la petite bande de papier avec non moins d'attention que son ami. Si cette opération ne l'eût occupé tout entier, il eût pu voir courir sur les traits de son compagnon comme une vive lueur de joie, comme un éclair de bonheur, qui disparut,

il est vrai, tout aussitôt pour faire place à une indifférence affectée.

« Comme je te le disais, pas la moindre trace, dit le chambellan après quelques instants de silence. Au fait, il est possible que je me sois trompé. Je commence à croire en vérité que tu avais raison ; c'est quelque espièglerie du jardinier. »

Sur ce, il prit le papier tout doucement entre ses doigts et le roula de nouveau plus soigneusement que ne l'eût mérité peut-être l'espièglerie d'un jardinier. C'est là ce que put penser aussi M. de Fernow; toutefois il jugea qu'il valait mieux pour cette fois, sans trop savoir pourquoi, ne pas énoncer cette pensée; seulement il jeta négligemment ces paroles :

« Et tu vas remettre ce papier à la place où tu l'as trouvé entre les fleurs du bouquet?

— Pourquoi pas? dit M. de Wenden en haussant légèrement les épaules. Ou il s'agit ici, comme tu l'as dit, d'une espièglerie du jardinier, ou peut-être encore est-ce une indication innocente pour quelqu'un, et qui ne nous regarde nullement. Il ne faut gâter la joie de personne.

— Oui, il ne faut gâter la joie de personne, » répéta M. de Fernow, qui, souriant d'un air parfaitement indifférent, vit le chambellan remettre à sa première place le petit papier replié avec le soin le plus minutieux.

M. de Fernow apprécia-t-il dès lors tout ce qu'il y avait dans son compagnon de finesse, de calcul et de mystère, ou avait-il remarqué quelque chose du fugitif éclair qui tout à l'heure avait brillé dans les yeux du chambellan, lorsqu'il exposait le petit papier à la lumière du jour? Ou bien enfin, ce qui est vraisemblable aussi, le soin minutieux avec lequel M. de Wenden avait remis en place cette trouvaille insignifiante, lui avait-il inspiré des soupçons?... Toujours est-il qu'il s'appuya d'une main sur la petite table, que ses traits prirent une expression sérieuse et pensive, qui ne dura guère qu'une seconde, après quoi il se mit à chantonner tout bas deux ou trois mesures d'un air connu, passa légèrement les

doigts sur les deux bouts de ses moustaches, et attachant ensuite sur son ami un regard investigateur, bien que fort amical en apparence :

« Édouard, lui dit-il, tu es l'homme du monde le plus circonspect; mais, ou tu me caches ta pensée, ou tu ne penses pas réellement qu'il y ait dans ce papier une plaisanterie à notre adresse. »

Le chambellan releva ses sourcils et pencha la tête sur son épaule droite, comme un homme qui veut purement et simplement parer un coup.

« Non, non, dit-il alors; s'il y a là-dessous quelque plaisanterie, que nous importe? Il ne faut gâter la joie de personne. Et puis au fait, ajouta-t-il après une pause, sais-je comment nous pourrions réussir à connaître à qui s'adresse ce papier? »

Il accompagna ces derniers mots d'un coup d'œil singulièrement interrogateur.

M. de Fernow l'avait fort bien remarqué; cependant il pouvait entrer dans ses vues d'exprimer ses pensées avec une entière franchise, car il répondit, sans que la moindre émotion se manifestât sur sa loyale figure :

« Eh bien! s'il ne te vient rien à l'esprit, laisse-moi te rembourser le prix de l'apprentissage que t'a coûté ta carrière à la cour.

— Je ne sais vraiment pas, dit M. de Wenden, dont le regard, d'interrogateur qu'il était d'abord, devint tout à coup presque inquiet.

— Allons, la chose est simple comme bonjour. Tu as caché là, dans ce bouquet, ce mystérieux papier, qui, à ce que tu m'as dit, ne renferme ni écriture ni signe quelconque.

— Ni écriture ni signe quelconque.

— Bien. Mais ce papier, par lui-même, peut être un signe, un indice, placé là exprès par quelqu'un, pour que quelqu'un le trouve. Or, pour le trouver, il faut le chercher. Ce que nous avons donc de plus simple à faire l'un et l'autre, c'est de faire bonne garde et de tâcher de surprendre la personne qui touchera à ce bouquet d'une

manière suspecte, enfin qui prendra le petit papier en question.

— Pardieu, tu as raison ! » s'écria le chambellan avec un étonnement joué ; mais il se mordit les lèvres tout aussitôt, évidemment contrarié d'entendre son ami exprimer une pensée qui depuis longtemps était la sienne propre.

En ce moment, le chambellan de service dans les appartements de la duchesse annonça à M. de Wenden que les voitures de Son Altesse venaient d'entrer dans l'arrière-cour du château. M. de Wenden tira sa montre et regarda l'heure.

« Cinq heures et demie, dit-il ; une demi-heure de toilette ; nous serons à table à six heures. »

CHAPITRE III.

UN DÎNER A LA COUR.

L'arrivée des voitures de la princesse, qui revenaient d'Eschenburg, avait rendu le mouvement et la vie au château ducal, plongé tout à l'heure encore dans le morne silence d'une après-midi de dimanche. On eût dit qu'un coup de baguette magique avait dissipé subitement le mortel ennui qui régnait dans tous les corridors et dans toutes les salles.

Les voitures arrivèrent à la file dans la première cour du château. On entendait dans les escaliers des pas légers de femmes, des cliquetis sonores d'éperons, et aussi de petites toux et des rires à demi contenus. Près du salon où se trouvait le précieux bouquet, le valet de chambre avait ouvert sans bruit une pièce plus spacieuse, en face de l'appartement de la duchesse. Ces deux salles se remplirent peu à peu de la foule choisie des heureux

du jour qui avaient obtenu l'honneur insigne d'une invitation à dîner.

On voyait là quantité de belles dames, dont le teint blanc était encore rehaussé par leur costume de deuil. Un petit nombre seulement, parmi les plus jeunes, s'étaient hasardées à introduire dans leur coiffure ou dans d'autres parties de leur toilette des nuances plus riantes, à relever enfin par quelques ornements la simplicité sévère de leur mise. Quant aux dames plus âgées, et à celles qu'un long service attachait à la cour, elles n'étaient habillées que de blanc et de noir; quelques-unes même, qui avaient eu déjà plus d'un deuil à porter, et qui, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, se plaisaient à renchérir encore sur les prescriptions du grand maître des cérémonies, avaient retranché de leur toilette toute trace de blanc, toute marque éclatante; leurs yeux même étaient cernés d'une teinte de bistre en signe de tristesse, leurs paupières constamment baissées, leurs lèvres inviolablement closes, et pour la même raison, elles ne portaient point de mouchoirs de poche à la main, vu qu'il n'y a pas de mouchoirs noirs. Quelques gentilshommes servants assuraient même, avec une indiscrétion peu louable, que madame la grande maîtresse des cérémonies se servait d'un corset de deuil en de telles circonstances. Chez les hommes, le deuil ne se trahissait généralement que par des gants noirs et une mince écharpe de crêpe nouée autour du bras; car le frac noir ne souffre aucune modification, et on peut le qualifier toujours de vêtement de deuil plutôt que d'habit de fête. Les riches et brillants uniformes tranchaient du reste d'une façon fort agréable pour l'œil, au milieu de cette foule de dames et de gentilshommes en costume de deuil.

Quelques minutes avant six heures, la porte qui conduisait aux appartements intimes de la princesse s'ouvrit avec le cérémonial d'usage. La princesse parut, suivie de Son Altesse le régent. Aussitôt toutes les conversations cessèrent comme par enchantement, et l'on n'entendit

plus que le froissement des robes des dames produit par la profonde révérence qu'elles exécutèrent toutes avec un ensemble parfait, et le léger cliquetis des éperons des officiers dont les talons se rapprochèrent soudain conformément aux règles de l'étiquette.

La princesse Élise était une personne tout à fait digne de remarque. Chez une princesse l'âge n'est pas facile à cacher. L'almanach officiel de Gotha, avec ses généalogies indiscrètes, livre impitoyablement au public la date exacte de la naissance des dames les plus augustes; nous savons donc aussi par lui que la princesse Élise avait vingt-six ans. Elle était ce qu'on doit appeler une petite femme, mais elle avait un raisonnable embonpoint, une taille irréprochable et une façon charmante de porter la tête. Ajoutons à cela des cheveux blonds abondants, arrangés avec une grâce coquette, et une physionomie dont on ne savait dire au premier abord si elle attirait ou si elle éloignait. En résumé, la princesse n'était point une beauté; elle n'avait aucun trait régulier, mais des yeux petillants d'esprit et, sous un petit nez presque camus, une bouche mignonne qui semblait faite pour le rire, et qui, chaque fois qu'elle riait, montrait une double rangée de petites dents éblouissantes de blancheur.

Une fois que l'on s'était accoutumé à la figure de la princesse, on la trouvait irrésistiblement attrayante, grâce à la douceur de ses traits pris isolément, mais surtout à cause de l'esprit et de la malice qui jaillissaient de ses yeux bleu foncé. Cette malice, qui n'était jamais de la méchanceté, mais tournait souvent à la causticité, caractérisait le fond de son humeur. Avec cela elle boitait légèrement, et c'était précisément ce défaut qui donnait à toute sa personne un piquant extraordinaire; car elle savait si bien le dissimuler par un balancement gracieux de son petit corps, elle se tournait si vivement à droite et à gauche, tout en causant, enfin ses yeux dardaient de tous les côtés à la fois des regards si vifs et si perçants, que l'on était surpris, je dirai même ébloui par tout cet ensemble.

Les vieux gentilshommes de la cour se disaient en confidence que la princesse était bien le plus vif, le plus aimable petit lutin qu'on pût imaginer; qu'il n'y avait personne au monde pour intriguer comme elle, avec tant de passion et tant d'adresse; que son plus grand plaisir était de tout mettre sens dessus dessous, pour nous servir d'une expression triviale. Les plus jeunes, soit qu'ils eussent regardé trop à fond dans ces yeux étincelants, soit qu'ils se sentissent irrésistiblement attirés par son esprit, la comparaient en soupirant à Cupidon, à ce petit dieu malicieux qui décoche ses flèches dans tous les sens pour se réjouir ensuite du mal qu'il a causé.

Pour achever son portrait, disons encore qu'elle fuyait toute parure et que, malgré le vice de conformation de son pied, il n'y avait pas de dame à la cour pour se mouvoir dans le plus grand salon avec une désinvolture aussi naturelle et aussi élégante qu'elle. Quoi que l'on fît ou dît en sa présence, elle semblait s'y intéresser fort peu, et pourtant rien n'échappait à sa clairvoyance; seulement elle excellait à donner un tour plaisant aux conversations les plus sérieuses, ce qui faisait croire aux âmes simples qu'elle n'était pas du tout en état de s'intéresser sérieusement à des affaires importantes. Mais, comme nous venons de le dire, il n'y avait que les âmes simples qui eussent d'elle cette opinion. Il suffisait de connaître tant soit peu la cour pour savoir que la princesse Élise, tant que son beau-frère, le feu duc, avait vécu, avait de fait mené tout et gouverné l'État. Aussi avait-elle ressenti une peine amère, lorsque l'oncle du duc défunt, conformément au statut de famille, avait pris en main les rênes du gouvernement et marché droit et ferme sans se laisser détourner de son chemin par les intrigues de la princesse. Celle-ci, adroite et rusée comme elle était, avait instantanément changé toute sa manière d'agir. Tout en se mettant en apparence sur un très-bon pied avec le régent, elle travaillait sous main à nouer mille intrigues secrètes de tous les côtés, pour se ménager et se réserver un parti puissant à la cour. Certes, nul n'at-

tendait avec autant d'anxiété qu'elle la délivrance de sa sœur. Si l'enfant attendu était un fils, un héritier du trône, elle voyait s'ouvrir devant elle une série d'années calmes et paisibles jusqu'au moment de ressaisir les rênes du gouvernement, ce qui lui paraissait d'autant plus facile que sa sœur, bien que son aînée, était une femme d'humeur paisible, inoffensive et docile.

Bien qu'elle prît plaisir à soutenir avec les cavaliers les plus spirituels et les plus élégants de la cour un assaut perpétuel de railleries, petite guerre qui pouvait facilement devenir périlleuse pour les deux partis; bien qu'elle montrât dans ses allures, sous tous les rapports, la plus grande liberté et que, possédant de son chef une immense fortune, elle eût pour ainsi dire sa petite cour à elle; enfin, bien qu'elle vécût beaucoup dans des cercles qu'elle s'était choisis elle-même, et qu'elle ne s'entourât que de sociétés de son goût et au gré de sa libre fantaisie, en dépit de tout cela, la plus mauvaise des mauvaises langues de la cour ne trouvait pas le plus petit mot à dire sur la vie de la princesse.

Elle entra dans le salon, avons-nous dit, suivie du régent. Celui-ci était grand, de complexion un peu forte, entre quarante et cinquante ans, avec une figure ouverte et appelant la confiance, des sourcils bruns et épais bien arqués sur un front bombé, un regard vif, et autour de la bouche un certain pli qui n'avait rien de déplaisant et donnait à sa personne un air de décision et de force. Si ses cheveux naturellement bruns n'eussent été semés çà et là de quelques fils argentés, on l'eût cru plus jeune qu'il n'était réellement. Sa parole avait du poids et de la circonspection; il en était de même de tous ses mouvements, par nécessité il est vrai et par habitude, car il avait reçu autrefois — ayant servi longtemps dans les guerres étrangères — un terrible coup de lance à la hanche; et, sans être estropié, il lui en était resté une certaine difficulté à se mouvoir et l'obligation d'user de précautions infinies pour ne ressentir aucune douleur.

Parmi les dames d'honneur de la princesse se trouvait

une demoiselle encore très-jeune, habillée de noir comme toutes les autres, et tellement supérieure en beauté à sa maîtresse, que l'on ne comprenait pas que la princesse l'eût précisément choisie entre toutes pour sa compagne assidue et son amie intime. Cette jeune fille était Mlle Hélène de Ripperda. Elle était en effet merveilleusement belle et qui plus est d'une beauté pleine d'attraction. Ses yeux exprimaient une rare intelligence, un vif esprit, et bien que parfois il lui arrivât de mettre dans ses regards un peu trop de l'ardeur de ses sentiments, leur éclat était le plus souvent doux et paisible. Son teint, malgré ses cheveux noirs, était d'une fraîcheur et d'une blancheur extraordinaire. Tout ce qu'un juge rigide eût pu reprocher peut-être à cette charmante figure, c'étaient des lèvres un peu fortes, mais du reste parfaitement formées et d'une fraîcheur de rose. Quant à sa taille, on ne pouvait en imaginer une plus parfaite, et cette perfection était si bien reconnue même des autres dames qu'elle faisait exception dans toutes les comparaisons. Parlaient-elles entre elles d'une taille bien faite, d'un beau buste, d'un joli bras, « sans doute, disaient-elles, cela ne vaut pas Hélène; mais Hélène est une exception. »

Lorsque tout ce monde de cour eut enfin cessé ses génuflexions et ses révérences, sauf par-ci par-là quelque vieille dame et quelque chambellan longtemps oubliés, qui, se croyant encore sous les regards de la princesse et du régent, gardaient une attitude respectueusement prosternée, le régent fit lentement le tour du cercle, adressant à l'un un mot poli, à l'autre une parole moins amicale, accordant à celui-ci l'insigne honneur d'un mouvement de tête des plus gracieux, voire même d'un geste bienveillant de la main, ici en revanche répondant à peine à un profond salut par un petit hochement de tête sec et roide, puis tout à coup redevenant plein d'abandon, causeur et familier, et à quelques pas de là paraissant ne vouloir à aucun prix remarquer l'empressement inquiet de tel ou tel, et passant outre sans se soucier de leur présence. Or, tandis que le régent faisait ainsi, sans grande

peine, des heureux et des malheureux, excitait l'enthousiasme ou le dépit, la princesse Élise se laissa tomber, d'un air de fatigue affecté sur un petit fauteuil placé près d'une des fenêtres, et appela auprès d'elle Mlle de Ripperda. Celle-ci, se penchant vers sa maîtresse, appuya sa main droite sur le fauteuil, après quoi la princesse, avec l'expression de la bienveillance la plus évidente, promena sa main sur le beau bras de sa jeune compagne et finit par la laisser posée doucement sur ses doigts. En même temps elle tourna vivement la tête en arrière et de son clair regard fit signe à un cavalier en frac noir, qui était entré derrière le régent.

Ce cavalier était de quelques années plus jeune que le régent, mais il paraissait incomparablement plus âgé et avait dans tous ses mouvements cette souplesse factice, à l'aide de laquelle plus d'un courtisan qui vieillit cherche à dissimuler un commencement de caducité. Sa figure était spirituelle et ne manquait pas d'une certaine beauté; cependant une tension pénible se lisait autour de sa bouche et de ses yeux, et sur ses lèvres se jouait habituellement un sourire le plus souvent forcé, un sourire dont on pouvait dire comme ce vieux colonel à ses cavaliers : « Quand je ris, je fais rire le diable! »

A l'appel de la princesse, le cavalier en question, qui n'était autre que le grand veneur, baron Rigoll, se faufila comme une anguille à travers les groupes des courtisans, des officiers et des dames de cour, tout en distribuant à droite et à gauche les regards les plus aimables pour se faire faire place, et glissa avec la prestesse d'un patineur jusqu'au fauteuil de la princesse. La jeune fille, qui était de l'autre côté du fauteuil, releva la tête en ce moment et, tout en regardant vers la fenêtre d'un air indifférent, ne put retenir un profond soupir. Un observateur très-attentif eût pu voir alors les joues de la belle demoiselle s'animer d'une légère rougeur, il eût pu la voir aussi se mordre les lèvres au vif et détourner les yeux l'espace d'une seconde. Cet observateur attentif se trouvait là, en effet, et remarqua tout ce que nous venons de dire; debout,

non loin de la belle jeune-fille, protégé par l'épais rideau de la fenêtre, il était placé de manière à ne rien perdre de ce qui se passait autour du fauteuil de la princesse.

« Nous avons eu vraiment une partie superbe, dit la princesse ; c'était ravissant ; et pour ce qui est des petites surprises que vous nous avez ménagées dans votre département, dans la forêt, je vous en suis tout particulièrement reconnaissante. »

Le grand veneur s'inclina profondément et, quand il eut relevé la tête, il jeta un regard sur Hélène de Ripperda qu'une légère pression de main de la princesse obligea de se tourner.

« Que Votre Altesse ait été satisfaite de la présente journée, dit le baron Rigoll, c'est une grâce qui me rend tout à fait heureux. Oui, Altesse, continua-t-il d'un ton plus animé, oui, la journée a été ravissante, et, si j'ose l'espérer, elle aura pour moi les suites les plus magnifiques et les plus fortunées. »

Une malice singulière brilla tout à coup dans les yeux de la princesse, qui regarda tour à tour la taille élancée de sa jeune compagne et l'attitude d'humble respect du baron.

« Mademoiselle Hélène, » reprit ce dernier ; mais il ne put s'empêcher de s'arrêter tout court avec son sourire d'automate, sous le ferme regard qu'attachaient sur lui les beaux yeux d'Hélène. Cependant la princesse daigna suppléer au silence du baron et dit à voix basse, mais d'un ton décidé qui jurait un peu avec son aimable sourire :

« Hélène sait, baron, avec quelle sollicitude je m'occupe de son bonheur. Elle sait que je m'intéresse comme une sœur à son avenir. Elle sait aussi avec quelle circonspection et quelle prudence j'ai coutume de mener les affaires.

— Certainement Altesse, » répliqua la jeune fille ; et elle s'inclina de nouveau, et si bas cette fois, vers la princesse, que ni le grand veneur, ni l'observateur abrité derrière le rideau de la fenêtre, ne purent à ce moment voir son visage.

Du reste, si M. de Fernow n'avait pas été, pour des raisons à nous connues, l'unique témoin de cette petite scène, en revanche il était le seul qui eût parfaitement compris la mine du baron Rigoll et entendu les paroles de la princesse. Il dut appeler à lui tout son sang-froid, il dut se dire et se redire dix fois en quel lieu il se trouvait, et que bien des yeux peut-être, qui avaient été auparavant témoins de la cour qu'il faisait à Hélène, étaient maintenant attachés sur lui avec autant d'attention qu'il en mettait lui-même à observer le groupe qui entourait le petit fauteuil.

M. de Wenden, de l'air le plus innocent du monde, causait avec l'un, avec l'autre, se démenant au milieu des gentilshommes et des dames avec toute l'insouciance possible, et cependant il ne quittait presque pas des yeux l'énorme bouquet autour duquel sa pensée voltigeait sans cesse, comme une abeille qui se serait fourvoyée là par hasard.

Souvent déjà maint courtisan, notamment plus d'une dame, s'étaient approchés du bouquet, et si l'une de ces personnes venait à se pencher sur les fleurs un peu plus que de raison, le cœur du pauvre chambellan battait plus vite et il en ressentait presque toujours un amer dépit; en effet, ce n'étaient guère, jusque-là, que des personnages insignifiants qui avaient admiré les mystérieuses fleurs. Une fois, il est vrai, il avait vu le régent s'approcher de la petite table et promener vivement sa main sur le bouquet, comme pour faire arriver jusqu'à lui un peu de son doux arome; mais le régent!... non, le régent n'avait rien à faire du chiffon de papier qui y était caché; sa figure était en ce moment aussi calme que d'habitude, et il s'était ensuite retiré sans le moindre trouble dans l'embrasure de la fenêtre pour échanger quelques mots avec de vieux courtisans.

La princesse jeta un regard sur la pendule et dit au grand veneur, qui était sur le point de prendre congé d'elle, avec le plus humble respect :

« Voilà six heures, baron, si je ne me trompe. Je ne

suis vraiment pas fâchée d'aller me mettre à table; j'ai rapporté de notre excursion un appétit dévorant. »

Mais avant que le baron Rigoll fût en état de lui rien répondre, ce que du reste la princesse ne paraissait pas attendre le moins du monde, elle tourna vivement la tête de l'autre côté et dit à Mlle de Ripperda :

« Voyez-vous, Hélène, ce beau bouquet, là-bas sur la petite table? Il est vraiment arrangé avec un goût parfait. Dieu! les admirables fleurs!

— En effet, Altesse, admirablement belles, répondit la jeune fille.

— Magnifiques, » dit à son tour le grand veneur.

Et les mots : « Délicieux! ravissant! superbe! » furent aussitôt répétés comme d'une seule voix par une demi-douzaine de dames qui se crurent autorisées, par ce que venait de dire la princesse, à hasarder dans leur intérêt propre ces exclamations enthousiastes. Plusieurs même d'entre elles s'approchèrent ensemble de quelques pas pour voir de plus près le bouquet en question et renouveler ensuite l'expression de leur ravissement; quelques cavaliers les suivirent aussi, saisissant avec empressement ce prétexte de faire leur cour à la princesse.

M. de Wenden était au désespoir. Le groupe qui se pressait autour de la petite table était si compact, qu'il n'y eût eu rien d'étonnant à ce qu'une main adroite se fût emparée en ce moment, sans être aperçue, du précieux papier. Il eut beau se dresser sur la pointe des pieds, se rapprocher de quelques pas, il ne put arriver jusqu'à la table, ayant précisément sur son chemin le régent, devant qui il n'eût pu passer sans aller contre toutes les règles de la bienséance.

« Oui, voilà un bouquet arrangé avec un goût parfait, répéta la princesse après une courte pause, tout en dépliant son éventail et l'agitant devant elle légèrement. O ma chère Hélène, continua-t-elle d'un ton de familier abandon, soyez assez obligeante pour chercher dans ce bouquet si vous n'y trouverez pas une rose-thé. J'aime par-dessus tout le parfum de ces sortes de roses.

— Une rose-thé! » se dit le chambellan à part lui en retenant sa respiration.

Mlle de Ripperda s'empressa d'aller à la petite table, et ses doigts effilés cherchèrent avec précaution parmi les fleurs; puis retournant sa jolie tête vers la princesse :

« Altesse, dit-elle, il y a en effet au cœur du bouquet une magnifique rose-thé; désirez-vous que je la cueille?

— Oui, si cela se peut faire sans nuire au bouquet, » répondit la princesse, affectant une indifférence extrême et interrompant un entretien fort animé qu'elle avait engagé avec le grand veneur.

Son désir était un ordre, cela se comprend de soi-même, et quand tout le bouquet y eût dû périr, aucun des assistants n'eût hésité à cueillir la rose et à la présenter à l'auguste dame avec un véritable enthousiasme.

Du reste, la main délicate d'Hélène ne fit pas le moindre tort aux autres fleurs. Pendant qu'elle cueillait la précieuse rose, elle avait le dos tourné au fauteuil de la princesse, et, avant de se retourner, elle eut le temps de parcourir de ses regards brillants — ce fut l'affaire d'une seconde — le cercle des gentilshommes qui contemplaient avec un intérêt extraordinaire la jolie rose et la charmante fille.

M. de Fernow, toujours à demi caché derrière le rideau de la fenêtre, aurait donné beaucoup pour que ses yeux se rencontrassent avec les regards d'Hélène. Quand ces regards ne se fussent arrêtés sur lui que la millième partie d'une seconde, ah! son cœur l'eût bien senti.... Ces doux, ces ardents regards! Comme un homme qui se noie s'accroche à tout ce qu'il rencontre, fût-ce à un brin de paille, ainsi était-ce pour lui une consolation de pouvoir se dire : « Si Hélène t'avait vu, peut-être t'aurait-elle fait comprendre par un mouvement imperceptible de ses paupières que la scène qui venait de se passer près du fauteuil de la princesse l'avait remplie de terreur. »

Cependant Mlle de Ripperda avait remis la précieuse rose à la princesse, qui, après en avoir aspiré l'arome

d'un air indifférent, s'était tournée vers le grand veneur en lui disant :

« Si je ne me trompe, baron, c'est ce qu'on appelle une *Amour offensée.* »

L'adroit courtisan s'inclina avec toute l'apparence de l'enthousiasme et répondit :

« Votre Altesse a même en botanique un clair et sûr regard qui ne la trompe jamais ; c'est bien en effet une *Amour offensée.*

« N'est-ce pas vrai que c'est une belle rose, mademoiselle de Ripperda? reprit-il en s'adressant à la jeune fille.

— Oui, une *Amour offensée!* dit à son tour Hélène, dont les regards se reportèrent de nouveau de la fleur sur la chambre entière.

— Une *Amour offensée!* murmurèrent avec ravissement les dames qui se trouvaient le plus rapprochées. Et ce mot passa de bouche en bouche; tous les chambellans le répétèrent sur le ton de l'admiration la plus vive pour les connaissances de la princesse. *Amour offensée!* dirent encore deux vieux conseillers d'État, au corps sec, le col emprisonné dans des cravates blanches d'une hauteur démesurée. *Amour offensée!* répéta le pauvre officier d'ordonnance avec un profond soupir. *Amour offensée!...* »

En ce moment, par bonheur, la pendule vint à sonner six heures; autrement l'*Amour offensée* serait devenue le sujet d'une conversation générale, ce qui eût pu avoir des suites fort dangereuses.

Dès que la sixième heure eut cessé de vibrer, la porte du salon s'ouvrit à deux battants plus vite cette fois que d'habitude, et le premier valet de chambre du régent s'inclina profondément devant Son Altesse Royale, après quoi le régent fit de la main un signe amical à la princesse, qui se leva aussitôt et se dirigea vers la salle à manger, suivie de ses dames d'honneur. Mais elle fit bien dans ce trajet une douzaine de haltes, très-courtes il est vrai, regardant l'un, regardant l'autre, demandant ceci et cela, et tournant sur elle-même avec une telle agilité que l'observateur le plus attentif aurait eu peine à soup-

çonner le vice de conformation de son pied. Le régent, tout en ayant l'air de causer d'affaires avec le ministre de sa maison, laissa passer devant lui presque toute la société. Toujours planté sur le seuil de la porte, le premier valet de chambre, M. Kindermann, l'attendait et le salua au passage d'une profonde révérence. Mais, au moment de franchir la porte, le duc dit à son fidèle serviteur deux mots auxquels celui-ci répondit par un hochement de tête imperceptible.

Le dîner ressembla à tous les dîners de gala à la cour. Bien que le menu fût excellent, la plupart des convives ne mangèrent que pour apaiser la petite faim que l'on a coutume d'apporter à un dîner de telle sorte. Apporter à la table du prince un trop grand appétit est malséant et dangereux, — dangereux, dis-je, parce qu'on ne sait pas qui l'on aura pour voisins ou pour voisines. Que le hasard vous fasse asseoir par exemple entre deux dames moins disposées à manger qu'à causer, ce que vous avez de mieux à faire est de laisser passer devant vous la plupart des plats. En effet, à quoi bon avoir le meilleur mets sur votre assiette, si vous ne pouvez réussir que par surprise et à la dérobée à en porter un seul morceau à votre bouche? Vous vous disposez, je suppose, à vous donner ce plaisir une première fois, lorsque votre voisine de gauche, manifestant tout à coup une curiosité charmante, désire apprendre de vous si vous avez été la veille au théâtre.

« Certainement, noble dame.

— Une pièce délicieuse !... oh ! comme je me suis amusée ! »

Naturellement vous trouvez la pièce également délicieuse et vous vous êtes aussi on ne peut plus amusé, ce que vous exprimez par un signe de tête d'assentiment, sans dire un mot; car si vous vous hasardiez à contredire votre interlocutrice, jamais votre fourchette et le morceau appétissant dont elle est garnie n'arriveraient à destination. Malheureusement votre voisine de droite s'avise d'être d'une autre opinion.

« Comment chère baronne, » s'écrie-t-elle en se penchant si fort en avant pour mieux voir son adversaire, que, si vous vouliez en ce moment vous servir de votre bras droit, vous auriez l'air de vouloir lui boucher la vue. Voilà donc votre main, votre fourchette et le morceau que vous vous destinez arrêtés forcément à moitié chemin. « Cette pièce, moi, je trouve que c'est une horreur. Vous m'excuserez, chère baronne, de grâce; mais c'est mon avis. »

Puis elle se tourne vers vous :

« Voudriez-vous par hasard, dit-elle, justifier une conduite comme celle du jeune comte? — Son père n'est, il est vrai, qu'un banquier. — Mais voudriez-vous justifier cette conduite, même dans une comédie? Le voulez-vous? Le pouvez-vous ?

— Dieu ! dites-vous, je le voudrais, mais en vérité je ne le puis point.

— Un homme qui, le jour même de son mariage, abandonne sa fiancée, une jeune fille de très-bonne famille, pour s'enfuir avec une ancienne maîtresse !

— Mais il a pourtant eu quelques raisons pour agir ainsi, » vous risquez-vous à répondre.

Vous savez fort bien qu'en hasardant une pareille remarque vous avez jeté de l'huile dans le feu ; vous voulez du moins profiter de la réplique qu'elle vous attire pour réussir enfin à vous mettre sous la dent le morceau depuis si longtemps désiré ; mais vous avez fait un mauvais calcul. Pendant que votre voisine vous détaille avec une volubilité passionnée toutes les horreurs de la pièce en question, elle a encore la malice de poser sa main droite sur votre bras droit.

« Enfin, dit-elle, pour conclure, je ne comprends pas que notre intendant, un homme si circonspect, puisse laisser représenter de telles pièces. »

Or l'intendant, cet homme si circonspect, se trouve justement assis en face de vous, et comme il est accoutumé à de pareils discours, il sourit d'un air satisfait; oui, l'excellent bordeaux, qu'il vient de boire lui a fort

attendri le cœur, et s'il pousse l'abnégation jusqu'à trouver ladite pièce sans doute un peu forte dans certaines parties, il déclare en revanche que la dinde aux truffes, dont il est tout occupé en ce moment, est décidément le mets par excellence.

Or tout le monde sait sans doute qu'une dinde aux truffes doit être mangée chaude, et qu'un morceau, qui flotte pendant cinq minutes entre ciel et terre, se refroidit nécessairement. Aussi, la main de votre voisine ne voulant pas lâcher votre bras, faites-vous alors comme je ne sais plus quel héros, qui venait d'être estropié du bras droit dans un combat; comme lui, dis-je, vous saisissez tranquillement votre arme de la main gauche; mais à peine croyez-vous pouvoir enfin la faire arriver sans malencontre jusqu'à vos lèvres, que votre voisine de gauche, qui avait gardé jusqu'ici un silence indigné et qui avait cru peut-être au-dessus de sa dignité de justifier la pièce attaquée, tend soudain son verre devant vous avec une indifférence affectée et vous demande un peu d'eau.

Si vous étiez un Arabe du désert, peut-être pourriez-vous dire alors : « Maudit soit l'œuf d'où est éclos ce dindon, maudit soit le porc malavisé qui a déterré ces truffes, maudit soit l'auteur qui a écrit cette comédie, et avant tout, maudites soient!... » Mais comme vous avez le menton frais rasé, que vous portez une cravate blanche, et que vous prétendez au savoir-vivre de la bonne compagnie, comme enfin vous entendez que l'on change d'assiettes partout à la ronde, alors vous déposez en soupirant votre fourchette inutile.

Non moins désagréable est-il, et plus dangereux encore, dans des dîners semblables, de se trouver placé à table dans le voisinage de hauts et puissants personnages. Votre sort est celui d'un gourmand qui craint d'être surpris. Les malheureux morceaux que l'on vous sert, vous ne les jetez dans votre bouche qu'à la dérobée, vous n'osez pas mâcher, vous ne faites qu'avaler, comme un chien à la chaîne, ou comme une autruche; vous courez risque de vous étrangler avac un os, et cela pour ne pas

manquer le moment où un auguste regard s'attachera sur vous, où vous devrez être assez heureux pour répondre incontinent à une auguste question.

Mieux vaut donc, pour tous ces motifs, aller sans appétit à de tels dîners. Un homme affamé, s'il doit par-dessus le marché s'étudier à se priver gaiement et avec insouciance des douces joies d'un festin, un malheureux de cette espèce, dis-je, risque fort de devenir maussade, et un convive maussade à la cour serait quelque chose de monstrueux, dont dix générations de chambellans ne parleraient qu'avec horreur.

Or, en gens de cour formés à la bonne école, M. de Fernow et M. de Wenden avaient eu la sage précaution de tempérer leur appétit par un solide déjeuner, précaution, il est vrai, dont ils eussent bien pu se passer ce jour-là; car, eussent-ils été, ce jour-là, les plus affamés du monde, leur faim aurait cédé infailliblement à l'attention inquiète avec laquelle ils considéraient, l'un la princesse Élise, l'autre Mlle de Ripperda.

La princesse avait posé la précieuse rose à côté d'elle sur la table, mais l'œil pénétrant de M. de Wenden vit fort bien que le petit papier avait disparu. Quant à son contenu, elle ne pouvait pas l'avoir lu; elle n'avait trouvé jusqu'ici aucune occasion de l'exposer à la lumière du jour, comme l'avait fait le chambellan; or, ce n'était qu'ainsi que l'on pouvait découvrir les deux mots qui avaient été marqués sur le papier à l'aide d'une fine aiguille.

CHAPITRE IV.

AMOUR OFFENSÉ.

Derrière la chaise de la princesse Élise se tenait le valet de chambre du régent, M. Kindermann, qui, entre

autres talents notables, avait celui de se servir de ses yeux avec une incomparable prestesse. Ainsi, tout en observant les moindres mouvements de la princesse et du régent, il embrassait du regard toute la table et ne laissait rien échapper de ce qui s'y passait. Ce digne serviteur n'avait donc pas manqué de remarquer que M. de Fernow et M. de Wenden ne touchaient presque à aucun plat; que ce dernier avait constamment les yeux fixés sur la princesse avec une expression d'attente inquiète; que l'autre, le jeune officier d'ordonnance, l'air sombre, les lèvres crispées, semblait par moment s'éveiller brusquement comme d'un rêve profond, et regardait alors fixement Mlle de Ripperda d'abord, puis le grand veneur, mais celui-ci en ennemi plutôt qu'en ami.

M. Kindermann avait habituellement sur ses lèvres un sourire uniforme et des plus paternes. Le jour, la nuit, l'été, l'hiver, qu'il plût ou qu'il neigeât, toujours il souriait; et sa figure en avait si bien pris le pli, que, dans les plus tristes conjectures, il avait toutes les peines du monde à relever le sourcil et à laisser pendre sa lèvre inférieure conformément à l'étiquette. Ce digne homme devait sourire encore dans son sommeil, et je crois, Dieu me pardonne! que, lorsque viendra pour lui le dernier jour, il quittera ce monde avec un de ses sourires les plus doux.

Bientôt vint le grand moment où le régent, toussant légèrement, fit signe des yeux à la princesse, et où celle-ci, inclinant doucement la tête en réponse, se leva de table. M. Kindermann, qui épiait ce signal, s'empressa de reculer la chaise de la princesse et sourit. Deux secondes après, on n'entendit qu'un bruit confus de chaises remuées, de petites toux, de paroles dites à demi-voix, de sabres et d'éperons. La princesse regagna la salle où se trouvait le fameux bouquet et où l'on servit le café, ainsi que dans la pièce attenante. L'étiquette n'était plus alors ce qu'elle avait été avant le dîner, et les groupes se formèrent en toute liberté. Les jeunes chambellans, les jeunes officiers cherchaient à se rapprocher des dames,

et du sein de ces petits groupes s'échappaient de temps en temps quelques mots prononcés à haute voix, et de petits rires contenus; que dis-je? on voyait de vieilles Excellences, — quelques-uns de ces rares élus qui ont, à un dîner de cour, le privilége de parler peu et de manger beaucoup, — on les voyait maintenant faire la cour en ricanant à de vieilles douairières qu'ils connaissaient depuis bien des années.

Ces vieux gentilshommes ont une façon toute particulière de faire la cour. Leur col d'uniforme, haut et roide, les empêche de tourner la tête à droite et à gauche, aussi s'en remettent-ils à leurs yeux seuls de faire ces mouvements. Par la même raison, il leur est absolument impossible de baisser la tête, ce qui les force à loucher, quand ils regardent en bas, d'une étrange manière. Ajoutons à cela un sourire blasé, qui le plus souvent, sur leurs lèvres, a l'air d'une grimace. Tout cela réuni donne fréquemment à leurs paroles un sens tout différent de celui qu'elles ont dans leur pensée.

Voici un de ces dialogues entre mille.

« Avez-vous bien dîné, gracieuse dame? un repas charmant, sur ma parole!

— Extraordinairement bien, Excellence. J'ai joui d'une conversation délicieuse.

— Oui, mais à part la conversation, dont je ne nie pas les charmes, le dîner était, de fait, excellent.

— Et votre Excellence aime par-dessus tout un bon dîner.

— Je n'en disconviens pas, gracieuse dame; on se fait vieux, et tout ce qui nous charmait autrefois se réunit et, si je puis m'exprimer ainsi, se concentre aujourd'hui dans une seule pensée, celle d'un bon dîner.... Belle dame, autrefois c'était différent!...

— Oui, autrefois c'était différent! » dit en soupirant la vieille dame, et elle a grandement le droit de soupirer, car, si jadis il lui suffisait de respirer légèrement pour mettre en éveil tous les officiers d'un régiment de cavalerie, c'est à peine, hélas! aujourd'hui, si elle peut, en

tirant son souffle avec effort, soulever les dentelles de Bruxelles de sa gorgerette.

« Ah! c'était bien différent! reprend le vieillard en louchant d'une façon fort significative. Oui, par exemple, à ce fameux bal masqué de 1794, où nous dansions ensemble la gavotte!...

— Oh! Excellence, pas un mot de ce bal! réplique la vieille dame, en déployant son éventail pour chercher un abri protecteur derrière les dames en paniers qui y sont représentées avec des corsets de quelques pouces et bien d'autres choses encore.

— Allons, voilà que vous me montrez précisément votre portrait d'alors, dit la malicieuse Excellence, en tapotant de son doigt sec une des figures peintes sur l'éventail. Ah! ces temps ne sont plus! Les soirées étaient délicieuses alors, les soirées et tout ce qui s'ensuivait! »

A ces mots, la vieille dame joue énergiquement de l'éventail, et tout en se détournant d'un air courroucé, elle retient l'Excellence par une petite tape sur sa large manche, et lui décoche un regard incendiaire, oui, des plus incendiaires, si, sous l'habit de cour du vieillard, il restait encore quelque chose d'inflammable.

La princesse s'était retirée un instant dans ses appartements, et elle avait profité de cet instant sans doute pour lire le petit billet trouvé par elle entre les branches de la rose. M. de Wenden l'avait suivie des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière elle, et lorsqu'elle reparut, il s'était efforcé de saisir le premier de ses regards, espérant y surprendre quelque secret. Mais le visage de la princesse gardait la même sérénité qu'auparavant, et ses yeux brillaient avec leur expression habituelle de malice railleuse. Elle s'approcha du régent, qui se tenait debout dans une embrasure de fenêtre, posa d'un air caressant sa main mignonne sur son bras, et alors chacun put librement voir le duc regarder sa charmante cousine avec une bienveillance extrême et d'un air tout à fait amical. Elle paraissait lui présenter une requête et y mettre beaucoup de vivacité; mais il

semblait y faire, lui, plusieurs objections. De temps en temps, il hochait légèrement la tête, relevait les sourcils d'un air étonné et menaçait du doigt la princesse. Mais à ses menaces celle-ci répondait par un rire haut et enjoué; tout ce qu'il lui disait, elle le prenait en plaisantant; enfin, comme elle se mit à bouder et à faire une petite moue très-comique, ce fut au tour du duc de rire de tout son cœur, et on l'entendit très-distinctement prononcer ces mots :

« Que puis-je y faire? Cela rentre tout à fait dans son département. A ta place, je n'irais pas si vite en besogne. »

Pendant cet entretien, et déjà longtemps avant, le jeune officier d'ordonnance s'était approché de Mlle de Ripperda, mais, contre son habitude, avec une anxiété marquée. Profondément agité par ce qu'il avait vu et entendu pendant le dîner, il aurait eu une infinité de questions à adresser à la jeune fille, sur des choses, il est vrai, que ce n'était guère le lieu ni le moment de discuter. Son cœur débordait de passion, et mille paroles amères lui montaient aux lèvres; bref, il avait tant de choses à dire, qu'il ne sut rien dire du tout.

Hélène, du reste, ne semblait pas plus à l'aise. Elle, qui d'ordinaire avait tant de plaisir à s'entretenir avec lui, qui, entre tous les officiers de la cour, le distinguait toujours au point de lui permettre de rester auprès d'elle, qui, dans les promenades générales à cheval, semblait affectionner sa compagnie de préférence, qui dansait avec lui plus fréquemment qu'avec tout autre, qui même de temps en temps lui adressait un regard pensif, quand, après une conversation un peu animée, il la quittait d'un air si enjoué, si ouvertement heureux, — eh bien! en ce moment elle n'alla pas même à sa rencontre, que dis-je? elle parut l'éviter, et affecta de continuer à causer d'affaires avec une compagne plus âgée.

Ils restaient donc ainsi muets en face l'un de l'autre. Bientôt Mlle de Ripperda trouva que l'arome de son bouquet lui portait à la tête; de son côté, M. de Fernow que

son ceinturon le serrait trop, et ils poussèrent tous deux un profond soupir.

« Vous avez fait aujourd'hui une jolie partie, mademoiselle, dit enfin l'officier; j'ai envié beaucoup tous ceux à qui il était donné de jouir en liberté de cette belle journée de printemps.

— Ah? vous n'y étiez pas? » répliqua la jeune fille; et le ton interrogatif dont elle dit ces mots blessa plus profondément l'officier que tout le reste.

Tout occupée de son bonheur, elle ne s'est pas seulement aperçue de mon absence! pensa-t-il, et s'inclinant devant elle avec un triste sourire :

« Mon service me retenait ici, dit-il; cependant, je ne regrette plus maintenant d'être resté.

— Mais vous auriez pu avoir aussi votre part de cette belle après-midi, répondit-elle en baissant les yeux pour regarder son bracelet.

— Cette après-midi n'eût pas été belle pour moi; mais elle l'était pour vous.

— Qui sait?

— Oh! oui, pour vous, elle a été belle et féconde en conséquences heureuses. »

A ces mots une ombre douloureuse passa sur le visage d'Hélène; elle regarda fixement Fernow en se mordant les lèvres au vif.

« Oui, belle et féconde en conséquences heureuses, répéta-t-il; quant à moi, quel bonheur eussé-je pu trouver à être près de vous? »

Il dit cela à voix basse, mais d'un ton fort animé; il était si ému, si hors de lui, qu'il fût allé peut-être plus loin et eût ajouté des choses qui, entendues par des oreilles étrangères, n'eussent pas manqué sans doute d'être répétées avec des enjolivements de toute sorte. Par bonheur, cet entretien fut brusquement interrompu par la princesse qui s'approcha de la fenêtre en se dandinant légèrement, selon son habitude, et appela Hélène à haute voix.

Le jeune officier appuya fortement sa main sur son

cœur et salua respectueusement la jeune fille, qui prit congé de lui. Mais ses yeux la suivirent, et il vit la princesse dire quelques mots tout bas à Hélène qui parut ensuite lui adresser une prière avec les plus vives instances. Cependant la princesse, secouant la tête gaiement, dit presque à haute voix :

« C'est singulier qu'il faille vous contraindre en tout, vous autres, jeunes filles, même quand il s'agit de votre bonheur.

— Mais je conjure Votre Altesse, répliqua Mlle de Ripperda à voix basse ; pas aujourd'hui du moins, pas maintenant, de grâce ! »

Tout fut inutile. Sur un signe de sa cousine, le régent s'était approché, et comme la princesse, prenant fortement par la main Mlle de Ripperda, faisait un pas au-devant du duc pour la lui présenter, celui-ci s'inclina légèrement avec grâce, et d'une voix pleine et sonore :

« Je vous félicite de tout mon cœur, mademoiselle, dit-il. Vous n'auriez pu faire un meilleur choix. »

Puis, se tournant vers le grand veneur qui s'approcha en se tordant les mains de ravissement, il lui tendit la main et lui dit :

« En vérité, baron Rigoll, cette alliance me cause un plaisir extraordinaire et j'espère que vous serez heureux. »

Ce compliment tombé d'une bouche si auguste produisit dans les deux salons le même effet qu'une étincelle jetée dans un tas de paille sèche. Tout ce petit monde de courtisans s'agita en un clin d'œil et se pressa d'un élan unanime près de la fenêtre où venait de se passer cette scène. Chacun souriait, s'exclamait, trépignait, piétinait. C'était une joie universelle. Hélène seule, Hélène paraissait triste. Son visage était couvert d'une pâleur étrange, ses lèvres tremblaient, et ses regards planaient fixement sur toute cette foule de complimenteurs empressés.

La princesse avait l'air de trouver cela tout naturel; car elle riait avec son entourage, contemplait d'un œil vrai la figure de sa jeune amie, et répondait en son nom

à toutes les félicitations par quelques paroles appropriées à la circonstance.

Une seule personne paraissait bien interpréter l'étrange pâleur d'Hélène et y prendre un compatissant intérêt, c'était le régent. Peut-être devinait-il ce qui se passait dans le cœur de la pauvre fille; peut-être lisait-il dans ses regards singuliers qu'elle n'aurait pas longtemps la force de soutenir un pareil supplice. Avec sa courtoisie habituelle et véritablement chevaleresque, il s'approcha d'elle et lui offrit son bras, en lui disant, non sans une légère teinte d'ironie :

« On se réjouit trop de votre bonheur, mademoiselle. Vraiment il faut que j'intervienne pour vous arracher à ce déluge de compliments, ou vous risquez fort d'être submergée. »

Hélène, avec un regard d'intime reconnaissance, posa sa main sur le bras du duc; puis elle fit avec lui le tour des salons, en saluant gracieusement, mais elle ne put se défendre d'un profond soupir, lorsque le régent l'eut conduite jusqu'à la porte des appartements de la princesse, où il prit amicalement congé d'elle.

M. de Wenden, au milieu de cet assaut de félicitations enthousiastes, s'était contenté de grimacer de sa place un sourire amical; seulement il s'était efforcé de se rapprocher le plus possible de la princesse, et il avait si bien manœuvré derrière les rideaux de la fenêtre qu'il se trouva face à face avec elle, au moment où, pour se dérober aux hommages des courtisans, elle se tournait de nouveau vers la croisée.

Comme il était un de ceux qu'elle voyait toujours avec plaisir, la princesse, qui d'ailleurs savait à quoi s'en tenir sur la clairvoyance et la pénétration du jeune chambellan, lui montra par ses mines qu'il ne lui était pas désagréable de le rencontrer là. Elle poussa jusqu'au fond de l'embrasure et fit signe des yeux au jeune homme de la suivre.

« Que pensez-vous de tout ceci? lui dit-elle alors avec un regard des plus malicieux et un mouvement de tête

du côté des salons. De tous ces compliments, combien y en a-t-il qui partent du cœur?

— Bien peu sans doute, Altesse, répliqua le chambellan. Quant à moi, j'ai aussi des compliments à offrir, mais ils ne s'adressent qu'au baron Rigoll, qui a placé son bonheur en de si bonnes mains.

— Eh! quoi? repartit la princesse, en relevant sa lèvre supérieure d'un air ironique. Le bonheur du baron Rigoll! j'y ai vraiment peu songé.

— C'est donc au bonheur de Mlle de Ripperda? dit le chambellan avec une intonation toute particulière.

— Ne trouvez-vous pas le parti excellent?

— Si excellent, et toute l'affaire si bien ménée, que je m'estimerais heureux pour ma part, si Votre Altesse daignait m'accorder l'insigne grâce de prendre aussi mon bonheur dans ses mains augustes. »

La princesse jeta sur M. de Wenden un regard interrogateur, mais ce fut l'affaire d'une seconde; après quoi, regardant dehors à travers les vitres, elle lui répondit : « Raillerie à part, le baron Rigoll mérite que l'on s'intéresse à lui. Il m'est extraordinairement attaché.

— Si c'est là la qualité qui convient pour être protégé par Votre Altesse, répliqua Wenden en s'inclinant profondément, mais d'un ton fort résolu, je me mettrai certainement en mesure de jouir d'une telle faveur.

— Je vous remercie de votre promesse, dit la princesse d'un air gracieux, mais légèrement distrait. Malheureusement nous sommes dans des circonstances où l'on a besoin d'amis éprouvés. »

A peine eut-elle dit ces mots que le chambellan se pencha de nouveau tout près d'elle pour qu'elle fût seule à entendre ce qu'il avait à lui dire.

« Daigne Votre Altesse mettre mes services à l'épreuve, si elle sent le besoin *d'un homme dévoué qui ait accès à la cour.* »

Or ces mots prononcés d'un ton résolu par le chambellan étaient précisément ceux qu'une fine aiguille avait tracés sur le petit billet mystérieux.

En entendant parler ainsi M. de Wenden, la princesse tressaillit un instant, mais elle se remit bien vite, jeta un rapide regard dans le salon et dit au chambellan avec ce sourire poli et indifférent que savent si bien prendre les personnes de cour :

« Je vous recevrai chez moi, ce soir, vers neuf heures. »

Cet entretien, fort insignifiant en apparence, sembla n'avoir été remarqué par personne; seulement le régent, un peu avant que M. de Wenden prît congé de la princesse, avait regardé la pendule, puis fait signe à sa cousine, vraisemblablement parce qu'il était temps, selon lui, de rompre l'assemblée et de se retirer.

Quant à M. de Fernow, qui restait immobile près de la porte d'entrée, droit et calme extérieurement, mais le cœur brisé par la scène qui avait eut lieu entre Hélène et le baron Rigoll, il n'avait pas quitté des yeux un seul instant la princesse non plus que son ami; ce qui du reste se comprendra facilement, si nous ajoutons qu'il avait vu Son Altesse prendre le petit billet avec la rose qu'elle s'était fait remettre par Hélène, et qu'il avait ensuite remarqué l'empressement inquiet du chambellan à s'approcher d'elle.

Au sortir de l'entretien que nous venons de rapporter, M. de Wenden avait l'air si rayonnant et si heureux que, tout fort diplomate qu'il était, il lui eût été bien difficile de ne pas laisser voir quelque chose de sa joie et de son bonheur. L'officier du moins en vit assez pour pouvoir l'aborder ainsi :

« Tu as réussi, ce me semble, et tu es content de l'entretien que tu viens d'avoir.

— Réussi? répliqua M. de Wenden avec un étonnement affecté. Réussi? je ne saurais dire en quoi. Si je suis content, c'est que Son Altesse, une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables du monde, ait daigné m'accorder l'honneur d'un moment d'entretien; cela se comprend de soi, je pense, et il n'y a rien là qui doive te surprendre.

— Certainement je voudrais penser qu'il ne s'agit là que d'un aimable entretien ; cependant ta théorie ne veut pas me sortir de la tête; je ne sais pourquoi, mais je commence à y croire, et je gagerais non-seulement que le dîner d'aujourd'hui a été pour toi un moment du bonheur, mais que ce moment, tu as réussi à le saisir au vol.

— Toujours ta raillerie! riposta le chambellan; mais peut-être finiras-tu par trouver que ma théorie est parfaitement fondée. »

Il y avait là encore une troisième personne, qui avait non-seulement vu, mais entendu peut-être tout l'entretien de la princesse et de M. de Wenden. Ce troisième témoin était le valet de chambre de service du régent, M. Kindermann, l'homme au sourire stéréotypé. La princesse se tenait debout dans l'embrasure de la fenêtre tout près de la porte; et lorsque Leurs Altesses quittèrent la salle à manger, il poussa cette porte derrière elles. Nous ne pouvons pas dire qu'il la ferma, car il la laissa entrebaillée de manière à s'y ménager une toute petite ouverture presque imperceptible, mais que des yeux et des oreilles aussi exercés que les siens surent utiliser à merveille. Cela fait, il se redressa en ricanant, passa la main dans ses cheveux d'un air satisfait, rajusta sa haute cravate et ouvrit des yeux grands comme des portes cochères.

Cependant la princesse venait de rompre l'assemblée par le compliment d'usage en pareil cas. Aussitôt chacun s'inclinant à la ronde, voilà la comédie d'avant le dîner qui recommence : ce ne sont par tout le salon que révérences, génuflexions, froissements de robes, cliquetis de sabres et d'éperons. On se sépare alors. Plus d'un courtisan, il est vrai, plus d'une dame garda jusque sur l'escalier cet agréable sourire qui ne quitte pas les lèvres des gens de cour; mais une fois dehors, plus d'un sourcil se plissa, plus d'un chapeau fut froissé de dépit, plus d'un sabre fut saisi et pressé d'une main crispée par la colère; enfin mainte dame, en montant en voiture, donna ses ordres à ses gens d'une voix étouffée par un soupir.

CHAPITRE V.

DANS LE CABINET DU RÉGENT.

Le dîner fini, M. de Fernow se trouvait libre de tout service pour la journée. Cependant, comme il avait laissé un petit volume dans l'antichambre, il traversa de nouveau le long corridor qui menait de la salle à manger à la salle de garde. Le château avait repris sa physionomie silencieuse de l'après-midi, seulement on n'y respirait plus ce morne ennui dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Des lampes allumées de distance en distance produisaient sur les escaliers et dans les corridors des effets bizarres d'ombre et de lumière.

L'unique dragon, qui montait la garde pendant le jour dans le vestibule. s'était augmenté d'un compagnon pour la nuit, et les laquais, que nous avons montrés nonchalamment étendus et dormant sur les banquettes, s'entretenaient maintenant ensemble à voix basse; ils étaient cette fois de bien meilleure humeur, car le moment approchait où leur service allait expirer et où ils pourraient regagner leur logis, se débarrasser de leurs habits galonnés, parler à tort et à travers de maint grand seigneur et de mainte noble dame, enfin vider leurs poches et distribuer à leurs enfants affamés quantité de friandises dérobées au festin ducal.

La salle de garde était éclairée, et M. de Fernow la trouva moins triste qu'elle ne lui avait paru à la claire et chaude lumière du soleil de cette ennuyeuse journée.

Elle avait, de fait, à cette heure, un aspect tout autre Les lampes y projetaient une vive clarté qui se reflétait dans les glaces et rayonnait sur les cadres d'or des tableaux, ainsi que sur la hampe de l'étendard des dragons

de la garde, dont cette chambre était le poste de réserve. Dehors, dans la cour, il faisait nuit noire; et pourtant cette cour même avait un aspect moins désolé que l'après-midi. Les portes des remises étaient ouvertes, et l'on pouvait voir, à la lueur de quelques lanternes, les valets d'écurie occupés à nettoyer les voitures qui avaient servi à la promenade du jour.

M. de Fernow se laissa tomber sur le petit fauteuil qui était près de la fenêtre, et, plongé dans de sombres pensées, se mit à regarder ce qui se passait dans la cour.

« Sa voiture à elle, elle est là aussi, c'est certain, se disait-il à lui-même. Peut-être s'y est-elle assise à côté du grand veneur; peut-être, pendant le trajet, lui a-t-il touché la main; il a du moins certainement effleuré sa robe, son manteau ! »

Et quand M. de Fernow pensait à cela, il grinçait des dents et serrait les poings, pour rire un instant après de lui-même d'une façon sinistre.

Il a bien le droit, ma foi ! de lui toucher la main, se dit-il ensuite en tremblant de tous ses membres : oui, certes, il a le droit d'être désormais constamment auprès d'elle; il a tout droit sur elle; ne doit-elle pas bientôt être sa femme, être à lui, lui appartenir tout à fait ? Et pourtant j'aurais été si heureux, si, de fois à autre, il m'eût été seulement donné de l'approcher, même sans dire un mot, de voir le clair regard de ses beaux yeux, et peut-être, dans les moments du bonheur, ajouta-t-il avec un rire sarcastique en se rappelant involontairement la théorie de son ami, peut-être me fût-il arrivé de lui toucher la main !... Ah ! maudit soit le destin qui donne tout à l'un pour ravir tout à l'autre, tout absolument !

Puis il posa sa tête dans ses deux mains, comme pour cacher la rougeur qu'il se sentait monter au visage en pensant à son indigne faiblesse. Mais qu'avait-il besoin de se cacher ? Il était seul dans cette vaste pièce, et la lumière des lampes pouvait tomber en plein sur sa figure sans rien trahir, aux yeux de personne, du trouble qu'il éprouvait.

Cependant le battement uniforme de la pendule, et le bruit monotone des pas des deux dragons de garde dans le vestibule, finirent par le plonger dans une rêverie de plus en plus profonde. Au souvenir de ce qu'il venait de perdre, il ne put s'empêcher de penser avec amertume à la théorie de son ami, à ce moment du bonheur qui se rencontre une fois au moins dans la vie de chaque mortel, mais qu'il est donné à si peu de saisir au vol....

C'est vraiment une affreuse chose, se dit-il à lui-même en se levant brusquement de son fauteuil, que de penser que le bonheur voltige sans cesse autour de nous, que nous n'avons qu'à tendre la main, et de ne savoir ni le moment où il est à notre portée, ni le côté où nous devons diriger nos efforts pour le saisir! Quand je me rappelle, reprit-il après une pause, ce dicton de mon enfance : « Après la pluie le beau temps, » je serais presque tenté de croire que les coups les plus terribles de la fortune présagent l'approche du bonheur.... Certes, je ne puis attendre un coup plus terrible que celui qui m'a frappé aujourd'hui. Pourquoi maintenant la fortune ne s'apprêterait-elle pas à me sourire? Mais cette fortune heureuse, où la saisir?... où?

Et il se mit à arpenter la chambre dans tous les sens à pas précipités. Il avait prononcé ces derniers mots plus haut qu'il n'était nécessaire, aussi s'effraya-t-il presque en entendant l'écho les répéter avec force. Mais il sourit bientôt de sa frayeur, et, l'esprit dégagé de ces vains rêves qui l'obscurcissaient, il se souvint qu'il n'avait plus rien à faire là où il était qu'à prendre son livre et à s'en retourner chez lui.... Tout à coup il entendit dans la chambre voisine le tintement d'une sonnette violemment agitée. Ce son lui était bien connu : il partait du cabinet du régent.

M. de Fernow se dirigea précipitamment vers la porte du vestibule pour appeler un des laquais ou des valets de chambre; mais à peine avait-il mis la main sur le loquet, qu'il s'arrêta subitement comme si une voix s'élevait en lui et lui disait : « Voilà le moment du bonheur!... »

Il voulut chasser cette pensée, il revint dans la chambre et réfléchit pendant quelques secondes, après quoi, sur le point de se diriger de nouveau vers le vestibule, il se sentit malgré lui attiré vers la porte opposée qu'il ouvrit, pour ainsi dire, sans le vouloir, et entra dans une pièce qui conduisait aux appartements de Son Altesse.

« En avant! se dit-il en souriant; en quoi peut nuire un excès de zèle? J'ai entendu l'appel de la sonnette, il n'y a personne à proximité; en avant donc! »

Peu d'instants après il ouvrit la porte la plus proche et se trouva dans le cabinet du régent. C'était une petite pièce de riant aspect. Sur le plancher un épais tapis, dans la cheminée un agréable petit feu, tel qu'il convenait par ces fraîches soirées de printemps; devant ce feu une petite table éclairée par une grosse lampe carcel, suspendue au plafond par une chaîne de bronze, et que l'on pouvait lever ou baisser à volonté. Cette lampe était couverte d'un large abat-jour vert, qui rabattait toute la lumière sur la table et laissait le reste de la chambre dans une demi-obscurité. Cette demi-obscurité fut cause que le régent, qui était assis sur une chaise, près de la table, ne reconnut pas tout d'abord l'officier d'ordonnance. Aussi croyant que c'était M. Kindermann qui venait d'entrer, il lui dit sans lever les yeux :

« Voyez un peu si le comte Schuler est au château; j'aurais à l'entretenir un instant. »

Le comte Schuler était le premier adjudant du régent.

Comme l'officier d'ordonnance se retournait pour exécuter cet ordre, au cliquetis que produisit son sabre, le régent leva les yeux et dit vivement :

« Ah! c'est vous! vous étiez encore dans la salle de garde?

— A votre service, Altesse, répliqua M. de Fernow; j'étais venu chercher quelque chose que j'avais oublié. En entendant que vous appeliez quelqu'un, et ne trouvant là aucun des gens de service, je me suis permis de me présenter moi-même.

— Bien, bien, dit le duc; et, saisissant le pied de la

lampe, il la leva assez haut pour que la lumière tombât en plein sur le jeune officier. Celui-ci se tenait debout près de la porte, attendant et fixant ses yeux clairs et honnêtes sur le régent.

— Bien, bien, répéta ce dernier, et il sembla réfléchir quelques instants en tambourinant avec les doigts sur la table.... Je voulais faire appeler mon premier adjudant, dit-il ensuite en le regardant avec un sourire, et c'est vous, mon dernier adjudant, qui vous présentez.

— Officier d'ordonnance, Altesse, dit M. de Fernow, non sans intention.

— C'est très-juste, officier d'ordonnance, répliqua le régent d'un air amical; mais ce qui n'est pas fait peut se faire.... Du reste peu importe peut-être, ajouta-t-il après avoir de nouveau réfléchi.

— Je m'estimerais extraordinairement heureux, si Votre Altesse daignait me commander quelque chose pour son service. »

A ces mots du jeune officier, le duc s'était levé de sa chaise; il fit un pas pour se rapprocher de lui, s'accouda sur la cheminée et dit :

« Je vous remercie de votre empressement; mais il y a des services qui ne se peuvent proprement pas commander.

— Que Votre Altesse me mette seulement sur la voie d'un service de ce genre, et je lui jure sur ma vie que ce service sera ponctuellement exécuté. »

Le régent observa avec une bienveillance visible le jeune homme qui lui parlait de ce ton ferme et résolu, promenant ses regards tour à tour sur sa belle figure calme et sur toute sa personne qui annonçait la force et l'énergie.

« Comment se fait-il, reprit-il alors, que vous ne figuriez pas encore sur la liste de mes adjudants? Vous êtes capitaine dans les dragons de la garde, et comme je me souviens fort bien de l'avoir entendu dire constamment, votre conduite est irréprochable. Vous préférez sans doute continuer à servir au régiment?... N'est-il pas vrai?

— Je m'estimerais heureux d'être constamment attaché à la personne de Votre Altesse.

— Ah!... je ne comprends pas bien. Le ministre de la guerre le sait-il?

— Il connaît parfaitement mon désir, Altesse.

— Pourquoi ne vous a-t-il donc pas proposé pour un de mes adjudants? »

Le jeune officier d'ordonnance sourit à cette question d'une façon toute particulière, puis avec sa franchise habituelle :

« Votre Altesse daignera m'excuser, dit-il, si je réponds à sa question par cette simple remarque, c'est que je m'appelle Fernow.

— Très-bien, fit le régent; ha! c'est vrai. Oui, je me souviens maintenant. Votre père n'était pas au mieux avec le ministre de la guerre.

— Au plus mal, Altesse.

— C'est cela.... Le moyen de suivre les fils de toutes ces intrigues! C'est pourtant un bonheur d'y porter la main de fois à autre.

— Votre Altesse a le pouvoir de le faire, dit M. de Fernow d'un ton très-sérieux; quant à nous autres, nous ne pouvons que voir et nous résigner, bien que le bonheur de toute notre vie soit compromis et perdu par ces mille fils dans lesquels on nous enlace. »

Tandis que M. de Fernow parlait ainsi, le régent quitta la position commode qu'il avait prise contre la cheminée, se redressa de toute sa hauteur, et interrogeant du regard son jeune interlocuteur :

« Allons, dit-il, voilà qui sonne terriblement l'élégie! Hé! hé! je me souviens maintenant de bien des choses. Vous avez eu aujourd'hui une mauvaise journée.

— Oui, Altesse, répliqua Fernow avec une entière franchise.

— On m'a parlé de votre passion pour la belle Ripperda. Oui, mon cher Fernow, il y a là des fils, pour m'en tenir à notre comparaison, des fils que je n'ai point noués, et ma main n'est pas assez puissante pour les démêler.

— Hélas, monseigneur!

— Vous auriez dû vous mettre mieux avec la princesse,» continua le régent en souriant; puis il reprit d'un ton très-sérieux : « Excusez ma gaieté, je ne veux certainement pas vous faire de la peine. Mais, croyez-moi, je sens très-bien tout ce que la scène d'après-dîner a dû avoir de pénible pour vous. »

Là-dessus, il tendit la main au jeune officier qui la saisit avec une profonde émotion et l'aurait presque portée à ses lèvres; mais le prince l'en empêcha en se détournant d'un mouvement brusque vers la cheminée pour regarder l'heure.

« Déjà sept heures et demie! » s'écria-t-il; puis secouant la tête, il mit ses mains derrière son dos, alla jusqu'au bout de la chambre, et passant tout contre M. de Fernow, il lui frappa légèrement l'épaule et lui dit après l'avoir longtemps regardé :

« Nous ne dérangerons pas le comte Schuler; peut-être pouvez-vous me rendre le service que je voulais lui demander.

— Je m'estimerai heureux d'en être capable.

— Il ne s'agit pas d'un service ordinaire, reprit le régent sérieusement, mais d'un service fort délicat, et en vous le demandant je vous témoigne une confiance peu commune.

— Votre Altesse peut être assurée que je n'en serai point indigne.»

A ces mots, le régent se remit à arpenter son cabinet d'un bout à l'autre, et reprenant alors sa prenière position près de la cheminée :

« Vous me paraissez, dit-il, trop clairvoyant, trop bien au courant de ce qui se passe ici, pour que j'aie besoin de rien vous apprendre des intrigues qui se nouent autour de moi, depuis la mort de mon neveu.... Si j'étais réduit à vous en instruire, ajouta-t-il avec un sourire tout particulier, il vous serait vraiment bien difficile de me servir dans la circonstance présente.

— Votre Altesse me pardonnera de lui faire observer

que je connais parfaitement toutes ces intrigues, d'autant plus que j'ai à en souffrir moi-même plus que personne.

— Vous savez, dit alors le régent, que la mort si soudaine et si inattendue de mon neveu a laissé le trône vacant. Conformément à la loi de notre maison, j'ai pris en main la régence et je la garderai jusqu'à la délivrance de la veuve du prince défunt. Si le ciel donne un prince au pays, je conserverai la régence, toujours d'après le statut de notre famille, jusqu'à la majorité du nouveau duc; mais si la veuve de mon neveu donne naissance à une princesse, le trône, en vertu de ce même statut qui exclut les cognats, passera au plus proche des agnats du feu duc, et c'est moi, son oncle, qui suis l'agnat le plus proche. »

Le jeune officier s'inclina respectueusement.

« Comme il faut bien que nous nous conformions, tous tant que nous sommes, à la volonté du destin, ainsi fera sans doute ma pauvre nièce, et quel que soit l'enfant que lui réserve le ciel, prince ou princesse peu importe, elle remplira les devoirs d'une tendre mère avec une entière résignation. Elle sera contrariée peut-être de voir la couronne de ce pays échapper à sa descendance directe, mais, encore un coup, elle saura s'y résigner, sans accuser la Providence qui aura voulu qu'il en soit ainsi. »

Après avoir ainsi parlé, le régent se remit à arpenter le cabinet d'un bout à l'autre, puis, se rapprochant du jeune officier, il attacha sur lui un ferme regard et continua :

« La princesse Élise, elle, pense tout autrement.... Elle voudrait jouer le rôle d'une sorte de petite providence, et venir en aide au destin, s'il arrivait au destin de n'être pas assez galant pour réaliser l'idée qu'elle s'est mise en tête.... Je ne sais si vous me comprenez.

— Je crois, monseigneur, vous comprendre parfaitement.

— C'est bien.... Maintenant si je continue, dit le prince, qui prit tout à coup un ton froid et presque me-

naçant, je vous montre par là une confiance dont l'abus pourrait avoir les suites les plus graves, moins pour moi que pour vous. Il y a des gens qui, avec la meilleure volonté du monde, reprit-il d'un ton léger et avec un geste bienveillant, en voyant M. de Fernow prêt à lui répondre, il y a des gens qui, avec la meilleure volonté du monde, ne sont pourtant pas capables de garder un secret. Si vous êtes de ces gens-là, mon cher Fernow, brisons-là, de grâce, et faites-moi venir le comte Schuler.

— Mais si je préférais rester moi-même, monseigneur ?» répliqua le jeune homme en s'inclinant légèrement et en posant la main droite sur son cœur en signe de protestation de son dévouement. En même temps il attacha sur le régent un regard si ouvert et si honnête que celui-ci lui répondit en hochant la tête avec un sourire :

« Prenez donc mes paroles de tout à l'heure comme une menace en l'air, qu'un homme de mon âge peut bien se permettre à l'égard d'un jeune homme comme vous.... Écoutez-moi : comme je vous le disais il n'y a qu'un instant, et comme vous le savez bien vous-même, la princesse Élise a un tout autre caractère que sa sœur. À des qualités inestimables d'esprit et même de cœur, elle joint une passion pour l'intrigue qui m'a déjà coûté plus d'un moment amer. Au lieu de laisser suivre son libre cours à une affaire, elle prend si vivement à cœur, dès le début, de la faire aboutir à ses fins, qu'elle met tout en œuvre pour diriger elle-même, au gré de son caprice, les inflexibles lois du destin. On dira peut-être : caprice de femme ! et l'on passera outre en haussant l'épaule; mais les plans de la princesse, bien que faux, sont si ingénieusement, si savamment combinés, qu'il faut de toute nécessité les surveiller de très-près pour prévenir sinon un malheur, du moins les plus graves embarras. Elle me fait parfois l'effet d'un de ces alchimistes du moyen âge qui mettaient en œuvre toutes les connaissances dont leur esprit était pourvu pour chercher la pierre philosophale qu'ils ne trouvaient jamais, mais qui réussissaient, à force de recherches et d'efforts à produire je ne sais quel

gaz ou quelle poudre dont les effets dévastateurs leur étaient inconnus et les ensevelissaient, un beau jour, sous les ruines de leur propre maison. La princesse ne peut supporter l'idée que sa sœur puisse donner le jour à une fille. Qu'elle désire un héritier, je le conçois sans peine, parce qu'elle nourrit l'espérance de jouer dans la future régence un rôle important. »

Le duc prononça ces mots avec un sourire sarcastique.

« Nous autres, simples enfants des hommes, continua-t-il, nous devons nous courber sous la loi du destin, mais la princesse, avec son esprit inquiet, croit, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'il y a des moyens de faire plier ces immuables lois sous sa volonté propre. Elle s'est mis en tête que sa sœur doit donner naissance à un prince, et elle serait capable de se compromettre de la manière la plus fâcheuse avec des gens qui lui feraient entendre que sa volonté, même sur ce point, est réalisable. Je ne sais si vous me comprenez.

— Je crains de vous comprendre trop, monseigneur, répondit M. de Fernow.

— Dieu me garde, reprit le duc très-sérieusement, de croire la princesse capable de rien entreprendre de semblable contre sa propre famille ! Avec sa vive intelligence elle a un trop noble cœur pour cela ; mais malheureusement elle aime à jouer avec le feu ; et il suffit qu'on lui montre une intrigue, dont le succès est presque impossible, pour qu'elle s'excite, par cela même, à en nouer les fils, et qu'elle se dise à elle-même et à qui veut l'entendre : « Voyez-vous? La chose pourrait aller ainsi. » Un instant après, il est vrai, elle est femme à rompre soudain d'elle-même toute cette trame infernale et à conclure par cette phrase : « Mais je ne veux pas. » Telle est sa manie. Croyez-moi, mon cher Fernow, ajouta le prince avec un intérêt marqué, l'union de la belle Ripperda avec le baron Rigoll n'a pas d'autre origine. Si l'on n'eût pas dit à Élise : « C'est impossible, une telle union ne saurait se faire, elle « répugne au bon sens ; la demoiselle est jeune, indé« pendante, riche et belle....

« — Oui, très-belle, dit en soupirant l'officier.

« — Le grand veneur est tout l'opposé de tout point; « y a-t-il du bon sens de les unir ensemble?

« — C'est le comble de la déraison, Dieu le sait.

« — Si tout le monde ne se fût élevé contre ce fatal des- « sein, la princesse ne se serait certainement pas mis en « tête de le faire réussir, avec la passion tenace qu'elle « porte en toute chose. J'ai dit : ce fatal dessein, ajouta- « t-il, et je maintiens le mot; il m'est même doublement « pénible par le peu que j'ai lu dans votre cœur, mon cher « Fernow. Y a-t-il encore quelque chose à faire, c'est ce « que je ne puis décider, ne sachant pas au juste où vous « en êtes avec cette jeune beauté. Mais, dans tous les cas, « comptez sur moi, je vous aiderai de tout mon possible. »

M. de Fernow voulait exprimer avec effusion toute sa reconnaissance; mais le régent l'interrompit presque dès la première phrase, et continua ainsi :

« Concluons, mon cher Fernow. Il y a bien des choses de ce genre où il m'est absolument impossible d'entraver l'action de la princesse, je n'ai pas besoin de vous le dire. Qu'elle fasse, je le veux bien, quelques tentatives pour immiscer toute la ville aux affaires du château, je la regarderai faire sans mot dire, et j'en rirai à part moi; mais en revanche, c'est mon devoir de rompre les fils qu'elle noue étourdiment pour la réussite d'un projet dont les conséquences, qu'elle ne soupçonne même pas, l'effrayeraient, la révolteraient, si elle les prévoyait, mais où elle se laisse entraîner par des hommes sans conscience, qui n'ont pour unique but que de la compromettre.

— Me permettez-vous une question? dit M. de Fernow. Ces intrigues, les connaissez-vous?

— Parfaitement.

— Vous connaissez aussi les donneurs de conseils?

— Certainement. Le baron Rigoll est un de ces personnages pour lesquels, à les en croire, il n'existe point de difficultés. Et lui barrer la route, ajouta le régent en souriant, ne vous serait pas précisément désagréable, je

pense. Mais, en toutes ces affaires, la princesse a une manière à elle fort adroite de s'y prendre. Par exemple, ces prétendus bons amis, qu'elle se donne pour auxiliaires, elle sait si bien les tenir à distance que l'un ne peut jamais voir clairement ce que l'autre fait à côté de lui. Un de ses conseillers les plus affidés, le croiriez-vous? est quelqu'un qui n'habite point au château, qui n'y a pas même ses entrées, que la princesse ne voit jamais ou du moins ne voit que fort rarement, mais qui s'entend à merveille à faire parvenir ses messages jusque dans le secret de ses appartements les plus intimes. Ce mystère, du reste, est un nouvel attrait pour elle; elle trouve un charme indicible à deviner un indice, à découvrir un message patent dans une phrase à laquelle personne n'attache aucun sens. Moi-même, Dieu du ciel! je lui ai maintes fois procuré ce plaisir-là, et j'ai correspondu souvent ainsi avec elle. Mais ce temps est passé. »

En prononçant ces derniers mots, le régent se passa les mains sur les yeux d'un air presque troublé.

M. de Fernow avait à peine remarqué ce mouvement, car au moment même où le duc lui parlait de ces mystérieux messages qui du dehors se faisaient jour au château, l'histoire du bouquet lui revint tout à coup à l'esprit.

« Jusqu'ici, reprit le régent, je me suis fort peu préoccupé, comme je vous l'ai dit, de tous ces petits manéges; mais ce qui se passe aujourd'hui provoque toute mon attention, et il faut absolument que je sache le vrai de cette correspondance qu'elle entretient dans l'ombre. Aujourd'hui, par exemple, avant le dîner....

— Ah! s'écria l'officier avec un accent si expressif que le régent ne put s'empêcher de fixer les yeux sur lui et le somma d'un geste d'avoir à s'expliquer.

— Aujourd'hui, avant le dîner, continua M. de Fernow, nous vîmes dans l'antichambre de Son Altesse un magnifique bouquet.

— Comment? dit le régent.

— Le baron de Wenden et moi. Nous étions tous deux de service.

— Très-bien, le baron de Wenden.

— Nous étions en train de causer, lorsque, au beau milieu de notre entretien, Wenden tâta le bouquet et fut tout surpris d'y trouver cachée une petite bande de papier.

— Surpris? Il était véritablement surpris?

— Véritablement, monseigneur. Il ne s'attendait nullement à cette découverte.

— C'est possible. Continuez. Nos remarques coïncident.

— Wenden déroula le petit papier en question et m'assura qu'il n'y voyait pas le moindre signe. Je le crus sur parole; cependant, comme il exposait ensuite ce chiffon de papier à la lumière du jour, je lus tout à coup sur ses traits l'expression de la plus extrême surprise.

— Naturellement. Le papier était tout pointillé et toutes ces piqûres d'aiguille avaient un sens. Et après? Je veux savoir ce que vous avez vu après cela.

— Après le dîner, continua le jeune homme d'une voix un peu altérée, on annonça ce mariage....

— Et cette nouvelle vous ôta toute envie de poursuivre vos investigations, dit le régent en souriant.

— Vous avez à peu près raison, je l'avoue à Votre Altesse.

— Eh bien! c'est moi qui vais vous apprendre la suite de cette scène. Le baron de Wenden se dirigea vers la princesse — c'est un jeune homme qui veut faire rapidement son chemin — il lui protesta de son dévouement absolu, et la princesse lui ordonna d'avoir à la venir trouver ce soir, vers neuf heures, dans son cabinet.

— Mais, objecta le jeune officier avec surprise, Votre Altesse était plus loin que moi de l'embrasure où se passait cette scène, et je n'ai pas saisi le moindre mot de l'entretien qui se faisait à voix basse.

— C'est possible, répliqua le régent, mais vous pouvez m'en croire quand je vous affirme que les choses se sont ainsi passées et vous aurez occasion de vous en convaincre vous-même. Or il m'importe essentiellement que le

rendez-vous de ce soir n'ait pas lieu. Je ne veux pas que la princesse livre encore à d'autres la confidence de ses projets chimériques, je devrais dire, ridicules; je ne saurais souffrir qu'elle se compromette davantage. Voici donc en quoi consiste le service que vous me pouvez rendre. Vous irez vers huit heures et demie trouver Kindermann, qui vous conduira dans une salle que doit nécessairement traverser le baron de Wenden pour rejoindre la princesse. Vous l'arrêterez au passage et le ferez causer. Naturellement il sera très-pressé de vous quitter et fera des difficultés pour lier conversation avec vous Mais, comme vous le connaissez parfaitement, peut-être réussirez-vous à le retenir. Vous pouvez, j'y consens, laisser échapper quelques mots tout en causant, dire, je suppose, que vous avez appris de bonne source que le régent ne voit pas de bon œil le château visité à pareille heure, d'une façon mystérieuse et en dehors de toute réception. Que si tout cela ne sert de rien, vous êtes de service, vous arrêtez le baron de Wenden avec le plus grand calme et le reconduisez chez lui. Dans tous les cas, il devra s'engager sur sa parole à garder les arrêts dans son appartement jusqu'à ce qu'il me plaise d'en décider autrement. Demain matin vous viendrez me rendre compte de ce qui se sera passé. Si pourtant il survenait quelque chose d'extraordinaire, il va sans dire que vous aurez accès auprès de moi toute la soirée. »

M. de Fernow salua respectueusement le régent, le remercia en quelques mots de sa confiance et quitta le cabinet. Il traversa l'antichambre, passa devant le vestibule où les deux dragons montaient la garde. Les gens de service le regardèrent d'un air étonné, ne pouvant comprendre ce qu'il avait à faire là à pareille heure.

Il faisait dehors une nuit fort noire, bien que le ciel fût splendidement étoilé.

L'officier d'ordonnance traversa le château et se rendit sur la grande terrasse en avant du portail principal, où il se donna le plaisir de contempler la ville avec ses longues rues qui s'entre-croisaient dans l'ombre comme un

réseau de lignes blanchâtres, ses mille lumières qui scintillaient çà et là, le roulement sourd des voitures et le vague bourdonnement qui sortait incessamment de cette agglomération d'hommes comme d'une ruche immense. Il s'était enveloppé de son manteau et avait allumé un cigare dont il aspirait le doux arome, en s'abandonnant à une pensive rêverie. Que de sensations n'avait-il pas éprouvées dans la journée qui venait de s'écouler ! Comme son cœur avait saigné! Par quels déchirements douloureux il avait senti pour la première fois qu'il aimait cette ravissante jeune fille, oui, qu'il l'aimait avec passion, avec toutes les forces de son âme, qu'il l'aimait hélas! sans espoir! Et cette soirée!... Son entrevue avec le régent! En obéissant à l'appel de la sonnette ducale, n'avait-il pas saisi le bonneur au vol? Oh! oui, cela devait être, la théorie du baron de Wenden n'était point une chimérique théorie, il y avait un moment pour le bonheur; mais, comme il n'y a pas de lumière sans ombre, le malheur avait aussi son moment!

CHAPITRE VI.

DANS LE CABINET DU PREMIER VALET DE CHAMBRE.

M. de Fernow était au bout de son cigare et de ses rêveries, lorsque l'horloge du château sonna huit heures. Ce fut comme un signal pour les cent horloges de la ville, qui se mirent à carillonner sur tous les tons la même chanson. On eût dit de joyeuses commères racontant à la ronde une grande nouvelle.

M. de Fernow se dirigea vers l'arrière-corps de logis du château, regardant le ciel avec un profond soupir et prononçant à plusieurs reprises entre ses lèvres le nom chéri d'Hélène. Une étoile qui vint à filer en ce moment

au-dessus de sa tête lui fit l'effet d'un bon présage; car on dit que ces sortes d'étoiles marquent l'accomplissement du souhait que l'on forme en les regardant. Or, ce que pensait M. de Fernow en ce moment, lorsqu'il regardait le ciel en soupirant et en prononçant le nom d'Hélène, nous n'avons pas besoin de vous le dire, chers lecteurs, encore moins à vous, aimables lectrices.

Le lieu où M. Kindermann, premier valet de chambre du régent, se tenait habituellement, était une petite chambre à proximité du cabinet ducal. L'officier d'ordonnance s'y rendit conformément à l'ordre qu'il en avait reçu et heurta légèrement à la porte. « Entrez! » lui cria-t-on de l'intérieur, et il y avait dans cet « Entrez! » quelque chose de si enjoué et de si amical, qu'on ne pouvait s'empêcher de se représenter, en l'entendant, la figure souriante de ce bon M. Kindermann.

Le digne vieillard se trouvait en effet dans la petite pièce. Il se tourna avec un aimable sourire du côté de la porte, et, à la vue de l'officier, se mit en devoir avec tant de cérémonie de se lever du fauteuil où il était commodément assis, que M. de Fernow n'eut rien de plus pressé que de le supplier, de lui ordonner même de rester assis.

« Au fait, on se fatigue à la longue, » dit M. Kindermann, en amortissant un peu son sourire, mais il reprit tout aussitôt sa figure la plus radieuse, lorsqu'il ajouta : « A mon âge, voyez-vous, après une journée laborieuse et bien remplie, on éprouve un grand plaisir de pouvoir un peu se reposer dans une méditation silencieuse. Mais si je dois rester assis, monsieur, il faut que vous me fassiez l'honneur insigne de vous asseoir vous-même un instant devant ce bon feu; autrement vous me forcerez de me lever, d'endosser mon frac et de rester debout à vous écouter dans la tenue officielle de mon emploi. »

M. Kindermann, il faut le dire, tout en gardant sa cravate blanche, ses cheveux bien frisés, son air souriant, ses souliers et ses bas d'une propreté irréprocha-

ble, avait remplacé en ce moment, pour être plus à l'aise, sa houppelande de service par une fine jaquette de piqué blanc, qui était manifestement trop longue et trop large pour lui, par cette unique raison, probablement, que le régent était plus grand et plus gros que son valet de chambre. Du reste, nous devons ajouter que M. Kindermann n'était point assis à ne rien faire devant sa cheminée, où flambait un feu clair et réjouissant. Sur la tablette de la cheminée étincelait un joli petit bol de punch en argent, d'où s'exalait le plus délectable parfum.

Une fois assis, notre officier dut se laisser remplir un petit verre de la fumante liqueur, qu'il s'empressa d'avaler à la grande satisfaction de son hôte. Celui-ci regarda la pendule, et dit :

« Nous avons grandement le temps; une bonne demi-heure; après quoi nous aurons encore à attendre longtemps là-haut dans la grande salle. Mieux vaut donc évidemment attendre ici que là-haut. Ne tardons pas trop cependant, car on ne sait jamais ce qui peut arriver. Entre nous soit dit, M. de Fernow, je suis extrêmement content que vous vous soyez trouvé tout à l'heure dans l'antichambre, et que vous soyez entré par hasard dans le cabinet du régent. Ce sont là des moments qui peuvent avoir de bonnes suites.

— Des moments du bonheur, dit en riant l'officier.

— Certainement, des moments du bonheur, continua M. Kindermann avec un sourire aimable; mais au fait, c'est pour vous que je suis content. J'ai beaucoup connu M. votre père. Son Excellence était un homme charmant, parfaitement aimable et affable aussi, monsieur de Fernow, très-affable. Je puis vous l'assurer, Son Excellence n'entrait jamais dans cette petite chambre, sans me dire : « Monsieur Kindermann, comment vous va? » ou bien : « Monsieur Kindermann, comment avons-nous dormi? » Et je vous assure, ce *nous*-là était un acte de confiance que je savais fort bien reconnaître. M. votre père entendait aussi quelque autre chose par ce *nous*-là.

Par exemple, quand il me demandait : « Monsieur Kindermann, quel temps avons-nous aujourd'hui ? » il ne s'agissait pas pour lui de savoir s'il pleuvait ou si le soleil luisait, non, mais il voulait apprendre si le ciel d'ici était clair ou orageux. Et ce que je puis bien vous assurer encore, c'est que je donnais toujours, sur ce point, à Son Excellence les meilleures indications. Non, je n'ai jamais donné un faux avis à M. votre père.

— Comment, monsieur Kindermann, ne vous est-il jamais arrivé de prophétiser à faux en ces sortes de choses ? »

M. Kindermann avait pris son verre; avant de le porter à ses lèvres, il cligna des yeux vers la lumière avec un indéfinissable sourire, avala une forte rasade et répondit :

« Il y a un vieux dicton : « Comme on fait son lit, on « se couche, » et je puis vous l'assurer, monsieur de Fernow, il y a dans toutes les cours des gens inconsidérés, qui traitent un valet de chambre du prince régnant comme un être insignifiant, comme une machine tout au plus bonne pour annoncer et pour ouvrir la porte. C'est là pourtant une appréciation fort injuste de notre position.

— Certainement tout à fait injuste.

— Il est bien vrai que je ne siége point au conseil d'État et que je n'ai pas voix dans les délibérations des ministres, continua M. Kindermann en riant tout bas; mais en revanche, ajouta-t-il avec beaucoup de dignité, en relevant légèrement sa cravate blanche, en revanche c'est moi qui vois Son Altesse dans les moments où elle n'est accessible à personne, c'est moi qui lui noue sa cravate, moi qui lui boucle son ceinturon, et qui, avant tout, lui parfume son mouchoir de poche.... Vous me regardez d'un air étonné, monsieur de Fernow; mais pour vous j'ai le cœur sur la main, et le souvenir de M. votre père fait que je vous aime déjà; eh bien! je vous assure que les trois fonctions que je viens de vous nommer, particulièrement la dernière, sont pour moi de la plus grande importance. Entendons-nous bien. Il y a, je suppose, une affaire sur laquelle j'aurais fort à cœur de connaître

l'opinion de Son Altesse. Je ne pourrais, pour tout au monde, me permettre d'interroger le prince sur ce point. Mais je lui serre sa cravate un peu plus que d'habitude. Si Son Altesse ne dit rien et se contente de me faire signe de la desserrer légèrement, j'en suis pour ma peine et c'est à recommencer. Son Altesse me dira peut-être une autre fois : « Kindermann, nous sommes aujourd'hui fu« rieusement maladroit. » Cela devient plus encourageant, et je réponds en soupirant : « Oui, Altesse, c'est vrai, « nous sommes parfois très-maladroits. » Ces mots à peine lâchés, je parie dix contre un que le duc va se mettre à rire et me dira par exemple : « Allons, Kinder« mann, je vous dispense de ce *nous*-là. » — Voyez-vous, monsieur de Fernow, alors j'ai cause gagnée. C'est alors comme quand on fait marcher une meule. La roue tourne d'abord très-lentement et oppose une grande résistance, mais une fois en train, vous pouvez m'en croire, cela va tout seul, et Kindermann s'entend à moudre son grain tout comme un autre.

— C'est vraiment étonnant, dit en riant l'officier, et je ne manquerai pas de mettre à profit pour ma part vos indications. »

M. Kindermann avait avalé une seconde rasade de son excellent punch, et il continua :

« Mais souvent je n'atteins mon but ni avec la cravate ni avec le ceinturon. Pour ce qui est du ceinturon, j'en prends dans certains cas un qui ne convient pas du tout à Son Altesse. « Un autre! » me dit-elle d'un ton bref et rude. Alors je ne verse sur le mouchoir de poche que de l'essence de vinaigre. Or, c'est l'eau de Cologne que préfère Son Altesse. Mais c'est là le dernier moyen auquel j'aie recours, mon moyen désespéré, et, de fait, je ne l'emploie que dans de graves circonstances. Vous savez sans doute par vous-même, monsieur de Fernow, que rien n'est plus propre qu'un parfum à raviver en nous un souvenir. Nous avons éprouvé cela tous tant que nous sommes. Ainsi les premiers foins que nous sentons au printemps nous font penser malgré nous au temps de notre jeunesse,

à ce temps où nous faisions si souvent l'école buissonnière. Quant au régent, il lui suffit de sentir l'odeur d'essence de vinaigre pour se rappeler un souvenir tout particulier, n'importe lequel. Il devient pensif et rêveur; oui, et même sa rêverie est si profonde alors, que je n'ai besoin que de tousser une ou deux fois un peut haut pour qu'il me demande aussitôt : « Qu'avez-vous dit, Kindermann? » Or, quand on est interrogé, il faut répondre. — Mais vous ne buvez pas monsieur de Fernow; ce punch est pourtant délicieux. Allons, buvez! L'air de la nuit est frais, et là-haut, dans les salles, on n'est pas bien du tout pour attendre à pareille heure. »

A ces mots, le valet de chambre avait pris son verre entre ses deux mains, il le balançait de droite à gauche et souriait en regardant les petites vagues qui se formaient dans la liqueur dorée; puis il aspira le doux parfum, avant de se remettre à boire.

« Je suis vraiment heureux, monsieur Kindermann, dit l'officier d'ordonnance, que vous ayez conservé de mon père un souvenir si agréable; tout le monde n'est pas comme vous.

— Je le sais bien, je le sais bien, répliqua le valet de chambre; vous devriez depuis longtemps être major et adjudant, et voilà pourquoi précisément il est bon que vous ayez eu ce soir un entretien intime avec Son Altesse. Mais nous reviendrons plus tard sur ce chapitre. — A propos, continua-t-il après une courte pause, il y a un autre point dans vos affaires que je n'aurais pas laissé passer avec tant de résignation.

— Et ce point, quel est-il? demanda vivement l'officier, car il se doutait bien de ce qui allait arriver.

— Eh bien! je veux parler des fiançailles que nous avons célébrées aujourd'hui. Ah! c'est un scandale, et je prends l'affaire tout particulièrement à cœur.

— Si cela pouvait servir à quelque chose, je vous en serais infiniment reconnaissant.

— Le moyen de vous servir!... C'est un peu tard vraiment! Le char est lancé et déjà bien loin.

— Et votre intervention est peut-être inutile; car qui peut savoir si la demoiselle n'est pas de moitié dans la conclusion de ce mariage ?

— Que diantre! c'est ce que je puis savoir, » s'écria M. Kindermann, et sa figure sembla pour un moment menacer de devenir sérieuse ; cependant il surmonta cette tendance anomale et ses yeux rayonnèrent de nouveau, lorsqu'il dit avec le plus aimable sourire :

« La demoiselle est inconsolable, et il y a eu déjà des scènes étranges. Si seulement vous aviez montré plus d'énergie ou que vous vous fussiez confié au vieux Kindermann ! J'ai déjà donné plus d'un bon conseil, je puis vous l'assurer.

— J'en suis parfaitement convaincu, répliqua M. de Fernow, et si maintenant encore je vous priais avec instance d'intervenir? »

Le valet de chambre hocha la tête et répondit, après avoir réfléchi quelques instants :

« Pour le moment il faut laisser aller les choses, mais tenir les yeux bien ouverts et, à la moindre occasion qui pourra se présenter, ne pas être aveugle et la saisir au passage. Si vous me jugez digne de votre confiance, — ici le sourire de M. Kindermann devint plus solennel, — faites-moi l'amitié de me tenir au courant de tout ce que vous entendrez et de tout ce que vous verrez qui ait rapport à cette affaire.

— C'est ce que je veux faire avec le plus grand plaisir, et je suis ravi, dit l'officier, non sans une légère teinte de flatterie, de savoir en si bonnes mains une affaire qui est pour moi de si grande importance. Recevez-en d'avance mes plus sincères remercîments et soyez convaincu de mon éternelle reconnaissance. »

Tout en disant cela, il avait jeté un regard sur la pendule et s'était levé, lorsqu'il vit que l'aiguille marquait huit heures et demie. M. Kindermann imita son exemple avec un calme réfléchi, et après avoir avalé le dernier reste du punch d'un air vraiment solennel, il répondit :

« Comme je vous l'ai fait observer tout à l'heure, mon-

sieur de Fernow, je dois au souvenir de M. votre père de faire pour vous tout mon possible. Je puis vous l'assurer, Kindermann n'oublie jamais un procédé amical. Mais je vais maintenant faire un petit bout de toilette, et nous partons. »

M. Kindermann se retira derrière un rideau d'étoffe grise qui cachait son lit, et, lorsqu'il reparut, il avait remplacé sa jaquette de piqué blanc par une redingote grise si longue qu'elle cachait ses bas blancs, et qu'on ne voyait plus que la pointe de ses souliers.

Alors ils sortirent tous deux ensemble.

Mais, au lieu de suivre le chemin ordinaire, ils prirent derrière les appartements du régent par une porte que M. Kindermann ouvrit et referma avec un soin minutieux, puis, s'engageant dans un escalier tournant, ils arrivèrent à l'étage supérieur dans une étroite galerie qui faisait le tour de tout le château. Cette galerie n'avait ni fenêtres ni ouvertures d'aucune sorte, et n'était éclairée que par des lampes qui brûlaient jour et nuit. Quand ils l'eurent suivie quelque temps, le valet de chambre ouvrit de nouveau une petite porte à droite, et ils entrèrent dans un corridor qui les conduisit dans la grande salle des portraits de famille, qui nous est déjà connue, et attenante à la salle à manger. Cette vaste salle était silencieuse, presque sinistre à cette heure; deux lampes Carcel brûlaient sur deux consoles, à ses deux extrémités, devant des glaces de toute hauteur, mais elles étaient insuffisantes pour percer entièrement la profonde obscurité d'une salle si spacieuse; elles projetaient leur lumière aux deux bouts sur un tout petit espace, mais le milieu de la salle restait plongé dans des ténèbres telles qu'il eût été impossible de reconnaître de là une personne qui s'y fût trouvée.

M. Kindermann conduisit l'officier à une des embrasures des fenêtres, qui, profondément creusées dans le mur et garnies de larges rideaux de lourde étoffe, étaient encore plus sombres que le reste de la pièce.

« Voici votre place, lui dit-il, et, toute réflexion faite,

mieux vaut ne recourir à l'arrestation du baron que comme à un moyen suprême. »

L'officier regarda M. Kindermann avec l'expression du plus vif étonnement, mais celui-ci ne put naturellement en rien voir; puis il lui dit en riant :

« Il me semble, monsieur Kindermann, que vous avez versé ce soir tout un flacon d'essence de vinaigre.

— Ce n'était pas nécessaire, répliqua le vieillard du ton le plus calme du monde, comme Son Altesse a besoin de moi dans cette circonstance, il lui a plu de me mettre au courant de la situation.

— Je comprends, dit vivement l'officier.

— Ici, à gauche, est la salle à manger, comme vous savez, reprit M. Kindermann; et c'est à droite que doit venir le baron. — Croyez-moi, continua-t-il après une pause, vous avez votre bonheur dans la main. C'est une affaire délicate, et plus vous y montrerez de dextérité, plus Son Altesse vous en sera reconnaissante. Comme je me suis déjà permis de vous le faire remarquer, je ne suis pas pour les arrestations. Attendez donc et patientez le plus longtemps possible, et si vous êtes dans l'embarras, je serai peut-être à même de vous venir en aide. Maintenant faites bonne garde; vous avez encore devant vous vingt grandes minutes, et partant, du temps de reste pour réfléchir. »

A ces mots, il salua l'officier, et, se coulant sans bruit dans l'obscurité, il disparut comme une ombre.

Resté seul dans ces demi-ténèbres, l'esprit agité de mille pensées étranges, M. de Fernow se mit à arpenter la salle d'un bout à l'autre. Comme s'il eût été en présence de l'ennemi, il épiait avec une attention inquiète le moindre bruit qui de loin viendrait frapper son oreille. Il tenait son sabre serré contre lui et marchait à pas lents, si lents que de l'un à l'autre il s'écoulait presque une seconde. De cette manière l'approche de celui qu'il attendait ne pouvait lui échapper.

Par quelles épreuves n'avait-il pas passé depuis qu'il était entré dans cette salle avant le dîner de cette même

journée! Par moments, ces quelques heures lui semblaient autant de mois, de tristes mois pendant lesquels il s'était peu à peu accoutumé à la perte d'Hélène. Soit qu'il puisât de nouvelles espérances dans les paroles du régent qui lui avait promis aide et affection même dans cette affaire, soit qu'il crût d'ailleurs à quelque heureux hasard qui viendrait renverser les desseins du baron Rigoll, soit enfin qu'il se fût calmé et que sa raison lui eût dit : « Comment peux-tu exiger de Mlle de Ripperda qu'elle attende qu'il te plaise de te prononcer autrement que par de petites attentions et de doux regards?... Et quand tu lui aurais nettement déclaré ton amour, qui sait la réponse que t'eût donnée cette orgueilleuse fille?... — Oh! oui, ajoutait-il en soupirant, aussi orgueilleuse que belle!... » Toujours est-il que toutes ses pensées étaient concentrées sur Hélène, seulement sur elle, et ce fut pour lui un bonheur, car il ne lui resta plus que bien peu de temps pour la douleur amère dont il ne se put défendre, lorsqu'il vint à penser que, dans le fait, il était là uniquement pour arrêter, sans autre forme de procès, un bon ami comme le baron de Wenden. Maudite commission!... Application déplorable de la théorie du pauvre Wenden sur le bonheur et le malheur!...

Sous le coup de telles pensées, M. de Fernow se trouvait dans un état d'excitation presque fébrile. De fois à autre il poussait un profond soupir et sentait alors son cœur battre plus haut et plus vite. Tantôt son écharpe le serrait à l'étouffer, tantôt son casque le gênait, puis il accélérait sa marche pour s'arrêter l'instant d'après, dressant l'oreille et écoutant.

L'horloge du château sonna les trois quarts de huit heures.

Halte-là! il a entendu quelque chose. Oui, il ne se trompe point, ce sont des pas qui s'approchent. Il écoute avec plus d'attention. Mais ces pas ne résonnent point du côté par où il attend le baron, le bruit semble venir de la salle à manger. « Peut-être, pense-t-il, est-ce quel-

qu'un qui avait encore à faire de ce côté, et qui maintenant regagne sa chambre. Coulons-nous un instant dans cette embrasure derrière le rideau. » Mais avant d'exécuter son dessein, le jeune officier jette un regard perçant du côté de la porte de la salle à manger, pour voir qui va sortir. Bientôt un battant de la porte s'ouvre lentement, un laquais paraît, portant un flambeau, et derrière lui une dame, qui entre dans la grande salle.

« Maintenant je vous remercie, » dit la dame, et bien qu'elle prononce ces mots à voix basse, l'écho les fait retentir dans la vaste salle.

M. de Fernow trembla de tous ses membres, en entendant le son de cette voix.

« Je trouverai parfaitement mon chemin toute seule, » continua la dame, qui aussitôt s'éloigna d'un pas rapide. Le laquais leva en l'air son flambeau, qui projeta pendant quelques secondes une lueur étrange dans l'obscurité; puis il regagna la salle à manger, dont il referma la porte derrière lui.

« C'est elle! se dit M. de Fernow à lui-même. Allons, une résolution, vite une résolution! Me tiendrai-je caché, ou ferai-je quelques pas en avant? Même au risque de l'effrayer?... Oui, je m'avancerai, le moment est propice, peut-être encore un moment de bonheur! »

CHAPITRE VII.

UN MOMENT DU BONHEUR.

M. de Fernow s'avança donc; son sabre résonna sur le plancher et la jeune dame qui n'était éloignée de lui que de quelques pas, s'arrêta tout à coup avec une expression d'étonnement, presque d'effroi. Elle fit même un petit mouvement comme pour rebrousser chemin, mais

au même instant le son d'une voix bien connue frappa son oreille.

« Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit l'officier; celui qui est devant vous ne vous est point inconnu, — je suis Fernow.

— Vous m'avez presque fait peur, monsieur de Fernow, répondit la jeune fille d'une voix mal assurée; nous sommes ici, il est vrai, sur un terrain ami, mais ces vastes salles, le soir, ont un aspect tant soit peu sinistre. »

A ces mots, elle reprit sa marche en avant et eut atteint en quelques pas le lieu où était le jeune officier. Elle tourna doucement la tête vers lui et avec un petit salut : « Bonsoir, monsieur de Fernow, » lui dit-elle, et elle fit mine de vouloir passer outre.

Le cœur est, le soir, plus ouvert aux paroles amies, surtout après une petite émotion. Le jeune officier en ce moment respirait avec peine. Sa main, appuyée sur la poignée de son sabre, était toute tremblante. Il se persuada qu'il avait vu Hélène se diriger lentement vers lui et hésiter à passer outre. Le léger signe de tête qu'elle venait de lui adresser lui parut plus cordial que jamais. Il crut que sa voix avait tremblé quand elle lui avait dit : « Bonsoir, monsieur de Fernow.... »

« Mademoiselle, dit-il en faisant un pas en avant.

— Monsieur de Fernow, » répliqua-t-elle, et en même temps elle ralentit sa marche, que dis-je? elle s'arrêta tout à fait et se tourna vers lui.

« C'est hardi de ma part, reprit-il avec effort et d'une voix presque atone, d'oser ainsi vous barrer le chemin et vous adresser la parole, surtout dans l'état d'excitation où je me trouve. Oui, mademoiselle, — soyez bonne et aimable pour moi et pardonnez à cet état de crise, si je me permets de vous dire deux mots. »

Il avait dit cela d'une voix si émue que la jeune fille ne put douter qu'il se trouvât en effet en proie à une vive souffrance de cœur, et ce fut probablement aussi pour elle un motif de se montrer plus douce envers lui qu'elle ne l'eût fait en toute autre circonstance.

« Je ne vois pas le moindre mal, en vérité, lui dit-elle, à ce que vous me disiez deux mots. Il est vrai pourtant, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle, que le moment n'est pas parfaitement choisi.

— Mais quand on n'a pas le choix, répondit-il vivement, on prend ce qu'offre le hasard.

— Vous m'attendiez ici? demanda-t-elle.

— Non, mademoiselle, pour vous parler avec franchise. Je ne l'aurais point osé. C'est mon service qui me retient encore au château, dans cette salle. Mais en vous voyant venir, il m'a semblé que je serais au comble du bonheur, si vous consentiez à m'accorder quelques minutes d'entretien. »

Le ton faible et triste dont il dit ces mots produisit sur le cœur de la jeune fille une impression si douloureuse qu'elle ne put s'empêcher de se mordre les lèvres et demeura quelques secondes avant de lui répondre :

« Vous voulez réparer sans doute, dit-elle, le temps que vous avez perdu aujourd'hui.

— J'étais de service, mademoiselle.

— Et après le dîner, continua-t-elle avec hésitation, vous êtes le seul que je n'aie pas vu près de moi.

— Mais moi, je vous ai vue, mademoiselle Hélène, répliqua-t-il vivement, et j'ai remercié Dieu de m'être trouvé assez loin de vous pour n'être pas dans la nécessité de vous aborder.

— Vous portiez envie à mon bonheur, dit-elle d'un ton qui eût pu surprendre un indifférent, et qui déchira le cœur du jeune homme.

— Je ne vous envierais aucun bonheur, certes; mais oui, vous avez raison, je vous envie un bonheur qui me rend.... si malheureux.

— Nos idées de bonheur sont donc à ce point différentes?

— Très-différentes et pourtant identiques, si je dois en croire mon cœur. Mais vous sans doute, mademoiselle Hélène, vous sentez tout différemment.

— Oui, mes idées de bonheur sont tout autres, Mon-

sieur de Fernow, dit-elle à voix basse, tout autres que le bonheur qui s'offre à moi.

— Seriez-vous donc malheureuse? demanda Fernow vivement.

— Et quand je le serais? Voyez-vous pour moi la possibilité de devenir heureuse?... Mais à quoi bon cet étrange entretien? ajouta-t-elle brusquement. A quoi bon ces paroles qui ne sauraient me causer aucune joie ni vous rendre vous-même heureux?

— Et pourtant, mademoiselle Hélène, par le vrai Dieu du ciel, vos dernières paroles m'ont rendu plus heureux que je n'osais l'espérer après cette terrible soirée. Oh! ne vous effrayez pas de mes paroles, Hélène; c'est peut-être le moment de mon bonheur que je saisis d'une main ferme, en vous parlant ainsi. »

Et à ces mots, lui saisissant la main, il la porta à sa bouche et y imprima ses lèvres avec passion.

« Pour l'amour de Dieu, monsieur de Fernow, pas d'extravagances! dit-elle avec angoisse, tout en ne faisant qu'un faible effort pour retirer sa main.

— Hélène, laissez-moi me livrer à ces extravagances, si par elles je réussis à me rapprocher du bonheur. Non, Hélène, je ne puis ni ne veux souffrir que ce mariage s'accomplisse.

— Et vous voulez l'empêcher? demanda-t-elle avec émotion.

— Vous et moi, nous l'empêcherons, si vous vous confiez en moi.

— Et sur quoi se fondera ma confiance?

— Sur mon amour sans bornes pour vous. Oui, Hélène, je vous aime plus que je ne le saurais dire, je vous aime autant qu'on peut aimer sur la terre; oui, et au tremblement de votre main, je sens que vous aussi vous êtes bonne pour moi. S'il en est ainsi, Hélène, dites un seul mot; si votre cœur bat plus vite à la pensée que je vous aime, ah! laissez-moi le deviner par un mot. Qui voudra nous séparer, nous arracher l'un à l'autre, si nos cœurs sont unis par l'amour? »

Ces paroles, bien que dites à voix presque basse, résonnèrent au cœur d'Hélène avec tant de passion, avec une telle énergie qu'elle trembla malgré elle et essaya de fuir; mais M. de Fernow lui tenait toujours la main dans les siennes; loin de la lâcher, — et son bonheur avec — il la porta de nouveau à ses lèvres, puis doucement à ses yeux, à ses yeux brûlants. La petite main tremblait bien un peu, oui, elle cherchait même doucement à se dégager, mais elle devint bientôt plus docile et cédant peu à peu, sans plus de résistance, à l'étreinte de Fernow, elle finit par y répondre à son tour par une imperceptible pression.

Le moment du bonheur! murmurait en lui une voix mystérieuse. Mais, au fait, ce fut un moment du bonheur pour tous deux, pour elle et pour lui. Leurs cœurs s'étaient trouvés, s'étaient unis. Un rien de plus, et le feu que l'heureuse Hélène sentait bouillonner dans ses veines allait l'enivrer tout à fait, quand un baiser, un baiser ardent qu'elle sentit sur ses lèvres, vint la réveiller comme en sursaut.

Elle veut dégager sa main, elle veut fuir, mais c'est trop tard. Fernow passe son bras autour de sa taille, non plus pour l'attirer encore sur son cœur, non, mais pour l'entraîner dans la profonde embrasure de la fenêtre, car il a entendu distinctement, sur sa droite, un bruit de pas qui s'approchent avec rapidité.

« Restez tranquille, Hélène, au nom du ciel, restez tranquille, dit le jeune officier avec l'accent de la plus instante prière. Vous ne pouvez plus fuir. Quelqu'un vient, et sera dans cette salle avant que vous ayez atteint l'autre porte. On reconnaîtrait votre tournure, on vous poursuivrait, on irait aux enquêtes, et tout serait perdu, si le monde avait vent de notre bonheur.

— Mais ici? demanda Hélène toute tremblante d'angoisse. On me reconnaîtra, et c'en est fait de mon nom, de ma réputation.

— Courage, Hélène, courage.

— Oh! du courage, j'en ai, » repartit Mlle de Ripperda, et revenue d'une première émotion de surprise, elle se

redressa haute et fière; puis, jetant de ses yeux étincelants un regard rapide vers l'entrée de la salle, elle ajouta : « Je m'abandonne entièrement à vous, faites comme il vous plaira. »

En ce moment une porte s'ouvrit à deux battants, à droite de la salle, et livra passage à deux hommes précédés d'un laquais avec des flambeaux. Ces deux hommes échangeaient ensemble un entretien animé, c'étaient le baron de Wenden et le grand veneur, baron Rigoll.

M. de Fernow avait pris la jeune fille par la main et l'avait conduite au fond de l'embrasure. Après avoir déposé sur son front un nouveau baiser, il lui dit tout bas à l'oreille :

« Demeurez tranquille. Quand on apercevrait quelque chose à travers ce rideau, on ne vous reconnaîtra pas pour cela, encore bien moins se hasardera-t-on à m'adresser une question indiscrète, je vous le garantis. »

A ces mots, il rentra dans la salle, et se trouva alors si près du laquais, que celui-ci, reconnaissant en lui un officier, leva ses flambeaux en l'air et s'arrêta tout court en regardant autour de lui.

« En avant! Qu'y a-t-il donc? » cria le grand veneur au valet.

Le laquais, pour toute réponse, fit un pas de côté, tendant ses flambeaux en avant.

« Mille diables, Fernow! dit le baron de Wenden d'un ton bref. Qui diantre te pousse à errer ainsi à cette heure comme un spectre dans les salles obscures du château?

— Je pourrais t'adresser la même question, mon cher Wenden.

— Pas du même droit du moins; car, comme tu vois, nous sommes deux ensemble, et je ne sache pas que les spectres et les rôdeurs de nuit aient l'habitude de se promener à deux.

— Et si maintenant j'avais pensé à toi, mon cher ami, répliqua M. de Fernow avec un sourire particulier, si je m'étais occupé de toi en venant faire ici, à cette heure, un bout de promenade?

— Tu vois que Son Excellence me fait l'honneur de m'accompagner. Ainsi, mon cher, bonne nuit! »

M. de Fernow ne faisait aucun mouvement pour laisser les deux nouveaux venus passer outre et continuer leur route.

« Vraiment, dit-il, je serais désolé de retenir Son Excellence; telle n'est point du tout mon intention. Mais, raillerie à part, le fait est, mon cher Wenden, que j'ai quelque chose d'important à te dire, et je te serais infiniment reconnaissant si tu voulais bien m'accorder à cet effet un petit quart d'heure d'audience. Son Excellence, ajouta-t-il en se tournant vers le grand veneur, n'y fera, je pense, aucune objection, et consentira, je l'espère, à se dessaisir de toi un moment en ma faveur. »

Le baron Rigoll avait donné déjà plusieurs signes d'impatience; c'était une nature violente, voire même un peu brutale; aussi dut-il faire sur lui-même un grand effort pour répondre ceci d'une manière presque polie :

« Mais, monsieur de Fernow, vous devriez pourtant comprendre que nous ne venons pas nous promener ici, le baron de Wenden et moi, pour perdre du temps. Nous sommes réellement fort occupés. De quoi? cela vous importe peu sans doute, mais il y a des affaires au travers desquelles un cavalier délicat ne vient pas se jeter à l'étourdie, quand elles ne le regardent point. Or vous êtes connu comme un homme très-délicat, monsieur de Fernow.

— En remerciant très-respectueusement Votre Excellence de son aimable compliment, répondit l'officier, je vous prouve que je ne suis pas sans le mériter, et je déclare à Votre Excellence qu'il ne m'est point venu à l'idée de me mettre en travers sur votre chemin, mais qu'il faut absolument que je dise deux mots à mon ami.

— Eh bien! je pousserai la courtoisie envers vous aussi loin qu'elle peut aller, riposta le baron Rigoll d'un ton glacial; je vais faire deux ou trois pas en avant afin de vous laisser le temps de dire à votre ami ces deux mots, selon vous, indispensables. »

L'officier s'inclina respectueusement et laissa passer Son Excellence. Alors, s'adressant à Wenden :

« Au nom de notre vieille amitié, Wenden, lui dit-il à voix basse, mais du ton le plus pressant, fais-moi un plaisir, rends-moi un service, je t'en conjure instamment. Quitte le château avec moi et suis-moi jusqu'à mon logement, j'ai à te communiquer quelque chose de la plus haute importance. »

Le chambellan regarda son ami avec tous les signes de la plus vive surprise.

« Fernow, lui dit-il, tu me parais singulièrement exalté.

— Oui, je suis fort exalté.

— Je le comprends, mon cher; mais que veux-tu? C'est une chose à laquelle il n'y a rien à faire. Je sais de source certaine que tu n'as aucun reproche à t'adresser, que tu n'as rien négligé de ce que tu pouvais faire, non certes. Je te le dis, Mlle de Ripperda est enchantée du grand veneur; elle donne les mains, de son plein gré, à cette alliance. Les suggestions étrangères ne sont absolument pour rien dans tout cela. Assurément la chose n'est pas agréable pour toi, cependant cette pensée pourra contribuer à alléger ta douleur. Demain, si tu veux, je serai tout entier à ton service. Mais maintenant, tu le vois, Son Excellence m'attend. »

L'officier d'ordonnance vit bien qu'il n'y avait rien à tirer de Wenden avec de bonnes paroles. Il hésitait pourtant à recourir à son moyen extrême. Il y eut un moment de silence. Tout à coup il se fit un léger bruit derrière le rideau de la fenêtre. Hélène avait fait un mouvement, un de ses bracelets s'était détaché et avait produit un petit bruit tout particulier en glissant le long de sa robe de soie jusqu'à terre. La tentative d'Hélène pour le ramasser avait trahi sa présence.

« Qu'est-ce que c'est que cela? demanda le baron de Wenden étonné.

— Oui, qu'est-ce que cela veut dire? répéta l'officier d'un air non moins surpris.

— O Félix! Félix! dit le chambellan en riant ironiquement. Tu es un pécheur incorrigible, et pourtant, avec cela, aussi innocent qu'un enfant qui vient de naître. Il faut que le baron Rigoll sache ce qu'il en est.

— Je t'en supplie en grâce, tais-toi.

— Non! je ne saurais être indiscret, puisque je ne sais rien, mais l'histoire est bonne à conter. »

Sur ce, il courut, suivi de Fernow, vers le grand veneur et lui cria en riant :

« Votre Excellence voit bien ce fin compagnon. Eh bien! il tient ici quelqu'un caché! Et pas mal, je suppose; le bruit de tout à l'heure venait d'une robe de soie.

— Une robe de soie! dit le grand veneur en grimaçant un sourire. Mais, baron, venez maintenant, il est grand temps. »

M. de Fernow se trouvait dans la situation la plus pénible. Il lui fallait prendre enfin une résolution et procéder à l'arrestation du chambellan. Il serra fortement son sabre dans sa main gauche, rajusta son casque, et s'avançant d'un pas délibéré, il allait prononcer la désagréable formule usitée en pareil cas, lorsque la porte de la salle à manger, s'ouvrant tout à coup à deux battants en face d'eux, livra passage à la figure souriante de M. Kindermann. Le digne valet de chambre portait majestueusement un flambeau à deux branches. La vue de nos trois compagnons parut le combler d'aise, il cligna des yeux et fit la bouche en pointe comme une carpe. Quant à l'officier d'ordonnance, une telle rencontre l'arrangeait parfaitement; il recula d'un pas pour le laisser passer, et ce fut avec la plus respectueuse politesse que M. Kindermann salua successivement Son Excellence, M. le baron de Wenden, puis M. de Fernow, chacun selon son rang et sa dignité; après quoi, tout en se coulant au milieu d'eux, il dit d'un ton de fausset :

« Son Altesse est invitée à prendre le thé chez la princesse Élise. Son Altesse y sera vers neuf heures. »

Sur ce, la tête haute, il se dirigea vers la petite porte

de gauche qui conduisait aux escaliers dérobés et aux corridors secrets du château, et il y disparut.

« Malédiction! dit le grand veneur, s'adressant à lui-même plus qu'à tout autre.

— C'est fort désagréable, fit le chambellan en se tournant vers le baron Rigoll. Que faire?

— Allons à la maison, c'est évidemment le parti le plus prudent.

— Chez moi? demanda le baron de Wenden.

— Je n'ai rien de mieux à proposer, répondit le grand veneur.

— Et toi, Fernow?

— S'il te reste une place pour moi, je t'accompagne.

— Partons donc, si Son Excellence y consent. »

Que devait faire M. de Fernow? S'il les laissait partir seuls pour tirer Hélène de sa cachette et lui servir de gnide à travers la salle, il connaissait assez la curiosité du grand veneur pour ne pas douter qu'il ne se postât quelque part, afin d'épier l'inconnue. Il ne pouvait donc perdre de vue un seul instant le baron Rigoll, et il devait d'autre part, sur l'ordre exprès du régent, suivre le chambellan. Comme son cœur battait d'angoisse et de ravissement tout ensemble, quand ils approchèrent de la fenêtre du milieu où se tenait cachée Mlle de Ripperda! Comme il se hâta de passer outre en entendant Wenden murmurer tout bas à l'oreille du grand veneur : « C'était ici. Oh! je ne me trompe pas aisément en ces sortes d'affaires. »

Ils atteignirent enfin l'extrémité de la salle, et lorsque la porte se fut refermée sur eux, le jeune officier respira longuement et profondément. Ses pensées restaient derrière lui, et, sans être vu de ses compagnons, il comprima de sa main droite les battements de son cœur. En bas, devant la porte principale du château, la voiture de Son Excellence attendait, ils s'y installèrent tous trois aussi commodément que possible et arrivèrent en quelques minutes au logis du baron de Wenden.

C'était un élégant appartement de garçon, pourvu de

toutes les commodités et de toutes les superfluités imaginables, telles que tableaux, armes, statuettes, fauteuils, chaises et divans de toute forme et de toute grandeur. On proposa une partie de whist.

Le jeu commença, et comme ils étaient tous trois bons joueurs, ce fut un whist parfait. On n'entendait que le bruit des cartes et les mots de trics et d'honneurs, et le jeu n'était interrompu que par une tasse de thé que l'on prenait de temps à autre, ou un cigare que l'on allumait. Le baron Rigoll allait prendre sa place en face du mort lorsque le valet de chambre de Wenden entra et lui présenta une carte de visite qu'un étranger venait de remettre pour Son Excellence. Le grand veneur jeta un regard sur la carte et parut surpris, presque effrayé. Aussitôt il se leva de sa chaise et demanda :

« Où est l'étranger?

— Il attend dans le vestibule, » répondit le valet de chambre.

Son Excellence tendit la carte en question au chambellan par-dessus la table.

« Vous me permettrez, dit-il, de recevoir ici cette personne. C'est un de mes bons amis, le comte Hohenberg, » ajouta-t-il en se tournant du côté de M. de Fernow.

Là-dessus, il sortit précipitamment, et rentra presque aussitôt avec la personne annoncée, qu'il présenta selon les règles d'usage.

Le comte Hohenberg était un homme de quarante ans environ, d'une figure sérieuse, mais un peu fatiguée. Sa taille était svelte et élégante; il portait des moustaches comme les militaires, avait une contenance fière et l'air résolu. Il salua avec aisance, pria ces messieurs de l'excuser s'il les dérangeait, ce qu'il regrettait d'autant plus ajouta-t-il, qu'il ne s'était permis de pousser jusque chez le baron de Wenden, que pour lui enlever le grand veneur.

Le baron Rigoll, qui d'habitude n'était pas un homme à grandes cérémonies, gardait devant l'étranger une attitude polie jusqu'au respect le plus humble. Après

s'être excusé lui-même brièvement, il s'éloigna avec le comte.

M. de Fernow n'était guère contrarié que le jeu cessât; il se renversa dans son fauteuil, chassant haut et loin devant lui la fumée de son havane et réfléchissant tout bas s'il devait s'ouvrir de sa désagréable commission d'une manière détournée ou la jeter brusquement à la face de son ami.

Celui-ci, plongé dans une médition profonde, regardait les flambeaux posés sur la table.

« Connais-tu le personnage qui était là tout à l'heure? lui demanda enfin Fernow.

— J'en ai entendu parler, répondit Wenden.

— Par qui?

— Par S., je crois.

— Et doit-il séjourner longtemps ici?

— Cela dépend des circonstances.

— Te plairait-il, ajouta Fernow après une courte pause, de m'entendre maintenant sur une autre affaire?

— A vrai dire, je suis un peu fatigué, répliqua Wenden en bâillant.

— Après le dîner, j'ai eu par hasard une audience du régent.

— Comment cela? demanda le chambellan, et quand l'officier lui eut conté le fait qui l'avait déterminé à entrer dans le cabinet du régent, il ajouta :

« Que voulait-il?

— Je t'expliquerai cela plus tard. Il causa d'abord avec moi de choses et d'autres, s'enquit de ma position, et je me permis alors de lui faire connaître ce qui nuisait à mon avancement et pourquoi je n'étais pas encore au nombre des adjudants.

— Et il a bien pris la chose?

— Le mieux du monde.

— Vois-tu? Le moment du bonheur, comme je te le disais!

— C'est bien aussi ce que j'ai pensé. Mais ensuite la conversation est tombée.... sur toi.

— Par tous les diables! sur moi! répliqua Wenden,

passant subitement de l'indifférence à l'attention la plus éveillée. Sur moi? Ah! je suis curieux....

— Je l'étais aussi moi-même, mon cher Wenden. Mais, — ne prends pas mal ce que je vais te dire, — j'aimerais mieux qu'il ne m'eût pas parlé de toi.

— Tu redoubles ma curiosité, s'écria le chambellan tout effrayé. Allons, pas de plaisanterie. Sois franc et dis-moi la vérité. T'a-t-il parlé de moi d'une manière générale, ou est-il entré dans quelques détails?

— Il est entré dans plusieurs détails.

— Sois raisonnable, Fernow, continua Wenden réellement inquiet en se passant la main sur le front. Tu n'es pourtant pas un enfant, et tu sais que toute plaisanterie a ses bornes. Eh bien! si tu fais là une mauvaise plaisanterie, je te la pardonnerai volontiers.

— Mais je ne plaisante pas le moins du monde.

— Alors parle, au nom de Dieu, dit le chambellan d'un ton suppliant et à demi-voix, en se renversant dans son fauteuil d'un air résigné et posant son cigare à côté de lui sur la table de jeu.

— Son Altesse m'a donné une commission pour toi.

— Une commission dont tu dois t'acquitter en ami?

— Pas précisément, mais plutôt en officier d'ordonnance.

— Oh! voilà qui me surprend tout à fait. Mais parle donc, parle, je suis prêt à tout, bien que je ne soupçonne pas du tout ce que peut avoir à me reprocher Son Altesse.

— Songe au petit billet.

— Eh bien! s'écria le baron en tendant le corps en avant et regardant fixement son ami.

— Rappelle-toi ton entretien avec la princesse Élise. Son Altesse paraît l'avoir remarqué avec déplaisir; pourquoi? je ne m'en fais vraiment aucune idée; mais tu le sais peut-être mieux que moi.

— Je n'en sais rien du tout, s'écria vivement Wenden. Mais ta commission maintenant, ta commission!

— Il m'en coûte de la remplir. Son Altesse, sans être

indisposée contre toi, t'ordonne de garder les arrêts chez toi un couple de jours — tu peux prétexter une indisposition — et de ne reparaître au château que sur un ordre exprès d'Elle.

— C'est une disgrâce, une disgrâce évidente! dit le baron en se levant brusquement. A qui puis-je la devoir? »

Et c'en fut fait tout à coup de ce calme imperturbable qu'il affectait si volontiers; c'en fut fait de ce doux et uniforme sourire qui donnait à ses lèvres, que dis-je? à toute sa physionomie l'apparence d'une eau tranquille et unie comme un miroir. Maintenant ses traits crispés, ses yeux, ses gestes, tous les mouvements de son corps trahissaient en lui une agitation maladive et comme un flot de pensés prêt à déborder de toutes parts.

« Ne te tourmente pas ainsi, lui dit doucement Fernow, en se levant à son tour. C'est l'affaire de deux ou trois jours. Tu connais mon amitié pour toi. Demain, après-demain, je me hasarderai, sois-en sûr, à te rappeler au souvenir du régent.

— Es-tu donc à ce point en faveur?

— C'est bien possible.

— Au fait, tu as porté la main au bon endroit, s'écria Wenden d'un ton qui n'était pas précisément amical. Mais fais-moi le plaisir de me laisser seul à présent. Je suis trop excité, trop hors de moi pour supporter même ta compagnie.

— Un philosophe comme toi? dit Fernow. Que t'importe un léger nuage qui obscurcit le ciel de la cour? Toujours est-il que ta théorie se confirme d'une manière éclatante.

— Au diable ma théorie! Elle m'a frappé en plein visage, ma théorie. Je croyais mettre la main sur le bonheur, et c'est le malheur que j'ai attrapé. — Bonne nuit!

— Bonne nuit donc. Je viendrai te voir demain. »

Là-dessus, nos deux amis se séparèrent, et tandis que l'un, en proie aux plus sombres pensées, arpentait sa

chambre d'un bout à l'autre à pas précipités, l'autre s'en allait heureux par les rues, heureux, non, mais transporté; il regardait le ciel étoilé, il jouissait de cette nuit sereine, il pensait à la légère pression de la main d'Hélène, qui avait parlé plus haut à son cœur que ne l'eussent pu faire mille paroles, et à cette pensée, ce cri involontaire s'échappait de son cœur attendri : « Ah! ce moment, c'était celui du bonheur! »

CHAPITRE VIII.

UN ATELIER DE PHOTOGRAPHIE.

Le monde est plein de contrastes, et il ne s'agit pour les voir que d'ouvrir les yeux. Pour prendre un exemple entre mille, la maison habitée par le baron de Wenden, avec son élégante façade et son air distingué, se prolongeait par son arrière-corps sur une rue sombre et silencieuse, bordée de constructions anciennes, chétives et d'aspect misérable.

Une de ces vieilles maisons, la plus grande et la moins laide en son genre, rentre dans le cadre de notre histoire. Nous prierons le lecteur de vouloir bien nous y suivre. On y pénètre par un escalier obscur aux marches de bois vermoulu et criant sous les pieds. Il est environ dix heures du matin, les nombreux enfants dont la maison est peuplée sont à cette heure ou à l'école, ou occupés à un travail quelconque; aussi toute la maison est-elle assez paisible. Au rez-de-chaussée, il est vrai, un serrurier fait grincer la lime; au premier, des cordonniers battent le cuir; au second, une femme crie et gronde; mais tous ces bruits-là n'ont pas de retentissement bien lointain et ils expirent tout à fait au quatrième étage. Là, notre oreille est agréablement frappée

d'une voix claire et fraîche de jeune fille; elle chante ce couplet si connu :

> Joies et peines, désirs,
> Flux et reflux sans fin de pensées inquiètes,
> Élans et plaintes vers le ciel,
> C'est pour l'âme un trouble mortel;
> Seule, seule est heureuse l'âme qui aime.

A la manière simple et naïve dont elle chante, on devine qu'elle sait ce qu'elle chante, que son cœur de temps en temps bat plus vite, et qu'elle est heureuse dans son amour. Sur la porte derrière laquelle cette voix se fait entendre, un morceau de papier porte ces mots : « Madame veuve Weiher, tresseuse de paille en tout genre. »

La voix est si fraîche et si jeune que nous entrerions volontiers pour faire choix d'un chapeau de paille ou acheter un étui à cigares; mais la marche de notre récit nous force à passer outre et à gravir encore un étage. Là, nous nous arrêterons devant une porte où se lit cette inscription : « Atelier photographique d'Henri Boehler. »

Qu'on se représente une chambre spacieuse, dont le plafond, formant un angle obtus, suit l'obliquité du toit. En face de la porte, une grande fenêtre dont l'encadrement et les châssis montrent clairement qu'elle ne sert que depuis peu de temps au jeu de l'appareil photographique. En effet les autres fenêtres de la maison, avec leurs petits carreaux de vitre poudreux, attestent qu'elle dut présenter autrefois le même aspect.

Les murs de la chambre sont blanchis à la chaux, et son mobilier est des plus modestes : en face de la fenêtre un poêle, à côté du poêle une large table de sapin, avec une couple de chaises et un coffre, le tout également en sapin. Près de la fenêtre on a ménagé une sorte de petit cabinet élégant, presque riche. Il se compose d'un marchepied élevé, couvert d'un bout de tapis et fermé d'un paravent garni de vieux rideaux de soie drapés d'une manière pittoresque. Ajoutez une chaise en bois de chêne sculpté, une petite table ronde à pied tordu et, sur cette

table, un grand vase rempli de fleurs. En avant de ce cabinet, se dresse sur un support fixe l'appareil photographique, maintenant recouvert d'une toile brune; on dirait la cage d'un serpent monstrueux. Enfin, tout le long des murs, une foule de dessins photographiés, les uns encadrés, et les autres sans cadre et fixés avec de petits clous. Quelques-uns de ces dessins peuvent passer pour parfaitement réussis, mais d'autres, notamment ceux qui représentent des groupes de plusieurs personnes, laissent beaucoup à désirer. Les figures des personnages trahissent la gêne et l'effort. On dirait de tous ces gens-là qu'ils ont affecté la pose la moins naturelle; ils ont l'air crispé, leur sourire est triste, et leur regard tellement fixe que le spectateur ne peut se défendre en les voyant de les prendre pour des insensés ou des apoplectiques.

Entre tous ces portraits, il y en a un pourtant d'un fini irréprochable, d'une beauté exquise; c'est le portrait d'une jeune fille. Reproduit plusieurs fois, et toujours sans retouche aucune, il doit être d'une ressemblance merveilleuse avec son modèle. La jeune fille porte une simple robe de maison, mais elle a un port de reine. La tête haute, elle semble regarder en l'air avec ses yeux bleu clair. Ce qu'elle regarde doit être quelque chose d'agréable, à en juger par l'expression de sa figure et de ses fines lèvres légèrement ouvertes. Son visage rond est encadré d'une abondante chevelure relevée sans art et pourtant avec une coquetterie peu commune. Elle laisse pendre ses mains posées l'une sur l'autre et tient entre ses doigts quelque chose comme un bouquet; mais, à regarder de plus près, on voit que c'est un nœud de paille artistement tressée. Un des exemplaires de ce joli portrait est encadré dans un beau cadre de bois sculpté, et autour du clou qui le tient suspendu s'élève une touffe de fleurs des champs desséchées, qui s'incline gracieusement sur le bord supérieur du cadre. On croirait que la jeune fille regarde ces fleurs, et qu'elles lui rappellent, tant sa figure rayonne de bonheur, le souvenir d'une heure fortunée.

Il y a dans cette chambre trois personnes : près de la table de sapin est assise une vieille femme, simplement, mais proprement mise, avec une bonne figure qui respire la joie et la bienveillance. On devine en la voyant qu'elle aime à rire et que les moindres occasions doivent suffire pour la mettre de bonne humeur. Le maître de l'atelier, M. Henri Boehler, est également assis à cette même table; c'est le fils de la bonne vieille, dont il est le portrait frappant.

C'est un jeune homme de taille élancée, de forte membrure, de vingt-six ans peut-être, avec une jolie figure ouverte et loyale, des cheveux blond clair naturellement bouclés, auxquels il paraît tenir beaucoup, car ils sont soigneusement peignés, et les quelques boucles rebelles, qui de toutes parts tendent à s'échapper, sont avec soin ramenées autour du front et sur les tempes.

La troisième personne est assise à une table particulière, à proximité de la fenêtre; c'est également un jeune homme, du même âge que le photographe, mais celui-là, la nature l'a traité en vrai marâtre. Sa figure maigre et bistrée est ombragée de cheveux noirs pendants. Il est de petite taille et de chétive apparence, et sa poitrine bombée forme une saillie si prononcée qu'il pourrait presque y poser son menton pointu. De plus, il a l'épaule gauche beaucoup plus haute que la droite, et la pose forcée qu'il se donne, pour dissimuler ce défaut, communique à toute sa personne je ne sais quelle gêne encore plus disgracieuse que sa difformité physique. Ce petit homme est peintre, c'est lui qui retouche les photographies, qui empourpre les joues des jeunes dames qui se font tirer au daguerréotype. Comme il porte toujours en travaillant la tête penchée sur son épaule gauche, il en a pris sans doute l'habitude de regarder tous les objets de bas en haut, ce qui donne à sa figure l'expression d'une curiosité sournoise. Mais nous sommes malheureusement forcé d'ajouter que ce louche regard tient surtout à son caractère et qu'il s'explique tout simplement par une instinctive méfiance à l'égard de tout être bienvenu et mieux

traité que lui par la nature. Peut-être a-t-il, lui aussi, étant enfant, rêvé plaisir, bonheur et amour; peut-être plus tard, sans se rendre bien compte de sa taille contrefaite, ou par un coup de désespoir, s'est-il hasardé à parler d'amour à une jeune fille, dont le malicieux sourire l'aura précipité sans pitié de toute la hauteur des cieux dans cet abîme sans fond où il n'y a plus que des pleurs, des grincements de dents et des mains crispées. Le fait est qu'il se tord les mains presque constamment, et quand il parle, il remue les doigts d'une manière convulsive, les élevant le plus souvent contre son visage, comme pour s'en faire un appui. Peut-être encore est-ce de sa part pure vanité, car la nature, qui lui a refusé tout le reste, l'a par exception gratifié d'une petite main blanche, admirablement belle.

M. Krimpf donc — c'est le nom de ce petit peintre — était assis là et faisait les retouches accoutumées. La vieille Mme Boehler tricotait un bas, tandis que son fils avait devant lui une plaque de verre qu'il polissait de son mieux avec un petit chiffon de linge fin, soufflant dessus de temps en temps pour voir s'il y restait encore quelque petite place grasse. Nous devons ici faire remarquer que M. Boehler tenait ce chiffon d'une manière étrange, ce qui venait d'une blessure assez grave qu'il s'était faite depuis peu par un malheureux accident à l'index et au doigt du milieu de la main droite.

« Il paraît qu'il ne viendra encore personne aujourd'hui, dit-il, en regardant sa vieille mère; cependant je ne veux pas m'en plaindre, car si l'on venait chez nous comme chez les boulangers, je serais capable, ma foi! de finir par devenir riche, et je n'y songe point en vérité.

— Il est encore de bonne heure, repartit Mme Boehler; et l'on ne vient guère ici que vers midi; n'est-ce pas l'heure où l'on a la meilleure lumière, comme tu le dis toujours? »

M. Krimpf pencha la tête un peu plus sur son épaule gauche, comme s'il eût voulu regarder son ouvrage à distance, puis il laissa tomber ces mots négligemment:

« C'est la concurrence qui fait cela, la grande concurrence. De nouveaux photographes se sont établis depuis quelques jours sur la place du Marché, dans la rue des Taillandiers et dans la rue des Roses. Celui de la place du Marché a fait construire un magnifique atelier, tout en verre et en fer.

— Oh! nous avons ici aussi un jour excellent, répliqua M. Boehler; nous sommes en plein nord, et point de murs derrière nous qui réfléchissent la lumière.

— De plus, continua M. Krimpf, le photographe du Marché a disposé un élégant salon, où les dames et les messieurs peuvent attendre. Avec cela, il a engagé un sculpteur habile, qui enseigne les plus belles attitudes.

— Nous n'avons pas de salon, c'est vrai, riposta le photographe, et pour ce qui est du sculpteur, je crois que nous ne redoutons la rivalité de personne en fait de poses et d'attitudes. Vous devez pourtant convenir, Krimpf, que nous avons fait dans les derniers temps des choses extraordinairement réussies.

— De très-belles choses, dit la vieille, et prenant dans sa main droite l'aiguille qu'elle venait de finir, elle s'en servit pour désigner le portrait de la jeune fille dont nous avons parlé plus haut. « Y a-t-il chez tous les photographes quelque chose de mieux que le portrait de Rose? » ajouta-t-elle.

Pendant que sa mère parlait ainsi, M. Boehler s'était arrêté de frotter sa plaque de verre et il regardait avec un tendre sourire le portrait de la jeune fille.

« Oui, c'est très-bien réussi, » dit-il à demi-voix.

M. Krimpf avait en même temps jeté de ce côté son louche regard, et un sourire, moitié triste et moitié joyeux, grimaçait sur ses lèvres, contre lesquelles il tenait ses doigts appuyés, selon son habitude.

« C'est très-bien réussi en effet, dit-il à son tour, et si l'on pouvait le mettre en montre, ce portrait suffirait à lui seul pour nous amener une foule de clients.

— Non, non, je n'y consentirais jamais, fit brusque-

ment le photographe en lui coupant la parole, quand Rose elle-même pourrait s'y décider.

— Oh! soyez parfaitement tranquille, reprit vivement Krimpf en se penchant de nouveau sur son ouvrage, elle ne s'y résoudra jamais, dussiez-vous y trouver le plus grand avantage. Elle se soucie bien, la fière demoiselle, de votre clientèle, de vos succès! »

En entendant ces mots, Mme Boehler avait hoché la tête, et pour la première fois son visage prit une expression sérieuse.

« Krimpf, Krimpf, dit-elle alors, voilà un point sur lequel vous devenez toujours mauvais, et pourtant vous ne savez rien, assurément rien.

— Ne voit-on pas tous les jours dans les montres des comtesses et des princesses?

— Qu'une grande dame se soucie fort peu d'être livrée à la curiosité banale de la foule, je le comprends parfaitement. Quand ces dames-là vont étaler au théâtre et au concert leurs dentelles et leurs brillants, force leur est bien de se résigner à ce que des milliers d'yeux se braquent sur elles et les dévisagent tout à leur aise. Mais pour une jeune fille modeste, qui ne demande rien au monde entier, c'est tout à fait différent. Ne prenez pas mal ce que je vais vous dire, Krimpf; si vous aviez une sœur....

— Ou une bien-aimée, dit perfidement le petit peintre....

— Vous ne souffririez pas, continua M. Boehler, sans prendre seulement garde à cette interruption, vous ne souffririez certainement pas qu'on la regardât fixement et que l'on demandât : « Quelle est donc cette jeune fille? « Comment s'appelle-t-elle? Que fait-elle? Où demeure-« t-elle? »

— Eh! pour ce qui est de cela, répliqua le peintre après un court silence, Mlle Rose ne met pas précisément la lumière sous le boisseau, et elle se laisse fort bien voir dans la rue.

— Oui, quand il faut qu'elle sorte ou lorsqu'elle va se promener avec sa mère dans le jardin du château, ob-

serva le photographe d'un ton presque irrité et en frottant sa plaque avec plus d'énergie qu'il n'eût été nécessaire.

— L'effet est le même, reprit avec obstination M. Krimpf. Je l'ai souvent déjà rencontrée et j'ai entendu maintes fois des lieutenants ou autres se demander en la voyant : « Quelle est donc cette belle enfant? « Comment s'appelle-t-elle? Que fait-elle? Où demeure- « t-elle? »

— Et quand vous auriez entendu réellement faire de telles questions, répliqua le photographe de mauvaise humeur, toujours est-il que Rose n'y a jamais donné lieu. Pouvez-vous dire le contraire? ajouta-t-il après une pause, en voyant le peintre hausser les épaules et se pencher sur son travail. A-t-elle jamais adressé une œillade à un seul de ces promeneurs dont vous parlez? A-t-elle jamais, par ses manières, provoqué leurs indiscrètes questions? »

M. Krimpf considérait le dessin qu'il avait devant lui avec une attention telle que l'on eût pu croire qu'il n'avait pas autre chose en tête. Il prit un autre pinceau de l'air le plus indifférent et chercha longtemps un beau bleu pour azurer la robe de la dame qu'il était en train de retoucher. Quand il eut enfin trouvé à peu près ce qu'il cherchait, il secoua la tête d'un air satisfait et jeta ces mots négligemment :

« Je dois avouer que Mlle Rose ne donne en effet, dans la rue, à personne l'occasion de s'occuper d'elle ou de la suivre. »

Il prononça ces mots « dans la rue » avec une intonation si forte que la vieille Mme Boehler elle-même en fut frappée et hocha la tête. Quant à son fils, il ne put s'empêcher de répondre :

« Krimpf, vous avez dit d'une façon singulière que Rose ne donnait, *dans la rue*, aucune occasion à personne de la regarder et de s'enquérir d'elle, qu'il n'y avait rien à dire à la manière dont elle se conduisait *dans la rue*. Se conduirait-elle donc autrement ailleurs que *dans la rue?* »

M. Krimpf fit de nouveau un petit mouvement d'épaules, allongea ses lèvres en pointe, et leva contre la lumière l'ongle du pouce de sa main droite, pour mieux voir un mélange de couleurs qu'il y avait étendu.

« Voyez-vous, mon cher Boehler, dit-il en même temps, voilà votre vieille antienne qui recommence. Je n'ai besoin que de vous dire un mot innocent, pour que vous vous y cramponniez aussitôt, que vous me mettiez pour ainsi dire le pistolet sur la gorge; et si je me permets alors une remarque quelconque, cela signifie à vos yeux que je cherche la guerre et la dispute. »

Mme Boehler fit signe des yeux à son fils de laisser tomber l'entretien, mais celui-ci sembla ne vouloir pas y prendre garde, et l'on voyait clairement qu'il se trouvait dans un état d'agitation violente dont il s'efforçait en vain de se rendre maître. Son œil étincelait, toute sa figure était en feu et il avait les lèvres crispées.

« Je voulais tout simplement dire, continua M. Krimpf d'un air indifférent....

— Oh! vous feriez mieux de ne rien dire du tout, fit brusquement Mme Boehler en l'interrompant tout court. Pouvez-vous donc trouver du plaisir à troubler mon fils avec des histoires que vous savez mieux que personne n'avoir de réalité que dans votre cervelle? »

Le peintre regardait Mme Boehler avec un sourire tout particulier, presque doux, un sourire qui semblait dire : « Bonne femme! âme candide! que je te plains du fond de mon cœur loyal! » — Puis, levant sa main droite à la hauteur de sa bouche, il toucha légèrement ses lèvres du bout des doigts, comme pour s'imposer silence à lui-même; après quoi, reprenant son pinceau, il se remit à peindre le plus tranquillement du monde.

« Non, non, il faut qu'il parle, dit le photographe d'un ton résolu, mais qu'il parle en termes précis. Krimpf, je fais de vous le plus grand cas; sur ce point seulement, vous n'agissez pas loyalement avec moi. Je sais fort bien ce que vous voulez dire, mais vous ne pouvez me citer aucun fait. Vous n'avez contre cette fille que de méchantes

remarques, et pourtant croyez-moi, Krimpf, je vous serai infiniment reconnaissant, si.... »

Il dit ces derniers mots d'une voix étouffée, comme un homme qui se repent de ses propres paroles; il fut d'ailleurs incapable d'achever sa phrase.

« Ne va donc pas te mettre martel en tête, lui dit sa vieille mère; tu sais bien ce qu'il te va dire, Dieu juste! Eh! quand Rose jetterait de temps en temps un regard sur la maison en face, qu'est-ce que cela fait, un regard? Moi aussi, dans ma jeunesse, je n'ai pas toujours eu les yeux fermés, et pourtant je suis devenue une brave ménagère, une bonne mère de famille, je puis bien me rendre cette justice. — Ah! la belle affaire, un regard!

— Il y a regard et regard, dit M. Krimpf.

— Ainsi vous prétendez que Rose envoie des œillades à la fenêtre en face, comme il ne convient pas de le faire à une jeune fille?

— Comme il ne convient pas à une jeune fille, ce n'est pas précisément ce que je veux dire, reprit le peintre avec une lenteur calculée, non, mais comme ne le devrait peut-être pas faire une jeune fille qui a déjà un amoureux, presque un fiancé; enfin comme il ne convient certainement pas qu'une jeune fille de notre condition en adresse à un homme de ce rang-là.

— Krimpf, s'écria M. Boehler avec force, pas de milieu! Cesse tes méchants propos ou déclare-moi nettement ce que tu penses et ce que tu sais.

— Des méchancetés, rien que des méchancetés, murmura tout bas la vieille femme.

— Eh bien? continua Boehler en s'adressant à Krimpf qui gardait le silence.

— Oh! c'est très-simple, et je n'avance jamais rien que je ne puisse prouver. — Il y a de certaines heures dans la journée, continua-t-il du ton indifférent dont il eût commencé une de ces histoires qui débutent ainsi : « Il « y avait une fois un roi, etc., » — il y a dans la journée de certaines heures où Mlle Rose ouvre sa fenêtre et s'y laisse voir. Vous savez, sa fenêtre est juste au-dessous de

la nôtre, ainsi cela ne saurait s'adresser à vous. Elle s'installe donc à sa fenêtre; mais, avant de s'y installer, elle commence par chanter, et elle a une belle voix qui résonne haut et loin. L'avez-vous déjà entendue chanter? demanda-t-il avec un sourire d'espion.

— Oui, je l'ai déjà entendue, dit Boehler brièvement.

— Eh bien! donc, continua Krimpf du ton le plus calme du monde, je parie cent contre un qu'elle se met à la fenêtre avec une intention déterminée.

— Et quand cela serait, dit Mme Boehler en l'interrompant brusquement, voudriez-vous, par hasard, défendre à cette jeune fille de se mettre à la fenêtre et d'y respirer l'air frais?

— Moi? pas du tout. Je ne veux absolument rien lui défendre. Oh! si vous vouliez seulement comprendre une fois pour toutes combien j'agis loyalement avec vous! Là où je suis, de cette place, ne suis-je pas en mesure de voir ce qui se passe dans le voisinage? Vous me l'accorderez certainement. Or, ce que je vais vous dire maintenant, ne puis-je pas l'avoir vu? En face de notre maison s'élève, comme vous savez, cette immense construction dont la magnificence écrase notre pauvre rue et semble vouloir nous interdire de trop étroits rapports avec le grand monde qu'elle abrite sous ses lambris. Mais ce grand monde-là, continua-t-il méchamment, aime pourtant à se rapprocher de nous de temps en temps. Ainsi, au premier étage de cette belle maison, il y a une fenêtre juste en face de celle de la veuve Weiher. Mais tenez, le chant a cessé, Rose est maintenant à sa croisée, tandis qu'à celle d'en face se trouve, ou je me tromperais fort, un jeune seigneur, vraisemblablement en robe de chambre, car il est encore bien matin. Il regarde soi-disant dans notre triste rue, soit à l'aide de sa lorgnette, soit avec ses yeux seulement, et se livre à toutes sortes de petites extravagances. Il pose ses doigts sur sa bouche ou presse sur son cœur un bouquet qu'il a à côté de lui, peut-être aussi s'évente-t-il avec son mouchoir de poche pour.... »

Aux premières paroles de M. Krimpf, le photographe avait voulu se lever brusquement, mais sa vieille mère, posant sa main sur son bras, l'avait supplié d'un regard de se tenir tranquille. Cependant, lorsqu'il entendit le peintre énumérer toutes ces particularités avec sa méchanceté habituelle, il n'y put tenir davantage, il se leva d'un bond, tira péniblement sa respiration et alla se mettre dans la chambre, à une place d'où ses yeux pouvaient embrasser la maison en question.

M. Krimpf ne le regarda seulement pas, mais se remettant paisiblement à son travail de retouche, il dit après une pause :

« Ai-je tort ou raison? »

Mme Boehler était allée aussi rejoindre son fils, et son visage, d'ordinaire si enjoué, s'était tout rembruni. Qu'il y eût quelqu'un à la fenêtre en face, sur ce point M. Krimpf avait certainement raison; et si le lecteur veut regarder avec nous de l'autre côté de la rue, il remarquera en effet une fenêtre ouverte au premier étage; près de cette fenêtre un fauteuil, et sur ce fauteuil un jeune homme nonchalamment assis, le bras appuyé sur le rebord de la croisée, la tête dans sa main, et l'index de cette main collé sur ses lèvres. Ce jeune homme a des cheveux blonds bien lissés; son menton et ses joues sont rasés avec soin, sa bouche fine est entr'ouverte par un sourire et ses yeux vifs sont attachés fixement sur un point qui lui fait face. Ce personnage n'est autre que notre ancienne connaissance, le chambellan de Wenden, qui s'ennuie extraordinairement de garder les arrêts chez lui et semble fort satisfait d'avoir trouvé dans son voisinage un amusement passager.

Le photographe passa violemment sa main sur ses cheveux bouclés, qu'il rabattit sur son front. Le jeune homme en face souriait d'un air aimable; après avoir incliné légèrement la tête à plusieurs reprises, il prit le bouquet dont avait parlé Krimpf.

« Eh bien? demanda de nouveau ce dernier. Ai-je tort ou raison?

— Voyez-vous, Krimpf, dit alors la vieille Mme Boehler d'un ton courroucé, je ne puis comprendre quel plaisir vous trouvez à tourmenter mon fils avec ces misères. Qu'est-ce que cela peut faire à la pauvre Rose, qu'il y ait réellement là-bas, à la fenêtre, un jeune homme, et que ce jeune homme se livre à mille extravagances? Elle ne le regardera même pas, elle s'occupera de sa cuisine ou de son tressage de paille. Comment pouvez-vous vous imaginer qu'elle est juste en ce moment à sa croisée au-dessous de nous? Connaissez-vous si mal la veuve Weiher? Elle a des yeux de faucon, et Rose serait bien reçue.

— Que la veuve Weiher ait des yeux de faucon, je n'en ai jamais douté, répliqua le petit peintre avec un regard dédaigneux; toutefois ce n'est pas pour sa fille. Il faut qu'elle soit, pour continuer votre comparaison, aveugle comme une chouette, autrement elle aurait dû remarquer depuis longtemps tout ce manége. Oui, depuis bien longtemps!

— Non, ce n'est pas possible, dit avec rage le jeune Boehler. Il ne se peut pas que Rose soit en ce moment à sa fenêtre et qu'elle s'occupe à lancer des œillades en face. Elle ne saurait me faire un tel outrage; elle ne me le fera pas. J'ai honte, en vérité, d'en avoir eu seulement la pensée. De votre part je trouve la chose concevable, Krimpf, ajouta-t-il d'un ton presque méprisant.

— Une telle remarque ne me saurait blesser, je suis sûr de mon fait, murmura entre ses dents le brave Krimpf.

— Et moi, je veux m'en assurer, dit résolûment M. Boehler. La fenêtre de la chambre à coucher est justement ouverte. Je puis, en me penchant dehors, voir à l'étage inférieur, et je le veux faire cette fois, par Dieu! pour réduire Krimpf au silence. Restez ici, ma mère, continua-t-il, lorsque, en se retournant, il vit que la bonne vieille s'apprêtait à l'accompagner.

— Mais il faut que j'aille avec vous, observa le peintre en souriant à sa façon et en dardant deux éclairs sinistres de ses yeux à demi fermés; il faut que j'aille avec vous, autrement la partie serait par trop inégale. »

Mais M. Boehler avait déjà gagné la chambre voisine et s'était posté près de la fenêtre, le cœur palpitant. Il avait peine à respirer, et son sang bouillonnait par tout son corps, comme s'il eût eu la fièvre. Avant de regarder à la fenêtre de Rose, il saisit convulsivement le rebord de la sienne.

Oh! pourquoi fallut-il que le peintre eût raison? Pourquoi Rose était-elle en ce moment, bel et bien, à sa fenêtre? Pourquoi se penchait-elle en dehors de manière à lui laisser voir son abondante chevelure, son cou, sa taille même et sa petite main, qui, levée en l'air et légèrement posée sur la barre extérieure de la croisée, servait de point d'appui à sa tête gracieuse? Il aurait volontiers jeté un cri, il était prêt à pleurer comme un enfant, tant il avait été jusqu'à ce moment convaincu que Krimpf l'avait calomniée. Plus de doute, c'était bien Rose elle-même! N'eût-il aperçu que le bout de ses doigts ou une seule tresse de ses cheveux, il aurait senti que c'était elle. Un nuage passa sur ses yeux, et comme il tenait ses lèvres fortement serrées l'une contre l'autre, sa respiration haletait dans sa poitrine avec une violence qui menaçait de la briser. Cependant il abaissa son regard vers la pauvre fille, comme si sa pensée, à elle seule, eût eu la puissance de la faire reculer au fond de la chambre. Puis ses yeux plongèrent dans la rue et il eut comme un éblouissement, Il voulut crier : « Rose! » mais il ne le fit pas. En regardant en face, il vit le jeune homme assis près de la croisée et qui regardait fixement en l'air devant lui; il le vit poser légèrement sa main sur ses lèvres et faire des signes de tête à l'adresse de Rose. Hélas! et que devint-il, lorsqu'il lui fallut voir Rose changer en même temps de position, laisser pendre lentement son bras et sa main, sur lesquels reposait sa tête un instant auparavant, et avant de faire ce mouvement, passer doucement ses jolis doigts sur ses cheveux noirs. Elle disparut après cela de la fenêtre. Quant à lui, pressant fortement sa poitrine dans ses deux mains, il leva les yeux vers l'azur du ciel, qui lui parut tout à coup s'obscurcir et qu'il vit sillonné çà et là d'éclairs,

sans savoir d'où ils venaient. Il n'avait plus qu'à rentrer dans l'atelier, il le sentait bien, mais il lui fallut soutenir une longue lutte avec lui-même, avant qu'il eût recouvré sa respiration, avant que ses yeux eussent perdu leur expression de misérable angoisse, avant que sa démarche se fût raffermie. Il s'efforça de sourire, et il y réussit au moment où il reparut devant sa mère et devant Krimpf. La bonne femme fut toute bouleversée en le regardant, car, comme elle le lui dit plus tard, il était pâle à faire peur.

M. Krimpf, de son côté, leva la tête et sourit à la vue des traits altérés du photographe. Il porta ses doigts à son menton d'un air satisfait.

« Eh bien? fit-il, et il mit dans ce mot unique une triomphante ironie.

— Eh bien? demanda de son côté Mme Boehler.

— Eh bien! Rose n'était pas à la fenêtre, » répondit le photographe du ton le plus calme possible. En même temps il jeta un regard inquiet sur le peintre, mais celui-ci avait la tête penchée si avant sur son papier, que l'on ne pouvait voir la mine qu'il faisait. « Non, elle n'était pas à la fenêtre, » répéta-t-il après une pause et un soupir profond.

Le silence qui suivit fut tel, pendant quelques secondes, que le tic-tac de l'horloge de la Forêt-Noire résonnait dans l'atelier avec un bruit presque insupportable.

« Eh bien! dit alors M. Krimpf, si elle n'était pas à la fenêtre, cela me fait plaisir, et je suis vraiment heureux d'avoir eu tort. Car s'il en eût été autrement, ajouta-t-il avec une intonation pénétrante et en relevant la tête, j'aurais eu raison, et force serait alors de tenir Mlle Rose pour une fille d'une légèreté impardonnable, pour une créature indigne d'être aimée par un brave homme comme vous. Là-dessus, vous êtes d'accord avec moi, n'est-il pas vrai, Boehler?

— Oui, là-dessus, » répondit le photographe d'un ton qui dénotait clairement l'effort et la douleur.

Mais il ne paraissait pas disposé à fournir de plus amples explications, et il gagna de nouveau la chambre voisine. Ce n'était point, certes, pour y reprendre le cours

de ses observations de tout à l'heure; tout au contraire il alla s'asseoir dans un coin, le plus loin possible de la croisée, cacha sa tête dans ses deux mains et resta immobile.

CHAPITRE IX.

CHANTONS, BUVONS, TRALERALERA.

M. Krimpf avait continué un bout de temps à travailler, et il paraissait pleinement satisfait de son travail. Il considéra dans tous les sens la photographie qu'il venait de retoucher, et tout en tournant la tête à droite et à gauche, il chantonnait tout bas un air joyeux, qui lui revenait assez rarement. Bientôt pourtant il sembla vouloir se reposer un peu de son travail, l'examina encore une couple de fois à distance, le plaça entre deux feuilles de papier brouillard, et se mit ensuite à laver son pinceau avec grand bruit dans un verre d'eau qu'il avait devant lui.

La bonne vieille avait repris sa place près de la table avec son tricot, mais sa figure n'avait plus la même expression de sérénité bienveillante. Elle regardait tantôt vers la porte de la chambre avec inquiétude, tantôt d'un air courroucé vers le peintre, qui, après avoir mis en ordre ses couleurs, était en train de passer une redingote un peu plus propre, pendue à un clou dans un coin de l'atelier, et se disposait à sortir.

« Il paraît, dit-il, qu'il ne viendra personne de la matinée, aussi vais-je faire une petite promenade. Je serai de retour vers midi, dans le cas où l'on aurait encore besoin de moi. »

En disant ces mots, il avait boutonné sa redingote jusqu'au menton et s'était approché de la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans le voisinage.

« Oui, oui, murmura-t-il entre ses lèvres, mais pourtant assez haut pour être parfaitement entendu par la vieille, ces beaux messieurs du grand monde! Je comprends qu'il leur passe par la tête les plus damnables fantaisies, n'ayant sur la terre du bon Dieu rien, absolument rien à faire de toute la journée. Je voudrais bien, moi aussi, pour une fois, faire comme eux. »

Sur ce, il essaya de redresser son col de cravate, mais il n'y réussit que d'un côté; de l'autre, sa tête, obstinément penchée sur son épaule, s'y opposait invinciblement.

« Mais vous pouvez m'en croire, madame Boehler, continua-t-il après une pause, c'est comme si on m'avait allégé d'un poids de cent livres, en me disant que Rose n'était pas à la fenêtre. Autrement, j'aurais été bien peiné, sur mon honneur; car, voyez-vous, le jeune homme de là-bas est un fieffé libertin, vous pouvez vous en fier à moi là-dessus, et quand il s'est mis une fois en tête une intrigue, il n'a pas de cesse qu'il ne l'ait nouée solidement. Maintenant, Dieu vous garde, madame Boehler; je ne tarderai pas à revenir. »

Il mit son chapeau, jeta un coup d'œil dans la glace, mais si timide et si furtif, que l'on voyait bien qu'il craignait d'y voir quelque chose de fort désagréable; puis il s'élança vers la porte avec une agilité vraiment comique.

Dès qu'il fut parti, la vieille Boehler laissa tomber ses mains avec son tricot sur ses genoux, secoua la tête et dit d'un ton plein de trouble :

« Comme Henri avait l'air bouleversé! Peut-être étaitelle réellement à la fenêtre, peut-être Krimpf a-t-il raison.... Mais cela serait par trop affreux! Non, non, Rose n'est point ainsi. Et quand elle eût été réellement à la fenêtre, bah! cela ne prouverait rien encore. Les jeunes filles sont bien un peu indiscrètes, étourdies, mais Rose n'est point mauvaise, non certes; sur ce point, Henri luimême ne doit avoir aucun doute. »

Alors, jetant son tricot sur la table, elle courut dans la

chambre à côté, prête à demander à son fils s'il penserait mal de Rose, même en supposant qu'il l'eût trouvée à la fenêtre.

Le photographe était toujours assis dans son coin. Ses mains, il ne les tenait plus, il est vrai, devant son visage, mais croisées sur ses genoux ; cependant, il regardait vers le ciel, à travers la croisée, avec une fixité telle que sa mère tressaillit d'effroi à cette vue et osa à peine lui toucher l'épaule du bout des doigts.

Comme éveillé en sursaut d'une profonde rêverie, il fit un brusque mouvement, et en voyant debout près de lui sa vieille mère, il lui dit avec un sourire forcé :

« Je suis pourtant bien fou de rester assis là à méditer, comme s'il m'était arrivé Dieu sait quel grand malheur, et cependant, au fond, ce n'est rien.

— Non, ce n'est certes rien, Henri, véritablement rien, répliqua la bonne vieille ; tu peux m'en croire. Ne te tourmente donc pas ainsi. »

Il regarda sa mère en face d'un air tout à fait désespéré, puis il dit :

« Mais elle était à la fenêtre !

— Rien qu'à te voir, je l'avais deviné.

— Alors Krimpf l'aura certainement deviné, lui aussi, et ce qu'il me disait, c'était donc par pure méchanceté.

— Tu sais pourtant, repartit sa mère en hochant la tête, tu sais qu'il est toujours aigri et qu'il prend sans cesse plaisir à torturer les autres de ses noires pensées.

— Mais elle était à la fenêtre !

— Eh bien ! oui, et puis après ? Il faut lui dire la chose, mais il y a manière de le faire. Je te le jure, Henri, j'ai toujours été pour ton père une brave et fidèle femme, mais lorsque mon sang était encore jeune....

— Quoi ? tu t'es tenue, toi aussi, comme elle, à la fenêtre ? demanda vivement le jeune homme en regardant sa mère, comme pour lire dans ses yeux une réponse qui le consolât.

— Pourquoi donc pas ? continua celle-ci avec un affectueux sourire. Je m'en souviens comme si c'était d'hier,

c'était pendant la guerre, nous avions alors beaucoup à souffrir, surtout nous autres pauvres filles; point de repos ni jour ni nuit, toujours le canon, toujours cette sauvage harmonie. Or, j'avais alors dix-huit ans et je n'étais vraiment pas trop mal. Les jeunes gens me mangeaient des yeux, comme ils l'ont fait de tout temps et comme ils ne cesseront de le faire, tant que le monde existera et qu'il y aura de jeunes et jolies filles. Nous avions en face de chez nous en quartier un capitaine français, très-joli garçon, une tête folle, qui rendait visite à tout le voisinage. Mais chez nous, il ne venait pas plus loin que la porte de la cuisine.

— Vois-tu, mère, c'était de ta part très-honnête.

— Je ne mérite pas ton éloge, car j'aurais bien aimé causer de fois à autre avec lui. Mais, pour revenir à mon histoire, je me tenais souvent à ma fenêtre, écoutant de toutes mes oreilles, quand il chantait ses joyeuses chansons. Il y en avait une, entre autres, qui se terminait toujours par ce refrain : *Chantons, buvons, traleralera*, et je ne l'avais, hélas! que trop remarquée. Je dis « hélas! » car un jour, comme nous étions à table pour dîner, la musique vint à jouer cet air, juste sous nos fenêtres, et moi, — je ne l'oublierai de ma vie, nous avions à manger des boulettes de pâte, et j'en avais mis une dans ma cuiller, prête à la porter à ma bouche, — moi donc, sans réflexion, je m'avise de fredonner à voix haute ce diable de refrain. Mais ce maudit *traleralera* ne fut pas plus tôt sorti de mes lèvres, que je reçus de ma mère le plus magnifique soufflet. J'en fus tout étourdie. Ma cuiller tomba sur le plancher et tout le reste avec, et je baissai la tête dans l'attente d'une seconde taloche. Jamais je n'avais vu ma mère si mauvaise qu'en ce moment, quand je l'entendis me crier : « Attends, je vais te donner du « *traleralera* par les oreilles. »

— Oh! la grand'mère était une femme droite, » dit en soupirant le photographe, à quoi Mme Boehler répondit:

« Sans doute, mais la vieille Wejher l'est aussi. Mais passons dans l'atelier; laisse là tes creuses rêveries, qui,

à vrai dire, ne peuvent te mener à rien. Il faut parler à Rose.

— Non, il faut bien s'en garder, dit le jeune homme en se levant brusquement avec une expression d'effroi; au nom de Dieu, ne faisons pas cette faute. S'il y a réellement quelque chose de mal dans le fait de Rose, et qu'on l'en avertisse, elle se cachera désormais, et la chose n'en sera que plus mauvaise. Non, non, ma mère, je veux d'abord acquérir des preuves complètes, et agir ensuite selon les circonstances. »

Mme Boehler regardait son fils avec anxiété.

« Alors, continua-t-il, je m'adresserai à son cœur, et si, comme je l'espère encore, c'est seulement une vanité enfantine qui la pousse à répondre aux œillades de ce.... monsieur, eh bien! je lui représenterai les suites que peut avoir une telle conduite, et j'espère la convaincre. Mais si je n'y puis réussir, si je n'obtiens pas satisfaction sur ce dernier point, eh bien! ma mère, en fin de compte, je n'aurai pas perdu beaucoup. »

Là-dessus, ils étaient rentrés ensemble dans l'atelier. M. Boehler mit de côté la plaque de verre qu'il avait polie et s'occupa de visiter les cuvettes où il tenait ses bains de nitrate d'argent. Il faisait au dehors un si beau soleil et la lumière était si éclatante, qu'il était vraiment dommage que personne ne vînt se faire photographier dans un moment si favorable. Mme Boehler exprima cette idée, et son fils se rangea de son avis en haussant les épaules.

« Je ne sais pas comment cela se fait, dit-il, mais avec moi rien ne veut jamais aller à bien. Ce n'est pas que je veuille me plaindre, encore moins louer mes ouvrages; mais avec les travaux que j'exécute, je devrais pourtant avoir un peu plus à faire. Décidément je n'ai pas de bonheur. »

Mme Boehler leva la tête, et, remarquant que son fils, en prononçant ces derniers mots, regardait les deux doigts estropiés de sa main droite, elle soupira sans rien répondre.

« Non, c'est sûr et certain, pas de bonheur, continua-

t-il. Que de mal ne me suis-je pas donné, avec quelle passion n'ai-je pas travaillé, avant de réussir à sculpter le bois un peu proprement ! et ensuite, à peine commençais-je à exécuter de jolis ouvrages en ce genre, que survint ce malheureux accident, dont je pâtirai toute ma vie. Ce n'est pas tout, je me livre après cela à la photographie, je fais de jolis portraits, je suis recommandé par les personnes qui me connaissent; mais à quoi tout cela me sert-il? Des bousilleurs ont la vogue, et moi, je n'ai personne. Je n'ai point de protection, ou, pour mieux dire, point de bonheur.

— Une seule chose qu'on ne peut nier, repartit Mme Boehler, c'est que, jusqu'ici, tu as eu à lutter contre bien des obstacles.

— Dis beaucoup, beaucoup de malheur!

— Mais cette situation peut changer tout à coup, d'un moment à l'autre, et j'ai souvent observé déjà que des gens que le sort avait longtemps poursuivis, arrivaient enfin, un beau jour, à un certain moment où ce mauvais génie les quittait de guerre lasse et cessait de les persécuter.

— Je l'ai longtemps espéré, dit amèrement le jeune homme, j'ai toujours cru que pour moi aussi se lèverait une fois encore le jour du bonheur. Si mes souhaits sont modestes, tu le sais, ma mère, mieux que personne. Combien j'étais content de mon travail, ce n'est pas assez dire combien j'étais heureux, oui, heureux, en dépit de la marche si lente des affaires, — jusqu'à ce dernier moment où tout vient de s'écrouler à la fois ! »

Sa vieille mère leva les yeux au plafond, en hochant la tête sans répondre.

« Et cela est d'autant plus triste, continua M. Boehler, que, dans ce monde, un malheur ne va jamais seul. »

Il avait, en prononçant ces mots, tiré de la cuvette un exemplaire nouvellement tiré de la photographie de cette belle jeune fille, dont nous avons déjà tant parlé, et il resta quelque temps à le contempler.

« Comment pourrais-je, après tout, en vouloir à Rose,

si elle s'ennuie d'attendre que le bonheur veuille enfin me sourire et que je puisse la rendre heureuse à mon tour?... Ai-je bien le droit d'exiger d'elle qu'elle attende, toujours attende? Et combien de temps durera cette attente! Crois-moi, ma mère, nous vieillirons l'un et l'autre, avant que luise pour moi le jour du bonheur!

— Eh quoi? peux-tu bien te laisser abattre à ce point? répliqua la bonne vieille. Jamais, non, jamais encore je ne t'ai entendu parler ainsi; toi, le cœur toujours plein des plus belles espérances, toi qui, à toutes les difficultés, à tous les obstacles — oui, je te dois ce compliment — opposais sans cesse tant de force et de patience; toi qui, en toute circonstance, fus toujours pour moi un si ferme soutien, toi dont je me disais souvent à moi-même: Henri est là, ton fils ne te manquera jamais! Dans ses mains tout peut encore prospérer!

— Tu as pensé cela, ma mère, et moi aussi je pensais de même. As-tu donc jamais vu jusqu'ici que j'aie un seul instant laissé tomber mon courage? Les difficultés de toute sorte, que j'ai si souvent rencontrées sur ma route, m'ont-elles jamais fait fléchir? Mais le coup de tout à l'heure, ajouta-t-il tout bas, ce coup-là m'a frappé au cœur. Et quand le cœur est frappé, c'en est fait aussi du courage.

— Chasse-moi donc encore ces chimères de ton esprit malade, dit la pauvre mère en secouant la tête avec humeur. Tu verras, tout cela s'éclaircira, prendra une bonne tournure, oui, et tes affaires aussi. Tout commencement est difficile. Mais j'ai un pressentiment infaillible, c'est que ton sort changera tout à coup.

— Oui, après que mon cœur aura tant souffert, dit le photographe d'un air sombre, que je ne pourrai plus goûter le bonheur, si jamais il daigne me sourire.

— Eh quoi? comme avait coutume de le dire feue ta grand'mère, qui ne pouvait souffrir d'entendre toujours parler de malheur et de gens constamment en butte aux persécutions du sort. « Le bonheur! disait-elle, chacun ici-bas en a sa part, il ne s'agit que de savoir le saisir.

Mais vraiment il y a des gens qui ne lui disent jamais « Entrez! » quand il vient frapper à leur porte. »

En ce moment on frappa tout doucement à la porte de l'atelier.

Ce petit coup, frappé timidement, venait fort à propos. Mme Boehler et son fils se regardèrent tout surpris et ni l'un ni l'autre ne songea seulement à prononcer le mot attendu « Entrez! » Si bien que l'on frappa une seconde fois. Alors le photographe cria : « Entrez! » La porte s'ouvrit et sur le seuil parut un laquais en élégante livrée, qui, passant la tête dans l'atelier, demanda :

« C'est bien ici que demeure le photographe dont le nom est inscrit en bas, sur la porte de la maison?

— Oui, le photographe Henri Boehler.

— Est-il chez lui?

— C'est moi-même.

— Ah! repartit le laquais avec un petit mouvement de la tête et des épaules, en guise de salut. Je suis chargé de vous demander si vous auriez le temps de faire à l'instant même un portrait.

— Parfaitement, et un jour excellent, répondit le photographe en jetant un regard à sa mère, qui était assise près de lui, plongée dans une profonde rêverie, et pensant probablement à la grand'mère, au moment du bonheur, etc.

— Ainsi, nous allons venir dans un instant, » dit le laquais, qui porta la main à son chapeau et disparut sans bruit, comme une ombre, dans l'escalier.

Pendant que M. Boehler s'occupait en toute hâte de préparer une couple de ses plus grandes plaques, sa mère rajusta son bonnet et se mit bien vite à essuyer avec un coin de son tablier la table de bois de sapin ainsi que les chaises qui étaient rangées le long des murs, bien qu'il n'y eût sur aucun de ces meubles modestes le moindre atome de poussière.

« Tu ris toujours de moi, je le sais, dit-elle, quand je parle de pressentiments. Mais, cette fois, j'ai raison. Voilà une aventure tout à fait particulière, c'est peut-être quel-

qu'un de la cour. Dieu du ciel! si seulement la chos, pouvait tourner à bien pour toi aujourd'hui! »

A peine elle achevait ces mots, que l'on entendit un bruit de pas dans l'escalier, puis la porte s'ouvrit, et le laquais reparut. Mais, cette fois, il se tint respectueusement debout en dehors, tirant la porte sur lui de toute sa largeur, pour livrer passage à deux messieurs, quie sans plus de cérémonie, entrèrent dans l'atelier.

Le premier était un homme de quarante ans environ, haut de taille, svelte et de tournure élégante. Il portait un paletot brun, un bout de ruban rouge à la boutonnière, des gants de peau de couleur claire et d'une fraîcheur irréprochable. Sa démarche était ferme, sa contenance droite et toute militaire. Une vive intelligence brillait dans ses yeux, et sa figure, vraiment agréable, eût pu même passer pour belle, sans une certaine expression de fatigue qui y dominait. Il ôta son chapeau, salua familièrement Mme Boehler, ainsi que le jeune homme, lequel s'inclina profondément, puis, s'adressant au personnage qui le suivait :

« Baron, lui dit-il, vous m'avez fait monter bien haut.

— Et non sans cause, monseigneur, répondit celui-ci à voix basse. Monsieur, que vous voyez, est homme à faire d'excellents portraits, bien qu'il n'ait pas précisément une très-grande clientèle. »

Celui qui parlait ainsi était tout l'opposé de celui qui était entré le premier. Beaucoup plus petit et incomparablement plus âgé, du moins en apparence. Il dansait plutôt qu'il ne marchait, et montrait dans tous ses mouvements une agilité extraordinaire; toutefois ces mouvements avaient je ne sais quoi de forcé, et, à le voir tourner sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite, on eût dit qu'il voulait par là dissimuler une certaine roideur et un commencement de caducité. Sa figure dénotait une intelligence peu commune, mais cette première impression était gâtée par un sourire qu'on ne pouvait se défendre de trouver faux et perfide.

Nous serions infidèle à notre rôle d'historien véridique,

si nous voulions ruser et jouer pour ainsi dire à cache-cache avec le lecteur. Nous aimons mieux nous fier entièrement à sa discrétion, en lui confessant sans plus tarder, si tant est qu'il ne l'ait pas déjà deviné, que ce dernier personnage n'était autre que le baron Rigoll. Quant à l'autre, que nous n'avons fait qu'entrevoir un instant chez le baron de Wenden, nous sommes, avec la meilleure volonté du monde, incapable de donner sur son compte de plus amples renseignements.

« Nous désirerions un portrait, dit le baron après avoir tourbillonné tout autour de la chambre et considéré les photographies qui en ornaient les murs, un portrait, oui, mais très-simple. — Ah! fit-il en s'interrompant lui-même, ah! la belle tête! »

Il se trouvait juste en ce moment devant le portrait de la jeune fille, sur lequel pendillaient des fleurs des champs desséchées.

« Superbe, en vérité, magnifique! Veuillez donc, mons...., monsieur, veuillez le considérer un instant. Une créature de tout point admirable! — Cette merveille existe-t-elle quelque part? dit-il en s'adressant au photographe.

— Oh oui! elle existe, répondit celui-ci en s'inclinant respectueusement.

— Vraiment, c'est un délicieux portrait, dit l'autre, et d'une bonne exécution. Quel fini! Quelle netteté! Nous sommes, je crois, à la bonne source.

— Je le crois aussi, répliqua le baron Rigoll avec son étrange sourire, et je serais heureux que nous pussions réussir.

— Eh bien! nous allons commencer tout de suite, » dit son compagnon en se tournant vers M. Boehler.

Celui-ci avait déjà disposé la chaise dans le petit enclos que formait le paravent. Il pria l'étranger d'y prendre place. Mais, avant de s'asseoir, celui-ci exprima le désir qu'on fît disparaître tous les accessoires, table, vase, fleurs et rideaux, répétant qu'il voulait un portrait tout à fait simple.

La pose qu'il se donna ensuite de lui-même fut si bien choisie et d'une convenance si parfaite, que ni le photographe ni M. Krimpf n'eussent pu mieux trouver.

Dès lors on débarrassa l'appareil du voile sombre qui le couvrait. M. Boehler y appliqua l'œil un instant, ajusta l'objectif, puis, introduisant dans le châssis la plaque de verre préparée à l'avance, il pria l'étranger de se tenir immobile, et commença l'opération.

Faute d'une montre à secondes qu'il n'avait pu encore se procurer, le bon M. Boehler compta uniformément, selon son habitude, depuis un jusqu'à douze, ce que fit aussi sa vieille mère, qui, debout dans un coin de la chambre, suivait toute cette scène avec une attention inquiète. Une autre chose que nous ne pouvons passer sous silence, c'est que, vu les pressentiments dont son âme était remplie, la bonne vieille, attachant à ce moment-là une importance extraordinaire, mêlait au petit compte qu'elle faisait tout bas de petites prières mentales, et que, à défaut de saints particuliers pour les photographes, elle adressait naïvement ces prières à tous ceux qui lui venaient à l'esprit, pour que le présent portrait rapportât à son fils le plus de bonheur et de profit possible. Le jour, nous l'avons dit, était excellent; l'étranger gardait sur sa chaise l'immobilité d'un mur; aussi, dès que la douzième seconde fut expirée, M. Boehler s'inclina respectueusement, d'un mouvement de main rapide fit glisser la planchette, ce qui, chez les photographes, équivaut au commandement militaire si connu : « En place, repos! »

Et, sans perdre un instant, il emporta le châssis, hermétiquement clos, dans la chambre obscure, pour en tirer le portrait et lui donner sa dernière forme. L'épreuve parut parfaitement réussie, et lorsqu'il eut agité la plaque de verre pendant quelques secondes dans le bain préparé à cet effet, il revint la présenter à ses deux clients. C'était véritablement un fort joli portrait, d'une finesse de lignes admirable et d'un fini parfait; seulement l'étranger s'étonna, j'allais dire s'effraya, en se

voyant dans cette image négative avec les cheveux et la barbe d'une blancheur de neige, et en revanche avec un visage noir qui le faisait ressembler à un Maure chargé d'années.

« Notre ami le photographe, dit-il au baron, après avoir considéré assez longtemps cette image disgracieuse, déclare le portrait réussi; le jour d'ailleurs est des plus favorables; pour ces motifs, mon cher baron, il faut que vous posiez aussi sans désemparer; je vous le demande comme une preuve d'amitié, et je serai heureux d'emporter avec moi votre portrait.

— Vraiment, une telle idée ne me serait jamais venue même en rêve, répliqua le baron; mais sur vos instances flatteuses, je ne puis moins faire que de m'exécuter de bonne grâce. La photographie, à vrai dire, est un monstre pour moi; il y a là-dessous je ne sais quoi d'infernal, et je ne puis m'ôter de l'idée qu'en posant devant cette horrible machine on ne laisse de soi quelque chose sur cette plaque enchantée.

— Naturellement, et je n'ai jamais vu moi-même autrement la chose, dit l'étranger. C'est précisément pour cela que votre portrait, dont nous ferons tirer un double exemplaire, sera si bien accueilli en certain lieu. »

Cependant le baron Rigoll était allé s'asseoir sur le siége mystérieux, mais il fut loin d'y prendre la pose facile et gracieuse de son noble compagnon. Force fut au photographe de lui faire la leçon assez longtemps, de lui placer les bras et les mains, surtout de fixer son regard, afin qu'il ne parût pas brouillé et sans expression sur l'épreuve. Du reste, les douze secondes se passèrent cette fois encore sans accident, et l'image fut trouvée satisfaisante.

« Dieu soit loué! dit le baron en se levant d'un bond comme un ressort, enfin c'est fait. Mais sommes-nous bien décidément libres à présent? » ajouta-t-il en se tournant vers M. Boehler.

Celui-ci s'inclina profondément, selon son habitude, puis demanda combien il devait tirer d'exemplaires. Sur

un petit signe de son noble ami, le baron Rigoll s'efforça de prendre une contenance grave et digne, puis, renonçant pour le moment à sa manière sautillante de marcher, il s'approcha tout près du photographe.

« Qui nous sommes, cela vous importe peu, lui dit-il d'un ton bref; je ne vous en prie pas moins instamment de vous abstenir sur ce point de toute information. De chacun de ces deux portraits on tirera deux exemplaires, puis on détruira la plaque. M'avez-vous compris? Bien. Ces exemplaires, je les ferai prendre chez vous, peut-être après-demain, si vous êtes prêt pour ce jour-là. »

M. Boehler fit un signe d'assentiment.

« Eh bien! donc, après-demain, vous les remettrez, dûment enveloppés et scellés, au domestique qui était là tout à l'heure; vous lui fixerez le prix, et, sur ce point, je vous prie de ne pas vous gêner du tout. Si vous vous conformez ponctuellement à nos désirs, vous n'y perdrez rien, et nous trouverons d'ici à peu l'occasion de vanter vos travaux comme ils le méritent, et, partant, de vous faire peut-être une bonne clientèle. — Un mot encore avant de vous quitter. Une dame de ma connaissance est disposée à se faire photographier chez vous; seulement elle désirerait voir un de vos ouvrages. Pourriez-vous, à cet effet, me confier un exemplaire du portrait de cette jeune fille? Je me permettrai de vous faire remarquer, continua-t-il, en voyant que M. Boehler le regardait d'un air de défiance, sans lui répondre, qu'il ne sera fait en aucune manière un mauvais usage de ce portrait. Oui, je crois pouvoir vous promettre que l'original du portrait ne saura jamais que cette photographie a été montrée quelque part; car la dame chez qui la chose doit se passer, ajouta-t-il en souriant, se meut dans une tout autre sphère que cette jolie fille. »

Une telle demande embarrassait fort M. Boehler. Il lui répugnait de se dessaisir d'un exemplaire du portrait de Rose, surtout de le remettre à des gens qu'il ne connaissait pas, dont il ignorait complétement les motifs d'agir. Qu'il y eût de la jalousie dans son hésitation, cela se

comprenait de soi-même. — Le baron le devina-t-il? c'est bien possible, car il regarda M. Boehler avec un sourire qu'il tâcha de rendre le plus aimable possible, puis, en habile diplomate, il eut la prudence de se tourner vers la vieille dame avec les mines les plus gracieuses, comme pour implorer d'elle un secours qu'elle lui donna de grand cœur.

« Je ne puis vraiment pas comprendre, Henri, dit Mme Boehler, pourquoi tu refuserais à monsieur une de ces photographies. Il te sera bien facile de te justifier auprès de Rose, et, si tu ne le veux pas, je prends sur moi la chose. Ne sois pas enfant, ajouta-t-elle tout bas; avec cette manière d'agir, tu n'auras jamais de clientèle. »

Le photographe, encore irrésolu, alla dans un coin de l'atelier où se trouvait le grand carnet dans lequel il avait coutume de serrer les ouvrages complétement terminés. En passant devant la fenêtre et en jetant un coup d'œil rapide sur la maison d'en face, dont la fatale croisée était encore ouverte, il se sentit de nouveau pris d'un frisson douloureux. Il se mordit les lèvres, serra le poing avec rage, et son parti fut pris tout à coup de livrer le portrait. Tandis qu'il ouvrait le carnet pour y prendre un exemplaire de cette photographie, le baron Rigoll avait tiré son portefeuille de sa poche, et avait déposé sur la table un billet de dix thalers. M. Boehler n'en vit rien; mais cela n'échappa point à sa mère, qui remercia le baron par une profonde révérence.

La photographie roulée et remise au baron, nos deux personnages prirent congé et sortirent avec la même cérémonie qu'ils étaient entrés. A peine la porte se fut-elle refermée sur eux, que M. Boehler se couvrit le visage des deux mains. Il aurait pleuré volontiers, car il lui semblait qu'avec le portrait de Rose il avait livré une partie de son cœur.

Mme Boehler s'approcha de lui tout doucement et lui posa la main sur l'épaule.

« Ne sois donc pas comme un enfant, Henri, lui dit-

elle; pense à ce que je t'ai dit tout à l'heure, et crois avec moi que c'est le bonheur peut-être qui vient d'entrer ici. Ton existence va changer. Je ne sais, mais la visite de ces deux messieurs est pour moi pleine de signification, et je jurerais qu'elle aura de grandes conséquences.

— Oui, de grandes conséquences, je le crains aussi, répondit le jeune homme, et c'est parce que je le crois que je me fais à présent les reproches les plus amers de m'être dessaisi du portrait de Rose. Hélas! si je l'ai fait, ce n'est que parce que j'ai pensé à ce que j'ai vu ce matin. Mais maintenant que je me suis, de mon côté, rendu coupable envers elle, je veux l'aller trouver; je veux lui dire tout et lui demander pardon. »

Sa mère réfléchit un instant, puis elle reprit en hochant la tête :

« Allons, voilà ton courage qui mollit encore! Si tu as besoin, pour te calmer, d'aller auprès de Rose et de lui dire que l'espoir d'une bonne clientèle t'a déterminé à confier son portrait à quelqu'un, la petite est assez raisonnable pour ne pas prendre mal la chose.

— Je voudrais, moi, qu'elle fût moins raisonnable et qu'elle prît la chose fort mal, dit le jeune homme en soupirant. Mais advienne que pourra!

— Advienne que pourra!... reprit sa mère avec feu; mais tout ira pour le mieux, j'en suis convaincue. Ce petit monsieur aux allures sautillantes et aux mines gracieuses te recommandera partout où il pourra. L'autre, de son côté, fera de même, malgré le ton solennel et mesuré de toutes ses paroles, et quoiqu'il ait l'air de ne s'intéresser à rien. Mais que ce soient tous deux de grands et riches personnages, c'est ce dont tu ne saurais douter. Tu n'as pas vu encore ce qu'ils t'ont laissé pour le portrait de Rose. Vois donc, dix thalers! »

Le jeune homme fut presque effrayé, lorsque sa mère lui montra le billet. La seule idée d'avoir vendu le portrait de Rose lui causa une émotion douloureuse. Il n'avait pas songé à cela. Il n'avait voulu que le prêter à titre gratuit, comptant bien qu'il lui serait renvoyé. Il repoussa

donc loin de lui ce fatal billet, et sa mère le serra dans son armoire.

« Eh bien ! je vais descendre un instant chez Rose, » dit-il après quelques moments de silence, pendant lesquels il avait jeté un regard pensif vers la fenêtre. Puis il se dirigea vers la porte ; mais, s'arrêtant tout court sur le seuil :

« Je suis pourtant bien aise, dit-il, que Krimpf ne se soit pas trouvé là. N'es-tu pas de mon avis, ma mère?

— Au contraire, je voudrais qu'il eût été là. Il connaît la moitié de la ville et il aurait peut-être pu nous dire sur-le-champ quels sont au juste ces deux messieurs que tu as eu l'honneur de photographier. »

La porte fermée, la bonne vieille alla reprendre sa place près de la table; mais elle laissa son tricot sur ses genoux sans y toucher, et se mit à bâtir les plus magnifiques châteaux en Espagne. Elle se voyait déjà installée dans une des principales rues de la ville, dans une superbe maison. Un atelier merveilleux, tout de fer et de verre, avait remplacé cette misérable mansarde, et de nobles dames et de beaux messieurs y accouraient en foule pour avoir l'honneur d'être photographiés par M. Boehler. Que dis-je? il y venait même des comtesses, des princesses; oui, et un beau jour un équipage tout doré s'était arrêté devant la porte.... c'était Son Altesse le régent. Dieu du ciel! Mme Boehler, à ce coup, s'éveilla de son rêve, et se levant brusquement de sa chaise, elle se hâta de dénouer les cordons de son tablier. Un tablier, fi donc ! pour recevoir un prince, est-ce une toilette convenable?

Cependant son fils descendait lentement l'escalier, marche à marche, pensif, glissant comme une ombre. D'ordinaire il était en bas en deux bonds, ouvrait la porte avec fracas, et ne se sentait pas d'aise quand d'aventure Rose tressaillait effrayée. Heureux jusqu'ici, rien que de la voir, il contemplait son cher visage comme s'il lui était étranger, et jamais il ne lui était venu à l'esprit de remarquer si elle était assise ou debout, ni à quelle place. Mais cette

fois, hélas! c'était bien différent. Il pensait à la maison d'en face, et il respirait avec peine; son cœur battait violemment parce qu'il craignait de la trouver encore debout à sa fenêtre au moment où il entrerait, oui, et de la surprendre à se passer la main sur ses beaux cheveux noirs en lançant des œillades de l'autre côté de la rue.

Enfin, il est arrivé à la porte, il presse le loquet légèrement et entre dans la chambre.... Rose n'était point à la fenêtre, mais assise à sa place ordinaire, devant sa table de travail, toute couverte de menue paille, dont elle se servait pour tresser tant de charmants objets. Jusque-là l'idée n'était jamais venue à Henri de se demander pourquoi elle était toujours assise précisément à cette place, et il n'y avait absolument rien vu d'extraordinaire. Mais en ce moment une pensée lui traversa tout à coup l'esprit : « Qui sait, se dit-il, si de cette place elle ne regarde pas la fenêtre en face? » Précédemment il courait vers elle naïvement, il lui prenait la main, et, tout en babillant gaiement, la regardait travailler. Maintenant il s'arrête sur le seuil de la porte d'un air embarrassé, il n'ose s'approcher d'elle, tant il craint d'apprendre que ses soupçons ne sont que trop fondés. Enfin, le cœur lui bat, comme s'il allait lui-même faire quelque chose de mal.

Rose était véritablement une fraîche et ravissante créature. La vie et la joie de vivre rayonnaient dans ses grands yeux brun clair, et ses fines lèvres rouges semblaient n'avoir jamais connu que le rire et l'enjouement. Avec cela, le plus beau buste que l'on pût voir. Une taille élancée et gracieuse, telle que la nature n'en produit que dans ses meilleurs moments.... En un mot, Rose était une fille accomplie depuis l'extrémité de ses pieds, qui étaient tout petits, jusqu'à ses mains, qu'elle n'avait pas moins mignonnes et faites au tour, sans compter que tous ses mouvements étaient si naturellement souples et gracieux, que chacune de ses poses eût pu servir de modèle, même au plus difficile artiste.

Tout cela, M. Boehler se l'était dit bien souvent, avec

un intime ravissement, heureux, soit qu'il la vît debout devant lui, la tête relevée, les lèvres doucement entr'ouvertes, avec ses longs cils baissés qui amortissaient le feu de ses regards malins, soit qu'elle fît un mouvement quelconque, avançât un pied, penchât le haut du corps en arrière, en se soutenant avec un bras. En tous ces moments, dans toutes ces attitudes, elle était à ses yeux comme le chef-d'œuvre du plus grand sculpteur. Et tout cela était à lui! et il était le mortel heureux qu'elle aimait! Dieu! si seulement cette fatale maison ne se dressait pas en face avec sa fenêtre pleine de mystères!

Que la veuve Weiher eût une fille si parfaite, c'était un jeu bizarre de la nature; en effet, on ne pouvait imaginer un plus grand contraste que celui de ces deux personnes, et, tout en s'efforçant avec la meilleure volonté du monde de revoir la mère en esprit telle qu'elle avait pu être à dix-huit ans, on ne pouvait trouver rien en elle qui lui donnât la moindre ressemblance avec sa fille. Mme Weiher était une petite femme, maigre et sèche, avec un nez très-proéminent et des mouvements d'une roideur des moins gracieuses.

M. Boehler ne resta certes pas devant la porte autant de temps qu'il nous en a fallu pour tracer ce portrait de Rose et de sa mère; cependant il y resta assez pour que Rose pût à bon droit lui crier comme elle le fit :

« Henri, il faut qu'il se soit passé quelque chose, quelque chose de mauvais; je le crains; autrement, tu serais entré comme un vent, selon ton habitude, et nous saurions déjà ce que tu as sur le cœur. »

Elle avait en même temps laissé retomber ses mains avec son ouvrage sur ses genoux, et s'était renversée sur sa chaise. Pouvait-elle, ainsi placée, voir de l'autre côté de la rue? Cette question monta aux lèvres du jeune homme et fit bouillonner tout son sang. Si elle le pouvait, c'était pour lui un coup affreux; car, tout en lui parlant, elle ne l'avait regardé qu'une fois à peine rapidement, puis, tout le reste du temps, ses yeux s'étaient portés plus loin et elle paraissait toute pensive.

« Oui, il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose, dit de son côté Mme Weiher avec sa voix nasillarde ; allons, Henri, vous allez nous apprendre quoi, à moins que ce ne soit un secret ?

— Oh ! c'est un secret, sans doute, reprit la jeune fille avec un gentil petit sourire ; et elle se mit derechef à tourner les yeux du côté de cette fenêtre maudite.

— Il ne m'est vraiment arrivé rien d'extraordinaire, dit enfin le photographe en tirant sa respiration du fond de sa poitrine. Non ; seulement deux messieurs viennent de monter là-haut tout à l'heure et se sont fait faire leur portrait. Tout cela, avec beaucoup de mystère, cachant leurs noms, ce qui fait croire à ma mère que ce sont de grands personnages.

— Ah ! dit Rose, et quel air avaient-ils, ces messieurs ? »

A cette question, le jeune homme crut remarquer qu'elle rougissait un peu. Ce qu'il y avait de bien certain, c'est qu'elle se remit à regarder du côté de la fenêtre.

Il esquissa donc en quelques mots le portrait des deux étrangers, puis il continua d'un ton sérieux :

« Il y a encore autre chose, et cela, Rose, il faut que je te le dise en confidence, car c'est toi particulièrement que cela regarde. »

Cette fois, les fraîches joues de Rose rougirent bien réellement ; elle jeta encore un rapide coup d'œil vers la croisée, puis, reprenant son ouvrage avec une ardeur nouvelle :

« Quelque chose qui me concerne ? dit-elle. Ah ! je trouve cela singulier. Quel rapport peut-il donc y avoir entre ces nobles étrangers et moi ?

— Aucun, je l'espère du moins, répliqua un peu étourdiment M. Boehler. Au fait, il n'y a rien là vraiment de bien surprenant. L'un de ces messieurs voyant ton portrait, exprima le désir d'en avoir un exemplaire pour pouvoir le montrer à une dame de sa connaissance, qui a la fantaisie, à ce qu'il paraît, de venir se faire photographier chez moi. »

Tout en disant cela avec une extrême tension d'esprit, il s'était approché à petits pas de Rose, et il souhaitait du fond du cœur de la voir se tourner vers lui d'un air courroucé. Il brûlait de l'entendre lui dire que cela ne lui plaisait pas du tout, qu'elle le priait de s'abstenir de pareille chose à l'avenir, qu'elle n'était pas d'humeur le moins du monde à servir ainsi de point de mire à des étrangers. Dieu! qu'il eût été heureux qu'elle lui fît à ce sujet une bonne petite querelle! Mais elle n'y songea guère, vraiment. Elle ne fut même pas surprise. Que dis-je? juste ciel! elle se mit à sourire doucement et lui répondit du ton le plus calme du monde :

« Il paraît que mon portrait plaît à cette dame, et il pourra ainsi te valoir une bonne clientèle.

— Mais je ne m'en suis dessaisi que bien à contre-cœur, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, et sans les vives instances de ces messieurs et de ma mère elle-même, je ne me serais jamais décidé à le leur laisser.

— Je ne te comprends pas, répliqua Rose; n'as-tu pas plusieurs copies de mon portrait?

— Oui, sans doute, mais je voudrais être seul à les avoir, » continua Henri d'une voix atone, comme s'il étouffait; car il se trouvait alors debout derrière la chaise de Rose, et de cette place il voyait distinctement la fenêtre de l'autre côté de la rue, ainsi que le fauteuil maudit. C'était donc là le but des œillades de Rose! C'était donc sur ce point qu'elle fixait ses yeux, tout en lui parlant! Affreuse découverte! M. Henri Boehler était un homme d'humeur paisible et inoffensive, mais il n'y a pas de calme qui tienne devant certaines occurrences. Toutefois il se contint, bien qu'avec peine, et resta derrière la chaise sans émotion apparente. Il était pâle comme un mort, mais Rose n'en voyait rien, non plus que sa mère, qui était occupée près du poêle où cuisait le modeste dîner de la petite famille.

« Veux-tu dîner avec nous aujourd'hui? demanda Rose après quelques moments de silence.

— Merci, je n'ai pas d'appétit, répondit Henri.

— Il me semble, en effet, reprit Rose avec douceur en penchant sa tête un peu en arrière pour le regarder, il me semble que cela te contrarie d'avoir donné mon portrait. Ne sois donc pas enfant à ce point. Sans doute je suis contente de voir que tu tiennes tant à cette photographie, mais je serais aussi presque tentée de me fâcher si tu te reprochais comme un crime de l'avoir donnée à quelqu'un. »

Après avoir dit ces mots, elle détourna la tête, et il la vit de nouveau jeter un rapide coup d'œil de l'autre côté de la rue, avant de se remettre à travailler.

« Nous avons aujourd'hui ton mets de prédilection, Henri, une très-bonne soupe à la pâte. C'est vraiment une soupe excellente, et je te conseille d'en goûter avec nous. »

A ces mots de soupe à la pâte, M. Boehler pensa tout à coup à sa défunte grand'mère, et l'histoire de *Traleralera* lui revint à la mémoire avec toutes ses suites. La veuve Weiher avait, elle aussi, la main fort leste, et il avait plus d'une fois précédemment plaint Rose, quand par aventure une de ses petites oreilles s'était trouvée en contact avec les doigts maigres de sa mère. Mais en ce moment il se prit à former du fond de l'âme le souhait cruel de voir les dix doigts de la vieille mégère planer comme l'épée de Damoclès sur la tête de Rose, non à vrai dire pour la frapper, mais seulement pour lui faire fermer les yeux, chaque fois que cette chère infidèle serait tentée d'en faire un si mauvais usage.

Cependant est-il le jouet d'une illusion? Tout à coup, à la fenêtre fatale, paraît un monsieur, et si ses yeux ne le trompent point, c'est un des deux étrangers qu'il vient de photographier, il n'y a qu'un instant, ce petit monsieur sautillant, celui même à qui il avait remis le portrait de Rose! Et ce portrait, il était en train de le dérouler, oui, ma foi! et il le montrait à un autre, et cet autre n'était rien moins que l'impertinent personnage qu'il avait vu, le matin, nonchalamment assis, en robe de chambre rouge, sur le fauteuil près de la fenêtre! Que le diable les.... Et Rose?... Rose continuait de tresser sa

9

paille avec un redoublement d'ardeur. Ah! il allait bien voir les mines qu'elle ferait en regardant de ce côté. Aussi s'éloigna-t-il d'un pas, de manière à n'en rien perdre. Enfin elle lève les yeux, elle tressaille, nul moyen de douter que ce ne soit de frayeur. Elle laisse retomber ses mains sur ses genoux avec son ouvrage et ses joues s'empourprent d'une subite rougeur. Comment n'aurait-elle pas eu peur? En ce moment, en effet, le jeune homme à la robe de chambre rouge venait de prendre la photographie, et il la contemplait, non, il la couvait des yeux avec toutes les marques de l'enthousiasme le plus affecté.

« Qu'as-tu donc, Rose? lui demande M. Boehler, et sa question ne pouvait paraître que très-naturelle. Pourquoi cette frayeur soudaine? Hélas! continua-t-il avec l'expression d'une vive surprise, que se passe-t-il donc là-bas de si extraordinaire?

— Effrayée! moi? dit la jeune fille avec un sourire contraint. Dame! on peut bien tressaillir, je pense, quand on se pique le doigt, comme je viens de le faire. Mais toi, tu as un air étrange. Que signifient tes regards? Et que veux-tu dire avec ton *là-bas?*

— C'est pourtant clair comme le jour, répliqua-t-il avec vivacité.

— Quoi?

— Ne vois-tu pas là-bas cette fenêtre ouverte?

— Laquelle?

— Laquelle? voilà une belle question! Eh bien! celle où se trouvent maintenant ces deux messieurs. Tu les vois bien, je pense. Ou bien faut-il par hasard encore que je te dise quels messieurs? »

Elle fit ce petit mouvement d'épaules habituel aux jeunes filles que l'on prend en faute, et par lequel elles veulent exprimer leur parfaite innocence.

« Tu n'as pas besoin, pour avoir peur, de t'être piqué le doigt, reprit M. Boehler d'un ton ferme, si par-dessus le marché je te dis que l'un de ces deux messieurs, le petit, montre à l'autre précisément ton portrait. »

Tout absorbée qu'était la veuve Weiher par les soins

qu'elle donnait à sa soupe, cet entretien à voix haute la frappa et elle ne put s'empêcher de demander :

« Qu'y a-t-il donc?

— Je ne comprends pas Henri en vérité, répondit Rose avec humeur. Figure-toi qu'il me fait des yeux et me tient des propos que je ne puis m'expliquer.

— Qu'elle ne veut pas s'expliquer, reprit M. Boehler, mais qui ne lui sont, je le crains, que trop compréhensibles. Regardez vous-même là-bas, continua-t-il en se tournant vers Mme Weiher; l'un de ces deux messieurs est précisément celui à qui j'ai dû confier tout à l'heure le portrait de Rose, et maintenant il le montre à l'autre, à celui qui demeure là, en face. N'y a-t-il pas de quoi s'arracher les cheveux?

— Je ne trouve pas, répliqua la vieille d'un ton fort calme; il n'y a rien là de mal en soi. Ce jeune homme qui demeure en face est assez souvent à sa fenêtre, et il peut voir Rose tout à son aise. Quel si grand intérêt voulez-vous qu'il prenne à sa photographie?

— Ah! madame Weiher, vous ne trouvez à cela rien de mal? Moi j'y en trouve beaucoup. Vous connaissez mes sentiments pour Rose; il ne saurait donc m'être indifférent qu'elle serve ainsi de point de mire, elle ou son portrait, à des étrangers.

— Bah! personne n'est mort encore de cela, dit la vieille d'un ton indifférent, et elle se disposa à goûter sa fameuse soupe avec la grande cuiller. Comment peut-on seulement s'occuper de pareilles niaiseries?

— Il ne veut que me faire de la peine, remarqua la jeune fille en avançant la tête avec colère. Que signifient ses accusations? Il faudra sans doute à la fin que je te demande l'autorisation de regarder par la fenêtre. »

Le photographe passait la main sur son front brûlant. Peut-être eût-il mieux fait de ne rien dire. Peut-être était-ce réellement par hasard que Rose s'était mise à sa croisée jusqu'ici, et ces prétendus signes d'intelligence, qu'il avait cru surprendre, n'existaient peut-être que dans son imagination. Peut-être s'était-elle effectivement piqué le

doigt. Peut-être ne savait-elle pas le premier mot de cette fenêtre mystérieuse.... Mais non, ce n'était pas possible. D'ailleurs il n'était point aveugle. Et s'il avait raison, si elle se sentait coupable, et que, malgré cela, elle osât ainsi lui parler, alors il était bien excusable de penser et de se dire à lui-même qu'il avait tout perdu. Mais une telle perte, il ne la pouvait supporter; elle était au-dessus de ses forces. Il l'aimait avec trop de passion. Elle était tout pour lui. Elle remplissait toute sa pensée. Il ne pouvait songer à la ville où il vivait, aux promenades où il l'avait vue, à l'église où il se rendait tous les dimanches, à la maison où il demeurait, sans penser à Rose. Du moment où elle n'était plus à lui, le monde entier devenait pour lui un désert, une solitude, un tombeau....

Cependant les deux messieurs de l'autre côté de la rue s'étaient retirés de la fenêtre. Ils se promenaient maintenant dans la chambre d'un bout à l'autre, et chaque fois que le plus jeune, l'habitant du logis, redevenait visible, on le voyait jeter un coup d'œil en face. Rose, il est vrai, n'en voyait rien, car elle s'était détournée de la croisée et semblait activement occupée de son ouvrage.

« Non, dit Mme Weiher à Henri, non, vous ne devez pas pour si peu chercher dispute à ma fille, c'est parfaitement ridicule. Ma fille vous est si attachée, que ce serait par trop fort. Vous le savez bien vous-même.

— Non, interrompit Rose, il ne le sait pas ou ne veut pas le savoir.

— Une querelle est une mauvaise chose, continua la mère, et qui mène vite à d'autres pensées. Quand il serait réellement vrai que Rose eût de fois à autre jeté les yeux sur cette fenêtre en face et qu'elle y eût par hasard vu quelqu'un, serait-ce donc, après tout, un si grand mal?

— Non, au fait, le mal ne serait pas si grand, » répondit tristement M. Boehler, à qui était venue l'idée très-juste qu'il eût été plus sage de traiter l'affaire seul à seul avec Rose.

J'aurais dû pour le moment ne pas souffler mot de tout ceci, se dit-il à lui-même; naturellement la mère

vient en aide à sa fille, et ses discours ne peuvent que l'enhardir.

Il se sentait bien malheureux.

Midi sonna.

Au coup de la douzième heure parti de l'horloge de la cathédrale, en entendit au loin la musique militaire qui venait relever la garde. Elle jouait une marche joyeuse, et au fur et à mesure qu'elle approchait, les sons en devenaient plus clairs et plus distincts. La jeune fille, non sans intention et avec un regard amer à l'adresse d'Henri, jeta brusquement son ouvrage sur la table, rajusta ses cheveux et s'approcha de la croisée. Oui, elle s'approcha de la croisée, et pour Henri, ce fut comme si une main de fer étreignait son cœur sans pitié. Elle s'approcha de la croisée, et au même moment se montra à la sienne son voisin d'en face, naturellement dans le même but que Rose, pour pouvoir mieux entendre la musique. M. Boehler allait s'éloigner, lorsque l'idée lui vint de faire une dernière tentative qui achevât de fixer sa conviction. Il s'approcha de Rose :

« Faisons la paix, lui dit-il. Pardonne à mon amour profond l'étrange querelle que je viens de te faire. »

Et, ce disant, il posa doucement la main sur l'épaule de la jeune fille.

Cette caresse familière, Rose l'avait jusqu'ici souvent tolérée, que dis-je ? volontiers accueillie. Plus d'une fois même, en de pareils moments de tendre expansion, il lui était arrivé de pencher la tête de côté, de manière à effleurer de ses joues la main d'Henri. Mais cette fois, au premier mouvement d'Henri, elle s'éloigna de lui, et après avoir jeté un regard embarrassé sur son ouvrage !

« Laisse-moi ! lui dit-elle.... La fenêtre vis-à-vis....

— Ah ! oui, la fenêtre ouverte ! » fit-il en reculant, et il répéta ces mots à voix basse à plusieurs reprises, si bien que la vieille Weiher, l'entendant de la cuisine, répondit :

« Oui, Rose a raison. Il faut bien pourtant se gêner

un peu quand la fenêtre est ouverte. C'est à cause du voisinage.

— C'est juste, à cause du voisinage, » appuya le malheureux Henri, qui, sans plus se retourner, se dirigea vers la porte. Encore, sur l'escalier, à chaque marche qu'il montait, il se disait à lui-même alternativement : « La fenêtre ouverte! à cause du voisinage ! »

Lorsqu'il eut répété cela six fois, il était chez lui.

Rose était restée un instant encore debout près de la croisée, mais ses oreilles étaient plus occupées de ce qui se passait dans sa chambre que ses yeux de la fenêtre en face, quelque peine que se donnât son jeune voisin pour attirer sur lui son attention. Elle n'écoutait qu'Henri. Elle l'entendit d'abord fermer tout doucement la porte en sortant, puis monter lentement l'escalier, puis rentrer chez lui à l'étage supérieur, et alors elle crut, à travers la mince épaisseur du plafond, distinguer comme un cri de douleur. Peut-être s'était-elle trompée, et ce cri ne partait-il que de son propre cœur. Toutefois, elle en éprouva un contre-coup douloureux, comme l'attestaient assez son sein violemment agité, ses lèvres tremblantes, ses paupières crispées, enfin les larmes brûlantes qui roulaient en grosses gouttes sur ses joues.

Mais elle avait une mère pour la consoler, et c'est ce dont ne se fit pas faute la veuve Weiher, après avoir retiré sa soupe du feu.

« Qu'est-ce que c'est que toutes ces affaires-là ? lui dit-elle. Tu ne vas pas, je l'espère, te laisser traiter ainsi. M. Boehler croit-il par hasard qu'il n'y a que lui au monde pour te rendre heureuse, pour assurer ton avenir? Une jeune fille comme toi peut bien ouvrir les yeux et chercher un parti autour d'elle ; elle n'a pas besoin d'attendre après un photographe sans clientèle et sans affaires. Sois tranquille, Rose, il ne fait pas tous les jours mauvais temps, et, après tout, il n'y a rien de mal en soi à ce que tu te laisses un peu voir, de fois à autre, à la fenêtre. Le bonheur peut aussi bien venir par là que par la porte, et je ne sais vraiment si ce ne serait pas

un bonheur pour toi que ton amoureux de là-haut se décidât à te quitter. Pourquoi d'ailleurs n'aurions-nous pas aussi le droit, nous autres, d'aspirer à monter plus haut? continua-t-elle, en voyant que Rose, sans rien répondre, allait se rasseoir tranquillement à sa table, le dos cette fois tourné à la fenêtre. Ce M. le baron de Wenden est un jeune homme non marié, riche, et ce ne serait certes pas la première fois qu'une jeune fille pauvre, mais belle comme tu l'es, serait devenue une grande et noble dame. »

Quelques instants après, ces deux pauvres familles prenaient, chacune chez soi, leur modeste repas du midi, et dans l'une comme dans l'autre, il y avait de tristes figures. Tandis que, en bas, la veuve Weiher continuait ses efforts pour convertir sa fille à ses idées, en haut, M. Krimpf faisait tout son possible pour égayer son compagnon; mais ni la veuve Weiher ni M. Krimpf n'atteignirent le but qu'ils se proposaient. Rose était troublée jusqu'au fond de l'âme, sans savoir exactement pourquoi. Quant à Henri, plongé dans un abîme de réflexions, il ne cessait de penser à la fenêtre ouverte de Rose et à la gêne du voisinage. Le cours de ses idées ne changea que lorsqu'il entendit de nouveau la musique militaire qui repartait. Alors l'histoire de sa grand'mère lui revint à l'esprit avec le joyeux refrain de cette chanson française : « *Chantons, buvons, traleralera.* »

CHAPITRE X.

UN DÎNER ET DEUX AMIS.

Les arrêts du chambellan de Wenden duraient déjà depuis deux jours. A proprement parler, ce n'étaient point des arrêts. Le monde ne pouvait du moins entendre ainsi

la chose, car Son Altesse le régent, avec son tact habituel, avait dit à table, le lendemain, tout haut et fort distinctement :

« Le baron de Wenden est, à ce que j'apprends, indisposé. Cependant mon médecin m'a dit que cette indisposition était sans gravité, que c'était l'affaire de quelques jours de soins assidus et de repos. »

Conformément à ces paroles du régent, le pauvre Wenden était donc officiellement souffrant, et personne à la cour n'eût osé parler de cette affaire dans un autre sens. D'autre part, et toujours conformément à ce qu'avait dit publiquement le régent, le médecin attitré de Son Altesse se rendait chaque matin ponctuellement vers dix heures chez le baron de Wenden, l'abordait respectueusement, lui tâtait le pouls, lui prescrivait une limonade ou une poudre quelconque, après quoi il prenait congé de lui en souriant, non sans recevoir du prétendu malade un remercîment à voix basse du ton d'un homme fort bien portant qui l'eût envoyé à tous les diables.

Chaque jour en outre, entre deux et trois heures, un des laquais de service venait de la part de Son Altesse prendre des nouvelles du baron, et, grâce à ces informations quotidiennes, le régent ne manquait jamais de rassurer les amis de M. de Wenden, dont l'état de santé, leur disait-il, s'améliorait sensiblement de jour en jour, bien qu'avec quelque lenteur.

Que le chambellan s'ennuyât fort, avons-nous besoin de le dire? Toute sa philosophie l'avait abandonné, et il arpentait sa chambre dans tous les sens de l'air maussade d'un ours enfermé dans une ménagerie. Il se comparait à un aigle enchaîné, bien que, dans le fait, avec sa figure blanche et lisse, ses cheveux collés sur ses tempes, sa bouche en pointe aux lèvres rouges, ses grands yeux légèrement saillants, enfin sa démarche un peu oscillante, il ressemblât beaucoup plus à une oie prisonnière. Le premier jour de sa réclusion forcée, il resta couché toute la journée sur son lit de repos, les rideaux baissés, et lut *le dernier jour d'un condamné*, par Victor Hugo.

Puis il avait écrit plusieurs lettres à des amis et à des parents, auxquels il n'avait pas songé depuis des années. Mais, dans l'intervalle, sa principale occupation avait été de se livrer à des réflexions sans fin et de se creuser la tête avec rage pour deviner la cause de sa disgrâce. Si désagréable que fût en elle-même et par elle-même sa captivité, il y avait pourtant encore des moments où il se plaçait devant son miroir, la main droite sur sa poitrine, par-dessous sa robe de chambre rouge, et se regardait avec un triomphant sourire. On te craint, se disait-il à lui-même. Tu as inquiété le régent, et rien que cela vaut bien quelques jours d'arrêts. Nous prendrons notre revanche.

Le petit billet qu'il avait lu et son entretien avec la princesse pouvaient bien, pensait-il, être pour quelque chose dans ce qui lui était arrivé. Mais comment le régent avait-il pu être informé de ces faits d'une manière si soudaine? Est-ce que Fernow par hasard?... Mais bah! Fernow était un bon garçon, aussi peu fait pour nouer une intrigue que pour la découvrir! D'ailleurs, il n'avait pas le moindre soupçon qu'il y eût eu rien d'écrit sur le petit papier du bouquet.

Quant à ce petit papier, il avait aussi coûté déjà bien des heures de réflexions au bon chambellan. Que signifiaient au juste ces mots? « Encore un homme entièrement dévoué, qui ait accès à la cour! » Cette savante intrigue, dont il espérait tant pour son ambition, elle avait, en fin de compte, tourné contre lui. Il se voyait pris au piége. Cependant, qu'il s'agît de l'exécution de quelque plan, pour lequel on aurait eu besoin encore d'un homme entièrement dévoué, cela était si clair qu'un enfant même l'eût pu comprendre. Mais une fois arrivé là, le baron se trouvait au bout de sa science. Que, dans cette fatale soirée, la princesse eût eu à lui faire des confidences importantes, il n'y avait pas à en douter. Mais pourquoi — elle devait pourtant bien avoir appris son arrestation par le baron Rigoll? — pourquoi ne lui faisait-elle rien savoir de la situation? Pourquoi Rigoll restait-il muet comme la

tombe et jouait-il avec lui la surprise d'une façon vraiment blessante?

Oh! le moment du bonheur, dont il s'était vu un instant si près, il lui avait glissé entre les doigts, et cette perspective brillante, éblouissante de hauts emplois, d'ordres, de dignités, qui naguère souriait à son imagination, tout cela n'avait été qu'un mirage trompeur!

Livré maintenant à de sombres pensées et presque au désespoir, il lui était bien difficile de croire encore à sa théorie du bonheur; et pourtant cette théorie, l'exemple de Fernow en était une démonstration éclatante. Ce garçon-là n'avait-il pas épuisé toutes les faveurs de la fortune dans le peu de jours qui s'étaient écoulés depuis cette fatale soirée? N'était-il pas, coup sur coup, devenu major et adjudant du régent? Oui, et on se disait tout bas à l'oreille, en secouant la tête, qu'il était le confident tout-puissant, le favori du prince, que le régent lui avait ouvert son cœur tout entier, qu'il l'appelait son fils, qu'il lui avait confié son sceau pour en disposer à son gré.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que M. Kindermann, dont l'importance nous est déjà bien connue, traitait le major de fraîche date avec d'incompréhensibles égards. Il ne se bornait plus à le recevoir avec cet amical sourire qui lui était habituel, non, mais il avait toujours à lui dire quelque mot tout plein de mystère. Quant à la raison d'un changement si subit dans la position de Fernow, d'une faveur si soudaine, personne à la cour ne se la pouvait expliquer. Les uns croyaient que le régent s'était souvenu des hauts services rendus à l'État par son père, qui avait été autrefois ministre; d'autres, bonnes gens pour qui l'honneur et la réputation de leurs contemporains sont toujours choses sacrées, relevaient le sourcil d'un air important et disaient tout bas, pour paraître fins, à qui voulait les entendre : « Cela ne nous surprend nullement; il y a longtemps que nous avions deviné l'avenir réservé à Fernow.... Jeune, beau, bien vu dans tous les cercles, excellent cavalier, danseur infatigable.... hum! hum! » De leur côté, de nobles dames sur le déclin de

l'âge, qui commençaient à penser avec quelque amertume que le mariage est le lot propre et véritable d'une jeune fille et que les soirées et les bals ne sauraient occuper le cœur bien longtemps, des dames enfin qui, malgré la plus pure noblesse, en dépit de quinze ou seize quartiers, se voyaient forcées néanmoins de renoncer à augmenter d'un nouvel anneau cette honorable chaîne, qui traitaient de mésalliance l'union d'un baron avec une simple demoiselle noble, mais non titrée, ou d'un comte avec une baronne, ces dames, dis-je, avaient une tout autre façon d'expliquer la faveur soudaine de M. de Fernow. Qu'est-ce que c'était que M. de Fernow? Son arrière-grand-père s'appelait M. Fernow tout court. Son grand-père, le père du ministre défunt, avait été doté, il est vrai, d'une baronnie, mais il avait épousé une jeune fille dont la noblesse était au moins fort douteuse. Son petit-fils ferait-il mieux? Au contraire. Ah! elles savaient pertinemment à quoi s'en tenir sur la cause d'un avancement si subit. M. Kindermann avait une fille unique, qu'il voulait faire passer de l'antichambre dans le salon Voilà tout.

Ces explications, cela va sans dire, ne manquaient pas de provoquer un fou rire de la part d'une douzaine de dames de la cour, qui, d'ennemies mortelles qu'elles étaient jusque-là, devinrent tout à coup amies intimes et formèrent entre elles une étroite alliance pour prévenir, s'il était possible, un tel scandale.

Le chambellan, comme on le peut penser, avait été tenu exactement au fait de tous ces dires et de toutes ces conjectures; et en réfléchissant sur tout cela il se distrayait d'autant de son ennui. Cet ennui pourtant prit bientôt de telles proportions, devint si écrasant, qu'il n'avait par moments d'autre ressource, pour le secouer un peu, que de marcher à pas précipités dans sa chambre, les mains derrière le dos, en poussant de profonds soupirs, comme un homme presque au désespoir.

Or, dans un de ces moments, il s'était approché de la fenêtre de sa chambre de derrière et s'était mis à regar-

der mélancoliquement dans la rue sombre, qui s'offrait à sa vue de ce côté. Plus d'une fois déjà il lui était arrivé de remarquer dans la maison en face le frais visage d'une jeune fille, qui, fréquemment assise près de sa croisée, ne manquait jamais de lui jeter un coup d'œil à la dérobée, à chaque mouvement un peu extraordinaire qu'il faisait. Quand on s'ennuie, on s'accroche à tout. Le chambellan de Wenden résolut donc, en homme fort ennuyé qu'il était, d'ouvrir un siége en règle devant cette maison et plus particulièrement devant cette croisée. Rose d'ailleurs en valait la peine, comme il dut se l'avouer, lorsque, le matin suivant, il ouvrit sa première parallèle et pointa une batterie de tir consistant en une lorgnette d'opéra colossale, au moyen de laquelle il vit à deux pas de lui sa jolie voisine. Par Dieu! où avait-il donc eu les yeux jusque-là? Quelle admirable créature! Et avec cela, habile ouvrière, parfaitement élevée. Ce dernier compliment lui vint aux lèvres, au bout de quelques heures. Rose ne lui jeta d'abord qu'une timide et rapide œillade; mais elle s'accoutuma peu à peu à se laisser regarder par lui; que dis-je? elle s'enhardit à sourire. Se tenait-il à sa fenêtre dans une attitude mélancolique, elle riait tout à fait, relevant sa jolie tête, chaque fois qu'il portait à ses lèvres en soupirant un petit bouquet de violettes. Or, il faisait de ces fleurs une consommation incroyable depuis sa réclusion. Qui elle était, comment elle s'appelait, il l'avait su dès le soir du premier jour; et le 'endemain il avait envoyé à ses nombreux amis de charmants petits étuits à cigares en paille tressée, si bien que quelques-uns supposèrent qu'il venait sans doute d'hériter d'un vieil oncle de Florence, qui avait tenu un assortiment d'ouvrages de ce genre.

S'il avait lieu d'être pleinement satisfait des premiers travaux de siége qu'il avait dirigés de la façon susdite contre la belle Rose, il n'était pas cependant sans quelque crainte de lire trop à fond dans ses grands yeux bruns. Le chambellan de Wenden avait le cœur sensible. Il croyait qu'il n'y avait rien de plus ridicule au monde

qu'un amour non partagé, et son expérience personnelle l'avait plus d'une fois forcé de reconnaître que ces belles jeunes filles de la bourgeoisie ont de temps en temps le diable au corps. Il gardait les arrêts depuis quatre jours déjà, lorsque, par une rencontre singulière, le baron Rigoll vint lui montrer l'admirable photographie de la belle Rose. Il sentit alors avec effroi qu'il était presque devenu jaloux. Cependant Son Excellence lui ayant protesté haut et ferme qu'elle avait acquis ce portrait dans les vues les plus innocentes, et seulement pour le mettre sous les yeux d'une dame, une telle assurance le calma. Mais ce qu'il ne put supporter, ce fut d'avoir été réellement ému et troublé, surtout lorsqu'il put se convaincre clairement, dans une circonstance toute particulière, de l'impression qu'il avait produite sur le cœur de la jeune fille. Il était à sa fenêtre, ou plutôt il s'appuyait contre un des panneaux de la croisée dans une attitude pittoresque. C'était midi environ, et non-seulement il observait la photographie en question, mais encore il la comparait de point en point avec l'original, c'est-à-dire avec Rose qui, juste à ce moment, était visible en face de lui. Il rendit alors le portrait au baron avec une pantomime des plus expressives. C'était comme s'il eût dit au baron : « Emportez ceci, mais vous m'emportez le cœur avec. »

Là-dessus, il jette à la malheureuse fille un regard véritablement déchirant. Aussitôt celle-ci — effet, selon lui, d'une tendre sympathie — tressaille, détourne la tête, pour s'assurer évidemment que personne n'est témoin de l'émotion qu'elle éprouve. Puis, armé de sa lorgnette, il la voit se retirer toute pleurante au fond de sa chambre — divine créature! — Mais, au fait, c'était précisément le moment où Henri Boehler, blessé au cœur, sortait de chez elle et regagnait son atelier.

Dans cette même journée, le chambellan de Wenden avait invité quelques amis à dîner avec lui, leur annonçant expressément pour tout régal une soupe de malade, de la tisane d'orge et de la compote de pommes. En conséquence, il avait, vers quatre heures et demie, fait une

toilette exquise, s'était assis sur son fauteuil près de la fenêtre que nous connaissons, tout cela pour ouvrir contre sa belle voisine un nouveau feu à l'aide d'une cravate blanche irréprochable et d'un collier d'ordre autour de son cou. Mais sa charmante ennemie ne se laissa presque pas voir ; une fois seulement elle s'approcha de sa croisée, mais en revanche, comme il appuyait la main sur son cœur en signe de prostestation d'amour passionné, elle lui sembla profondément atteinte, soupira visiblement et disparut, après lui avoir décoché un regard plein de promesses.

Le valet de chambre annonça le major Fernow, et le baron de Wenden rentra dans son petit salon pour recevoir son ami. Fernow vint à lui en souriant, et lui tendit la main.

« Tu vas bien, n'est-il pas vrai ? lui dit-il. Son Altesse, que j'ai eu l'honneur d'accompagner aujourd'hui dans une promenade à cheval, m'a dit expressément que tu devais te ménager, si tu voulais être à même de sortir d'ici à quelques jours.

— Son Altesse t'a dit cela réellement ? répondit Wenden. Eh bien ! je suis infiniment reconnaissant à Son Altesse de ses attentions persévérantes pour ma santé. Tu voudras bien le lui dire de ma part, et puisque tu es si savant dans sa confiance, je te serais obligé d'ajouter que je ferai tout mon possible pour me préserver désormais de ces sortes de petites indispositions.

— Tu veux que je lui dise cela réellement ?

— Oui, tu m'obligeras par là infiniment, mon cher ami. Cependant il me vient à l'esprit que je promets peut-être un peu trop. Connais-je bien, après tout, la cause de ma maladie ? Et toi, la connaîtrais-tu par hasard ? »

Le major fit un petit mouvement d'épaules.

« Le diable la connaît sans doute, — quant à moi, je n'en sais pas le premier mot, continua le chambellan en rajustant d'un air contrarié sa cravate blanche. Et le pis est que je n'ai pas la moindre idée des précautions que je dois prendre pour me garder dorénavant de cette....

maladie d'écolier. — Oui, tu peux sourire tant que tu voudras, mais tout cela est une fâcheuse histoire, et, raillerie à part, sois assez bon pour me donner un point fixe, pour me suggérer une idée, afin que je sache ce que je dois faire et ne pas faire pour ne plus paraître à l'avenir indisposé aux yeux du régent.

— Toi, un philosophe, un penseur! répliqua gaiement Fernow. Tu me demandes un conseil, à moi, le simple des simples!

— Aie donc un brin de franchise avec moi, Fernow, dit Wenden en secouant la tête de côté avec un mouvement de vivacité. Ma maladie est une énigme pour moi, je te le jure. Dans la vie ordinaire, si je sais par expérience que mon estomac ne peut supporter les huîtres ni les truffes, je ne mange ni des unes ni des autres; si le champagne m'est contraire, je n'en bois pas; si la bise me fait mal, je m'habille chaudement. Mais pour ce que je dois faire afin de ne pas devenir malade aux yeux du régent, pour cela, sur mon honneur, je n'en ai pas la moindre idée. »

M. de Fernow caressait ses moustaches noires, sans répondre, et regardait le plafond.

« Encore une fois, Fernow, sois franc, continua M. de Wenden. Dis-moi ce que tu peux me dire. Tu sais que je suis homme à comprendre, sans qu'il y ait besoin de mettre les points sur les i.

— Ce que je puis, je le veux bien faire, répliqua le major. Voyons donc un peu entre nous ce qui pourrait se rapporter à l'accident qui t'arrive. »

Et, posant la main sur son front, il parut réfléchir profondément.

« Oui, oui, ce serait possible, dit-il après une pause d'un instant. Sais-tu, mon cher Wenden, qu'il y a des gens qui ne peuvent supporter le parfum des fleurs, des gens à qui ce parfum agace les nerfs?

— Ah! je comprends.... Moi, par exemple, j'ai à me défier de certaines fleurs, dans lesquelles on cache de petits billets. N'est-ce pas ton avis?

— Si les petits billets, cachés dans de certaines fleurs, sont pour quelque chose dans ton indisposition, au fait, je n'oserais le décider. Mais tu me comprendras.

— Oh! parfaitement.

— Peut-être y a-t-il encore d'autres choses qui ne sont pas bonnes pour ta santé.

— Ah! d'autres choses encore?

— C'est du moins mon avis. Moi-même, qui jouis d'une santé parfaite, j'ai pourtant éprouvé plus d'une fois que les vastes salles du château, particulièrement à une heure avancée de la soirée, renferment un air humide et malsain pour quelqu'un qui serait sujet aux maux de gorge.

— Et de toutes ces salles, les plus dangereuses sans doute, reprit vivement Wenden, sont celles qui conduisent aux appartements de la princesse Élise.

— Si elles le sont plus ou moins à de certaines heures, c'est ce que je n'oserais décider; toujours est-il....

— La cause est entendue, dit le chambellan en lui coupant brusquement la parole avec humeur. Fernow, Fernow, tu es devenu en peu de jours un avocat tout à fait madré.

— Cela ne doit pas t'étonner, répliqua le major, lorsqu'un penseur comme toi s'est donné la peine de me développer ses précieuses théories pendant une longue après-midi de dimanche. »

Le valet de chambre annonça Son Excellence le grand veneur, M. le baron Rigoll. Celui-ci toussa légèrement à plusieurs reprises, en traversant l'antichambre, mais il s'arrêta court à la porte du salon, dans une attitude affectée. En d'autres termes, Rigoll jouait la surprise et l'inquiétude. Jetant le haut du corps en arrière, il étendit ses deux bras de côté et d'autre en s'écriant:

« Est-ce une plaisanterie, mon cher ami? Vous m'avez invité à un dîner de malade, une soupe légère, de la tisane d'orge, que sais-je? de la compote de pommes, horreur! J'espère bien que ce n'était pas sérieux, autrement je me verrais forcé de me repentir d'être venu jusqu'ici. J'ai, pour vous, quitté de fort bonne heure Mlle de Rip-

perda, ma fiancée. Que diable! encore faudrait-il savoir pourquoi.

— Tranquillisez-vous, Excellence, dit en riant le chambellan visiblement flatté de la gracieuse plaisanterie du baron. Bien que je doive vous supplier d'avoir égard à la cuisine d'un malade, nous trouverons pourtant bien encore quelque chose qui convienne à l'appétit d'un homme bien portant comme vous. »

Son Excellence tenait un petit paquet à la main. Ce paquet avait l'air d'un livre grand in-octavo. Elle le remit au valet de chambre, en le recommandant à tous ses bons soins. Alors seulement il parut remarquer le major, qui, les mains derrière le dos avec son chapeau, et les jambes croisées, regardait les poses et les mines de ce singulier personnage.

« Ah! monsieur de Fernow! dit le baron Rigoll; et ce sourire désagréable qui nous est connu fit grimacer sa figure.

— J'ai eu déjà l'honneur de présenter mes compliments à Votre Excellence, repartit le major, et je me permettrai maintenant de m'informer de l'état de votre santé.

— Parfaite, mille remercîments, extraordinairement bonne. J'ai besoin du reste qu'il en soit ainsi. Mais sur ce point personne au monde ne doit s'inquiéter.

— Votre Excellence est du moins digne d'envie, » répliqua M. de Fernow avec le plus grand calme.

Le valet de chambre annonça encore trois amis du maître de la maison, fort connus aussi du major et du grand veneur. On entra, on échangea des poignées de main, on déposa les chapeaux, qui sur un fauteuil, qui sur un divan; on trouva que le chambellan avait bien bonne mine pour un malade, puis on parla de la pluie et du beau temps, d'une promenade à cheval, d'une soirée, on jeta dans la glace, à la dérobée, un regard satisfait. Enfin, le domestique ayant dit à voix basse que le dîner était servi, on passa dans la salle à manger; on prit place autour de la table dressée avec un goût exquis. Le dîner

était excellent : mets variés et choisis, sauterne, bordeaux, vin du Rhin, tous vins de premier choix; rien ne manquait. Pour finir, selon l'usage, un dessert de fruits glacés, avec champagne et tokay, sans parler de l'entrain des convives qui ne cessèrent, pendant tout le repas, de causer, de rire et de plaisanter.

Bien que l'on fût déjà aux premiers jours du printemps, on endurait pourtant encore un petit feu, le soir, dans les appartements. Aussi tous nos convives éprouvèrent-ils une sensation délicieuse de bien-être, lorsque le chambellan les conduisit, au sortir de table, dans son petit cabinet de travail, doucement chauffé par un feu de cheminée, autour duquel étaient rangés six fauteuils très-bas, à roulettes, ce qui permettait de les faire aller à droite ou à gauche, à l'aide du moindre mouvement, et facilitait d'autant la conversation.

Le confortable du lieu, la gaieté de l'entretien qui s'engagea au milieu de la fumée des cigares et de l'arome du café, retinrent la compagnie plus longtemps que d'habitude, et il était fort tard, lorsque chacun prit congé de l'amphitryon, à l'exception du grand veneur.

Comme le chambellan revenait de l'antichambre où il avait accompagné ses amis, il trouva le grand veneur debout près de la table, un livre à la main. Bien que ce livre fût ouvert, Son Excellence ne le lisait point, mais regardait plus loin fixement, comme sous l'empire d'une méditation profonde. Sa figure n'avait plus l'expression de gaieté railleuse qui ne l'avait point quitté pendant et après le dîner. Son front s'était voilé d'un nuage de noirs soucis, ses lèvres contractées laissaient à peine entrevoir à leur extrémité un sourire de dédaigneux sarcasme.

En entendant venir le chambellan, il jeta le livre sur la table, et se tournant vers son ami :

« Enfin nous sommes seuls ! » lui dit-il.

Puis il ajouta d'un ton vif et presque piqué:

« Baron, je vous admire. Avec une habileté comme la vôtre, vous ne pouvez manquer de fournir une belle carrière. »

M. de Wenden le regarda d'un air quelque peu surpris.

« En vérité, je ne comprends pas Votre Excellence, répondit-il d'un ton qui marquait tout son étonnement. Vous êtes assez bon pour parler de mon habileté, mais pour l'amour de Dieu, je vous en prie, vous voyez où mon habileté m'a conduit — à garder les arrêts dans ma chambre sur parole !

— Et c'est précisément en quoi j'admire votre prudence, s'écria le grand veneur qui allait et venait par la chambre d'un air animé. Vous ne vous êtes pas laissé séduire par le doux chant de la sirène. Elle vous a tendu son hameçon doré ; vous vous y êtes légèrement égratigné le bec, mais le destin, dans la personne de votre ami Fernow, vous a préservé d'y mordre tout à fait.

— Décidément je ne comprends pas Votre Excellence.

— Il n'est pourtant pas malaisé de me comprendre. Comme je vous l'ai déjà fait observer, vous avez eu la sagesse de vous retirer ici dans la solitude, et par là vous avez échappé au piége que l'on se disposait à dresser contre vous. Moi, au contraire, je suis à m'y débattre des pieds et des mains, comme une pauvre mouche dans une toile d'araignée. »

Et, à l'appui de sa comparaison, Son Excellence se mit à remuer les pieds et les mains avec une extrême vivacité.

« Pourrais-je bien vous prier, continua le baron Rigoll, de me faire remettre par votre valet de chambre le petit paquet que je lui ai confié tout à l'heure? Croyez-moi, mon cher ami, ajouta-t-il en voyant M. de Wenden agiter la sonnette avec un haussement d'épaules et le regarder fixement d'un air de surprise et presque d'effroi, croyez-moi, les mille millions de diables de l'enfer sont déchaînés dans le château. »

Le chambellan exprima sa surprise par une pantomime énergique.

« Je vous assure, cher Wenden, reprit le baron Rigoll, c'est le plus prudent tour de toute votre vie de vous être fait mettre aux arrêts dans vos appartements. Si seule-

ment j'en avais fait autant, il y a huit jours! Oh! les intrigues, les intrigues de femmes! Vous savez ce qui me lie à la princesse. Mon mariage avec Mlle de Ripperda est publiquement annoncé. Je m'intéresse vivement à cette belle jeune fille. D'autre part, je serai fort heureux de l'épouser, et je ne veux ni ne puis faire autrement. Car, si maintenant je me rétractais, il n'y aurait pas assez de risées de tous les côtés sur le refus que le vieux baron Rigoll aurait essuyé de la jeune demoiselle de Ripperda. »

A ces mots, il jeta un rapide coup d'œil dans la glace, après quoi, fort peu satisfait sans doute de ce qu'il avait vu, il se laissa tomber sur un fauteuil d'un air des plus maussades.

Cependant le valet de chambre avait apporté le petit paquet demandé. Son Excellence en déchira l'enveloppe d'une main émue et tendit, sans le regarder, à Wenden, l'un des deux portraits qu'elle contenait.

« Une photographie de vous? Parfaitement réussie! ma foi! dit M. de Wenden.

— Ah! je me suis trompé! s'écria Rigoll. C'est ce portrait-là que je voulais vous montrer. Connaissez-vous la personne? »

Le chambellan regarda longtemps le portrait et avec beaucoup d'attention. Puis il se couvrit les yeux avec la main et réfléchit quelques instants.

« J'ai vu cette tête quelque part, fit-il alors. Mais je ne saurais dire si c'est la personne même que j'ai vue, ou seulement un portrait d'elle.

— Peut-être l'un et l'autre. Rappelez vos souvenirs. »

M. de Wenden regarda le grand veneur d'une façon toute particulière, mais on pouvait bien lire dans ses yeux qu'il sondait les derniers replis de sa mémoire.

« Oui, oui, dit-il enfin, cette figure m'est connue. Je l'ai vue, ce me semble, il n'y a pas longtemps. »

Son Excellence fit un petit mouvement de tête en signe d'assentiment.

« Seulement je me représente cette tête, continua Wen-

den, couverte d'une pièce d'étoffe, comme ont coutume d'en porter les Bédouins dans leurs courses à cheval à travers le désert, et au lieu de ce paletot, mes souvenirs me rappellent un burnous.... Par Dieu! c'est cela même, oui, j'y suis maintenant. »

Et, courant à sa bibliothèque, il l'ouvrit en toute hâte, y prit un livre fort élégamment relié, d'où il tira le même portrait qu'il mit sous les yeux du grand veneur. Celui-ci fit un nouveau mouvement de tête, et cette fois d'un air très-contrarié.

« Le duc Alfred de D...! s'écria le chambellan du ton de la plus vive surprise. Mais il est ici, dans la Résidence, je l'ai vu tout dernièrement à.... où donc était-ce? enfin, dans je ne sais plus quelle société.

— Oh! certes, dans la meilleure société possible. Le duc était ici-même, dans cette chambre, sur ce même fauteuil, où j'ai maintenant l'honneur d'être assis.

— Le comte Hohenberg?

— Le comte Hohenberg. »

Ils se regardèrent un instant tous deux, comme s'interrogeant mutuellement. Il était facile de lire sur les traits du chambellan qu'il se perdait dans ses conjectures. Au contraire, à voir le calme fatal de la contenance de Rigoll, on devinait que Son Excellence savait le mot de l'énigme et que, s'il se taisait, ce n'était que par ménagement et pour ne pas effrayer Wenden par une révélation trop soudaine.

« Mais pour l'amour de Dieu, Excellence, que signifie cet incognito du duc pendant son séjour parmi nous? Car, que personne à la cour ne se doute de sa présence, c'est parfaitement évident. Vous avez un sourire étrange. En saurait-on donc quelque chose, et aurait-on quelque raison de la tenir secrète?

— Qu'il y ait des personnes de la cour instruites de ce secret, de ce secret dangereux, nous en sommes une preuve l'un et l'autre. Nous appartenons aussi à la cour, je pense, vous et moi.

— Je vous prie en grâce, Excellence, de vouloir bien

m'excuser. C'est de vous que je tiens la première nouvelle de toute cette affaire.

— Parce que vous avez eu l'insigne habileté de vous faire coucher sur la liste des malades.

— L'affaire en question se lie-t-elle donc à l'histoire du petit billet que vous savez? demanda Wenden avec une tension extrême d'esprit.

— Précisément.

— Ainsi, c'était pour me demander mon assistance, pour me donner quelques instructions, que la princesse m'avait indiqué la mystérieuse audience de l'autre soir?

— Oui, cette audience dont vous vous êtes laissé priver par votre ami M. de Fernow. Oh! vous avez adroitement joué votre rôle, avec une finesse admirable!

— Mais je vous assure que ce serait pour moi un vrai bonheur de pouvoir offrir, sans condition, mes services à la princesse.

— Et c'est à moi que vous le dites! s'écria le grand veneur. A moi, que vous voyez en ce moment presque au désespoir de m'être livré — pardonnez-moi le mot — corps et âme à la princesse? »

Il s'était, en disant cela, levé brusquement et avait desserré sa cravate, comme un homme qui étouffe.

Quant au chambellan, bien qu'il s'efforçât d'avoir l'air de comprendre, il dut s'avouer à lui-même qu'il eût été plus conforme à la situation de paraître entièrement stupéfait; car il ne s'expliquait pas du tout les craintes et l'embarras du grand veneur. Sa tête se perdait dans un chaos de conjectures.

Le baron Rigoll, à bout de force, s'était de nouveau renversé sur son fauteuil, et il restait là, les mains croisées, uniquement occupé à faire tourner ses pouces.

« Comme j'ai une ferme confiance en vous, dit-il après une pause assez longue, et que peut-être aussi je puis avoir besoin d'un aide, je veux vous conter toute l'affaire. Mais, mon cher Wenden, songez-y bien, cette affaire, mal rapportée et en un lieu inopportun, peut avoir les plus graves conséquences.

— Pour vous, Excellence?

— Oui, mais aussi pour quiconque s'y trouvera mêlé.

— En ce cas, ma maladie risquerait fort de traîner en une longueur infinie, voire même de devenir, comme on dit, une maladie chronique.

— Ne plaisantez pas. C'est précisément votre maladie, survenue avec un à propos si extraordinaire, qui me convainc de l'habileté avec laquelle vous saurez traiter notre affaire. Quand on s'engage dans les intrigues d'une dame, telle que la princesse Élise, on joue son *va tout*.

— Jouons donc, dit résolûment le chambellan. Comme je l'ai vu par l'exemple de Votre Excellence, vous avez eu déjà, dans le cours du jeu, un coup de fortune. Peut-être serai-je aussi heureux. »

Le grand veneur comprima un léger soupir.

« Donc, reprit-il, le duc est ici, vous le savez. Je l'ai connu assez intimement autrefois. Aussi est-ce à moi que l'on a pensé maintenant pour la plus dangereuse des commissions.

— Et que veut le duc? demanda Wenden avec une vivacité qui touchait à l'impatience.

— Ce qu'il veut? Eh bien! rien de plus, rien de moins que ceci : épouser la princesse Élise.

— Mille tonnerres! s'écria Wenden en reculant d'un pas.

— Et cette négociation, c'est moi qui dois la conduire, reprit le baron Rigoll en passant légèrement sa main sur son front. Je me suis occupé des correspondances nécessaires et j'ai invité le duc à venir ici.

— Et tout cela à l'insu de Son Altesse le régent? demanda Wenden en appuyant sur les mots.

— Cette question, mon cher, répondit Rigoll avec impatience, cette question me prouve combien vous connaissez peu la princesse Élise. A-t-elle jamais aimé à conduire une affaire par les voies directes et au grand jour? Pour moi, je ne puis me souvenir qu'elle en ait mené une seule de cette façon-là, et elle serait elle-même fort en peine de dire autrement. Maintenant, mettez-vous

à ma place. Le duc a eu l'idée, idée romantique et fort belle assurément, de connaître secrètement la princesse; il est donc ici, vous le savez, mais cette maudite affaire ne veut pas faire le moindre pas en avant.

— Pourquoi cela?

— Cher Wenden, ne prenez pas mal ce que je vais vous dire. Vous me questionnez comme un enfant, et non comme un chambellan qui vit depuis des années à la cour. Pourquoi?... Parce que la princesse s'est mis en tête à présent de ne pas pousser l'affaire plus loin, mais de la faire traîner en longueur ou plutôt de ne pas la mener à fin.

— Et le duc, le voit-elle souvent?

— Si elle le voit souvent? Elle ne l'a pas vu même une seule fois depuis qu'il est ici. Elle veut avoir son portrait, lui donner le sien en échange, après quoi elle se décidera peut-être à se rencontrer avec lui, Dieu sait de quelle façon pleine de mystère. Maintenant, vous savez de point en point l'histoire de mes souffrances. Je suis entre deux feux, et je ne pense pas qu'un homme de bon sens puisse me faire un crime, si parfois je m'abandonne à un entier désespoir. Mais je me suis fait un serment solennel, continua-t-il en se levant de nouveau. Oui, que cette affaire tourne à bien, et je sais bien ce que je ferai. Je me marierai tout aussitôt, sans le moindre bruit; puis je voyagerai quelque temps, attendant avec résignation que les choses se débrouillent ici.

— Oh! Votre Excellence a un avenir vraiment digne d'envie, dit le chambellan d'un air rêveur.

— Mais avant d'en arriver là, j'ai un abîme sous les pieds, un abîme affreux où je risque de périr corps et biens.

— Et cet abîme, Votre Excellence me fait l'amitié de m'y entraîner avec elle, répondit en riant M. de Wenden.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, reprit le grand veneur après une courte pause, pendant laquelle il était allé se mettre à la fenêtre, les bras croisés. Mais, par Dieu! deux hommes comme nous ne sont pas si fa-

ciles à renverser. Nous saurons, j'imagine, nous construire un pont magnifique qui nous conduira sur un terrain plus solide.

— Le pont du bonheur, répliqua le chambellan tout pensif; oui, pourvu que le moment favorable ne nous ait point échappé! Et la princesse, continua-t-il après un silence de quelques instants, la princesse désire-t-elle que je sois instruit de cette affaire?

— Comment en douter? repartit Rigoll, non sans quelque embarras. Vous avez ses bonnes grâces et elle vous aurait certainement tout confié l'autre soir.... Puis-je compter sur vous? »

Le chambellan avait fait un tour dans la chambre; il luttait avec lui-même. Il connaissait le grand veneur, et plus il le connaissait, plus il se défiait de toute cette intrigue.

Évidemment, s'il y eût eu quelque chose à gagner, le baron Rigoll n'eût pas songé à prendre un associé. D'ailleurs, il se souvenait fort bien de cette soirée où il l'avait rencontré au château. Ils suivaient alors le même chemin tous les deux et se dirigeaient l'un et l'autre vers les appartements de la princesse Élise, et le baron alors, dans le premier moment de sa surprise, ne lui avait fait rien moins que bon visage....

Cependant, l'hésitation de M. de Wenden à répondre ne paraissait pas du tout plaire au baron Rigoll.

« Eh bien! cher Wenden, lui dit-il d'un ton un peu vif en se tournant vers lui, comment dois-je prendre votre silence? Vous m'avez demandé mon secret, vous m'avez tranquillement laissé tout vous dire, et maintenant que vous savez tout, vous montrez une hésitation dont j'ai presque lieu de m'inquiéter.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit M. de Wenden enfin décidé. Au nom de Dieu, dites à la princesse que je suis entièrement à son service, et faites-moi savoir ce que je dois faire. »

Le grand veneur sembla respirer plus librement. Il tendit la main au chambellan et lui répondit :

« Je vous remercie cordialement et je saurai reporter à qui de droit l'hommage de votre dévouement. Mais maintenant, avant tout, il faut vous guérir. Vous vous ferez annoncer demain chez la princesse, elle vous mettra au courant de la situation, et je compte sur votre éloquence persuasive pour la décider à nous donner enfin une réponse raisonnable que nous puissions communiquer au duc.

— Je n'y manquerai pas, fit Wenden. Aussitôt que je pourrai sortir, ajouta-t-il avec intention, et que la princesse daignera me recevoir, je ferai tout mon possible.

— Dieu soit loué! je vois enfin luire un peu de clarté dans ces ténèbres, dit le grand veneur après avoir tiré sa respiration du fond de sa poitrine. Estimez-vous heureux de pouvoir rester tranquille à cette heure dans votre appartement. Quant à moi, j'ai encore un point à traiter avec le duc, et je crains fort d'avoir à essuyer de lui quelques mots piquants. Au revoir donc, à demain, ajouta-t-il en lui tendant la main; à la vie et à la mort!

— A notre bon succès, » répondit M. de Wenden; ils se séparèrent.

Le grand veneur se jeta dans con coupé et, pendant tout le trajet jusque chez lui, il ne cessa de penser à l'entretien qu'il venait d'avoir, se disant pour conclusion à lui-même : « Advienne que pourra! Je crois, ma foi! avoir trouvé un bon paratonnerre. »

Quant au chambellan, il regarda par la fenêtre, et quand il vit l'équipage de Son Excellence disparaître à l'angle de la rue, il se frotta les mains. « Voilà, pensa-t-il, une communication qui pourrait contribuer à faire cesser tout d'un coup mon indisposition. Arrière toutes ces intrigues! Elles m'ont mal réussi. J'aviserai, selon l'état des choses, à demander par écrit une audience au régent. »

CHAPITRE XI.

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

Quand le major de Fernow eut quitté la maison de son ami de Wenden, il trouva que la soirée était délicieuse. Il faisait bien un peu frais, mais il n'y prit pas seulement garde, échauffé qu'il était par les douces images que sa rêverie faisait voltiger autour de lui et dont le point central était toujours *Elle*. Comme il se sentait heureux d'avoir avec cette idole de son cœur un secret commun, un secret si charmant! Sans doute, il ne l'avait vue que bien rarement depuis cette mémorable soirée, il n'avait eu avec elle, à vrai dire, aucun entretien, à moins qu'on ne donne ce nom à ces quelques mots échangés au sortir de table, quand il lui demandait par exemple : « Irez-vous ce soir à l'Opéra? » et qu'elle lui répondait : « Je compte y aller en effet. » Mais en revanche il s'était établi entre eux deux un système si complet de signes télégraphiques qu'ils échangeaient ensemble et comprenaient avec la plus grande facilité les plus longues dépêches. L'amour est, en ceci, doué d'une force terrible d'invention, terrible pour les maris, les pères, les mères, les tuteurs, en un mot, pour tous les mentors, quels qu'ils soient et de quelque nom qu'on les nomme. Entre deux jeunes gens qui s'aiment et se comprennent, tout a un sens, une signification précise. Prend-elle son éventail de la main droite ou de la main gauche, se gratte-t-elle le front, passe-t-elle la main sur ses cheveux, s'appuie-t-elle la tête sur l'un ou l'autre bras, sourit-elle à sa voisine ou cause-t-elle sérieusement avec elle, ce sont là autant de signes à l'adresse de l'amant et que l'amant comprend. Il en va de même pour lui. Qu'il tire vivement

son mouchoir de poche à deux ou trois reprises, qu'il s'accoude un instant, comme plongé dans une réflexion profonde, qu'il tressaille ensuite tout à coup, qu'il regarde l'heure, qu'il ôte un gant ou qu'il les ôte tous deux, rien de tout cela n'échappe à la sagacité de celle qu'il aime. Et cette langue, comment s'apprend-elle? A l'insu de l'un et de l'autre, et nous pourrions dire par instinct.

Pour revenir à M. de Fernow, il n'avait point encore, à vrai dire, songé aux suites possibles de sa liaison avec Mlle de Ripperda. C'était sous de certains rapports, un de ces heureux caractères à qui les douces joies du présent suffisent, et qui se résigne à ignorer complétement ce que leur réserve l'avenir. Que lui eût-il servi d'ailleurs de se creuser la tête à ce sujet? Dans l'état actuel des choses, il n'y avait qu'un événement inespéré qui pût lui aplanir le chemin, qu'un miracle qui pût le conduire au bonheur. Eh bien! ce miracle, il l'espérait au nom de son amour.

Il arriva bientôt devant le château ducal et entra dans les jardins qui y attenaient d'un côté. Du haut de ces jardins on avait sur toute la ville et les campagnes d'alentour une vue vraiment ravissante. Le terrain, en cet endroit, était un ancien bastion qui avait appartenu jadis aux fortifications du château et que l'on avait conservé précisément à cause de la perspective admirable dont on y jouissait.

Bien que le soleil fût déjà couché depuis longtemps, le ciel était encore si clair que l'on pouvait distinguer fort nettement une bonne partie des campagnes environnantes. Le mince croissant de la lune, qui était alors à son premier quartier, planait à l'ouest sur un noir massif de pins élancés....

Le major se crut d'abord seul, du moins il ne remarqua personne. Ce ne fut que lorsqu'il s'approcha tout près du parapet qu'il aperçut à deux pas de lui un homme assis qui lui avait été caché jusque-là par le tronc d'un gros arbre. Qu'il se rencontrât quelqu'un là, la chose n'était nullement extraordinaire, aussi

M. de Fernow ne s'en inquiéta-t-il pas autrement, et s'appuyant contre un des arbres voisins, il s'amusa à contempler les massifs d'arbustes qui étaient à ses pieds. Son voisin sembla suivre d'abord avec un véritable intérêt le disque d'argent qui s'élevait à l'horizon. Cependant, s'arrachant bientôt à cette contemplation pour regarder le nouveau venu, il le salua d'un coup de chapeau et d'un bonsoir amical.

M. de Fernow le remercia et jeta les yeux sur lui. C'était un homme décemment vêtu, jeune, de mine avenante, avec de jolis traits. Il avait le bras droit passé autour d'une des tiges de la grille de fer qui surmontait le parapet; et, comme il le regardait de son côté, leurs yeux se rencontrèrent, d'où le jeune homme prit occasion de dire tout naturellement :

« Voilà une belle soirée, une vraie soirée de printemps.

— Une soirée fort agréable, en effet, repartit le major, et la conversation en fût sans doute restée là, si l'étranger n'eût remarqué que l'officier, regardant son cigare éteint, était sur le point de le jeter par-dessus le parapet.

— Désirez-vous du feu? lui demanda-t-il.

— Volontiers, » dit le major, non sans quelque surprise de l'offre amicale du jeune inconnu.

Celui-ci, tirant alors de sa poche un petit étui, frotta vivement une allumette dont la flamme petillante parut à peine vaciller, tant l'air était calme. M. de Fernow jeta l'allumette après s'en être servi; mais elle brûlait encore, et le jeune homme se pencha en dehors de la grille pour la voir brûler.

« Voyez comme elle brille encore là-bas, dit-il; on dirait un ver luisant, et j'ai une passion pour les vers luisants. »

Cette remarque fit sourire le major. Elle lui rappelait certain soir de mai, où l'on était allé se promener, au sortir de table, dans les jardins d'Eschenburg. Il se trouvait par hasard à côté de Mlle de Ripperda. Ils aperçurent ensemble un petit ver luisant dans le gazon, et tous deux ils voulurent le prendre en même temps, d'où

il s'ensuivit que les cheveux d'Hélène, humides de rosée, effleurèrent sa joue qui brûlait. Or il n'y a pas de contact au monde plus dangereux que celui-là. Pour lui, ce fut comme si une étincelle électrique lui fût tombée sur le cœur, et il se sentit si doucement atteint, que maintes fois depuis il avait essayé, mais toujours en vain, de se procurer l'occasion d'une émotion semblable. Par malheur il ne trouva pas de vers luisants de sitôt, ou quand il en vit un plus tard, il était seul; la belle demoiselle n'était pas en ce moment à ses côtés.

Fut-ce l'effet de cette remarque du jeune inconnu sur les vers luisants, fut-ce pour le remercier de l'empressement qu'il avait mis à lui donner du feu, toujours est-il que le major n'eut rien de plus pressé que de lui offrir un cigare, et que celui-ci l'accepta après un peu d'hésitation, en se levant de sa place et ôtant son chapeau avec une respectueuse politesse.

Un instant après, les deux cigares brûlaient et M. de Fernow, qui n'était point fâché de se distraire un peu des mille préoccupations qui assiégeaient son esprit et de causer de choses indifférentes, s'assit sur le parapet à côté de son nouvel ami.

La conversation n'est pas facile à lier avec une personne qui nous est tout à fait étrangère. Ce fut donc par manière d'essai que M. de Fernow dit au jeune inconnu :

« Ainsi vous vous intéressez aux vers luisants? Vous aimez sans doute tout ce petit monde, et vous êtes peut-être ce que l'on appelle un collectionneur d'insectes?

— Non, cela me répugne, répondit l'étranger. Je ne pourrais pour rien au monde me décider jamais à embrocher avec une épingle ces innocentes créatures. Et d'ailleurs un ver luisant ainsi embroché ne signifie plus rien. Une fois mort, il a perdu sa lueur charmante, et n'a plus rien que de fort triste.

— Oui, fort triste assurément, fit le major pour ne pas laisser mourir l'entretien. A quoi tient donc, ajouta-t-il pour le même motif, votre passion pour ces coléoptères?

J'espère bien que ma question ne vous paraîtra pas indiscrète? »

Un sourire mélancolique se dessina sur la figure du jeune étranger, et il garda le silence quelques instants avant de répondre.

« Si je vous conte la chose, dit-il, vous rirez; et pourtant c'est un cas qui s'est peut-être déjà présenté plus d'une fois.

— Contez, je ne rirai point. Mais, en supposant que votre explication fût plaisante et vînt à me faire rire malgré moi, vous voudrez bien ne pas m'en trop vouloir.

— Assurément non. Connaissez-vous le jardin du roi?

— Certainement.

— Mais vous ne vous y êtes peut-être jamais trouvé, le soir, lorsqu'il est brillamment illuminé et que l'on y fait de la musique, en un mot, par une nuit italienne? Ce sont des soirées ennuyeuses pour les gens du grand monde.

— Je ne suis point de ces gens-là.

— Soit. Votre cigare est excellent. Eh bien! donc, j'allais autrefois très-souvent dans le jardin du roi. J'avais mes raisons pour cela.

— Ah! je comprends.

— Naturellement. On est jeune, on cherche, on trouve. Suffit que j'avais donc trouvé, moi aussi, ce que je cherchais, une jeune fille très-belle et tout à fait adorable. Même chose arrive souvent dans le monde, vous est arrivée sans doute aussi à vous-même, et si je vous en parle, c'est uniquement parce que cela se lie aux vers luisants. Donc nous nous étions rencontrés, elle et moi, comme on se rencontre, vous savez, c'est-à-dire, sans but et sans dessein. Elle avait plaisir à me regarder, elle dansait avec moi plus volontiers qu'avec tout autre; j'en faisais autant de mon côté avec elle. Mais rien de plus. Or, un soir que nous nous promenions, après avoir dîné chacun chez nous, comme je la menais dans les allées sombres du jardin, tout à coup, entre des touffes

de gazon, brille à nos yeux un ver luisant. Nous nous baissons en même temps pour le ramasser, et je sens alors le frais contact de ses cheveux humides sur mes joues brûlantes. C'était la première fois que nous nous étions trouvés si près l'un de l'autre et j'en reçus une impression que je ne saurais dire. Depuis ce moment j'ai été longtemps bien heureux. Voilà, continua-t-il après une pause, voilà toute mon histoire des vers luisants. Si vous y trouvez matière à rire, je ne vous en voudrai pas le moins du monde, vous pouvez rire tout à votre aise. »

Mais le major ne trouva point cette histoire risible, nous n'avons pas besoin de le dire au lecteur. Tout au contraire, elle l'avait si extraordinairement surpris qu'il sentit croître d'autant son intérêt pour l'inconnu. Chose étrange de rencontrer ainsi quelqu'un qui avait eu une aventure si semblable à la sienne propre, et qui en avait éprouvé les mêmes sensations! Mais maintenant il aurait bien voulu savoir aussi les suites de cet amour, né, comme le sien, de la rencontre d'un ver luisant dans l'herbe, et, pour continuer la conversation sur ce thème. il dit :

« Je comprends parfaitement à cette heure votre passion pour les vers luisants, et je conçois également sans peine que ce soit pour vous une sensation délicieuse, chaque fois que vous voyez luire dans l'herbe un de ces brillants coléoptères.

— En effet, ça été longtemps pour moi une satisfaction indicible, continua l'étranger en baissant la voix, mais maintenant.... Au fait, en quoi cela peut-il vous intéresser?

— Entre deux étrangers, comme nous le sommes l'un à l'autre, ce thème de conversation est en effet étrange, dit M. Fernow; mais ne croyez pas, continua-t-il du ton le plus amical, que je veuille faire une enquête indiscrète sur vos relations ou que je vous demande des confidences, sans vous payer de retour. »

Il y avait dans toutes les manières de l'inconnu, dans le ton de sa voix aussi bien que dans sa façon de ra-

conter, quelque chose qui attirait irrésistiblement le major.

« Comme je vous l'ai fait déjà remarquer, reprit-il, ce n'est point par une oiseuse curiosité que je vous fais cette question; car il m'est arrivé, à moi aussi, une aventure tout à fait semblable. Comme vous et de la même manière, j'ai lié connaissance avec une jeune fille adorable.

— Mais votre liaison et ses conséquences ont été assurément tout autres, j'imagine. Vous, monsieur, vous êtes du nombre des privilégiés de cette terre. Rien ne s'opposait à votre amour. Votre rang, votre fortune aplanissaient devant vous toutes les difficultés, et si maintenant vous n'êtes pas encore arrivé au but charmant que vous vous proposiez, vous ne tarderez pas du moins à l'atteindre.

— Oh! puissiez-vous prophétiser vrai! dit M. de Fernow. Croyez que cette heure où nous nous sommes rencontrés ne sortirait jamais de ma mémoire et que je garderais une éternelle reconnaissance au prophète de mon bonheur. »

Il dit cela à voix basse et comme en se parlant à lui-même. Quant à l'étranger, il ne parut pas avoir entendu ces paroles, ou du moins les avoir comprises; car il continua ainsi :

« Vraiment, votre lot est heureux; mais moi, après avoir joui quelque temps de ma douce fortune, je me vois renversé de mes rêves par je ne sais quel génie acharné à ma perte. Oui, richesse et rang, je n'ai jamais songé jusqu'ici à les envier à personne; mais maintenant je ne vois que trop combien leur aide est puissante pour arriver à ce que, nous autres mortels, nous nommons le bonheur et la félicité. »

Il avait, à ces mots, appuyé son bras sur la grille du parapet, et, la tête sur sa main, il regardait le disque argenté de la lune, qui lentement s'abaissait derrière le sombre massif des pins. Il n'eut pas plutôt fini de parler, qu'il poussa un soupir profond et douloureux.

En bas de la terrasse, dans le parc, un rossignol pré-

ludait à son chant d'amour, et quand il eut senti que tout, arbres et buissons, ruisseaux et fleurs, faisait silence pour l'écouter, il s'enhardit peu à peu. Les notes se pressèrent vibrantes, rapides, pénétrantes hors de son gosier harmonieux; et après un *crescendo* d'éblouissantes mélodies il termina par un coup de maître ce chant qui, sans paroles et mieux que toute parole humaine, exprime les peines et les joies du cœur, les souffrances et les extases de l'amour.

Un tel chant pénètre le cœur, et, lorsqu'on l'entend dans une nuit silencieuse, on serait tenté de pousser sa plainte et de faire éclater sa joie jusqu'aux étoiles du ciel, jusqu'au disque brillant de l'astre des nuits, de la dire à la fleur odorante, mais plus encore de l'épancher dans le cœur, dans l'âme d'un ami.

Tout ému de cette musique sans pareille, M. de Fernow ne put s'empêcher de reprendre, en lui donnant un tour plus intime encore, sa conversation avec l'inconnu.

« Ce que vous dites du rang et de la fortune, comme moyens d'arriver au bonheur et à la félicité, est tout aussi peu fondé que l'opinion que vous pourriez avoir que je m'en suis servi moi-même dans l'intérêt de mon amour.... Sachez donc, si cela peut vous consoler, que c'est à peine s'il m'a été donné, pendant un assez long temps, d'approcher de celle que j'aime, et que maintenant elle est la fiancée d'un autre.

— Oh! s'écria le jeune homme avec un mouvement de douloureuse surprise, vous êtes donc malheureux, vous aussi? Voilà une singulière coïncidence.

— Singulière en effet, » reprit M. de Fernow qui ne put s'empêcher de sourire. Il y eut là une petite pause. Le jeune homme, appuyé sur le parapet, regardait en bas au-dessous de lui; mais on ne voyait déjà plus que de noires ombres entre lesquelles miroitait légèrement le reflet blanc d'une pièce d'eau.

« Combien je me félicite, dit-il enfin, de m'être trouvé ici en même temps que vous, monsieur! Mon cœur était si plein, oh! si plein, que c'est un bonheur pour moi d'a-

voir quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui me comprend. J'ai bien des parents, des amis, mais ils ne comprennent pas ce que j'éprouve, que dis-je? ils seraient peut-être tentés de rire de ce qui me déchire le cœur. Mais vous, vous devez me comprendre; car, j'en suis convaincu, vous connaissez le monde. Vous êtes jeune, riche, distingué; vous pouvez me consoler et me conseiller, n'est-il pas vrai? »

Il avait, en parlant ainsi, croisé ses mains l'une sur l'autre et s'était rapproché de M. de Fernow. Le son de sa voix était doucement suppliant.

« D'après les idées reçues, répondit M. de Fernow, les avantages que vous venez de nommer ne me sont point étrangers, je l'avoue, et s'ils me mettent à même de vous donner un conseil, je suis prêt à m'exécuter de bon cœur. Parlez, je vous écoute.

— De tous ces avantages, dit l'inconnu après une nouvelle pause, moi, je n'en possède qu'un seul. Je suis jeune. Mais j'avais de la force et du courage pour me faire une carrière. Je suis artiste; je fus d'abord sculpteur sur bois, habile et recherché, je puis le dire d'autant mieux que je ne le suis plus. Un malheureux accident m'ayant estropié les doigts de la main droite, je dus songer à me créer une autre occupation et je choisis la photographie. Tout commencement est difficile, et bien que je n'eusse pas beaucoup à faire, cependant on louait mes portraits et je pouvais espérer de me faire peu à peu connaître. Mais c'est là proprement un détail secondaire, continua-t-il après un silence d'un instant; un détail secondaire, dis-je, dans l'affaire pour laquelle je vous demande conseil. Et pourtant ce détail tout secondaire a son importance, car, avec mes travaux photographiques, je ne faisais pas seulement vivre ma mère, mais j'espérais aussi....

— Ah! je comprends, dit M. de Fernow qui redoubla d'attention. La jeune fille que vous aimez appelait de tous ses vœux l'accroissement de votre clientèle.

— Je le crois, reprit le photographe en faisant sur lui-

même un effort douloureux, jusqu'à — eh bien! oui, s'écria-t-il d'un ton animé, jusqu'à ce qu'elle se prît à penser à un autre, et à se dire sans doute qu'elle était trop bonne et trop belle pour devenir la femme d'un pauvre photographe!

— A-t-elle donc fait une autre liaison?

— Oui, répondit le jeune homme après une pause pendant laquelle il semblait lutter avec lui-même, incertain s'il devait en dire davantage; oui, ou du moins elle est sur le point d'en faire une, et je voudrais bien l'en empêcher, si s'était en mon pouvoir. »

M. de Fernow se voyait dans une position singulière. Il avait affaire à un amoureux, à un jaloux, et il n'ignorait pas combien il est difficile, dans de telles conditions, d'avoir une vue exacte et nette des choses. Que le jeune homme souffrît infiniment, qu'il trouvât une consolation à épancher ses douleurs dans le sein d'un ami, les confidences qu'il venait d'entendre le démontraient assez. Mais l'inconnu n'avait parlé jusqu'ici qu'en hésitant de la trahison qui se tramait contre son amour. Il l'engagea donc avec les plus douces instances à compléter sur ce point une confession qui ne pouvait que le soulager, et à ne lui rien cacher. Le photographe n'y tint plus. Forcé dans ses derniers retranchements, il conta de point en point au major toute l'histoire de ses joies et de ses peines d'amour, jusqu'au moment où son collaborateur, M. Krimpf, avait tout à coup éveillé son attention sur certaines haltes de la jeune fille à la fenêtre, et où il avait dû se convaincre par ses propres yeux que M. Krimpf avait raison.

« Et quel est au juste ce M. Krimpf? » demanda le major.

Le photographe répondit à cette question par un portrait si détaillé et si frappant de son collaborateur, que M. de Fernow crut le voir, et que, malgré toutes les peines que se donna le jeune homme pour rendre justice aux bonnes qualités de M. Krimpf, il ne put se défendre des conjectures les plus défavorables.

« Et savez-vous, demanda-t-il encore, quel est le monsieur qui télégraphie ainsi de la fenêtre en face?

— Un chambellan de Son Altesse le régent, un M. le baron de Wenden.

— Mille diables! s'écria le major en tressaillant de tout son corps avec la plus vive surprise.

— Vous le connaissez? demanda le photographe d'un air inquiet. Ah! vous le connaissez sans doute parfaitement, et j'ai eu tort de vous en parler.

— Quand il serait mon frère, répondit sérieusement M. de Fernow, je me rangerais de votre côté, après le secret que vous m'avez confié. Mais soyez sans inquiétude, je connais bien M. de Wenden, fort bien même, et je n'en suis que plus à même de vous donner un conseil. Seulement, je dois vous prier en ce cas de me parler sans réticence et de me mettre au courant des plus petites circonstances des faits qui se sont passés dans ces derniers jours. »

C'est ce que fit le photographe, mais tout son récit tournait toujours autour d'un même point central, à savoir que Rose se tenait souvent à sa fenêtre et regardait en face, que son voisin faisait de même de son côté et échangeait des signes avec elle. Quand il en vint au portrait si bien réussi qu'il avait fait de la jeune fille, et qu'il en prit occasion de parler des deux clients qui s'étaient présentés chez lui avec tant de mystère, l'attention du major, suffisamment excitée jusque-là par l'intérêt qu'il portait au jeune homme, redoubla tout à coup pour un tout autre motif. Il regarda tout autour de lui avec précaution et se pencha vers l'étranger pour ne rien perdre du crayon qu'il lui traça à voix basse de ces deux visiteurs mystérieux. Dans le petit monsieur aux allures juvéniles, à la démarche sautillante, aux gestes saccadés, à l'éternel sourire, il eut bientôt reconnu le baron Rigoll en personne. La suite du récit du photographe, c'est-à-dire l'entrevue de ces deux mêmes personnages avec le baron de Wenden, dans la chambre de ce dernier, acheva de le confirmer dans sa découverte. Mais quel pouvait

être le second de ces deux personnages? A la façon respectueuse dont il était traité par le baron Rigoll, il pensa tout d'abord au régent. Mais non, c'était impossible. Qu'avait besoin le régent de se faire photographier en cachette? Cela n'avait pas le sens commun. Qui donc pouvait-ce être? Le parti le plus simple était d'accompagner le photographe jusque chez lui, et de se faire montrer une copie des deux portraits. Il se réserva donc de faire plus tard cette proposition à son jeune ami; cependant, soit à cause de l'intérêt bien réel qu'il lui portait, soit aussi pour ne pas laisser voir l'intérêt non moins grand qu'il attachait à ces deux personnages mystérieux, il réfléchit un instant sur la conduite qu'il avait à tenir. Le baron de Wenden était assurément un homme dangereux; mais en toute chose il manquait de décision et d'énergie, et au lieu de marcher droit à son but, il aimait à louvoyer, à ourdir lentement des intrigues, se traînant ou tombant à plat, dès qu'il fallait faire un pas hardi en avant. M. de Fernow fonda son plan sur ces données.

« C'est une affaire délicate, dit-il après avoir longtemps réfléchi, et où il est difficile de donner un conseil. Êtes-vous ou étiez-vous du moins sûr de l'amour de la jeune fille pour vous?

— Si j'en étais sûr? répondit le jeune homme. Elle était tout pour moi comme j'étais tout pour elle. Elle n'avait d'autre pensée que moi et son bonheur.

— Et vit-elle chez sa mère?

— Hélas! hélas!

— Cet *hélas!* me confirme dans mes conjectures. La jeune fille est belle, la mère vaine; celle-ci est flattée de voir qu'un monsieur, un homme distingué, comme vous dites, fasse la cour à sa fille.

— C'est cela, dit le photographe.

— La mère favorise sans doute tout ce manége des fenêtres, oui, la chose n'est pas sans signification.

— Oh! elle est surtout fort triste. Quant à moi, je n'y puis tenir et j'en mourrai.

— Patience, répondit M. de Fernow, on ne meurt pas

comme cela, quand on porte la tête haut et que l'on tient ses yeux bien ouverts. Nous aviserons au moyen de parer le coup qu'on veut vous porter.

— Ah! puisse-t-il m'être propice, ce moment où je vous ai rencontré! dit le jeune homme d'une voix émue.

— Il le sera peut-être pour nous deux, reprit le major avec un sourire en pensant aux photographies mystérieuses. — Pauvre Wenden! se dit-il à lui-même; je crains fort de venir me mettre encore une fois en travers de ta route; tu as été vraiment bien imprévoyant de m'exposer tes théories avec tant de soin.... Mais venons au fait. — Et se tournant de nouveau vers son voisin : Avant tout, il faut que je sache au juste, lui dit-il, quel est le caractère de la jeune fille. Pardonnez-moi une question pénible. La tenez-vous, au fait, pour capable de s'engager dans une liaison qui, selon le temps et les circonstances, pourrait devenir dangereuse?

— Si je vous disais oui, répondit le jeune homme, ce serait vous dire qu'elle ne m'aime plus, et c'est ce que je ne puis ni ne veux penser. Sa faute — si tant est qu elle soit coupable — je veux et je dois l'attribuer en grande partie aux influences de sa mère. Ce que peut un commerce de tous les jours et de toutes les heures, vous le savez fort bien vous-même. La vanité d'être considérée par un jeune homme distingué peut bien aussi y avoir contribué pour sa part. Rose, dans son innocence, n'a pas calculé la portée que peut avoir, en de telles affaires, un simple coup d'œil, un signe quelconque. Mais peut-être a-t-elle déjà reconnu l'abîme creusé sous ses pieds, et s'en est-elle éloignée avec effroi.

— C'est possible, dit M. de Fernow d'un ton calme, et alors il ne serait pas nécessaire en définitive de vous donner un conseil.

— Cependant je crains encore qu'un conseil ne me soit trop nécessaire, s'écria le photographe. Je suis toute la journée à agiter dans ma tête le pour et le contre.

— Une autre question. Mlle Rose a-t-elle un caractère

résolu, énergique? Est-ce une âme faible et prompte à céder, ou bien fière et hardie à repousser une attaque?

— Oh! oui, fière et rétive, et c'est là le charme qu'elle a exercé sur moi.

— Elle est encore très-jeune?

— Vingt-deux ans.

— Ainsi elle est enjouée, ouverte, vive, ce n'est pas une de ces natures calmes, qui, craignant l'éclat avant tout, baissent les yeux constamment, dès qu'elles se savent remarquées, et qui en revanche ont le regard ferme et hardi, sitôt qu'elles croient qu'on ne les voit pas?

— C'est l'enjouement, la franchise et la loyauté même, mais un vrai lion, si on l'irrite, et un rien suffit pour l'irriter.

— Bien. Soyez donc prudent et ne faites pas attention pour le moment à ce qui peut se passer à une fenêtre ou à l'autre. Ne vous inquiétez pas des démarches du voisin d'en face. Je me charge de les surveiller.

— Oh! je vous remercie.

— Point de remercîment, jusqu'à ce que nous ayons mené l'affaire à bonne fin. Comme je vous l'ai dit, tenez-vous tout à fait tranquille. Si vous couriez quelque danger, je saurais vous en prévenir. — Ainsi votre atelier est vis-à-vis l'appartement du baron de Wenden?

— Henri Boehler, rue du Faubourg, n° 4, au quatrième étage.

— J'en prendrai note, et j'irai peut-être demain vous faire visite. Si j'allais me tromper d'étage, entrer d'abord au troisième — vous me comprenez — que cela ne vous étonne pas. J'ai peut-être mes raisons pour cela. A propos, ajouta-t-il après une courte pause, quand je vous irai voir, vous pourriez me faire un plaisir. Il me serait intéressant de voir les portraits de ces deux mystérieux personnages, qui se sont fait photographier chez vous il y a quelques jours, comme vous me l'avez raconté.

— Pour ce qui est de cela, dit le photographe d'un air presque effrayé, je suis véritablement désolé de ne pouvoir vous servir. Vous conviendrez que je dois mettre

tous mes soins à me conformer aux désirs de mes clients. Or, j'ai dû promettre à ces deux messieurs, non-seulement de ne tirer aucune copie supplémentaire de leurs portraits, mais même d'en détruire les plaques après la première épreuve réussie. Je suis réellement malheureux de ne pouvoir vous rendre ce petit service. Mais du moment que j'ai donné ma parole, je dois la tenir. »

Le major fit un geste de vive contrariété et frappa du pied légèrement, mais le jeune homme, grâce à l'obscurité qui était devenue complète, ne s'en aperçut point. Cependant M. de Fernow se contint assez pour lui dire d'un ton parfaitement calme :

« Certainement, on doit tenir sa parole. Du reste, cela ne change rien à la situation. Vous m'avez donné votre confiance, je n'en abuserai point. Maintenant prenez ma carte, afin de savoir, dans tous les cas, à qui vous avez eu affaire. »

Le photographe tendit la main, et ayant effleuré, en prenant la carte, le bout des doigts du major, il lui saisit la main dans les deux siennes et la pressa sur son cœur avec émotion.

« Combien je vous suis reconnaissant, lui dit-il avec effusion, de l'amitié que vous m'avez témoignée! Je ne sais comment cela s'est fait, mais un inexplicable instinct m'a poussé à m'ouvrir à vous, dès que je vous ai vu venir sur la terrasse. Vous avez subitement éveillé ma confiance, et une voix intérieure m'a dit : Voici un homme qui peut te conseiller et te venir en aide. Vraiment, continua-t-il avec chaleur, si notre entretien n'avait pas pris de lui-même le tour qu'il a pris d'une façon si surprenante, je vous aurais spontanément ouvert mon cœur.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, répliqua le major, et je crois pouvoir vous assurer que vous n'avez pas mal placé votre confiance. Mais partons, voici la nuit. »

Il disait vrai. Le rossignol se taisait depuis longtemps, la lune avait disparu derrière les ombres noires des pins,

le ciel, qui n'était plus éclairé du pâle reflet du soleil couchant, avait pris une teinte d'azur foncé où l'on voyait poindre de seconde en seconde des myriades de brillantes étoiles, en un mot, la nuit tombait sur la terre et avec elle un silence profond et solennel, qui n'était interrompu que par les pas de nos deux amis attardés.

CHAPITRE XII.

SOUPER AU RESTAURANT.

Arrivés à la grille principale, qui séparait le parc de la rue, nos deux amis se quittèrent. Le photographe prit à gauche en remerciant de nouveau le protecteur inattendu que lui avait suscité son bon génie, tandis que le major, se dirigeant vers le château, y rentra par une petite porte ouverte bien connue de lui. Il pouvait être huit heures. Les corridors et les escaliers étaient brillamment éclairés, les sentinelles à leurs postes, et M. de Fernow ne rencontra personne de connaissance. Les seules rencontres qu'il fit furent celles de quelques serviteurs, glissant çà et là comme des ombres et portant à diverses dames de la cour le thé ou le souper.

Au sortir de la grande porte, il gagna la terrasse des orangers, d'où l'on avait vue sur toute la ville, et d'où l'on apercevait encore, en regardant devant soi, les appartements de la princesse Élise, et un peu plus loin, dans la même direction, les fenêtres de l'habitation de Mlle de Ripperda. Ces dernières étaient faiblement éclairées, les premières resplendissaient de lumière. M. de Fernow tourna un long et mélancolique regard vers les croisées d'Hélène, et poussant un profond soupir : Ah! que n'ai-je, pensa-t-il, un prétexte pour m'introduire, ne fût-ce qu'un moment, dans ce nid charmant, oui, ne

fût-ce qu'un moment, le temps seulement de la voir, de la voir comme elle est à cette heure, reposant sur un fauteuil peut-être, la tête appuyée sur sa main, pensant à ceci et à cela!... Oh! à ceci et à cela! Quel est le mortel assez heureux pour être l'objet de ses pensées dans ces heures de solitude et de recueillement?... Puis, un instant après, sentant son cœur battre plus vite et plus fort, il s'enhardit jusqu'à s'avouer à lui-même qu'il pourrait bien être ce mortel heureux qui occupait la pensée d'Hélène, et qu'une jeune fille comme elle, après lui avoir une fois confessé qu'elle l'aimait un peu, ne pouvait moins faire que de penser à lui avec une tendre émotion. Oui, et il se sentait heureux; car combien ne devait-il pas être aimé celui à qui cette fière et énergique jeune fille avait pressé la main une fois! Or ce bonheur, si fugitif qu'il eût été, il l'avait reçu d'elle. Oui, ce soir-là et la veille encore, lorsqu'il l'avait aidée à monter en voiture.... A ce souvenir, Fernow regarda sa main, sa propre main, comme un objet consacré; il la considéra longtemps, le cœur pour ainsi dire dans ses yeux, et il baisa la place où *ses* doigts l'avaient touchée. Puis, sa main ainsi baisée avec amour, il la leva en l'air et l'agita jusqu'à trois fois comme un signal dans la direction des fenêtres d'Hélène. Le devina-t-elle? Nous serions presque tenté de le croire, car nous croyons à la toute-puissance de l'amour et aux rapports mystérieux des âmes de deux personnes qui s'aiment.

Il était tout occupé de ces pensées et d'autres semblables, lorsque, derrière une rangée d'orangers magnifiques, il descendit, non sans adresser encore plus d'une œillade aux fenêtres d'Hélène, la large rampe qui conduisait dans la rue. Tout à coup il s'arrêta, en entendant marcher avec précaution et parler à voix basse. Il s'arrêta sans savoir pourquoi, et il n'avait nullement l'intention d'épier ce que ce pouvait être, seulement il se prit à penser qu'il valait mieux qu'on ne le vît pas sous *ses* fenêtres. Cependant les personnes dont il avait deviné l'approche parurent à l'extrémité de la terrasse : c'étaient

un grand gaillard en livrée, et un petit homme dont la mise n'avait rien que d'ordinaire.

« La chose est peut-être sans importance, dit l'homme à la livrée d'une voix sourde, mais, grâce au silence de la nuit, l'oreille du major ne perdit pas un seul mot; toutefois je vous suis reconnaissant de votre attention. La livrée du domestique n'était-elle pas une livrée de la cour?

— Non, dit l'autre; elle était vert et or.

— Hum! hum! vert et or, répéta le premier personnage. Et ces deux messieurs faisaient mystère de leur démarche?

— Grand mystère, certes; autrement elle ne nous aurait pas surpris le moins du monde. Quand on n'a pas quelque dessein secret, on n'insiste pas, comme ils l'ont fait, on ne donne pas un ordre aussi positif de ne tirer qu'une épreuve d'une photographie et de détruire les plaques qui ont servi à la tirer.

— Qu'est-ce que cela signifie? pensa le major, qui prêta dès lors toute son attention à l'entretien des deux inconnus.

— L'un de ces messieurs, continua le petit homme, je l'ai vu déjà bien des fois; il appartient à la cour. Quant à l'autre, ce doit être un étranger, je ne le connais pas.

— Mais pourquoi me faites-vous ce rapport aujourd'hui seulement?

— Parce que c'est hier seulement que j'ai trouvé le moment favorable pour tirer une copie des deux portraits. M. Boehler avait même déjà effacé l'empreinte sur les plaques. Mais si vous croyez, ajouta-t-il d'un ton indifférent, que la chose soit sans importance, nous en resterons là.

— J'ai peine à croire, en effet, qu'elle nous soit d'une grande utilité, car je soupçonne ce que ce peut être. Vous le savez, cher ami, nous autres gens d'antichambre, nous en voyons plus qu'on ne se l'imagine et je crois pouvoir vous assurer que le valet de chambre de la princesse Élise avait, ce matin même, entre les mains les premières épreuves des deux portraits que vous avez là.

— N'y avait-il que deux portraits? demanda le petit homme avec une intention marquée.

— Non, il y en avait encore un troisième, celui d'une belle jeune fille.

— C'est cela même! s'écria l'autre avec quelque dépit Eh bien! j'ai fait mon devoir.

— Certainement, cher ami, répliqua le laquais d'un ton protecteur, et M. le valet de chambre vous en sera reconnaissant. Il est indispensable que nous connaissions tout ce qui se passe dans la ville relativement à la cour. Maintenant je cours annoncer ce que vous m'avez dit; vous, restez ici jusqu'à ce que je revienne.

— Mais ne me faites pas attendre trop longtemps.

— Soyez sans inquiétude; si je ne pouvais revenir moi-même tout de suite, je vous enverrais quelqu'un à qui vous pourriez conter tout sans façon. »

Sur ce, le laquais s'éloigna et le petit homme resta immobile comme un termo à l'extrémité de la rampe.

Cet individu, pensa le major, ne peut être que le collaborateur de Boehler, M. Krampf ou Krompf, — il ne se rappelait pas le nom précisément. — Mais comme il avait de bons yeux, il en profita pour observer le plus attentivement possible sa silhouette qui se détachait d'une manière assez nette au bord de la terrasse. Plus de doute, cette petite personne rabougrie, ce misérable avorton était bien réellement l'homme que lui avait dépeint le photographe.

Déjà l'on n'entendait plus le bruit des pas précipités du laquais. Il était temps pour Fernow de prendre une résolution. Serait-ce bien de ma part, se demanda-t-il, d'essayer de m'emparer de ces photographies?... Oui, cela dépend de la manière dont je m'y prendrais pour les avoir. Userai-je de ruse ou recourrai-je à la force?... Mais si je me présentais comme étant celui qui est chargé de les venir quérir?... Eh! quoi? jouer le rôle d'un valet? Diable! ce serait bien vulgaire. Puis ce serait une ruse déloyale. — Pourtant non, on pourrait peut-être envisager la chose autrement. En dépossédant cet homme de ces photogra-

phies, je suis, après tout, dans mon droit, car c'est contre tout droit que ce Krampf ou Krimpf — peu importe — les a en sa possession, selon son propre aveu. D'ailleurs, à la guerre, tous les moyens sont bons..., oui, mais non pas les moyens vulgaires. Cependant il faut faire quelque chose. Que se passe-t-il? Qu'est-ce que trament dans l'ombre ce laquais et le valet de chambre de la princesse?... Ces personnes-là, pour moi c'est l'ennemi, et mon devoir est de tenir haut et ferme le drapeau du régent. Peut-être suis-je en passe de faire une importante découverte, peut-être touché-je encore une fois à un moment du bonheur.

A peine avait-il terminé ce monologue, qu'il entendit de nouveau distinctement un bruit de pas. C'était le laquais qui revenait. Le moment était décisif. De deux choses l'une, ou M. Krimpf remettrait au laquais les photographies, et alors il devrait suivre le laquais jusqu'au château et les lui prendre de gré ou de force. C'était là pourtant une entreprise désagréable, la chose n'en valait peut-être pas la peine, et il pouvait par là engager un conflit fâcheux avec la princesse.

Mais attention! le laquais atteignait déjà l'extrémité de la rampe.

« Eh bien! qu'y a-t-il? lui demanda M. Krimpf en allant à sa rencontre.

— C'est tout à fait comme j'avais pensé, répondit le laquais; ces photographies sont les mêmes que nous connaissons déjà. L'affaire est sans importance; mais comme il ne faut pas qu'elle s'ébruite, ce qu'il y a de mieux à faire est de les anéantir.

— Ainsi j'ai pris une peine inutile, répondit M. Krimpf d'un air bourru.

— Inutile, non, fit l'autre, on ne travaille jamais inutilement pour la cour. J'irai vous trouver demain, et alors nous arrangerons la chose de manière à ce que vous soyez satisfait.

— Demain donc, dit le petit homme d'un ton qui, cette fois, trahissait une agréable espérance.

— Certainement, reprit le laquais; et en ce qui concerne ces photographies....

— Oh! je les anéantirai, vous pouvez y compter.

— Ne serait-il pas préférable de le faire sur-le-champ? hasarda le laquais.

— Pour qu'on en trouvât les morceaux demain matin de bonne heure! répliqua Krimpf. Non, non, je m'y prendrai autrement. Seulement, ne m'oubliez pas demain.

— Assurément non. »

Et ils se souhaitèrent une bonne nuit.

Le laquais regagna le château, et M. de Fernow dut attendre qu'il eût disparu sous le portail principal, malgré tout le désir qu'il avait de hâter le pas à la suite de M. Krimpf. Il lui fallut encore attendre assez de temps, à son grand déplaisir, car ce damné laquais semblait être un grand amateur de fleurs d'oranger. Il en cueillit deux ou trois des plus jolies qu'il trouva, et cela juste sur l'arbre derrière lequel se tenait le major. Celui-ci eut, il est vrai, l'avantage, étant ainsi posté, de voir en plein la figure du laquais, ce qui pouvait le mettre à même de le reconnaître plus tard au besoin. Or, c'était une large figure, stupide et joufflue, et, à voir cette énorme tête fourrée entre les fleurs odorantes de l'oranger avec son long nez et ses longues oreilles, on eût dit un âne broutant des roses.

Le susdit laquais se trouva ainsi pendant quelques secondes, sans s'en douter, à portée des doigts du major. Nous dirons à ce propos, en passant, qu'il est vraiment consolant pour l'homme de ne savoir jamais ce qui est sur le point de lui arriver, en bien comme en mal.

Enfin le laquais avait disparu dans le château, et M. de Fernow courut au bord de la terrasse. La rampe qui conduisait sur la place du château était assez longue, cette place ne l'était guère moins. Dans tout cet espace, pas une âme. De la grande place partaient quatre rues. De son regard perçant et exercé, le major eut bientôt embrassé tous ces débouchés. Or, l'entrée de trois de ces

rues était vide, et, dans la quatrième, juste sous la lumière du gaz, cheminait une ombre, une petite figure, oui, c'était bien lui, M. Krimpf.

En quelques enjambées, M. de Fernow eut atteint le bas de la rampe. Qui l'eût vu franchir la place au pas de course, n'eût pas manqué de penser que quelque grand malheur venait d'arriver au château. Le voilà enfin dans la rue par où avait disparu celui qu'il supposait devoir être M. Krimpf. Un regard jeté dans cette rue la lui montra vide dans toute sa longueur. Non pourtant, quelque chose se balançait sur le trottoir. M. de Fernow était par moments tenté de sourire des efforts extraordinaires qu'il faisait pour hâter le pas à la poursuite de cette ombre, et pourtant il avait encore des précautions à prendre pour éviter d'être vu par les gens qui goûtaient l'air frais du soir par leurs fenêtres ouvertes.

Oui, c'était bien cette petite figure chétive qu'il avait vue tout à l'heure sur la terrasse, c'était décidément M. Krimpf, qui, par bonheur, n'avait plus sur lui d'autre avance que quelques longueurs de maisons.

M. de Fernow ne le perdit pas de vue un seul instant. Il tremblait à chaque geste du bonhomme, craignant à chaque instant de le voir fourrer la main à sa poche pour en tirer les photographies et les déchirer. Mais, dans ce cas, le major était résolu à se précipiter sur lui comme la foudre et à lui arracher les précieuses feuilles, sauf à les lui payer royalement.

Cependant M. Krimpf ne mit point une seule fois la main à sa poche. Il faisait, il est vrai, tournoyer ses bras comme deux ailes de moulin, les levant de fois à autre d'un mouvement brusque et saccadé jusqu'à la hauteur de son visage, mais il en restait toujours là. Il continua de marcher assez longtemps encore, tantôt s'arrêtant quelques secondes devant une boutique, tantôt se retournant à moitié, comme pour prendre un autre chemin. Enfin il tourna à droite dans une rue latérale, et l'officier hâta le pas sur ses traces, de peur qu'il ne lui échappât en se glissant dans quelque maison.

Or, cette crainte du major était bien peu fondée. M. Krimpf ne paraissait ni avoir l'intention de faire une visite quelconque, ni même être fort pressé. En effet, à peine arrivé dans cette rue étroite, il ralentit le pas comme quelqu'un qui voulait tuer le temps n'importe comment. Il s'arrêtait brusquement de distance en distance, et il fit même une si longue pause devant une boutique brillamment éclairée, que le major dut mettre tous ses soins à ne se pas faire remarquer en s'arrêtant lui-même derrière lui. Mais M. de Fernow finit par juger qu'il était temps de prendre un dernier parti. M. Krimpf pouvait vouloir se promener encore pendant une heure peut-être, et cela n'aurait pas laissé d'être par trop ennuyeux.

Le major avait déjà fait subir depuis quelques instants une légère modification à sa toilette, c'est-à-dire qu'il avait boutonné le plus négligemment possible le paletot d'étoffe légère qu'il portait par-dessus son frac, qu'il avait ôté ses gants et passé rudement la main dans son élégante frisure, de façon à la mettre dans un désordre complet.

M. Krimpf était en ce moment planté devant une boutique de comestibles, et paraissait en extase devant un monde de jambons appétissants, de saucisses de toute forme, de toute grandeur et de toute couleur, notamment devant une tête de cochon magnifique sur laquelle on avait dessiné, avec de la graisse, une délicieuse scène domestique. M. de Fernow pensa que c'était le moment, ou jamais, de mettre son plan à exécution. Il s'avança donc et effleura de si près M. Krimpf que celui-ci dut nécessairement se retourner; ce que voyant, le major souleva son chapeau et dit d'un ton poli :

« Pardonnez-moi, monsieur, une question. N'y aurait-il pas ici, par hasard, attenant à cette boutique, un restaurant où l'on puisse trouver à souper convenablement? »

M. Krimpf regarda celui qui l'interrogeait ainsi d'un air quelque peu bourru, puis il lui montra de la main le transparent placé au-dessus de la boutique, sur lequel le mot *Restaurant* était parfaitement lisible.

« Veuillez m'excuser, je ne l'avais pas vu, dit l'officier; autrement, je ne vous aurais pas dérangé par une question inutile.

— Oh ! vous ne m'avez pas dérangé du tout, répondit le petit homme. Mes occupations ne sont pas grandes à cette heure, et je flâne pour mon plaisir.

— J'en suis vraiment fort aise, fit le major, et je vais essayer ce que valent la cuisine et le cellier de ce restaurant. »

M. Krimpf fit la figure d'un homme qui trouverait grand plaisir à un essai de ce genre.

« Je veux pourtant voir d'abord quelle heure il est, dit le major en déboutonnant son paletot et en tirant sa montre. Huit heures ! continua-t-il, ce n'est pas tard encore. »

Comme il s'était servi des deux mains pour déboutonner son paletot et tirer sa montre, il avait eu l'air de faire une chose toute naturelle en déposant sa canne, un petit jonc fort élégant, sur la tablette extérieure de la devanture de la boutique. S'il oublia de l'y reprendre, après avoir remis sa montre dans son gousset, il n'y avait à cela non plus rien de bien surprenant, et chacun eût pu en faire autant.

« Encore une fois, mille remercîments, » dit-il alors, et il entra précipitamment dans la boutique.

Nous ne dissimulerons pas au lecteur que M. Krimpf, en ce moment, porta la main à sa poche avec un soupir et jeta des yeux de convoitise manifeste sur les magnificences culinaires qui étaient exposées devant lui. Le fait est qu'il n'avait pas le gousset garni. Il avait compté sur le laquais, et son intention avait été, avec ce qu'il aurait reçu de lui, de faire un bon souper dans ce restaurant, qu'il connaissait fort bien depuis longtemps.

« Que le diable emporte toutes ces commissions ! grommela-t-il entre ses dents. Si j'avais pu me douter qu'on ne voulût pas rétribuer mes soins d'une manière convenable, je serais allé trouver la mère Boehler, qui m'aurait offert à souper, quoique modestement. Le proverbe a pour-

tant raison : « Mieux vaut un morceau dans la main, qu'un pigeon sur le toit. »

Tout en se parlant ainsi à lui-même, il agitait ses mains devant son visage d'un air mécontent, et l'on eût dit, à le voir de loin gesticuler ainsi, qu'il s'exerçait à manier le couteau et la fourchette à la vue des morceaux appétissants exposés en montre dans la boutique. Il allait enfin s'éloigner, déjà même il avait tourné le dos à moitié, lorsqu'il remarqua quelque chose qui brillait sur la tablette de la devanture. Il s'approche; c'était la petite canne que l'étranger y avait oubliée.

M. Krimpf était, sous de certains rapports, une honnête créature; aussi s'empressa-t-il de reporter la susdite canne à son légitime propriétaire. Celui-ci parut ne s'être aperçu de sa perte qu'à l'instant même; mais, soit dit entre nous, il avait guetté tous les mouvements de M. Krimpf, à travers la porte vitrée de la boutique, et il vint à sa rencontre jusque sur le seuil.

« Vous avez oublié quelque chose, dit M. Krimpf.

— Mille remercîments de votre bonne attention. Il m'aurait été véritablement pénible de perdre cette canne, non pour sa valeur, mais parce que je la tiens d'une main qui m'est chère; vous me comprenez bien, c'est ce qui la rend pour moi d'un prix inestimable.

— Ce n'est pas la peine de me remercier pour si peu, dit M. Krimpf; seulement, je suis heureux que cette canne n'ait pas été prise par le premier passant venu. »

Le major sembla considérer sa canne avec un véritable transport.

« J'attache un tel prix à ce jonc, dit-il, que je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Oui, il faut que vous me permettiez de reconnaître un si inappréciable service. »

M. Krimpf fit le mouvement d'un homme prêt à repousser un présent.

« Oh! ne vous méprenez pas, je vous prie, sur mes intentions, dit le major du ton le plus affectueux. Toute ma reconnaissance consistait à vous prier de vouloir

bien accepter un verre de vin. Un verre de vin se boit mal, quand on est seul, et je dois vous avouer, pour ma part, que je n'y trouve du plaisir qu'en compagnie. »

A une invitation si courtoise, il n'y avait rien à objecter. M. Krimpf montra, il est vrai, pour la forme, un peu d'hésitation, mais en définitive il se laissa, sans trop de résistance, prendre par le bras, et suivit son obligeant amphitryon dans un petit cabinet situé derrière la salle commune et qui paraissait fait tout exprès pour qu'on y pût savourer un bon verre de vin dans le plus parfait recueillement. Nos deux amis improvisés prirent place, et le major tendit la carte du restaurant à M. Krimpf, le priant, comme d'une faveur toute particulière, de se faire servir à souper tout à fait à son goût.

Ce petit cabinet était resplendissant de la lumière du gaz; aussi nos deux convives, si inopinément mis en face l'un de l'autre, purent-ils tout à loisir s'observer réciproquement. Tandis que M. Krimpf étudiait la carte, M. de Fernow le considérait attentivement, en se renversant sur sa chaise avec une certaine satisfaction. N'avait-il pas, en effet, atteint le but qu'il poursuivait? Son vis-à-vis, c'est-à-dire sa victime, dont la poche recélait ces photographies peut-être si précieuses, ne pouvait plus lui échapper; et, dans le sentiment de son triomphe, il souriait à part lui en se rappelant sa chasse acharnée sur la rampe de la terrasse, sur la place du château et à travers les rues.

Quand nous disons que M. Krimpf étudiait la carte du restaurant, nous devons pourtant rendre justice à son caractère circonspect et quelque peu méfiant, en ajoutant qu'il ne l'étudiait que d'un œil, et que, de l'autre, grâce à son attitude penchée, il jetait de temps en temps sur son vis-à-vis un de ces louches regards de bas en haut que nous lui connaissons déjà. La première fois qu'il regarda ainsi le major à la dérobée, ses deux yeux furent éblouis de la vive clarté du gaz, et l'unique main qu'il avait de libre se porta d'un brusque mouvement, et comme d'elle-même, à la hauteur de son visage. Si la nature

avait fait de M. Krimpf, au physique, une pauvre créature désarmée, elle lui avait donné, en revanche, un esprit extraordinairement pénétrant et vif, qui, joint à un regard perçant et sûr, le mettait à même de garder fidèlement les impressions une fois reçues. En sa qualité de peintre, il avait une mémoire singulière en fait de figures et de physionomies; aussi ne le trompa-t-elle point en ce moment en lui rappelant qu'il avait déjà vu, bien que sous un autre costume et dans un autre milieu, l'homme qui était assis devant lui. Ainsi pensait tout bas M. Krimpf, tout en lisant avec une apparente bonhomie sur la carte du restaurant, les mots *soupe*, *biftecks*, *côtelettes*, et autres semblables. Il n'était pas encore arrivé à l'article *dessert*, que déjà il était sûr d'avoir affaire à un officier, à un officier de haut grade qu'il avait vu naguère près du régent à une grande revue.

M. Krimpf aimait à penser; il pensait avec finesse, avec sens, et comme ses pensées étaient constamment mêlées de méfiance envers le prochain, il se prit alors à se demander, à part lui, si la présente rencontre avec son vis-à-vis était tout à fait fortuite, si la question que celui-ci lui avait adressée tout d'abord relativement à un restaurant, lorsque ce mot se montrait si visible sur l'enseigne transparente de la maison, n'était point uniquement un prétexte pour entrer en conversation; enfin, cette canne oubliée sur la tablette extérieure de la devanture pouvait bien, selon lui, ne l'avoir été qu'à dessein. Aussi, lorsqu'il rassembla toutes ces circonstances, lorsqu'il réfléchit que cet officier était certainement en rapport avec la cour, et que lui-même, lui Krimpf, venait d'y remplir une mission secrète, il ne lui parut pas impossible qu'il eût été attiré dans ce restaurant pour un dessein prémédité qui lui était encore inconnu. Et alors il se sourit à lui-même en silence avec une intime satisfaction. Il se savait de la prudence, de l'esprit, une bonne langue, toutes armes à l'aide desquelles il croyait pouvoir se mesurer avec n'importe qui.

M. de Fernow ne s'était pas fait faute, de son côté,

d'étudier la physionomie du petit homme, et il trouvait le portrait que lui en avait tracé M. Boehler parfaitement ressemblant. Il était difficile de rien voir au total de plus disgracieux et de plus repoussant. Ce louche regard d'espion, ce sourire railleur et presque haineux ne lui échappèrent pas davantage. Évidemment il avait affaire à un habile jouteur.

La carte dûment étudiée, M. Krimpf fit preuve d'une extrême modestie dans ses choix, et le major se garda bien de le trop presser sur ce point. Mais comme ils buvaient naturellement ensemble, M. de Fernow fit venir, non sans dessein, d'excellents bordeaux, du Larose première qualité, comptant tout à fait sur ce puisssant auxiliaire pour délier la langue de son hôte.

M. Krimpf buvait très-volontiers, surtout du bon vin, et bien qu'il se contentât au commencement de toucher à son verre du bout des lèvres et de lui faire les yeux doux, cependant l'arome de ce Larose exerça sur lui une telle puissance, qu'il n'y put longtemps résister et qu'il en eut bientôt vidé deux verres coup sur coup. Mais, tout en buvant, il réfléchissait et se disait à lui-même : Si le monsieur que voici a réellement quelque chose à démêler avec moi, il voudra nécessairement savoir qui je suis, ce que je fais, et si ce repas n'est qu'un prélude à ses desseins, raison de plus pour moi de me tenir sur mes gardes.

« C'est singulier, dit le major après une pause, dont il profita pour se renverser de nouveau sur sa chaise et suivre attentivement les effets de la lumière du gaz sur la table, c'est singulier comme deux personnes entièrement étrangères l'une à l'autre peuvent être rapprochées par le hasard à un moment donné. Et pourtant vous ne m'êtes point tout à fait étranger. Je me souviens de vous avoir déjà vu quelque part. Peut-être éprouvez-vous le même sentiment à mon sujet.

— Je ne puis vraiment me souvenir de vous avoir jamais vu, repartit M. Krimpf avec une parfaite ingénuité. Non, je ne crois pas réellement avoir jamais eu le bon-

heur de rencontrer monsieur..., pardonnez-moi, mais je n'ai pas l'honneur de connaître votre nom.

— Cela ne fait rien à l'affaire. Cependant je m'appelle Müller, le marchand Müller. Je voyage pour mon commerce, et je suis passablement étranger dans cette ville. »

C'est cela, pensa le petit homme, il veut me tendre un piége dans un dessein que j'ignore.

« Puis-je savoir, de mon côté, avec qui j'ai le plaisir de souper? demanda M. de Fernow après une nouvelle pause.

— Ce n'est vraiment pas la peine, monsieur Müller; mais, si vous me le permettez, je m'appelle François-Joseph Mayer, et je suis, de mon état, un pauvre lithographe insignifiant. »

Le major se mordit les lèvres. Krimpf cache son nom, se dit-il à lui-même.

« Je n'ai presque aucune connaissance ici, continua M. Krimpf; je sors fort peu. Mais si j'avais eu le bonheur de voir une seule fois monsieur Müller, une tête si intéressante, excusez ma franchise, ne serait jamais sortie de ma mémoire d'artiste. »

M. de Fernow aurait dû, à vrai dire, pour ne pas sortir de son rôle, relever un tel compliment par quelques mots polis, et c'est ce qu'il allait faire en effet; mais M. Krimpf avait accompagné ses dernières paroles d'un sourire si étrange et d'un coup d'œil si perfide que le major ne put douter que ce petit bossu ne le connût parfaitement.

Par bonheur on apporta le souper. M. Krimpf ne se fit pas prier, mangea d'un excellent appétit et but aussi beaucoup plus qu'il ne se l'était d'abord proposé. Le souper fini, M. de Fernow lui offrit un cigare, que le prétendu François-Joseph Mayer accepta avec une extrême reconnaissance. M. Krimpf avait un faible pour les bons cigares, et nous sommes forcé d'avouer qu'il laissait s'évanouir en fumée une notable partie de son mince revenu. Circonspect comme il l'était, il observa attentive-

ment ce que le major tirait de son étui à cigares, la manière dont il s'y prenait, le fin et élégant étui, puis le cigare lui-même avant de l'allumer. A peine l'avait-il porté à ses lèvres et en avait-il rejeté la première fumée, lentement savourée, qu'il se mit à dire :

« Monsieur Müller fume un excellent tabac. »

Mais sa pensée secrète était : Je ne me suis point trompé ; l'homme qui est devant moi n'est ni M. Müller, ni un marchand en voyage ; c'est bel et bien cet officier que j'ai déjà vu dans la suite du régent.

Le major remplit de nouveau son verre et celui de son vis-à-vis.

« Ainsi vous êtes lithographe? dit-il après un silence d'un instant. Vous faites aussi des portraits sans doute? Cela se rencontre à merveille. J'ai une petite commission de ce genre, et si vous voulez me donner votre adresse, je me permettrai de passer demain chez vous.

— Je ne possède point de carte de visite, dit en souriant M. Krimpf, mais je puis écrire mon adresse sur le premier petit bout de papier venu. La carte du restaurant est grande de reste, j'ai un crayon sous la main, voilà l'affaire. »

Et déchirant une petite bande de papier, il écrivit dessus quelques mots, qu'il remit ensuite à son hôte. M. de Fernow lut : « Mayer, lithographe, rue des Roses, n° 86. »

« Avez-vous beaucoup d'occupation? demanda Fernow après une courte pause.

— Oh! oui, repartit Krimpf; c'est selon, tantôt plus, tantôt moins. On lutte et l'on vit au jour le jour le mieux que l'on peut.

— Avez-vous du goût pour votre état? L'avez-vous embrassé spontanément?

— Tel que vous me voyez, dit Krimpf, et une ombre courut sur ses traits, je devais nécessairement embrasser un état qui pût s'accommoder de ce pauvre corps contrefait. Oh! j'aurais choisi volontiers une autre carrière. J'aurais préféré de beaucoup certes être bien habillé,

comme vous, monsieur.... monsieur Müller, aller dans le monde, en un mot être un homme riche et distingué. »

Cela dit, il vida son verre d'un trait et ses yeux étincelèrent.

« Vous n'avez pas tort, répondit l'officier; sous plus d'un rapport ma vie peut être agréable; cependant je vous assure que ce n'est point du tout un méchant lot, à mes yeux, d'être artiste, de peindre de belles dames, de les regarder dans les yeux tout en travaillant, et après.... ajouta-t-il avec un sourire.

— Et après, répéta M. Krimpf en portant brusquement ses mains blanches contre sa figure, selon ce tic nerveux qui lui était habituel, et après, quand on leur présente le portrait terminé, de lire dans leurs yeux ces mots : C'est singulier qu'un avorton d'homme pareil soit capable de faire de si belles choses! — Oui, monsieur Müller, continua-t-il avec exaltation, si j'étais, comme vous, beau, bien fait, de taille élancée, aimé des femmes, oh! alors, pour moi aussi, ce serait un plaisir d'être artiste. Alors j'aimerais m'asseoir devant les dames, regarder dans leurs yeux brillants, alors aussi peut-être pourrais-je dire d'un ton triomphant : Et après.... »

A ces mots, il leva sa main droite en l'air, passa ses doigts crispés dans ses rares cheveux tout hérissés, le feu de ses yeux s'éteignit, et, en se mordant les lèvres, il se plongea dans une profonde rêverie.

Le major, qui ne perdait pas un seul de ces détails, leva son verre et dit :

« Pardonnez-moi, si je vous ai fait de la peine, sans le vouloir. La vie sourit à chacun de nous ici-bas, d'une manière ou d'une autre. Tous tant que nous sommes, nous avons un moment où le bonheur voltige autour de nous, et où il ne s'agit pour nous que de le saisir. Les dons de la fortune sont, à vrai dire, fort divers, mais ce qu'il y a de certain, c'est que pour vous aussi sonnera une heure propice. Sur ce, buvons un coup! »

Et ils vidèrent leurs verres. Un feu sombre brûlait dans les petits yeux de M. Krimpf; ses joues, d'ordinaire si

pâles, s'étaient couvertes comme d'une teinte de pourpre ardente.

« Je vous remercie, dit-il, monsieur Müller, de vos consolantes paroles, mais qu'est-ce que des dons de la fortune? Des biens qui nous rendent heureux. Croyez-moi, l'argent et la richesse m'importent infiniment peu. Il n'y a qu'un bien auquel j'aspire, ajouta-t-il d'une voix atone, un seul, et je ne l'obtiendrai jamais. »

Ces mots furent comme un trait de vive lumière pour M. de Fernow. Ce que ce méchant petit homme tenait pour le suprême bonheur de la vie n'était pas difficile à deviner. C'était évidemment la faveur de quelque jeune fille ravissante, dont il n'essuyait que des refus. Mais quelle était cette jeune fille? M. de Fernow commençait à voir de plus en plus clair. Le photographe ne lui avait-il pas dit d'où était partie l'accusation contre Rose? Il n'y avait pas à s'y tromper. M. Krimpf lui-même aimait Rose, et c'était la rage de la jalousie qui le poussait à l'accuser, peut-être à la perdre, — oui, cela devait être.

M. Krimpf s'était laissé entraîner un instant par la violence de sa passion. Le major était sur la voie de la vérité : Krimpf aimait Rose. *Aimait* n'est pas le mot juste; il pensait à elle avec une passion cuisante et sauvage : il eût, pour obtenir ses faveurs, donné tout; pour lui, c'eût été une bénédiction, le comble de la félicité, de trouver la mort, que dis-je? même la damnation éternelle, au sortir de ses bras. C'est pour cela seulement qu'il s'était attaché à M. Boehler, pour cela qu'il avait promis tous ses services au valet de chambre de la princesse. Si insignifiants que fussent ces services, il croyait pourtant qu'ils suffiraient pour le hisser d'un jour à l'autre à la cour, espérant qu'un heureux hasard, un miracle, s'il faut dire le mot, lui donnerait accès dans une autre carrière, et qu'alors il pourrait se présenter devant cette belle dédaigneuse, toujours il est vrai sous cette forme disgracieuse qu'il tenait, hélas! de la nature, mais du moins comme un homme qui a su se faire jour par la puissance de son esprit et qui mérite qu'on le regarde.

Quand, réveillé de ces rêves d'une imagination échauffée, il fut revenu à la froide raison, ses regards tombèrent de nouveau sur son hôte, qui, son verre à la main, fumait tranquillement en regardant le plafond et semblait ne se soucier de rien au monde. On entendait distinctement le battement cadencé de la pendule du cabinet, et M. Krimpf pensa qu'il s'était trompé dans ses conjectures, et que cette rencontre, après tout, pouvait bien être due uniquement au hasard. Puis il lui revint à l'idée qu'il y avait à la cour deux partis, celui du régent et celui de la princesse Élise. Or, c'est ce dernier parti qu'il servait, et son hôte appartenait peut-être au premier. Sa visite au château ne pouvait-elle pas avoir été remarquée? Et, à cette occasion, les deux portraits lui revenant à la mémoire, il porta vivement la main à la poche de côté de son habit, mouvement qui n'échappa point au major.

Celui-ci eut, de son côté, tout le temps de réfléchir. Bien qu'il ne lui parût pas facile de triompher de son adversaire, il résolut pourtant, fût-ce par une attaque simulée, de le forcer dans ses derniers retranchements. Il caressa de la main ses longues moustaches noires et regarda le petit peintre d'un air si engageant et si amical, que celui-ci ne put s'empêcher de lui répondre par un regard presque affectueux. Alors le major se mit à rire et lui dit avec la plus franche gaieté :

« Nous jouons là tous deux une plaisante comédie. Allons, choquons nos verres et buvons à la franchise et à la vérité, mon cher monsieur.... Krimpf. »

Le petit peintre tressaillit d'effroi, comme si quelque chose l'eût piqué. De fait, il était fort interdit. Il s'était cru jusque-là parfaitement protégé par l'ombre dont il enveloppait son humble personne, tandis que la lumière tombait en plein sur son vis-à-vis, et c'était précisément le contraire qui arrivait.

« N'ayons donc plus de secret l'un pour l'autre, continua M. de Fernow du ton le plus amical. Vous êtes le collaborateur du photographe Henri Boehler, le peintre

Krimpf; mais si je vous demande de la franchise, je dois vous en montrer aussi pour ma part. Donc je m'appelle aussi peu Müller que vous vous appelez vous-même Mayer. Je suis le major Fernow, adjudant du régent. Restez en place et ne me faites point de compliments. Pour aujourd'hui seulement je suis M. Müller, dont vous avez trouvé la canne.

— Trouvé! bien par hasard, comme par hasard aussi vous l'aviez oubliée sur la tablette de la devanture, dit M. Krimpf, dont les traits prirent une expression d'extraordinaire finesse.

— Et c'est à ce hasard que je dois le bonheur de votre aimable compagnie. Allons, là-dessus, vidons un nouveau verre. »

Ce qui eut lieu, et comme M. Krimpf posait son verre sur la table, on put lire sur sa figure rayonnante tout le plaisir qu'il éprouvait de connaître enfin l'homme à qui il avait affaire. Mais derrière cette joie apparente se devinait aussi une attente inquiète de ce qui allait se passer, et ses lèvres contractées, l'air de satisfaction qui brillait dans ses yeux, montraient un homme plus que jamais résolu à ne se laisser prendre d'aucune façon.

« Puis donc que j'ai l'honneur d'être connu de vous, mon honorable monsieur, dit-il après une pause, je vous prie de me faire savoir en quoi je puis vous servir; je m'y emploierai de toutes mes forces.

— Vous êtes un homme intelligent, monsieur Krimpf, répondit le major, et comme vous paraissez tenir à cette idée que j'ai oublié ma canne à dessein, eh bien! je vous avoue que mon unique dessein, en le faisant, était de jouir de votre compagnie. J'irai plus loin en vous déclarant que je désirerais causer avec vous d'une affaire dans laquelle vous pouvez m'être d'un grand secours. »

Enfin, pensa M. Krimpf.

« Mais à cela je dois ajouter, continua le major, que cette affaire ne me concerne point, que j'agis au nom d'un tiers, et que j'ai plein pouvoir, quoi qu'il advienne, pour récompenser brillamment votre concours. »

M. Krimpf inclina la tête très-bas en signe qu'il avait parfaitement compris; mais ayant en même temps porté de nouveau la main à sa poche de côté et y ayant senti les précieuses photographies, il promena tout autour de la chambre des yeux presque inquiets, à l'idée de se trouver tout à fait seul en face du major.

« Ainsi, continua M. de Fernow, après avoir laissé au petit peintre tout le temps de réfléchir, ainsi vous travaillez rue du Faubourg, n° 4, dans une maison à quatre étages?

— Chez mon ami Henri Boehler, qui a un atelier photographique.

— Quant à la profession de ce dernier, reprit le major avec une grande indifférence, elle m'importe fort peu; le service que je vous demande n'a pas le moindre rapport avec votre art. Vous habitez une maison où se trouvent encore beaucoup d'autres personnes?

— Oh! oui, plusieurs ménages, répondit M. Krimpf, qui commença à s'égarer de nouveau en voyant son adversaire s'engager en apparence dans une tout autre voie que celle qu'il avait supposée.

— Eh bien! donc, dit le major, il s'agit d'une affaire pour laquelle je veux et je dois me fier entièrement à votre discrétion; mais je ne crois pas mal placer ma confiance. Vous habitez, m'avez-vous dit, au quatrième étage; au-dessous de vous, au troisième, se trouve l'appartement d'une veuve, qui a une fille unique et très-belle.

— Ah! laissa échapper le petit peintre, et cette fois son étonnement fut si vrai et si peu joué que le major en fut frappé malgré lui.

— Vous êtes surpris que je sache cela, continua Fernow, mais il n'y a rien de plus simple. La rue où est située votre maison, est bordée du côté opposé par un grand bâtiment.

— Au premier étage duquel, interrompit Krimpf avec une grande agitation, au premier étage duquel demeure un de vos amis, M. le baron de Wenden.

— J'entends, vous connaissez son nom, d'où je conclus que vous êtes aussi au courant de l'affaire.

— Oh! oui, je crois la bien connaître, répliqua le petit peintre en tirant péniblement sa respiration, je crois la bien connaître, en être parfaitement instruit. »

Et il grinçait des dents.

« La question est de savoir si nous pouvons, c'est-à-dire si mon ami peut compter sur vous. Je veux dire par là, si vous êtes disposé à nous servir dans cette occurrence. Vous me paraissez avoir du caractère, de la capacité. Mais si vous n'êtes pas d'humeur à venir en aide à mon pauvre ami, vous regarderez, je l'espère, cet entretien comme non avenu. De grâce, réfléchissez mûrement à ma proposition. »

Sur ce, le major toucha à son verre du bout des lèvres, tandis que M. Krimpf vida le sien jusqu'à la dernière goutte et parut se livrer ensuite à une longue réflexion. Cette proposition était fort de son goût. Il était prêt à faire tout ce qu'on réclamerait de lui; il ne demandait pas mieux que de compromettre la jeune fille, de la perdre même; car plus elle tomberait bas, plus elle se rapprocherait de lui, de la fange où il vivait. A vrai dire, il serrait les poings sous la table avec rage, pour les relever tout aussitôt avec un tremblement convulsif jusqu'à sa bouche, à la seule pensée qu'un autre, un étranger, un grand seigneur dût approcher de cette merveille de beauté et en faire son jouet. Son sang parut alors bouillonner, son regard s'assombrit, sa respiration devint haletante.... Cependant, si pour sa passion il y avait encore quelque chose à espérer, ce ne pouvait être que de ce côté-là. Que lui importait, après tout, qu'un autre possédât celle qu'il aimait, s'il devait un jour lui être permis de poser ses mains frémissantes autour de sa taille svelte! Le vin l'avait complétement échauffé. On en était déjà à la troisième bouteille, et M. de Fernow n'avait bu qu'avec une extrême réserve.

« Quel est votre avis, M. Krimpf? Je suis bien aise de vous voir réfléchir si minutieusement, car ne l'oubliez pas, si je puis vous promettre une brillante récompense pour vos bons services, vous seriez aussi cruelle-

ment puni, dans le cas où vous essayeriez de nous trahir.

— Ce que je promets, je le tiens, » dit le peintre d'une voix sourde, et après avoir durant quelques secondes couvert ses yeux de sa main droite, il continua d'un ton résolu : « Commandez, je vous appartiens ; que faut-il que je fasse ?

— Pour le moment, pas grand'chose. Il vous sera facile de trouver, en demandant, ma demeure sur la place du château ; vous m'y viendrez voir demain vers midi. Vous recevrez une lettre que vous remettrez entre les mains de la jeune fille. La chose ne saurait être difficile, puisque vous avez, j'imagine, accès chez elle. »

M. Krimpf inclina la tête d'un air sombre, en signe d'assentiment.

« Il va sans dire que la jeune fille ne doit pas savoir que la lettre lui est arrivée par vos mains. C'est à vous de faire en sorte qu'elle la trouve sans se douter qui la lui a apportée. Quant à la réponse, vous aurez ensuite à me la faire parvenir avec la même adresse.

— Et vous croyez qu'elle répondra ? demanda M. Krimpf à voix fort basse.

— Nous l'espérons. Elle ordonnera de remettre cette réponse en un endroit désigné, on vous dira lequel, et vous n'aurez plus alors autre chose à faire qu'à prendre la réponse et à me la faire parvenir.

— Non, ce n'est pas grand'chose, en effet, » répondit M. Krimpf, avec un rire affreux.

De quoi s'agissait-il, après tout ? De la simple remise d'une lettre. Mais du contenu de cette lettre dépendaien le bonheur d'une pauvre innocente jeune fille, le bonheur de toute sa vie, et aussi le repos ou le désespoir d'un ami, à la table duquel il s'asseyait tous les jours, qui partageait son pain avec lui.

« Êtes-vous prêt à faire cela pour nous, sans arrière-pensée ? demanda le major.

— Oui, » répondit M. Krimpf, et il tendit par-dessus a table sa main tremblante au major, qui la saisit non sans répugnance.

La petite main du peintre était froide et pourtant humide de sueur....

« Ainsi, voilà une affaire conclue, dit alors le major avec un abandon affecté, car il avait horreur de cet homme qui semblait si facilement se résoudre à trahir un camarade et un ami. Vidons un dernier verre et prenons encore un cigare. »

M. Krimpf fit les deux choses. Ce dernier verre de bordeaux parut avoir achevé de noyer sa mémoire, Ses yeux perdirent leur sombre expression et il promena tout autour de lui un regard presque joyeux ; ses doigts crispés saisirent le verre que lui avait de nouveau rempli son hôte; enfin, sa bonne humeur sembla si bien revenue qu'il se mit à chantonner tout bas un refrain qu'il avait souvent entendu répéter dans ces derniers jours par M. Henri Boehler; ce refrain était : « Chantons, buvons, traleralera. »

Quant au major, il s'était renversé sur sa chaise et soufflait devant lui la fumée de son cigare, qui montait dans l'air en petits nuages bleuâtres. Il paraissait tout heureux, mais un observateur attentif eût pu remarquer que ses yeux se tournaient de temps à autre avec anxiété vers la pendule du cabinet, dont l'aiguille marchait bien lentement à son gré. Tout à coup il s'allongea en bâillant et dit :

« Ainsi, vous êtes lithographe, et vous devez exécuter de très-beaux travaux. Je tiens cela d'un ami dont vous avez fait le portrait il y a quelque jours.

— D'un de vos amis, honorable monsieur? » demanda le peintre d'un air soupçonneux; mais il se remit tout aussitôt et dit :

« Ah! vous voulez parler de deux étrangers!

— Oui, c'étaient deux de mes amis. Ils avaient une surprise en vue et elle a parfaitement réussi. Ç'a été une grande joïe pour nous; — au fait, c'était une gageure, — et c'est pour cela même qu'ils ont recommandé à M. Boehler un silence absolu et la destruction immédiate des plaques.

— C'est aussi ce qu'on a fait, répliqua M. Krimpf, dont le regard était devenu presque fixe et qui porta de nouveau la main à sa poche.

— J'en suis fâché, dit le major après avoir bu et avoir essuyé avec soin ses longues moustaches; j'aurais désiré avoir une copie, notamment de l'un des portraits, de celui de mon meilleur ami, le grand veneur, baron Rigoll, qui était admirablement réussi. Oui, admirablement réussi.

— Oui, l'un de ces messieurs était Son Excellence, dit M. Krimpf en déboutonnant lentement sa redingote. Mais l'autre? ajouta-t-il du ton d'un homme qui attend une réponse.

— L'autre était un cousin du sus-nommé baron de Wenden, qui demeure en face de chez vous. Comme je vous l'ai déjà dit, je suis fâché que les plaques aient été détruites, j'aurais payé cher une copie. Mais puisque cela ne se peut plus, nous attendrons forcément une autre occasion. »

Bien que ces paroles fussent dites avec une indifférence parfaite, M. Krimpf n'eût certainement pas manqué de voir en toute autre circonstance que cette indifférence était toute factice. Mais, sous l'influence de l'excellent bordeaux dont la troisième bouteille était presque à sec, le malicieux petit peintre en était venu à sourire fréquemment sans motif. Il s'extasiait sur la merveilleuse soirée qu'il venait de passer et il ne pouvait assez exprimer toute sa reconnaissance, que dis-je? toute son estime pour son hôte. Mais il suffit d'un seul regard du major, d'un seul regard de ses yeux étincelants d'un feu sombre, pour arrêter tout à coup l'hymne joyeux prêt à s'exhaler des lèvres de M. Krimpf.

« Voilà un très-aimable homme, murmura-t-il à demi-voix, et je pourrais bien, en fin de compte, lui jeter à la tête ces misérables photographies. Le valet de chambre est un grigou et le laquais me vole ce que le valet de chambre paye. A quoi bon vraiment se compromettre avec la canaille, quand les maîtres viennent d'eux-mêmes

à vous et vous traitent en amis? Et les maîtres ont raison.... Un artiste n'est pas un chien.... Quelqu'un a dit une fois : « L'artiste va de pair avec le roi!... » Pourquoi n'irait-il pas de pair aussi avec un misérable adjudant du régent?... Mais celui-là est un gaillard qui n'a pas son pareil! Et si cela lui plaît, il aura les deux têtes d'âne.... Oui, les deux têtes d'âne, avec le laquais et le valet de chambre par-dessus le marché.... demain, pas plus tard que demain. Chantons, buvons, traleralera. »

Et il se mit à répéter très-haut et sans fin ce gai refrain.

Le major avait trop bien compris ce monologue sans suite et entrecoupé de hoquets fréquents, pour vouloir troubler M. Krimpf dans l'explosion de sa joie. Aussi, choquant son verre avec le sien, se força-t-il à répéter avec lui le joyeux refrain.

« Oui, monsieur l'officier, vous êtes si aimable que je veux vous rendre un petit service, un misérable petit service. Si cela vous fait plaisir d'avoir les têtes de vos deux amis, eh bien! je puis vous y aider. Krimpf n'est pas aussi sot qu'il en a l'air. Voici encore deux damnées copies. »

Il avait, en disant ces mots, tiré le paquet de sa poche, et comme il ne put venir à bout avec ses mains tremblantes d'en enlever correctement le cachet, il déchirait l'enveloppe en plusieurs morceaux et avec tant de vivacité que les photographies s'éparpillèrent sur le plancher.

« Les voilà, les têtes d'âne! dit-il en regardant les feuilles. Laissons-les par terre, monsieur le général. Sur l'honneur, elles ne valent pas la peine qu'on les ramasse. Hsp! hsp!

— Oui, vous avez raison, reprit M. de Fernow; elles n en valent pas la peine; laissons-les où elles sont.

— Bien dit, hsp! hsp! où elles sont, hsp! Elles peuvent dormir là tout à l'aise et cuver leur ivresse. Hsp! Que le diable les emporte! Hsp! hsp!

— Pour ce qui est de dormir et de cuver son ivresse, mon cher monsieur Krimpf, dit le major en attachant un

ferme regard sur lui, m'es tavis que, pour nous aussi, il serait grand temps d'aller retrouver nos lits.

— Non pas, pourtant, je pense, pour cuver notre ivresse, hsp! répliqua M. Krimpf, dont la langue devenait de plus en plus épaisse. Nous n'en sommes pas encore là, hsp!

— Vous peut-être, mais moi, le vin me porte à la tête et je tombe de sommeil. »

M. Krimpf se leva péniblement de sa chaise, non sans jeter, lui si malingre et si chétif, un regard de méprisante pitié sur la haute taille et la puissante encolure du major.

« Eh bien! oui, dit-il, après une pause, si votre avis est.... hsp!... que nous avons assez bu.... partons, hsp!... Cependant.... j'ai encore.... une prière.... à vous adresser. »

A ces mots, il leva en l'air l'index de sa main droite, tandis qu'il appuyait sa main gauche sur la table pour se soutenir.

« Si vous oubliez encore.... des cannes, dit-il alors, soyez assez bon pour me le faire savoir; je serai toujours.... votre très-humble serviteur.... pour vous les rapporter, hsp! »

Sur ce, il se dirigea d'un pas assez ferme vers la table voisine où était posé son chapeau, et M. de Fernow n'avait qu'une crainte, c'était qu'il ne marchât sur les photographies, toujours gisantes sur le plancher. Cependant, M. Krimpf réussit à les éviter dans sa marche en zigzag, et après avoir fait à son hôte un dernier compliment, il sortit comme un trait.

Le major, peu rassuré, voulut voir comment il se comporterait dans la rue et il le suivit jusqu'à la porte de la maison. M. Krimpf avait pris sa course par la droite. Bien qu'il usurpât à lui seul toute la largeur du trottoir, il détalait pourtant encore assez vite. Quant à son humeur, elle était évidemment des plus gaies, car on l'entendait chanter à tue-tête tout en descendant la rue son refrain favori : « Chantons, buvons, traleralera! »

M. de Fernow rentra dans le cabinet, ramassa les

photographies et les considéra avec une profonde attention. L'une représentait en effet le baron Rigoll. Mais l'autre? Où avait-il déjà vu cette figure?... Une figure tout à fait distinguée!... Ah! l'y voilà! Ce portrait est celui de ce haut personnage qui vint l'autre soir chez le baron de Wenden.... qui lui fut présenté sous le non de comte de Hohenberg.... que le baron Rigoll traitait avec une si respectueuse politesse. Ces respects de Rigoll l'avaient déjà surpris à ce moment. Il y avait là-dessous quelque mystère. Oui, ce portrait qu'il tenait là, dans ses mains, devait avoir son importance, et il n'avait certes pas perdu sa peine en consacrant une couple d'heures à la conquête de ces feuilles. « Je ne sais, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, mais un vague pressentiment me dit que mes efforts n'ont point été inutiles. Il est dix heures, allons causer un peu avec M. Kindermann. Si le proverbe dit vrai, qu'il faut battre le fer quand il est chaud, il ne faut pas non plus rien négliger pour saisir le bonheur au vol. »

Il paya le restaurateur, qui palpa son argent avec un béat sourire. Puis, gagnant la rue, il appela un fiacre qui passait d'un air endormi, et se jeta dedans en donnant au cocher pour mot d'ordre : « Au château ! »

CHAPITRE XIII.

ENCORE DANS LE CABINET DU RÉGENT.

Ce même soir, un des laquais de service de la princesse Élise était descendu chez un des laquais de service du régent et lui avait présenté debout cette humble requête : « M. le valet de chambre de Sa Grâce la princesse offre ses compliments respectueux à M. le valet de chambre du régent, et, attendu que leurs augustes maîtres doivent

passer la soirée chez la duchesse, veuve du prince défunt, M. le valet de chambre de la princesse m'envoie demander à M. le valet de chambre du régent, s'il aurait pour agréable de recevoir son collègue pendant une petite heure. Il a mis en réserve une petite jatte de fraises et il désirerait être autorisé à l'apporter avec lui dans la visite qu'il sollicite de M. le valet de chambre de Son Altesse. »

M. Kindermann ayant gracieusement accueilli une demande si poliment faite, nous introduirons le lecteur, sans plus de préambule, dans le cabinet que nous connaissons déjà et où nous trouverons assis devant la cheminée nos deux respectables serviteurs.

M. Steppler (c'était le nom du valet de chambre de la princesse) était à peu près du même âge que M. Kindermann, mais une gravité sombre régnait constamment sur sa figure, au lieu de cet aimable sourire perpétuellement épanoui sur les lèvres de son compagnon. Avec cela, il marchait à moitié courbé, toussait presque à chaque mot, le plus souvent par mauvaise habitude et aussi parce qu'il avait remarqué en mainte circonstance qu'il lui pouvait être avantageux d'affecter une maladie de poitrine. C'était, à vrai dire, un des vieux meubles de la cour, et il avait déjà servi chez la mère du prince défunt, laquelle était une dame accomplie et sur le compte de laquelle ces deux vétérans de la domesticité du château s'entretenaient tout juste en ce moment.

« Oui, disait M. Steppler, ce sont des choses qui n'arrivent plus aujourd'hui. Ce n'est plus aujourd'hui que l'on réserverait une chambre à coucher particulière pour le bichon de la princesse, avec une bonne pour le soigner, et que le valet de chambre de Son Altesse, comme qui dirait moi, serait chargé tous les soirs d'allumer la lampe de nuit auprès du vieux roquet. Il faut dire du reste que la pauvre petite bête avait de l'esprit, tout comme un homme; car, si la lampe n'était pas allumée ou qu'elle vînt à s'éteindre, elle se mettait à pousser des hurlements plaintifs jusqu'à ce que quelqu'un arrivât.

— C'est tout à fait étonnant répliqua M. Kinder-

mann avec son doux sourire; et pourtant si vous voulez bien me le permettre, mon très-cher ami, ces temps-là étaient meilleurs de beaucoup que les nôtres pour le prince régnant. Vous souvenez-vous encore de la tante du prince défunt, qui jamais ne se mêlait d'aucune affaire d'État, et qui était bien la dame la plus exempte de soucis qui fût au monde, vivant en paix et laissant vivre en paix tout un chacun ?

— Oui, oui certes, et qui était heureuse, quand elle pouvait se promener quatre heures par jour, ses chevaux au pas, au pas le plus lent, comme des chevaux de corbillard, et qui, chaque jour, pour son divertissement, se faisait apporter dans sa chambre une petite corbeille de verges d'osier, qu'elle avait la patience de briser l'une après l'autre sur sa table.

— N'est-il pas vrai, mon vieil ami, dit M. Kindermann en levant son verre et en regardant son collègue à travers la transparente liqueur avec un fin sourire, n'est-il pas vrai que c'était là de tout autres temps que ceux où nous vivons? Je voudrais bien voir maintenant si la princesse Élise, au cas où nous lui apporterions dans sa chambre une petite corbeille de verges d'osier, si, dis-je, elle s'amuserait à les briser une à une sur sa table.

— Dieu nous en préserve! Autant voudrait tracer le portrait du diable sur la muraille.

— Oui, la princesse est une étrange personne, » dit M. Kindermann, tout en avalant une bonne gorgée de l'agréable liqueur. Après quoi, s'étant léché les lèvres, il se renversa sur sa chaise molle et attacha son regard le plus fin sur M. Steppler, qui d'un air profondément pensif observait fixement une énorme cerise nageant dans son verre. « Cher ami, reprit-il après une petite pause, il y a une remarque que je vous ai déjà faite et que je dois vous répéter ici. C'est le propre d'un bon dîner d'agir sur les dispositions des maîtres de la façon la plus heureuse. Et c'est ce qui arrive en effet, pour peu qu'on soit habile; en d'autres termes, on peut façonner ses maîtres si bien que c'est une bénédiction.

— Oui, il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, grommela M. Steppler. Mais ma maîtresse est comme une anguille, comme une toupie, si vous aimez mieux; elle fait dix tours, avant que je sache seulement si c'est à droite ou à gauche qu'elle tourne.

— J'accorde qu'il est malaisé de vivre avec l'auguste princesse, mais soit dit entre nous, vous avez trop de condescendance, il y a une foule de cas où vous devriez lui refuser votre concours; oui, mainte affaire que vous eussiez dû faire échouer. Que diable aussi! continua M. Kindermann après une courte pause, qu'il mit à profit pour contempler dans la glace sa figure paterne, il faut savoir de temps en temps empêcher quelque chose. Sachez-le bien, je vous parle en ami, mon cher Steppler, mais vous faites là-haut des choses par trop étranges. Comment se peut-il, par exemple, que l'on patronne un mariage comme celui du vieux baron Rigoll avec la jeune et belle demoiselle de Ripperda?

— Comment l'empêcher? je vous le demande.

— Il y a pour cela bien des moyens, mon cher Steppler. On laisse tomber un mot par-ci par-là, on annonce trop tard ou l'on annonce pas du tout, on exprime le regret que la princesse soit dans l'impossibilité de recevoir,... que sais-je encore? Mais il faut pour cela un courage plus qu'ordinaire. Je vous le dis, mon cher, c'est là une méchante intrigue, à laquelle vous n'eussiez pas dû vous prêter. »

Bien que M. Steppler fût assis, courbé de manière à ne pouvoir regarder son collègue en face, on put le voir pourtant lever les yeux, sans remuer la tête, et le guigner obliquement.

« Avez-vous, de votre côté, rien fait pour l'empêcher? demanda-t-il alors.

— Oh! repartit M. Kindermann d'un air de grande suffisance, quand une chose est si mal lancée, le meilleur cocher ne saurait parvenir à la remettre sur la bonne voie. Et pourtant, — mais comme je vous l'ai dit, reprit-il en s'interrompant lui-même, ce n'était qu'une idée à moi

et de fait, il est imprudent de causer plus longtemps de ces sortes de choses, car je ne sais que trop que vous n'avez pas en moi la moindre confiance, mon cher Steppler. »

L'autre le regarda encore obliquement à la dérobée sans rien répondre.

« Je vous assure, continua M. Kindermann après une pause, c'est dommage que nous ne nous entendions pas mieux. Nous pourrions, je vous le dis, conduire le gouvernail, que ce serait une bénédiction, moi avec ma vivacité, si vous me permettez de faire mon éloge, vous avec votre calme inappréciable. Allons, mon vieux Steppler, manœuvrons de concert. Que diable, il faut pourtant bien que cela finisse, et que l'on ne voie plus nos augustes maîtres vivre ensemble, sauf le respect qui leur est dû, comme chien et chat. Vous faites-vous une idée des méchantes petites intrigues que la princesse est capable d'ourdir contre nous, contre un prince tel que le régent? Dieu le garde cent ans encore, ce prince chevaleresque, ce noble maître, que ses qualités font aimer et estimer de tout le monde! Mais c'est précisément la personne dont l'estime lui est le plus à cœur — oui, Steppler, regardez-moi seulement — dont l'estime lui est particulièrement à cœur, c'est elle précisément qui lui cause par ses caprices tous les chagrins possibles. Il n'y a pourtant à cela ni sens ni raison.

— Mais c'est tout le contraire, Kindermann, tout le contraire.

— Non, votre conduite est mauvaise. Il faut qu'il y ait encore là-haut quelque machine en jeu. Je puis vous l'assurer, Steppler, le prince est, depuis ces derniers jours, tout à fait mal disposé, et je crois qu'il y a lieu d'y prendre garde. Il est, à cette heure, bien décidément le maître, et si le ciel nous accorde un héritier, ce qui se décidera d'ici à peu de jours, nous aurons dix-huit ans de régence, — temps assez long pour que, ni vous ni moi, nous n'en voyions la fin.

— Que voulez-vous dire par là, Kindermann? demanda l'autre, après avoir réfléchi quelques instants.

— Eh bien! ce que je veux dire, c'est que le prince mon maître a pour longtemps encore le pouvoir de faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis.

— Mais vous nous faites injure, dit M. Steppler, qui pour la première fois égaya ses traits d'un sourire, si vous croyez que, là-haut, nous haïssons le prince : c'est tout le contraire, je puis vous l'assurer. On s'efforce bien un peu de temps à autre de déranger ses plans, d'aller contre ses vues, mais, — moi aussi, Kindermann, j'ai une vieille expérience, — jamais cela ne se fait d'après un froid calcul, dans un esprit de système, non, c'est le caprice d'un moment, comme une frasque d'enfant, — pardonnez-moi le mot, — une démangeaison fiévreuse de dire non, quand le prince dit oui. »

M. Kindermann regarda dans son verre et ne répondit rien.

« D'inimitié réelle, continua Steppler, il ne saurait en être question, de haine encore bien moins. Quand on hait quelqu'un, vous m'entendez bien, quand on hait quelqu'un décidément, on ne prononce pas son nom à tout propos, on ne le regarde pas, on est heureux de n'avoir ni à l'entendre ni à le voir ; en un mot, quand on hait réellement quelqu'un, on concentre sa haine en soi et on ne la montre pas à tout le monde.

— Vous avez raison sous quelque rapport, dit avec réflexion M. Kindermann ; ce serait vraiment fâcheux que deux augustes personnes, telles que le régent et la princesse, usassent leur vie ainsi. N'avez-vous jamais pensé, Steppler, ajouta-t-il après une pause assez longue qu'il avait employée à remuer d'un air pensif le reste de la liqueur avec la grande cuiller d'or, vous est-il jamais venu à l'idée qu'ils feraient à eux deux un couple magnifique?

— Qui n'y aurait déjà pensé? répliqua l'autre; et c'est, au fait, une excellente idée. La paix régnerait enfin au château. On pourrait y passer ses journées dans un paisible recueillement, si toutes ces désagréables histoires venaient une bonne fois à cesser. Mais comment cette idée vous vient-elle tout à coup?

— C'est vous qui m'y avez amené, repartit M. Kindermann avec une grande solennité. Certes, la conduite de la princesse m'a déjà souvent donné à réfléchir, et ce que vous venez de me dire de la pétulance fiévreuse avec laquelle elle s'oppose parfois à mon maître, ne fait que me confirmer dans mon opinion; comme aussi ce que vous ajoutez qu'elle parle de lui souvent, le regarde en toute occasion, s'occupe de lui sans cesse.

— Je n'ai pourtant pas dit cela, dit M. Steppler d'un air effrayé.

— Oui, Steppler, vous avez dit cela, et c'est votre bon esprit qui parlait par votre bouche. Voyez-vous, c'est une idée magnifique, que j'ai longtemps nourrie et qui se réalisera nécessairement, si deux hommes comme nous la prennent en main. Vous devez comprendre votre position, tout comme je comprends la mienne. Annoncer les gens, s'occuper du service de la table et de la garde-robe, c'est ce que tout le monde peut faire; mais intervenir puissamment dans la vie des maîtres, voilà ce qui demande des mains sûres, et cela ne nous manque pas, j'imagine, n'est-il pas vrai?

— Oui, je le crois aussi, répondit M. Steppler. » Cependant il ne pouvait se vanter d'avoir les mains fermes que dans le sens figuré, car, en réalité, son verre trembla dans sa main droite, quand il le porta à ses lèvres. « A vrai dire, continua-t-il, cette idée m'effraye, Kindermann, mais lorsque je m'y habitue, je finis par n'y rien trouver de bien extraordinaire. Mais Son Altesse le régent?

— C'est mon affaire, répliqua M. Kindermann. Croyez-moi, il s'intéresse plus à la princesse qu'on ne se l'imagine.

— Vraiment? fit l'autre d'un ton presque enjoué.

— Certainement, je le remarque en mainte occasion. Bien qu'il lui arrive souvent d'être éloigné de la princesse, et de paraître tout occupé de causer sérieusement avec d'autres, il trouve toujours assez de temps pour jeter les yeux sur elle à chaque instant, pour observer ses moindres mouvements

— Au fait, je l'ai souvent remarqué moi-même, répondit M. Steppler en secouant la tête de haut en bas, comme quelqu'un qui s'abandonne à une agréable pensée.

— Tout n'irait-il pas au mieux pour nous, sous tous les rapports, si nous pouvions réussir à mener cette affaire à bonne fin ? reprit M. Kindermann. Je suppose que nous ne nous trompions pas dans nos conjectures. Avec quelle reconnaissance nos deux augustes maîtres n'accueilleraient-ils pas nos efforts ! Mais pour cela il importe, avant tout, que l'on ne cherche pas à grossir les petites difficultés qui peuvent surgir de côté et d'autre, ou même à en créer de nouvelles, et sur ce point, maître Steppler, nous avons certainement quelque chose à faire.

— Bon Dieu du ciel ! mais je n'agis jamais que sur des ordres positifs, je puis vous l'assurer, répliqua M. Steppler. Sur mon honneur, je ne me hasarde jamais à avoir une opinion en propre, encore moins à l'exprimer. Je ne suis pas, moi, un M. Kindermann, » ajouta-t-il avec un sourire qui visait à la finesse.

Le valet de chambre du régent, évidemment flatté des dernières paroles de Steppler, allongea les lèvres et se regarda dans la glace à la dérobée.

« Sans doute on ne fait que son devoir, dit-il alors, et quand le hasard veut que l'on réussisse dans quelque affaire, Dieu sait la puissance que le monde vous attribue. »

En ce moment, le laquais de service de la princesse entra sans trop de cérémonie. Il devait pour cela avoir ses raisons, et il les avait en effet. Se tenant à une distance respectueuse, il annonça d'une voix de fausset que la princesse en compagnie du régent venait de quitter Mme la duchesse, et qu'ils allaient vraisemblablement rentrer dans leurs appartements. M. Steppler se leva vivement de sa chaise, vida son verre en toute hâte et répondit par un geste de refus à M. Kinderman, qui s'apprêtait à le lui remplir une dernière fois. Puis nos deux respectables camarades, se tendant la main, échan-

gèrent un regard plein d'expression qui voulait dire qu'ils n'oublieraient jamais l'entretien qu'ils venaient d'avoir. Ajouter un mot en présence du laquais n'eût pas eté prudent. Le seul fait de cet échange de poignées de main fut rapporté sur-le-champ à une jeune caméristе de confiance de la princesse, qui le redit le soir même à l'oreille de sa maîtresse, laquelle jugea un tel rapprochement de deux partis jusque-là si ennemis assez grave pour y réfléchir un instant. Nous pourrions même ajouter, en anticipant sur la suite de cette histoire, que la princesse courut à son bureau aussitôt après avoir reçu cette communication toute confidentielle. « Bien, avait-elle répondu; après tout, c'est fort indifférent, et l'on ne me surprend pas. » Puis elle avait cacheté une lettre et donné ordre de la porter sur-le-champ au chambellan baron de Wenden. Il était dix heures du soir, et la princesse attendait une réponse à son billet.

Maintenant reprenons notre récit. A peine M. Kindermann, au premier coup de sonnette, s'était-il rendu dans les appartements du régent, que M. de Fernow entrait et s'installait chez lui sans façon. Son Altesse ne se disposant point encore à prendre du repos, et s'étant assise pour lire près de sa table au coin d'un petit feu, le valet de chambre revint presque aussitôt, et ne parut pas peu surpris de trouver chez lui l'adjudant à une pareille heure, et surtout en habit bourgeois.

« Excusez-moi, cher monsieur Kindermann, dit le major en allant vivement à sa rencontre, si je vous dérange. Mais vous avez eu l'obligeance de me dire, il y a quelque temps, que je devais m'adresser à vous en toute confiance à la première occasion qui me paraîtrait importante. Or une occasion de cette nature se présente, et j'ai besoin de vos conseils, peut-être aussi de votre aide. »

Le valet de chambre, visiblement flatté de la confiance du jeune officier, répondit par un de ses sourires les plus gracieux et pria l'adjudant de s'asseoir.

« Si vous me le permettez, dit celui-ci, j'aime mieux rester debout. J'ai une prière à vous adresser, veuillez me

dire à cœur ouvert s'il vous est possible de m'annoncer encore à l'heure qu'il est chez Son Altesse. »

M. Kindermann regarda la pendule d'un air réfléchi et s'efforça de donner à sa figure une expression tout à fait sérieuse.

« Il est dix heures passées, dit-il, et il faudrait un motif bien urgent pour interrompre la lecture du régent, qui ne m'a pas l'air du tout bien disposé. Puis le prince, vous le savez vous-même, cher monsieur de Fernow, n'aime guère voir ses adjudants en frac noir, lorsqu'ils ont à lui faire une communication ou une ouverture quelconque. Du reste, je suis prêt à faire pour vous tout ce qu'il sera possible, je n'ai pas besoin de vous en donner l'assurance. — Sans vouloir être indiscret, ajouta-t-il après une pause avec un fin sourire, la chose est-elle très-urgente?

— Eh! c'est précisément ce que je ne sais pas moi-même, répliqua M. de Fernow, autrement, je me serais fait directement annoncer. Vous savez combien je suis convaincu que tout ce qui concerne les intérêts de Son Altesse ne saurait être mieux placé qu'en vos mains. Aussi veux-je, sans plus de cérémonie, vous faire part de ce qui m'amène ici. Je me suis procuré tantôt les deux photographies que voici, et certaines circonstances singulières me font conjecturer que Son Altesse sera bien aise de connaître ces deux portraits, notamment l'un des deux. Qu'en pensez-vous, cher monsieur Kindermann? »

Le valet de chambre avait pris les deux dessins, et il s'approcha de la lampe qui était sur la cheminée pour les considérer.

« Le baron Rigoll! dit-il après quelques moments de silence; et il regarda l'adjudant avec un sourire tout amical.

— Regardez l'autre, à présent, je vous prie, dit M. de Fernow.

— Ah! c'est juste, l'autre, » reprit le valet de chambre en mettant de côté le portrait du grand veneur. Il considéra cette seconde feuille assez longtemps, fit un léger

mouvement d'épaules et cessa tout à fait de sourire. Il devint même fort sérieux, ce qui, nous le savons, arrivait rarement à M. Kindermann. « Ce portrait-là est vraiment plus important, dit-il alors ; c'est celui du duc Alfred de D.... Mille diables ! monsieur de Fernow, comment vous êtes-vous procuré ce portrait-là?

— C'est toute une histoire, que j'aurai le plaisir de vous conter demain en détail. »

A ces mots, l'adjudant fit un petit geste amical, mais en même temps il regarda l'heure à la pendule.

« Je comprends, dit rapidement M. Kindermann. S'il y a quelque chose à faire, il faut que ce soit tout de suite. Mais vous introduire directement, cela ne me paraît pas convenable. Il faut que je manœuvre.

— Allez-vous verser de l'eau de Cologne sur le mouchoir du prince, ou laisser traîner son sabre? dit le major en plaisantant.

— Chaque chose a son temps. Laissez-moi faire seulement, monsieur de Fernow, mais croyez-moi, c'est un heureux moment que celui où vous avez mis la main sur ce portrait. Heureux pour vous, sinon pour d'autres, » ajouta Kindermann, qui sortit en hochant la tête.

Il revint bientôt avec un sourire triomphant.

« J'ai agi pour vous, dit-il, comme je faisais dans cet heureux temps où feu M. votre père (Dieu ait son âme !), assis à cette même place, adressait à l'insignifiant Kindermann mainte parole amicale. Allez trouver Son Altesse, et bon courage.

— Lui avez-vous parlé de ce qui m'amène ici? » demanda M. de Fernow.

Le valet de chambre leva la tête avec une indéfinissable expression de dignité et répondit :

« Kindermann devait-il vous devancer dans une telle occasion? Émousser par là le piquant de la communication d'un homme auquel il s'intéresse? Oh ! non, on ne fait cela que dans les cas où il paraît nécessaire d'en ravir à quelqu'un le plaisir. Ici rien de semblable. Non, j'ai annoncé à Son Altesse que je vous avais rencontré

dans l'antichambre, que vous aviez un air extraordinaire, qu'il me semblait que vous deviez avoir quelque chose sur le cœur, sans avoir le courage de demander une audience. Avant tout, ajouta-t-il à voix basse, mais d'un ton confidentiel, j'ai piqué la curiosité de Son Altesse.

— Si cela me servira, Dieu le sait, répondit M. de Fernow en s'éloignant; mais avant tout, recevez mon remercîment le plus cordial. »

M. Kindermann resta un instant debout, tout pensif, au milieu de la chambre, prit une prise dans sa grande tabatière d'or, et se dit ensuite à lui-même : « Voilà un brave cœur; décidément, ce jeune homme est digne que je le protége. »

Le cabinet du régent offrait à peu près le même aspect que cet autre soir où nous y avons introduit le lecteur pour la première fois. Dans la cheminée brûlait un petit feu, la lourde lampe de bronze, suspendue au plafond, était abaissée tout près de la table et recouverte encore du même abat-jour vert; seulement, le régent se promenait à pas lents d'un bout à l'autre de la chambre, attendant M. de Fernow.

Le jeune homme fit de la porte une profonde révérence, attendant qu'il plût à Son Altesse de lui adresser la parole.

« Eh! eh! mon cher Fernow, dit le prince, je viens d'apprendre par Kindermann que vous rôdiez comme un spectre dans mon antichambre. Pardieu! que faites-vous à cette heure dans le château? Si le grand veneur vient à l'apprendre, il hâtera si bien son mariage, que vos meilleurs amis ne pourront rien faire pour vous.

— Si je dois, d'après ce gracieux accueil, me flatter que Votre Altesse daigne elle-même me porter quelque intérêt, je dois aussi me permettre de lui dire, parce que c'est la vérité pure, que je ne suis point en ce moment au château pour causer le moindre déplaisir à Son Excellence. Je me tenais, il est vrai, dans l'antichambre, espérant le bonheur que j'ai obtenu maintenant de voir Votre Altesse une seconde fois ce soir.

— Au fait, vous piquez ma curiosité, cher Fernow, mais avant que vous me fassiez connaître ce qui vous amène ici, permettez-moi de relever un peu la lampe. On est mal à l'aise pour causer dans cette demi-obscurité. Bien. »

A ces mots, il avait relevé la lampe à une hauteur suffisante pour que le cabinet parût tout à coup resplendissant de lumière. Alors il s'adossa à la cheminée, attacha sur le jeune officier un regard bienveillant et, d'un geste amical, l'invita à parler.

M. de Fernow, non sans s'excuser de reprendre les choses d'un peu haut, raconta successivement sa promenade dans le parc, sa rencontre avec le photographe; comment il avait su par celui-ci l'histoire de ces deux personnages qui étaient venus quelques jours auparavant avec tant de mystère faire faire leurs portraits; comment ensuite, d'après la description détaillée que le photographe lui avait faite, il avait reconnu que l'un de ces deux personnages était le baron Rigoll. Le prince avait suivi jusque-là le récit de son adjudant avec un certain intérêt, sans trahir toutefois une bien vive émotion. Mais il n'eut pas plus tôt entendu nommer le grand veneur, que, se redressant de toute sa hauteur, il croisa les bras et parut épier chaque parole du narrateur avec la plus vive curiosité. M. de Fernow continua son récit, passant le plus brièvement possible sur la halte qu'il avait faite sur la terrasse du château, sa rencontre avec M. Krimpf, son acharnement à le poursuivre, et finalement le bonheur qu'il avait eu de s'emparer de ces précieuses photographies.

Le régent l'avait écouté avec une attention croissante, l'interrompant de temps en temps par une exclamation d'encouragement et de satisfaction. Comme M. de Fernow, pour conclusion, mettait la main à sa poche et en tirait les deux copies, le régent s'approcha vivement et les lui prit des mains. Aussitôt, jetant de côté brusquement le portrait du grand veneur, il éleva l'autre contre la lumière, et sa figure, d'ordinaire si calme, parut tout

à coup s'altérer singulièrement. A la vue de ce portrait, il avait pâli, ses yeux étaient devenus fixes ; il se mordit les lèvres avec force et saisit le bord de la table avec sa main gauche, non pour se soutenir, comme le vit fort bien M. de Fernow, mais par un mouvement de rage concentrée.

« Ainsi, ces photographies ont été faites il y a quelques jours ici, dans la ville? demanda le régent d'une voix émue.

— Il y a quatre jours.

— Et non sur des portraits, continua-t-il, mais d'après les originaux en personne?

— L'une et l'autre, d'après les originaux, monseigneur, répondit tranquillement l'adjudant. J'ai vu même le second de ces messieurs.

— Où l'avez-vous vu? Où? Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti?

— Parce que je ne le connaissais pas et qu'il m'avait été présenté tout simplement sous le nom de comte Hohenberg.

— Comte Hohenberg? Voilà un incognito bien déplacé! ce n'est guère chevaleresque! Et où l'avez-vous vu? insista le régent avec une vivacité croissante.

— Chez le baron de Wenden, où il venait chercher Son Excellence le baron Rigoll.

— Ah! Rigoll et Wenden! » s'écria le régent d'un ton et avec un regard qui exprimait non-seulement une vive colère, mais encore une douleur profonde. Un moment, il sembla oublier qu'il n'était pas seul, mais ce fut l'affaire d'une seconde. « Vous êtes étonné, mon cher Fernow, dit-il après avoir passé la main sur son front et avoir respiré avec effort, vous êtes étonné que ce portrait produise sur moi une si profonde impression. Il viendra un temps, peut-être, où je pourrai vous l'expliquer, car j'ai confiance en vous comme en bien peu d'autres. Peut-être, répéta-t-il avec un amer sourire. Mais, pour vous donner une preuve de la confiance que vous m'inspirez, et comme je tiens d'ailleurs pour indispensable de vous mettre au

14

fait, je vais m'efforcer de vous dire en peu de mots quels rapports cet homme a avec moi, c'est-à-dire avec notre famille. C'est le duc Alfred de D..., » dit-il, et il ajouta en regardant encore une fois la photographie : « Il s'est fait vieux, le duc, très-vieux. » Puis, jetant un coup d'œil dans la glace, il continua : Il y a quelques années déjà, le duc projeta une union avec ma cousine, la princesse Élise. C'était du vivant du feu duc mon neveu. La princesse refusa ses propositions, et plus tard se repentit de son refus, comme elle me l'a dit plusieurs fois, il est vrai, dans des moments de mauvaise humeur et de colère. » Le régent, en disant ces mots, semblait se parler à lui-même. « Sur ce, le duc se mit à voyager, et, à présent qu'il est de retour, il paraît vouloir, ou plutôt quelque autre personne paraît vouloir renouer cette union manquée. Oui, quelque autre personne, continua-t-il d'un ton plus animé, et cela non par amour, je crois et j'espère qu'il n'en est rien, mais par dépit et par esprit d'opposition, avec l'aide des conseils de MM. Wenden, Rigoll et consorts. Mais je trouverai bien une occasion de leur dire un mot. »

Cela dit, le régent jeta les photographies sur la table et se mit à arpenter le cabinet d'un bout à l'autre, puis, s'arrêtant tout à coup devant l'adjudant, il lui posa familièrement la main sur l'épaule, et lui dit d'un ton doux et attendri que le jeune homme ne lui avait jamais connu :

« Mon cher Fernow, on dit que je suis froid, concentré, sérieux, sombre même. C'est vrai, telle est ma nature. Croyez-moi pourtant, je suis aussi capable de sentir, de sentir profondément et douloureusement. »

Et se retournant brusquement, il alla reprendre sa place près de la cheminée, la tête légèrement appuyée contre la muraille.

« Si la princesse veut se marier, continua le duc après quelques secondes, si elle veut, comme il a été dit, contracter une union et que le parti soit convenable, comme l'était le duc Alfred, pourquoi ces mystères, ces souterraines menées? Pourquoi ne pas me dire en face, à moi,

le régent, le chef de la famille : Voilà mes desseins, mes vœux! — Par Dieu! s'il faut que cela soit, j'aurais été pour ce rapprochement un arbitre plus digne, plus convenable que MM. de Wenden et Rigoll. Qu'en pensez-vous, Fernow? »

Le jeune homme avait lu dans le cœur du régent et en avait pénétré le secret, — secret que le régent ne voulait peut-être pas s'avouer à lui-même : il aimait la princesse, non pas comme peut aimer un jeune homme, comme il aimait, lui-même, lui Fernow, avec passion, avec fougue, mais avec une tendresse profonde, et cet amour, sa ferme nature le cachait à tous les yeux, il le nourrissait au fond de son cœur, en ressentait seul les souffrances. L'adjudant se perdait donc à rêver sur les étranges destinées de l'homme et il tressaillit presque, lorsque le régent lui adressa cette question. Par bonheur, il avait compris les paroles qui avaient précédé cette question finale, et il répondit :

« Là-dessus il ne saurait y avoir aucun doute. Cependant si Votre Altesse me permet une remarque toute respectueuse, vous me fîtes la grâce, il y a quelque temps, de me donner sur le caractère de la princesse certains détails qui me paraissent s'accorder merveilleusement avec ce qui se passe aujourd'hui.

— Parlez, je vous écoute, dit le régent avec attention.

— Votre Altesse me dit alors que la princesse à de rares qualités d'esprit et de cœur, que, tous tant que nous sommes, nous reconnaissons et honorons en elle, joignait un goût extraordinaire pour l'intrigue; qu'il ne lui était pas possible, quand elle s'intéressait à une chose, de lui laisser suivre son cours naturel, que son plus grand plaisir était de recourir aux mines et aux contre-mines pour arriver à un résultat que peut-être elle pouvait atteindre plus facilement par les voies directes.

— Et je maintiens mon dire, répliqua le régent; je vous disais encore la même chose tout à l'heure. Mais ce qui m'afflige profondément, c'est ce manque de confiance, oui, j'en éprouve une peine infinie et je ne rougis point

de l'avouer devant vous. Nous sommes maintenant, vous et moi, deux amis intimes, mon cher Fernow, continua-t-il avec un triste sourire, et je ne m'en repens pas pour ma part, car je suis convaincu que je n'ai pas mal placé ma confiance. »

Et faisant un pas vers le jeune officier, il lui tendit sa main droite; celui-ci la saisit avec ardeur et il allait la porter respectueusement à ses lèvres, lorsque le régent la lui retira doucement. Puis, se frottant le front légèrement, il s'approcha de la table, ferma le livre qui y était ouvert, et dit :

« Pour revenir à votre communication, je vous en remercie cordialement. J'avais un pressentiment de cette affaire, mais je ne savais pas exactement qu'elle fût allée déjà si loin. Maintenant, j'attends de vous un nouveau service, dont je vous serai infiniment reconnaissant

— Je serai heureux que Votre Altesse veuille me donner ses ordres, répondit chaleureusement l'officier.

— Il est près de onze heures, vous connaissez assez intimement le baron de Wenden pour pouvoir lui faire visite à cette heure, au cas qu'il ne soit pas encore au lit?

— Oh! oui, monseigneur, je puis parfaitement faire cette tentative.

— Allez donc le trouver et tâchez d'avoir avec lui quelques minutes d'entretien. Dites-lui que je suis au courant de son intrigue secrète, que je suis fort mécontent, et donnez-lui un conseil d'ami : — il va sans dire que ce n'est pas moi qui vous envoie, que vous venez tout à fait de vous-même, uniquement par intérêt pour lui; — donnez-lui, dis-je, le bon conseil de vous faire connaître sans réticence où en est toute cette affaire. Dites-lui que c'est, selon vous, le meilleur moyen, non-seulement de faire cesser, comme par enchantement, son indisposition, mais encore de voir s'accomplir tous les petits souhaits qu'il peut former. La chose est pour moi de grande importance, mon cher Fernow, ajouta le régent d'un ton presque affectueux. Ne voyez pas en moi le prince qui

vous charge d'une négociation, mais un de vos meilleurs amis qui vous demande un service de cœur.

— J'espère que Votre Altesse sera contente de moi. Devrai-je me permettre de vous présenter mon rapport demain de grand matin?

— Aussi matin que vous voudrez, Fernow, » répondit le duc avec un geste amical.

Lorsque le jeune homme fut sorti, le régent demeura un instant le regard fixe, puis, appuyant sa main droite sur son cœur et se mordant les lèvres, il poussa un profond soupir.

« Voilà pourtant! se dit-il à lui-même. Elle m'a joué, complétement joué! Mais quel est son dessein? c'est ce que je voudrais savoir. Quel est son dessein? Veut-elle devenir duchesse de D...? Bah! Je ne puis ni ne veux le croire. Et pourtant.... et pourtant! Toute cette intrigue lui ressemblerait fort, si.... oui, si elle-même ne l'eût pas si extraordinairement tenue secrète. Fernow est homme d'honneur. Il lui est attaché, sans être un de ses instruments.... Et cependant je serais heureux plus que je ne le saurais dire, s'il eût joué le rôle de traître en cette occasion, si c'eût été d'après le désir de la princesse qu'il m'eût fait cette communication, si elle ne me menaçait de la perdre.... que pour m'amener à faire un pas décisif. Mais non, non, cela n'est pas possible. Je crains d'avoir trop tardé, et d'avoir perdu ma cause sans retour. Fernow m'est fidèle, mais la princesse est fausse avec moi. Elle veut se détacher de moi, elle veut devenir duchesse de D.... — Nous verrons. »

M. de Fernow eut beaucoup de peine à prendre congé de M. Kindermann aussi vite qu'il l'aurait voulu et que l'exigeait sa commission. Le vieux serviteur était assis tout courbé dans son fauteuil et fit à peine un léger mouvement pour se lever. Il avait naturellement très-peu perdu de ce qui venait de se dire dans le cabinet du régent, et pour lui qui, nous le savons, inclinait fort à une alliance du prince avec la princesse Élise, ce qu'il avait entendu lui avait causé tant de surprise, qu'il en

avait été tout abattu et ne fut pas en état de recevoir l'adjudant avec le gracieux sourire qui lui était habituel. Il n'aurait pas demandé mieux que d'engager une conversation pour donner un libre cours à son chagrin, mais M. de Fernow, posant le doigt sur sa bouche, ne lui dit que ces mots :

« Une commission urgente, monsieur Kindermann ; à demain les détails. »

Après quoi il sortit en toute hâte et traversa les corridors du château tout à fait déserts à cette heure. On n'y entendait plus que le pas monotone des sentinelles et, de loin en loin, le bruit de quelque porte que l'on fermait.

Arrivé à un grand escalier, il s'arrêta soudain derrière un énorme pilier; car il venait d'entendre des portes s'ouvrir et il vit deux laquais s'avancer, des flambeaux en main, dans le corridor. Le bruit des pas devenant de plus en plus distinct, il reconnut la marche d'un homme et le frôlement d'une robe de soie.

« Il paraît, se dit-il à lui-même, que je suis condamné aujourd'hui à faire l'office d'espion dans le château. Désagréable occupation ! Il est rare qu'à ce métier on apprenne quelque chose de bon. Au fait, je ne vois pas pourquoi je resterais ici caché. Que m'importe qui sort maintenant des appartements de la princesse ! En avant ! »

Et pourtant, il n'avança pas. Le son de la voix, qui maintenant devenait fort distinct sur l'escalier, le retint immobile à sa place. C'était S. Exc. le grand veneur qui disait de son ton aigu :

« Vous ne serez pas assez cruelle, mademoiselle, pour me défendre de vous accompagner dans ma voiture jusque chez vous. Au point où j'ai le bonheur d'en être maintenant avec vous, madame la grande maîtresse des cérémonies de la princesse elle-même, qui pourtant est si rigide et si difficile à contenter sur le chapitre de l'étiquette, n'a pas eu la moindre objection à faire à la grâce que je sollicite de vous, comme vous avez pu l'entendre tout à l'heure. »

Ainsi parla le grand veneur, et ces paroles tombèrent comme autant de coups violents sur le cœur du pauvre Fernow. Il savait maintenant quelle était la personne qui descendait l'escalier en compagnie de ce rival détesté. Oh! que ne se trouvait-il à cent lieues de là! Comme un enfant, après un éclair qui l'a aveuglé, attend avec effroi le coup de tonnerre qui va suivre, ainsi Fernow tremblait d'angoisse en attendant la réponse d'Hélène.

C'était bien Hélène en effet, Hélène de Ripperda, qui se disposait à regagner le logis qu'elle avait en ville.

« En vérité, dit-elle, je ne veux point vous donner cette peine; ma voiture est là toute prête qui m'attend. »

Ces mots équivalaient sans doute à un refus, et pourtant le son de la voix était si doux que le pauvre Fernow serra les poings de colère. Oh! il n'était pas encore au bout de ses peines.

« Pour cette fois, ma belle demoiselle, dit gaiement l'Excellence, je ne me laisserai pas éconduire; autrement, je vous dénonce à la princesse et même à la grande maîtresse. Renvoyez votre voiture. Je vous demande comme un grâce, oui, comme une grâce, d'accepter une place dans la mienne. »

Que le diable t'emporte, voilà la grâce que je te souhaite! pensa Fernow, qui de rage grinçait des dents. Si je me faisais voir? Mais non. Qu'ai-je besoin de venir au secours d'Hélène? Oh! cette fière nature est assez indépendante pour ne faire que ce qu'elle veut bien. Elle ne suit que son bon plaisir. Bon voyage!

Le bruit des pas et le frôlement de la robe de soie se perdirent bientôt sous le grand portail du château. M. de Fernow courut après eux malgré lui. Il savait qu'il ne pouvait plus les atteindre, il ne voulait que se donner l'inexprimable plaisir de les voir partir installés côte à côte dans la même voiture.

En ce moment une voiture s'avança, on entendit le marchepied s'abaisser, puis la voix de Son Excellence, qui indiquait au cocher la demeure de Mlle de Ripperda, et l'équipage roula. Le pauvre adjudant était debout, im-

mobile, sous le portail. Que n'eût-il pas donné pour être à la place du grand veneur! pour reposer à côté d'elle sur l'étroite banquette, échangeant avec elle de douces paroles, peut-être effleurant sa main tendrement! Dieu! que les rêves sont extravagants, surtout les rêves d'un malheureux amant!

Une seconde voiture attendait encore, c'était celle de la belle demoiselle. Le cocher était sur le point de retourner à vide dans les écuries du château, lorsque M. de Fernow lui cria d'arrêter. Onze heures sonnaient; il y avait une assez longue course jusqu'à la demeure du baron de Wenden. Pourquoi ne se permettrait-il pas de profiter de cette voiture vide? surtout — ce qui souriait à sa mélancolie — de la voiture d'Hélène?

Le laquais ouvrit avec empressement la portière. Fernow désigna au cocher la demeure du baron de Wenden et se jeta sur le coussin de gauche. Hélène avait l'habitude de prendre celui de droite. Le cœur plein de son image, la main sur le coussin où elle reposait habituellement sa jolie tête, et tout en caressant doucement la moëlleuse étoffe qui recouvrait ce coussin, ses doigts saisirent avec un indicible bonheur un mouchoir de fine batiste qu'elle avait oublié là par mégarde. Le presser sur ses lèvres, le cacher soigneusement dans sa poche, comme une chère trouvaille, ce fut pour lui l'affaire d'un instant, pas n'est besoin de le dire. Toutefois cet heureux hasard ne parvint pas à guérir son chagrin, et il n'en pensa que davantage à cette voiture maudite qui roulait devant lui. Il s'écriait par moments avec rage : Pourquoi n'ai-je pas quitté plus tôt le château? et aussitôt après, avec un profond soupir, il se disait tout bas tristement : Ah! ce n'était pas un moment du bonheur!

CHAPITRE XIV.

UN PONT D'OR.

Au risque de fatiguer la patience du lecteur, nous devons maintenant, en fidèle historien, nous transporter de nouveau chez le chambellan baron de Wenden que nous avons quitté il y a quelques heures. Ce cher baron, depuis le départ du grand veneur, avait passé son temps à réfléchir sur les causes de la maladie prétendue qui le forçait de garder la chambre, à former des plans pour l'avenir et aussi à continuer les petites manœuvres du siége qu'il dirigeait de sa croisée. Il paraissait, sur ce dernier point, n'avoir fait aucun progrès important. En effet, bien que la jeune fille se laissât voir de temps à autre, lançât même à son adresse quelques fugitives œillades, ses apparitions à la croisée ne duraient jamais plus de quelques secondes. De gestes, de signaux quelconques, il n'en était plus question. Elle paraissait sérieuse et, ce qui était pis encore, complétement indifférente, ce qui donnait, comme on le peut penser, fort à réfléchir au baron. Il avait peine à s'expliquer ce brusque changement dans les dispositions de sa belle voisine. Peut-être attendait-elle des attentions d'une autre sorte, peut-être désirait-elle un tête-à-tête plus rapproché et se fatiguait-elle de languir et de soupirer ainsi à distance. Mais sa vanité, — j'entends la vanité du baron, — ne voulait pas aller jusque-là. Et pourtant, pourquoi cela eût-il été impossible? Pourquoi sa belle voisine ne lui aurait-elle pas voué tout son amour? Oui, et si cette supposition était fondée, — et qu'elle pût l'être en effet, c'est ce que M. de Wenden crut lire dans la glace, où il jetait en ce moment un regard incendiaire, — alors il ne pouvait en vouloir

à sa voisine de lui demander enfin une autre preuve de passion que ces éternelles œillades, cette télégraphie sans fin, à l'aide de la main, d'un mouchoir de poche et d'un bouquet. Cette pensée fut même si flatteuse pour le chambellan qu'il s'y abandonna avec transport, et qu'après quelque réflexion il se sentit ravi de la conduite de Rose à son égard. En conséquence, il se promit bien de tenter une démarche décisive dès le lendemain matin, pour ne pas la faire plus longtemps attendre. Seulement, il n'était pas encore bien fixé sur le moyen qu'il emploierait pour se rencontrer avec elle. Un autre que lui ne se serait peut-être pas tant creusé la tête, mais M. de Wenden était un peu sur ce point comme les enfants, et, d'autre part, quelques expériences fâcheuses sur ce terrain l'avaient rendu aussi timide que circonspect.

Ce qu'il avait de plus à cœur, c'était de voir cesser cette malencontreuse indisposition qui forcément le retenait chez lui. Jamais il n'avait arpenté les chambres de son appartement avec autant d'impatience que dans cette interminable soirée. Comme les heures depuis son dîner lui avaient semblé se traîner! Heureusement à neuf heures on lui apporta son thé, avec les journaux et les lettres arrivés par le courrier du soir, ce qui lui permit de passer une heure et demie encore avec un peu moins d'ennui.

Il achevait ces lectures diverses, lorsque son valet de chambre, apparaissant tout à coup sans bruit, se glissa devant son fauteuil comme une ombre et lui présenta sur un plat d'argent une petite lettre que l'on venait d'apporter du dehors. Un laquais de la cour attendait la réponse.

Quand on s'ennuie, toute lettre qui arrive est la bienvenue; mais une missive, apportée par un laquais de la cour, qui de plus attend la réponse, doit être rangée parmi les événements les plus intéressants de la vie de chambellan. Le baron prit la lettre avec empressement, cela se comprend de soi-même, aussi bien que le plaisir avec lequel il reconnut sur l'adresse la fine écriture

d'une petite main de dame, et sur le cachet les armes ducales.

Le valet de chambre se recula de quelques pas, le baron approcha sa lampe et rompit le cachet avec le plus grand respect. La lettre venait de la princesse Élise. Il l'avait déjà deviné à la seule inspection de l'adresse et du cachet. Qu'il s'agît d'un remercîment amical pour l'offre qu'il lui avait faite de se consacrer à elle sans condition, il le pressentait; toutefois ce ne fut pas sans une certaine anxiété qu'il se décida à l'ouvrir. « Mon cher chambellan de Wenden, » écrivait la princesse.... Ce commencement était de bon augure et plein de promesses. Evidemment le contenu de la lettre devait justifier ces premiers mots! oui, elle devait offrir un piquant intérêt! cela se lisait du moins fort clairement dans le fixe regard que le baron attachait sur la précieuse feuille. Il parcourut la lettre d'un bout à l'autre, une fois d'abord, puis une seconde, après quoi il la relut encore une troisième. Alors il hocha la tête, passa la main sur son front, et relut une dernière fois pour se convaincre qu'il ne s'était point trompé. Mais non, il n'y avait point d'erreur possible. C'était bien là l'écriture fine et expressive de la princesse, c'était bien son style clair et ferme, et il n'y avait pas moyen de voir sous ces mots autre chose que sa volonté exprimée le plus nettement possible.

La princesse écrivait ce qui suit :

« Mon cher chambellan de Wenden, je viens d'apprendre par le baron Rigoll l'aimable disposition où vous êtes de me vouer vos services sans réserve. Mais, déjà, par malheur, une offre semblable de votre part vous a engagé, il y a quelques jours, dans un conflit désagréable avec le régent, ce qui pourtant ne fait que rehausser encore à mes yeux le prix du dévouement que vous m'exprimez aujourd'hui. Or, voici maintenant mon désir, et je vous serai infiniment reconnaissante de vouloir bien vous y conformer ponctuellement. Vous savez par le baron Rigoll que le duc Alfred de D.... est ici, et qu'il prétend à ma main. Les négociations à ce sujet sont si avancées déjà,

que je n'ai besoin que de dire un simple *oui* pour les mener à bonne fin. Si le duc garde ici le plus strict incognito, cela tient au régent qui, à une époque antérieure, a exprimé son mécontentement de ce projet de mariage. Les vues du régent sont-elles toujours les mêmes; c'est ce que je voudrais savoir indirectement. En conséquence, je désire que vous fassiez part soit au régent, soit de préférence à un de ses confidents, de tout ce que vous a appris aujourd'hui le baron Rigoll, concernant le duc Alfred et moi, en un mot et pour m'expliquer tout à fait clairement, je désire que vous livriez mon secret au prince.

« Si je vous prie en même temps de remettre au porteur, bien et dûment cachetée, et à mon adresse, cette lettre, après l'avoir lue, croyez bien que ce n'est nullement par méfiance à votre égard, mais uniquement par la nécessité de la situation où nous nous trouvons ici, moi particulièrement, et par là sera pleinement justifié à vos yeux le dernier désir qu'il me reste à vous exprimer, c'est que ma lettre demeure absolument entre nous. En ce cas, vous pouvez compter sur ma reconnaissance sans bornes; sinon, ce que je ne puis du reste supposer, je me verrais forcée de vous désavouer et de vous poursuivre, bien qu'à mon grand déplaisir, comme une ennemie acharnée. Élise. »

Après avoir lu cette lettre pour la quatrième fois, le baron de Wenden se sentit comme sous l'impression d'un rêve pénible dont il lui était presque impossible de se réveiller. Il se prit le front à pleines mains, promena tout autour de lui des regards inquiets, considéra de nouveau l'adresse et le cachet de la lettre, mais il n'y trouva rien de changé, et, comme il l'avait remarqué tout d'abord, la lettre était rédigée si clairement qu'aucune méprise n'était possible.

Voilà une belle commission, se dit-il en soupirant, après avoir longtemps réfléchi. Que diable aussi! pourquoi est-ce précisément moi qu'elle choisit? Quelle figure je vais faire devant Son Excellence! Oh! oh! quittez donc

le droit chemin, laissez-vous donc engager dans une intrigue, surtout dans une intrigue conduite par une main de femme, vous ne vous appartenez plus, vous êtes, corps et âme, livré en proie à l'enfer!

Il s'était, en parlant ainsi, levé brusquement de son fauteuil, et allait et venait par la chambre avec une agitation fiévreuse. Il devait, avant tout, se hâter de retourner à la princesse ce billet compromettant. Ce qu'elle lui demandait était en définitive peu de chose, et il sentait bien qu'elle en avait parfaitement le droit. Le droit?... se dit-il à lui-même avec un sourire équivoque. Le droit que s'arrogent les grands de cette terre de se tenir cachés dans l'ombre et de nous mettre, nous, quand bon leur semble, en pleine lumière. Soit. Peut-être suis-je cette fois plus près de voir se réaliser ma théorie, que lorsque je me mêlai de ce fatal bouquet; peut-être touché-je enfin à un moment du bonheur.

Et s'approchant de la table, il remit le billet sous enveloppe, le cacheta, écrivit l'adresse, puis, en homme prudent, commanda de faire entrer le laquais.

C'était ce laquais de la princesse que nous connaissons déjà.

« Qui vous a donné cette lettre pour moi?

— Madame la princesse elle-même.

— Quand?

— A dix heures sonnantes.

— Bien. Il est maintenant dix heures un quart, il faut que ma réponse soit entre les mains de la princesse à dix heures et demie.

— J'ai l'ordre de la remettre moi-même, répondit le serviteur en s'inclinant avec un profond respect.

— Bien, je vous remercie. »

M. de Wenden congédia d'un geste le laquais, qui se retira accompagné du valet de chambre. Puis, reprenant le cours de ses pensées, il se mit à arpenter de nouveau sa chambre avec une agitation inquiète.

Si je réfléchis bien, dit-il après une pause, la princesse, en me chargeant de cette commission, m'honore

d'une faveur toute particulière. Ce sont deux mouches prises d'un coup. La gratitude de la princesse d'une part, et de l'autre, la reconnaissance du régent que j'aurai mis sur la voie d'une entreprise périlleuse qui se préparait à son insu. En vérité, je crois que le moment du bonheur est proche pour moi, et que je n'ai cette fois qu'à tendre la main pour le saisir au vol. La princesse m'écrit de livrer son secret au régent lui-même, ou de préférence à un de ses confidents. Avec un de ses confidents, je serai plus à l'aise. Diable! ce n'est pas une petite entreprise de trahir ainsi et d'accuser, sans plus de façon que cela, une princesse du sang! Les questions vont pleuvoir sur moi. On voudra connaître les sources et les preuves. Je connais cela. Puis Son Altesse le régent a une façon si singulière de tirer sa longue barbe, en de telles occasions, que je ne suis pas du tout rassuré. Au lieu que si je parle à un tiers, il pourra dire en définitive tout ce qu'il lui plaira, que m'importe? Je n'ai pas à garantir chacune de ses paroles.

Il s'arrêta un instant, se jeta dans son fauteuil, et but le reste de son thé qui était devenu tout à fait froid.

Il n'y a que le baron Rigoll qui me cause quelque souci, continua-t-il toujours en se parlant à lui-même. Son Excellence est d'une nature violente. Il pourrait essayer de me traiter fort rudement et de représenter ma trahison à l'égard de la princesse comme une trahison envers lui-même. Mais à qui recourir pour me défendre? Allons, il faut que je me garde bien de parler devant Son Excellence de l'ordre que j'ai reçu de la princesse. Oh! oh! la chose est réellement plus compliquée que je ne l'avais pensé. Et à qui m'adresser? Quel est le confident du régent qui ait en même temps assez d'amitié pour moi pour que je puisse lui parler sans détour, pour qu'il apprécie ma situation et sauvegarde mes intérêts vis-à-vis du régent?

Il pencha la tête sur sa main et fixa longtemps devant lui un regard sombre.

Comment donc, reprit-il ensuite, l'incomparable Schil-

ler dans une circonstance critique à peu près semblable fait-il parler le roi Philippe II?... Bon! voilà que j'ai oublié tout mon Schiller. Non pourtant, m'y voici. « Donne-moi, dit-il, un homme de haute clairvoyance, tu m'auras beaucoup donné. Trouve-moi un homme. »

On entendit en ce moment rouler sur le pavé une voiture qui s'arrêta tout juste sous les fenêtres de Wenden. Le valet de chambre, qui se trouvait debout contre la croisée dans la pièce voisine, annonça par une fente de la porte que c'était une voiture de la cour, et demanda si M. le baron était chez lui pour qui que ce fût.

« Si c'est un de mes bons amis, répondit Wenden, tu lui diras que je me suis retiré dans ma chambre, mais que tu vas voir si je ne suis pas encore au lit. »

La porte refermée, le chambellan, renversé sur son fauteuil, écouta avec la plus vive attention. Bientôt il entend quelqu'un monter rapidement l'escalier, et presque en même temps une voix dans l'antichambre.

« Que diantre! mon cher Henri, dit cette voix, quand on vient si tard, c'est qu'on espère trouver encore ses amis au logis. Dites au baron, fût-il au lit déjà, que je tiendrais fort à m'asseoir un instant à côté de lui. Ce n'est certes pas la première fois que cela m'arrive. »

Fernow! dit M. de Wenden en agitant une sonnette qui se trouvait devant lui sur la table, près de ses journaux. Le valet de chambre parut sur le champ et, en homme avisé, ne manqua pas de laisser la porte ouverte, quand il entendit son maître lui crier d'une voix très-haute :

« Si je ne me trompe, c'est le major Fernow qui est dans le vestibule. Priez-le donc de ma part d'entrer. »

Fernow! se dit-il à lui-même. Ne serait-ce pas à lui, précisément, que je pourrais conter de point en point mon affaire? Oui, ma foi! je le crois. Bien qu'il soit fort attaché au régent, c'est pourtant un loyal garçon, et on peut se fier à lui.

Le major parut sur le seuil et dit au valet de chambre qui restait dehors :

« Dites en bas, je vous prie, que la voiture n'a pas besoin d'attendre. Je m'en retournerai à pied. »

Puis il entra dans la chambre en s'écriant gaiement, et presque d'un ton jovial :

« Tu vois, mon cher Wenden, comme je t'ai pris en affection. Après avoir dîné chez toi excellemment il y a quelques heures, je viens de nouveau te trouver. N'appelles-tu pas cela de l'amitié ? »

Le baron s'était levé pour aller à sa rencontre.

« Au fait, lui répondit-il d'un air fort amical, c'est fort beau de ta part de faire si tard une nouvelle visite à un malade. Pour ce qui est de l'amitié, j'espère bien savoir, d'ici à un quart d'heure, si tu es réellement venu me trouver par pur intérêt pour ma santé?

— Ah ! s'écria le major avec une mine qu'il voulut rendre sérieuse, mais qui ne fut que comique en réalité, tu devrais me mieux connaître. Je suis désintéressé à l'excès.

— Asseyons-nous, asseyons-nous, » répliqua le chambellan avec un geste de la main et une mine qui voulaient dire clairement : C'est bon, laissons cela.

Bien que M. de Fernow s'empressât de se rendre à cette invitation et s'installât le plus commodément possible sur une chaise longue doucement coussinée, il n'en avait pas moins fort bien compris ce que signifiaient la mine et le ton de son ami.

« Non, répéta-t-il, je ne suis point intéressé, c'est un reproche que tu ne me saurais faire. Je me dévoue, quand il le faut, à mes amis.

— Oui, oui, repartit Wenden en appuyant sur les mots et en se laissant tomber lentement sur son fauteuil; tu étais jadis un bon garçon.

— Jadis ?

— Allons, tu ne vas pas t'imaginer, je pense, que, sous les rayons de feu de la haute faveur dont tu jouis, tu sois resté le même ? Sois donc franc. Qu'est-ce qui t'amène chez moi à une heure si avancée de la soirée ?

— Le désir de te voir.

— Ah! chansons que cela!

— Sais-tu que tu es devenu méfiant à l'excès?

— Et quand cela serait, n'ai-je pas mes raisons pour cela? Ne suis-je pas ici depuis près de huit jours, condamné à garder les arrêts de la façon la plus désagréable, sans qu'un seul de mes amis se jette au feu pour me tirer de là?

— Nous parlerons de cela plus tard, répliqua Fernow. Pour le moment, le fait est que je suis ici pour pouvoir me reposer une demi-heure sur cette bonne chaise et, si tu n'y fais opposition, fumer un cigare par-dessus le marché.

— Tout cela, tu aurais pu le faire chez toi, » repartit le chambellan, en saisissant lentement le pied de la lampe et l'avançant de l'air le plus indifférent du monde, de manière à se mettre dans l'ombre de l'abat-jour vert et à faire tomber en plein la lumière sur son ami.

L'adjudant sourit tout doucement de cette petite manœuvre, qu'il saisit parfaitement, et alluma son cigare.

« Certainement, j'aurais pu faire tout cela chez moi, dit-il, mais je n'aurais pas eu le plaisir de m'entretenir avec toi. Sais-tu qu'il y a déjà passablement longtemps que nous n'avons causé ensemble, ce qui s'appelle causé?

— Oh! oui, je le sais, dit en soupirant M. de Wenden.

— C'est, à vrai dire, depuis ce jour où nous étions de service ensemble au château, et où tu fus assez aimable pour m'exposer tout au long ta piquante théorie du bonheur.

— Et où je fus singulièrement leurré de mes beaux rêves, répliqua M. de Wenden. Ce que je supposais alors être pour moi le moment du bonheur fut, de fait, le moment de ma disgrâce. N'es-tu pas de mon avis? »

L'adjudant avait appuyé sa tête sur ses deux mains et regardait le plafond, tout en fumant avec délices. A la question de son ami, il haussa les épaules et répondit :

« Qui sait? Je ne saurais, pour ma part, être de ton avis. Que tu fusses à ce moment-là tout près du bonheur, j'en suis fermement convaincu, et je crois non moins

sûrement que l'insignifiante disgrâce, qui vint te frapper presque aussitôt, t'a préservé peut-être d'un plus grand malheur.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que tu dis, répondit M. de Wenden après un moment de réflexion; mais comme je te le disais tout à l'heure, ajouta-t-il en souriant doucement, tu as fait diablement de chemin dans ces huit jours. Tu es en état, je le vois, de me développer des côtés entièrement neufs de ma fameuse théorie. Allons, courage !

— Ce que ne voit pas l'esprit le plus perspicace, la simplicité d'un cœur d'enfant l'exécute.

— Tu me fais rire avec ton cœur d'enfant ! Mais trêve de raillerie. Si tu ne veux pas m'expliquer au juste le motif qui t'amène à une pareille heure, ne refuse pas du moins à un prisonnier le récit de ce que tu as fait depuis sept heures jusqu'à présent. Car enfin tu n'es pas sans avoir fait quelque chose dans cette longue soirée, ajouta-t-il en le regardant du coin de l'œil.

— Certainement, j'ai fait quelque chose, reprit Fernow, et j'ai même trouvé des passe-temps de plus d'une sorte. Mais ta question est d'une rare prudence, et tout à fait diplomatique. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

— C'est vrai.

— Ou encore, dis-moi où tu as été, et je reconnaîtrai ce que tu as fait.

— C'est encore vrai ; mais ce sont des mystères sans doute, et je ne suis pas assez indiscret pour exiger que tu me les dévoiles.

— Des mystères ! oh ! je n'en fais point, avec toi moins qu'avec tout autre, et, pour peu que cela puisse t'amuser, je suis prêt à te conter de point en point mes occupations de ce soir. Mais tu me permettras auparavant de prendre une position tout à fait commode, car je suis extraordinairement fatigué. »

Cela dit, il tira une chaise devant lui, sur laquelle il posa les pieds, puis il s'étendit de tout son long, de telle sorte qu'il n'eût pas été plus à l'aise couché dans son lit.

Le chambellan le regarda faire en souriant et se renversa lui-même le plus possible dans son fauteuil, ce qu'il fit du reste avec l'intention, avant tout, de se mettre entièrement dans l'ombre.

« Donc, commença l'adjudant, — tu sais que je commence volontiers tous mes récits par ce monosyllabe.

— Je le sais, je le sais, fit le chambellan avec impatience.

— En souvenir d'une belle et aimable jeune fille, qui faisait toujours ainsi.

— Je te l'accorde.

— Donc, je te quittai après ton fameux dîner et j'allai, tout en fumant un cigare, faire un petit tour de promenade. Je me rendis au jardin du château et sur la terrasse que tu connais bien, et là je trouvai un jeune homme avec qui je causai de vers luisants.

— De vers luisants?

— Oui, et de plusieurs autres choses encore. Puis je rentrai en ville, en traversant le château et m'arrêtant quelques instants sur la grande terrasse pour respirer le parfum des orangers.

— Voilà un plaisir bien calme et fort innocent. Mais tu as bien aussi, chemin faisant, lancé quelques œillades à certaines fenêtres du château?

— Oui, sans doute; mais ce qui m'intéressa surtout, ce fut l'entretien de deux personnes que j'entendis tout à fait par hasard.

— Quelles étaient ces personnes? demanda le chambellan devenu plus attentif.

— Pour le moment elles doivent rester inconnues, reprit le major; peut-être leur caractère se développera-t-il dans le cours de ma narration.

— Tu les revis donc dans la soirée?

— Oui. Je suivis l'une d'elles à travers plusieurs rues, je m'attachai à ses pas et soupai amicalement avec elle.

— C'était donc quelqu'un de notre société?

— Point du tout. C'était un artiste, et, comme je me suis toujours piqué de protéger les arts, je me pris d'un

vif intérêt pour le jeune homme (car il est jeune), et nous échangeâmes ensemble des idées et d'autres choses encore.

— J'aurais bien voulu vous entendre, dit M. de Wenden en plissant les lèvres d'un air dédaigneux.

— Tu n'y aurais pas perdu, reprit M. de Fernow, comme s'il eût pris au sérieux la réponse de son ami, c'eût été pour toi fort intéressant. Ce jeune homme me parla aussi de toi précisément.

— Ah! ah! je l'aurai peut-être protégé dans quelque circonstance, » dit négligemment le chambellan.

Ce fut maintenant le tour de Fernow de sourire d'une façon particulière, ce dont il ne se fit pas faute.

« Pour cette fois, continua-t-il, tu te trompes, cher Wenden. C'est ce jeune homme, tout au contraire, qui est en train de te protéger.

— Tu es en verve de plaisanter.

— Du tout; mais tu es un damné libertin.

— Hé?

— Tes intrigues de cour te laissent encore assez de temps pour t'occuper de ton voisinage, reprit l'adjudant après une pause dont il profita pour secouer la cendre de son cigare avec le plus grand sang-froid. Tu mets les cœurs en feu, tu fais des malheureuses, tu languis et tu fais languir. »

Si surprenant qu'il fût pour le chambellan d'apprendre que Fernow était au courant de sa télégraphie aérienne, il se sentit, au fond, flatté d'être tenu pour un irrésistible vainqueur. Il fit cette agréable petite moue que nous connaissons, et, pour mieux laisser voir cette expression de son contentement intime, il sortit un instant de l'ombre où il était plongé tout entier.

« Je vois que mon donneur d'avis a raison, dit le major. Wenden, Wenden, la jeune fille doit être extraordinairement belle et séduisante!

— Oui, elle est belle, répliqua Wenden d'une voix attendrie, et, tournant à ces mots un regard languissant du côté de la fenêtre, il eut l'air d'un fat accompli.

— Mais tu n'as encore fait que peu de progrès dans ton siége? demanda le jeune officier avec une indifférence apparente.

— Il est infiniment difficile de l'aborder, reprit le chambellan avec un léger soupir; et puis, tu le sais aussi bien que moi, je suis malade, je ne puis quitter ma chambre.

— Mais on peut écrire....

— Tu as beau dire, riposta vivement M. de Wenden; dois-je risquer de compromettre cette charmante enfant par l'intermédiaire d'un butor de valet? Ah! je n'aime point cela. Ne connais-tu pas mes principes sur ce point?

— L'individu avec qui j'ai soupé, dit Fernow, comme pour dire quelque chose, habite la même maison que la jeune fille; il a même ses entrées chez elle.

— Un amoureux peut-être, demanda Wenden presque jaloux.

— Au contraire, cher Wenden, un jeune homme raisonnable et fort sensé, qui trouve parfaitement naturel qu'une jeune et jolie fille, comme celle-là, ait du goût pour un cavalier tel que toi, — pardonne-moi ce compliment voilé, — un jeune homme enfin qui connaît un peu le monde, et....

— Et? répéta M. de Wenden, devenu fort attentif.

— Et qui, pour moi, serait capable de tout entreprendre. Mais nous parlerons de cela plus tard. Pour le moment je dois continuer mon récit. Donc, après avoir échangé des idées, nous échangeâmes des choses plus réelles, des choses qui étaient venues, par hasard, en la possession de ce jeune homme.

— Elles doivent m'être fort indifférentes, » dit le chambellan, qui était visiblement tout entier à la pensée de sa voisine.

L'adjudant avait cependant posé fort tranquillement son cigare sur la table, puis tiré de la poche de son frac un carré de papier, qu'il déplia avec précaution. Mais, pour être plus à l'aise, comme la table était encombrée de journaux et de papiers de toute sorte, il dut les pousser

de côté, et avança la lampe en même temps, certainement sans arrière-pensée, mais de façon pourtant qu'il se trouva dans l'ombre à son tour, tandis que la lumière tombait en plein sur son ami. Wenden avait regardé Fernow déplier son carré de papier, comme si la chose lui avait été tout à fait indifférente. Mais lorsque le major eut défait l'enveloppe, ce qui lui avait pris beaucoup de temps, et qu'il en eut tiré les deux photographies que le lecteur connaît, l'effet produit sur Wenden par cette soudaine apparition fut une véritable surprise, presque de l'effroi. Ses yeux, tout à l'heure noyés dans une douce langueur, parce qu'il pensait sans doute à sa belle voisine, se fixèrent tout à coup sur ces feuilles avec une immobilité de spectre. S'appuyant des deux mains sur la table, il se leva vivement de son fauteuil, sans détourner la vue du portrait du comte Hohenberg.

« Fernow, s'écria-t-il le cœur oppressé, d'où tiens-tu cette feuille? Qu'est-ce que cela signifie? »

Quoique le major eût fort bien remarqué le trouble soudain de son ami, il fit pourtant comme s'il était exclusivement occupé de rallumer son cigare; mais en étendant la question qu'il lui adressait d'un ton fort élevé, il le regarda d'un air étonné et lui répondit vivement:

« Qu'as-tu besoin de trembler? Ce portrait n'est-il pas celui d'une personne que j'ai vue chez toi? du.... comte Hohenberg? »

Wenden vit qu'il s'était en quelque sorte trahi, et il chercha à réparer sa faute de son mieux, en regardant le portrait avec une indifférence affectée.

« Tu as raison, dit-il ensuite d'une voix un peu émue, c'est le comte Hohenberg. Quant à ce que tu me disais tout à l'heure de mon effroi, je n'y vois en effet aucun motif. Je connais le comte tout aussi peu que tu le connais toi-même, et je ne m'intéresse pas à lui le moins du monde. »

Il avait, à ces mots, pris le portrait dans sa main, mais ses doigts tremblaient, tant il était agité, et il ne put

se défendre de jeter par-dessus le papier un rapide coup d'œil sur Fernow.

« Au fait, mieux vaudrait, dit celui-ci, que tu m'avouasses à cœur ouvert que ce personnage est extraordinairement intéressant pour toi, aussi bien qu'il l'est pour moi et pour une troisième personne fort haut placée. Tu seras de cet avis sans doute, si tu daignes écouter la suite de mon récit.

— Tu n'es donc pas encore au bout? demanda le chambellan avec une anxiété visible.

— Oh! non; le meilleur me reste à dire à présent, et ce sera pour toi une preuve manifeste de ma franchise à ton égard. Après notre souper, lorsque j'eus obtenu cette photographie, je me rendis chez Son Altesse le régent.

— Ah! s'écria Wenden, réellement effrayé cette fois. Et il te reçut à une heure si avancée? Fernow, tu as su bien mettre à profit le moment du bonheur.

— Je le crois, répéta Fernow. Et il ajouta avec intention : pour moi et pour mes amis. Je fus donc reçu par le régent, dit-il d'un ton dégagé.

— Et le régent? demanda Wenden, qui respirait à peine.

— Le régent fut visiblement surpris à la vue de cette photographie. Cependant, tu le sais comme moi, il ne se laisse pas maîtriser par ses surprises; aussi se remit-il incontinent, me remercia de ma communication, et dit : « Allez immédiatement trouver le baron de Wenden; « c'est un homme qui a notre faveur à cœur. Il peut vous « donner, et vous donnera certainement les explications « désirables sur cette affaire. Comprends-tu? »

Le chambellan s'était laissé retomber sur son fauteuil; mais, aux derniers mots de son ami, il se releva vivement, avec toutes les marques de la surprise et de l'effroi.

« Fernow, s'écria-t-il d'une voix tremblante, tu es mon ami; sois franc et vrai avec moi. Suis-je perdu, ou ne le suis-je pas?

— Perdu! toi? repartit l'adjudant tout interdit. Crois-tu donc que je me serais introduit chez toi pour te préparer à un coup pareil? et que, pour t'y préparer, j'eusse pris le biais de te parler de tes amourettes?... Wenden, tu me connais fort mal. Toi perdu? Il n'est pas question de cela le moins du monde. Au contraire, je crois pouvoir te déclarer en toute assurance que tu es en droit d'appeler ce moment-ci un moment du bonheur, si....

— Si.... Ah! je comprends ce *si*, et Dieu soit loué si je le comprends bien! — si Son Altesse daigne accorder à la proie tombée dans ses filets l'insigne faveur d'un honorable retour; si je consens à offrir à un ennemi battu un pont d'or.

— Ce pont d'or sera un pont d'or en effet, dit très-sérieusement l'adjudant, s'il a pour piliers la vérité et la franchise. »

Malgré la situation pénible où se trouvait M. de Wenden, il éprouva comme un sentiment de triomphe, en pensant à la lettre de la princesse et en réfléchissant que les explications qu'il était prêt à vendre au régent au prix de ses bonnes grâces, lui étaient déjà payées d'avance par la reconnaissance de la princesse. Au fait, c'étaient, comme il se l'était dit tout à l'heure, deux mouches prises d'un coup.

Il tendit le haut du corps en avant, et sa figure prit une expression presque chagrine, lorsque, la main gauche appuyée sur la table, il dit après quelques moments de réflexion:

« Eh bien! je veux m'abandonner sans retour à la merci de Son Altesse, et tu voudras bien, mon cher Fernow, ne pas oublier de le lui faire savoir. Je te prie d'ajouter que, de mon propre mouvement, sans crainte de la colère d'une très-auguste personne, — colère qui ne tiendra pas, — ajouta-t-il avec un soupir hypocrite, je veux lui dire tout ce que je sais. »

De fait, il raconta à Fernow tout ce qu'il avait appris de la présence du duc Alfred de D.... par le baron Rigoll,

et il en dit plutôt trop que trop peu. Car il orna son récit partout où cela lui parut nécessaire, et quand, pour conclure, l'adjudant fit le résumé de sa déclaration, le baron de Wenden avait l'air glorieux et triomphant d'un fidèle serviteur du régent, qui avait usé de toute son influence auprès de la princesse pour empêcher une alliance vue de mauvais œil par le prince....

M. de Fernow n'avait pas manifesté le moindre étonnement pendant tout le récit de son ami. Bien que plusieurs détails fussent pour lui tout nouveaux, il tenait du régent le fil principal de l'affaire. Cependant restait un dernier point qu'il désirait apprendre de la bouche du chambellan ; en conséquence, il lui dit :

« Mets le comble à tes aveux, mon cher Wenden, et dis-moi si le baron Rigoll a été l'agent principal dans cette comédie de mariage.

— Je pourrais presque m'offenser d'une telle question, répondit M. de Wenden d'un air piqué. Quand je me mêle d'une affaire, j'ai l'habitude de le faire avec une entière indépendance. Que Son Excellence ait, de son côté, offert chaleureusement ses services à la princesse, tu dois trouver cela très-naturel.

— Certainement, très-naturel, reprit M. de Fernow avec quelque amertume ; pour un si haut prix, on peut bien risquer quelque chose. Mais ma mission est accomplie à cette heure. Cher Wenden, tu as justifié avec éclat la confiance qu'avait mise en toi le régent. Tu t'étonneras sans doute d'apprendre que Son Altesse était déjà instruite de toute cette affaire. Tout ce qu'elle voulait savoir seulement, c'était jusqu'où tu irais dans ton — pardonne-moi le mot — dans ton zèle aveugle à servir la princesse derrière le dos du régent.

— Pas plus loin que doit aller un homme d'honneur qui veut satisfaire les désirs d'une auguste dame, et pourtant ne pas faillir à l'obéissance qu'il doit à son souverain. »

M. de Wenden dit ces mots avec une solennité extraordinaire et en prenant l'attitude d'un orateur populaire.

Mais ce fut l'affaire d'un instant, et il continua avec une vivacité tout aimable :

« Mais je veux achever de te convaincre et te faire toucher du doigt, pour ainsi dire, mes bonnes dispositions à l'égard du régent. Viens. »

Sur ce, il alla à son bureau et prit une feuille de papier qu'il remit à l'adjudant. C'était le brouillon d'une lettre au régent, par laquelle il lui demandait audience pour la communication d'un secret important. M. de Fernow parcourut le papier et regarda Wenden d'un air tant soit peu surpris.

« Au fait, lui dit-il, on peut se servir de ces lignes dans ton intérêt et c'est ce que je ferai. Mais pour le moment, ajouta-t-il en souriant, permets-moi de te féliciter de tout mon cœur de ce que ta santé se soit si soudainement rétablie. Son Altesse désire savoir de toi-même, demain matin de bonne heure au rapport, si ton indisposition a eu, oui ou non, quelque gravité. »

Le chambellan laissa échapper un léger soupir en apprenant que ses arrêts avaient enfin cessé. Non que la chose lui fût désagréable, mais, à la tournure de l'entretien qu'il venait d'avoir, il vit à quel degré de faveur devait être Fernow, et ce ne fut pas sans en éprouver quelque sentiment de jalousie.

Dans cette fameuse après-midi de dimanche où ils s'étaient arrêtés ensemble près du bouquet dont il a été tant question au commencement de cette histoire, le bonheur les avait tous deux effleurés de ses ailes ; mais il ne favorisa de son sourire que celui qui l'avait su saisir. Et ce mortel heureux avait été Fernow. Si lui-même, en ce moment-là, au lieu de se tourner à gauche du côté de la princesse, se fût incliné à droite vers le régent, c'eût été tout autre chose, et peut-être aurait-il maintenant dans sa poche un brevet d'ambassade. Oui, le bonheur est capricieux. Il ne sert de rien de voir le moment favorable, il faut aussi le savoir prendre.

« Il me semble que ta guérison ne te fait pas grand plaisir, dit M. de Fernow en remarquant l'air pensif et

rêveur de son ami. Que diable! je serais presque tenté de croire que tu as le cœur pris décidément pour ta petite voisine, et que tu souffres de n'avoir plus de prétexte à présent pour stationner tout le jour à ta fenêtre.

— Tu crois? demanda M. de Wenden; mais au fond il n'était pas fâché de paraître aux yeux de son ami avoir moins souffert de ses arrêts forcés qu'il ne l'avait fait réellement. D'ailleurs, avec sa vanité, il avait de tout temps aimé à passer pour un vainqueur irrésistible, bien que ses conquêtes méritassent rarement ce nom pompeux. Il fit donc une petite mine satisfaite, passa plusieurs fois sa main gauche sur ses cheveux bien lissés et sourit en regardant la fenêtre avec un léger soupir affecté. Vraiment, tu n'as pas tout à fait tort, ajouta-t-il, et, si tu connaissais cette charmante créature, tu comprendrais qu'on ne saurait mettre ses faveurs à un trop haut prix.

— Eh bien! n'épargne ni soin ni peine, reprit M. de Fernow en tirant sa montre et en s'écriant vivement : Mais quoi! presque minuit! Demain, continua-t-il sur un ton ordinaire, tu auras tout le temps nécessaire pour tracer une nouvelle parallèle qui te rapproche de ta forteresse. Si tu as besoin de moi, tu sais que je suis tout entier au service de mes amis. A propos, ne t'ai-je pas dit que le jeune homme avec qui j'ai soupé avait ses entrées chez ton adorée?

— Oui, tu m'as parlé de cela.

— Et aussi qu'il se ferait un véritable plaisir de nous servir, toi et moi, en cette occasion?

— Oui, et après?

— Et après? Voilà une curieuse question pour un chambellan de vingt ans, qui connaît le monde.

— Tu penses donc, dit M. de Wenden d'un air de doute, que je devrais....

— Lui écrire, oui. C'est pourtant bien naturel. Peu de mots, mais nets et fermes.

— Lui écrire que je l'aime?

— Le lui faire comprendre, mais sans extravagance; la prier modestement de te permettre de lui faire visite.

Une lettre enfin conçue en de tels termes que, si elle vient à tomber entre les mains de sa mère, celle-ci puisse dire de toi : C'est un jeune homme modeste, réservé, et s'il vient chez nous, ses visites ne sauraient porter aucun préjudice à ma fille.

— As-tu l'habitude de ces sortes de billets? demanda Wenden.

— Point du tout, répondit Fernow; tu manies la plume bien mieux que moi. Mais tu m'as l'air d'avoir peur de te compromettre en écrivant. Si telle est ton opinion, restons-en là et n'en parlons plus. J'ai voulu seulement te montrer ma disposition à servir tes intérêts. »

Là-dessus, il se leva et prit son paletot qu'il avait jeté en entrant sur un sofa.

« Crois-tu que ton jeune homme soit sûr?

— Il remettra le billet, voilà ce dont je ne doute point.

— Quand?

— Demain, si cela te plaît. »

M. de Fernow dit cela en bâillant fortement, du ton d'un homme qui s'ennuie et tombe de sommeil.

« Eh bien! j'écrirai deux lignes.

— Comme tu voudras. »

Le chambellan s'assit à son bureau, mâchonna un instant la barbe de sa plume, et comme il commençait à la faire courir rapidement sur le papier, l'adjudant alluma un nouveau cigare, boutonna son paletot et mit ses gants.

« Voilà! dit Wenden ; court et bon. Veux-tu que je te lise mon billet? »

Fernow fit de la tête un signe affirmatif et s'approcha du bureau.

« Adorable demoiselle! Depuis assez longtemps j'ai le bonheur de vous voir à votre fenêtre, mais je serais le plus heureux des hommes s'il m'était permis de vous dire un mot amical. Soyez aussi bonne que vous êtes belle, et daignez honorer d'une réponse votre adorateur dévoué. »

« Et puis? demanda le major en riant.

— Rien de plus, répondit le chambellan étonné.

— Point de signature?

— Penses-tu donc que je doive ajouter une initiale quelconque?

— Tu me plais avec tes lettres d'amour anonymes. En de telles occasions, on ne procède pas avec mystère, mais on agit ouvertement et l'on signe de tout son nom.

— Oh ! tu plaisantes !

— Pas le moins du monde. Mais tu possèdes une merveilleuse puissance d'imagination! Tu penses qu'une honnête jeune fille, — car je la tiens pour telle d'après tes descriptions, — va répondre à un chiffon de papier sans signature? Non, non. De deux choses l'une, ou laisse-moi là toute cette histoire, ou donne ton nom tout entier : *Baron Édouard de Wenden.*

— Mais c'est me compromettre, dit le chambellan. Cependant si tu penses..., continua-t-il en voyant l'officier hausser les épaules d'impatience, bah? qu'à cela ne tienne. »

Et il signa d'un trait de plume à la hâte.

« Maintenant tu seras content, je l'espère : *Baron Édouard de Wenden.* C'est mon nom, mon honneur, tout mon avenir que je mets dans tes mains.

— Ta citation est fausse, mon cher ami, dit le major en fourrant le billet cacheté dans sa poche. Je ne suis pas le secrétaire Wurm, mais tu es bien moins encore l'innocente Louise. Maintenant, Dieu te garde! Nous nous reverrons demain.

— Oui, à Philippes! répondit le chambellan avec un accent tragique. En même temps il accompagna son ami jusqu'à la porte. Recevrai-je une réponse à mon billet? lui dit-il timidement, avant qu'il l'eût quitté.

— Probablement, répliqua Fernow en riant, et du même coup une invitation à un moment du bonheur »

CHAPITRE XV.

POINT DE ROSE SANS ÉPINES.

Les appartements de la princesse Élise étaient, comme nous l'avons vu dans un des chapitres précédents, attenants à la grande pièce du château, qui servait à la fois de salle de réception, de salle de danse et de salle à manger, dont ils n'étaient séparés que par deux antichambres. Ils avaient été destinés d'abord à la duchesse régnante, mais le prince défunt son époux avait préféré se reléguer dans l'aile en retour du château, dont le séjour offrait plus de tranquillité, et la princesse avait été maintenue dans le droit qu'elle s'était d'elle-même arrogé de les habiter. Tout bien considéré, en tout ce qui concernait le régime intérieur du château, la princesse Élise était, à proprement parler, maîtresse et souveraine. A très-peu d'exceptions près, le régent lui laissait le plaisir de régler elle-même les invitations de dîner, et quant aux exceptions même que s'était réservées le duc, elle savait toujours adroitement s'y prendre pour faire inviter par surcroît, d'une manière ou d'une autre, les personnes qui pouvaient avoir été oubliées.

Le régent, qui connaissait l'esprit net et pénétrant de sa cousine et prisait fort son jugement, donnait fréquemment chez elle ses grandes audiences aux ambassadeurs étrangers et autres illustres personnages, et il pouvait, en ces occasions, remarquer tout en souriant comme elle prenait sans cesse le pas sur lui, soit par le piquant de ses questions, soit par la grâce souple de tous ses mouvements, de manière à ne lui laisser jamais que le second rôle. La duchesse, qui dans les premiers temps passait presque toute la journée chez sa sœur, ne sortait plus

guère de chez elle, ce qui donnait aux appartements de la princesse un aspect beaucoup moins animé, vu que celle-ci tenait le plus souvent compagnie à la duchesse dans l'aile écartée du château. Il suffisait de traverser les appartements de la princesse pour comprendre le charme irrésistible d'un pareil séjour. Outre que rien n'y manquait de ce qui constitue le confortable, tout y était disposé avec un art et un goût aussi éloignés de la surcharge que d'une mesquine simplicité.

La duchesse aimait sa sœur avec une tendresse qui allait jusqu'à la passion, et le régent, pour sa part, la traitait en enfant gâté. Y avait-il quelque part un objet d'art remarquable, tableau, statuette, pièce de bronze, qui convînt aux appartements d'une dame, on en faisait choix tout aussitôt pour la princesse Élise, et sa sœur lui abandonnait ces babioles, comme elle les nommait, avec d'autant plus de plaisir qu'elle aimait par goût la simplicité et que ses appartements étaient aussi modestement meublés qu'eussent pu l'être ceux d'un particulier aisé.

L'antichambre attenante à la grande salle à manger nous est déjà connue. Elle était suivie immédiatement d'une autre qui conduisait à un salon où la princesse avait coutume de tenir ses petites réunions. Là point de meubles dorés, mais en bois de palissandre, richement sculpté, d'après les dessins des premiers artistes. Aux angles de la pièce, des massifs de fleurs et de petites statues de marbre; sur tous les murs, des tableaux. Une seule grande fenêtre formée d'une glace immense sans tain, qui se levait et se baissait par la simple pression d'un léger ressort. Devant cette fenêtre, en dehors, une plate-forme, avec une fontaine de marbre blanc, d'où jaillissait une eau claire et transparente; tout autour des orangers et des citronniers, avec des plantes grimpantes qui formaient au-dessus un magnifique berceau, charmant refuge contre les ardeurs des jours d'été.

A ce salon attenait une petite salle à manger dont les murs étaient recouverts d'une boiserie en chêne ornée d'encadrements de bronze ciselé. Un magnifique lustre,

également en bronze, était suspendu au-dessus d'une table ronde, autour de laquelle pouvaient s'asseoir huit personnes. La princesse n'en invitait jamais plus à ses dîners. La porte était en bois de chêne finement sculpté, ainsi que le buffet tout chargé de porcelaines rares de Mayorque et de riches cristaux antiques. Les deux fenêtres étaient garnies de rideaux de velours violet foncé comme celui qui recouvrait les chaises et les fauteuils. Les larges panneaux des boiseries du pourtour offraient à l'œil des groupes de bêtes sauvages et d'oiseaux, le tout en bronze ciselé et exécuté par les premiers artistes de l'époque.

A côté de cette salle à manger s'en trouvait une plus petite, servant aux déjeuners de la princesse, et où elle recevait aussi les dames qu'elle honorait plus particulièrement de sa confiance et de son amitié. Les murs en étaient tendus de soie bleu clair et tout l'ameublement était de bois de rose. C'était une pièce toute gaie et riante, avec une grande fenêtre cintrée, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur la ville. De hauts massifs de lierre en tapissaient le fond et formaient un délicieux retrait. Tout auprès était la bibliothèque, riche en bonnes éditions des écrivains et des poëtes les plus célèbres, mais plus particulièrement en magnifiques gravures de toutes les nations. Au sortir de cette bibliothèque, on entrait dans les appartements proprement dits de la princesse. C'était d'abord son boudoir, où elle n'admettait que ses connaissances les plus intimes, puis la chambre de toilette, la chambre à coucher, le cabinet de bain, la garde-robe, les chambres des femmes de service, le tout terminé par une antichambre, où avait coutume de se tenir la dame de service, quand la princesse n'avait pas besoin de l'avoir auprès d'elle.

Le boudoir, qui était aussi un cabinet de travail, était arrangé et meublé avec un goût exquis et une rare coquetterie. Les murs étaient tendus de soie brodée rose et blanc, les lambris en bois précieux, avec quatre consoles richement sculptées, surmontées alternativement d'une

belle petite statue en marbre ou d'un vase magnifique. Ce qui n'était pas un des moindres ornements de cette pièce, c'étaient deux fenêtres de style gothique avec des vitraux anciens et d'un travail de choix. Devant ces fenêtres de petits divans, construits de telle sorte que l'on pouvait s'en servir comme de sofas pour deux personnes et, au moyen d'une légère pression de la main, en former deux fauteuils placés vis-à-vis l'un de l'autre. La porte qui donnait dans la bibliothèque était recouverte d'une vieille tapisserie des Gobelins parfaitement conservée, et celle qui servait à passer dans les appartements réservés était formée d'une immense glace, qui allait du plancher au plafond et qui tournait à l'aide d'un mécanisme ingénieux. Elle s'ouvrait et se refermait sans le moindre bruit. Les étagères ainsi que le bureau étaient chargés d'une foule de petits chefs-d'œuvre en métal et en porcelaine; et comme la princesse y recevait rarement, on trouvait sur les divans, sur les chaises et les fauteuils des livres, des portefeuilles tout ouverts, remplis de dessins à la plume et d'aquarelles fort rares, — le tout le plus souvent dans un désordre pittoresque.

Le lendemain qui suivit son entretien avec M. de Fernow, le régent n'eut pas plus tôt entendu le rapport de l'adjudant, qu'il fit demander quelques minutes d'audience à la princesse. Il était encore de fort bonne heure et il s'écoula un temps assez long, vu les formalités et les cérémonies qui accompagnent toujours à la cour des demandes de cette sorte, après quoi M. Kindermann vint annoncer que Mme la princesse aurait l'extrême plaisir de recevoir Son Altesse vers dix heures, avant de se rendre chez Mme la duchesse sa sœur. M. Kindermann avait annoncé cela très-lentement et avec un sourire qui, pour ceux qui connaissaient bien ce digne serviteur, avait quelque chose de forcé. M. Kindermann se trouvait en effet dans un état de vive anxiété. Le régent était muet comme la tombe. Par bonheur, il commanda son uniforme des dragons de la garde, ce qui fit espérer à M. Kindermann de pouvoir glisser quelque remarque très-humble,

quelque respectueuse question, à l'aide de sa manœuvre bien connue du sabre et du ceinturon. Mais avant même que M. Kindermann eût donné au valet chargé de la garde-robe les ordres nécessaires relativement à l'uniforme, le régent avait subitement changé d'avis et demandé un simple habit bourgeois. Cette circonstance si futile en elle-même fut pour M. Kindermann l'occasion de nouvelles réflexions mêlées d'une sorte de sentiment pénible, attendu que Son Altesse ne répondait aux questions indispensables que par des hochements de tête, tout au plus par oui et par non. Si l'essence de vinaigre manquait son effet, il n'y avait plus rien à espérer. Or ce moyen ne réussit pas davantage. M. Kindermann s'attendait, selon l'habitude, à voir le régent, sous l'action de ce parfum détesté, tourner à la langueur et à la rêverie; mais point. Le régent passa rapidement la main sur son front, hocha la tête et dit d'une voix haute et distincte :

« C'est bon, nous allons voir. »

Comme dernier essai, le valet de chambre fit semblant de prendre ces mots du régent pour un commencement de conversation, et s'empressa de lui demander ses ordres; mais il n'y gagna rien encore.

« Je vous remercie, lui dit le régent, ce n'est rien, cher Kindermann. »

Ce *cher Kindermann* contraria presque le vieux serviteur, et il se dit à part lui : A quoi me sert ce *cher Kindermann*, si l'on me traite comme le dernier des domestiques du château, comme si j'étais entré d'hier au service de la cour? Ce ne serait pourtant pas la première fois que le régent m'aurait touché un mot sur quelque affaire importante. En combien d'occasions ne m'a-t-il pas déjà demandé : « Eh bien! n'avons-nous rencontré ce matin aucune araignée? » Ou bien : « Que pensons-nous de la journée d'aujourd'hui, Kindermann? Sera-t-elle bonne ou mauvaise? Pouvons-nous entreprendre quelque chose ou devons-nous plutôt rester tranquille ? »

Cependant il n'y avait rien à faire. Le valet de cham-

bre avait fait son devoir et devait s'en remettre pour le reste à M. de Fernow, en qui il plaçait encore une dernière espérance; car le major était dans l'antichambre, et quand le régent la traversa quelques minutes avant dix heures, M. Kindermann l'entendit qui disait :

« Accompagnez-moi là-haut, Fernow, et ne vous éloignez pas. »

Ils montèrent donc l'escalier tous les deux ensemble. Ils n'étaient pas encore arrivés au premier étage, qu'ils entendirent M. Steppler, qui les attendait, tousser de la façon la plus respectueuse. Le valet de chambre de la princesse annonça au régent, dans l'attitude la plus humble de son emploi, que madame se trouvait dans son boudoir et qu'elle serait très-heureuse d'y recevoir la visite de Son Altesse.

Pourquoi le régent répondit-il à ces paroles par un sourire mélancolique et par un long regard dans une des immenses glaces de l'antichambre, c'est ce que nous ne saurions dire au juste. Il traversa d'un pas léger le salon, les deux salles à manger, la bibliothèque, et, à le voir marcher ainsi, la tête haute, avec cette contenance militaire, ferme, mais sans roideur, ses grandes moustaches légèrement retroussées, on n'eût pu se défendre de dire : Voilà un bel homme, un prince distingué!

Avec une ponctualité toute militaire, il laissa la pendule de la bibliothèque sonner dix heures, puis, soulevant la tapisserie des Gobelins, il entra dans le boudoir. La princesse, soit qu'elle ne l'attendît pas encore, soit qu'elle eût donné l'ordre qu'on le lui annonçât une seconde fois, parut toute surprise et presque effrayée. Elle était debout devant son bureau, et tenait à la main un petit étui dont elle pressa le couvercle très-vite, ce qui produisit un bruit assez fort. Cela n'échappa point au régent, et s'il n'eût été complétement maître de lui-même, il n'en eût pas fallu davantage pour obscurcir son front d'un léger nuage; mais il s'avança d'un air enjoué et avec un gai sourire vers la princesse, qui, de sen côté, fit quelques pas pour venir à sa rencontre. Puis il lui prit la main

qu'elle lui tendait et la secoua amicalement, comme il avait coutume de le faire.

La princesse était ravissante à voir et paraissait de fort bonne humeur. Ses cheveux blonds abondants étaient relevés autour de sa tête avec un semblant d'abandon, mais ils encadraient sa figure d'une manière si piquante, qu'il était facile de remarquer que cette simplicité n'était pas sans dessein. Elle portait avec cela une robe de matin blanche sans aucun ornement, tombant très-bas et si juste que l'œil ne perdait pas un seul des contours de sa taille gracieuse.

« Il y a bien longtemps, mon cher cousin, dit-elle, non sans une légère teinte d'ironie, que je suis privée de l'occasion de vous accorder une petite audience.

— Cela vient, répliqua le prince en souriant, de ce que je me fais volontiers une étude de sonder les dispositions des personnes qui me sont chères. »

La princesse fit avec les mains un petit geste comique, comme si elle voulait parer un coup, et dit en relevant les lèvres tant soit peu :

« Encore la guerre! déjà! je le vois bien. Votre Altesse ne vient jamais à moi qu'avec des vues hostiles, et comme je sais cela pertinemment, ajouta-t-elle d'un ton en apparence fort sérieux, je dois supplier mon très-cher cousin de s'asseoir, afin que je n'aie pas trop de désavantage; une pauvre petite personne comme moi! Voyez-vous comme il me faut lever la tête pour vous regarder? Ce ne serait point un combat à armes égales. »

A ces mots, elle s'était approchée tout près du régent, moitié dansant, moitié glissant, selon son habitude. Quand elle fut aussi près que possible de lui, elle le regarda de bas en haut dans les yeux, entr'ouvrant avec cela sa petite bouche railleuse de manière à laisser voir ses dents fines et bien rangées; puis elle referma les yeux une seconde après, comme si elle eût eu encore un peu sommeil. Le régent, avec un soupir qu'elle ne put pas bien s'expliquer, lui dit :

« Oui, oui, nous ferons mieux, ma très-chère Élise, nous ferons mieux de nous asseoir.

— Bien, repartit-elle vivement, et là-bas sur le divan, près de la fenêtre, sur le divan de mon invention. »

Elle se dirigea vers le divan en question, et posant la main sur le ressort caché, elle continua :

« Mais, connaissez-vous le mécanisme!

— Oh! je le connais parfaitement, dit le régent qui l'avait suivie lentement. C'est l'œuvre d'un caprice de notre aimable princesse.

— Aïe! aïe! s'écria-t-elle avec un sérieux comique, Votre Altesse est galante avec moi; j'ai vraisemblablement commis quelque faute, et je vais essuyer un petit sermon. S'il en est ainsi, continua-t-elle, et un éclair malicieux brilla dans ses yeux, raison de plus, je presse le ressort. »

C'est ce qu'elle fit, et le divan, se partageant par le milieu, forma deux fauteuils vis-à-vis l'un de l'autre.

« Vous ne voulez donc pas m'avoir à côté de vous? demanda le régent en riant.

— La figure de Votre Altesse est beaucoup trop sérieuse pour un voisinage si rapproché, qui me plairait fort en toute autre circonstance. Puis, vous me pourrez mieux voir, si je suis assise devant vous, ou pour dire le vrai mot, vous pourrez mieux juger si le sermon que je vais recevoir ne manque pas son effet sur mon esprit léger.

— Vous attendez donc un sermon? dit le régent après s'être assis devant sa jeune cousine. Vous avez donc la conscience en mauvais état?

— Cela n'est que trop facile à vos yeux, mon très-honoré seigneur et cousin, répliqua la princesse. Mais, plaisanterie à part, je crois pour cette fois que, quoi qu'il puisse arriver, je puis vous regarder avec le plus grand calme. »

Elle s'était, à ces mots, renversée sur son fauteuil, attachant sur le duc un regard si ferme que tout autre y eût pu lire la plus parfaite innocence. Mais non pas le régent. Il savait bien ce que voulait dire ce feu étrange

qui brillait dans les yeux de sa cousine, et pourquoi ses lèvres tremblaient, bien que ce fût d'une manière presque imperceptible. Il devait user de ses armes les mieux trempées pour la combattre, et il n'ignorait pas combien il était difficile de lui faire perdre contenance. Elle avait de sa main droite saisi un des gros glands de soie fixés aux longues embrasses qui servaient à tirer les rideaux de la fenêtre, et elle s'en était fait comme une espèce d'éventail, tantôt le faisant tourner rapidement pour se donner de l'air, tantôt le tenant immobile devant sa figure et lançant alors des œillades moqueuses et presque méchantes à travers ses franges violettes.

« Nous aurons d'ici à très-peu de jours un grand événement à la cour, dit le régent en faisant allusion à l'état de la duchesse, veuve du prince défunt; ce moment, je crois, est fort proche. Puis, quelques semaines après, la duchesse se retirera à Eschenburg.

— Pour ce qui est de ce dernier point, répliqua la princesse, c'est, je crois, une affaire décidée; et, si je ne me trompe, tous les arrangements sont déjà pris pour cela. »

Elle laissa pendre le gland devant sa figure, puis le fit tournoyer vivement, jetant à travers les franges un regard perçant sur son cousin.

« Certainement, tous les arrangements sont pris, répéta le régent; cependant nous paraissons tous avoir oublié que le château d'Eschenburg est bien petit et offrira à peine assez de place pour la duchesse et pour vous.

— Pour moi? Je ne songe point à aller à Eschenburg,

— Vous avez donc changé d'idée?

— Oui, il y a tant de choses qui changent, reprit la princesse d'une voix très-basse.

— Ne m'avez-vous pas dit dernièrement que votre plus grand plaisir serait de vous trouver à proximité du petit héritier futur?

— Ou de la petite princesse. C'est vrai, j'ai dit cela.

— Et maintenant?

— Maintenant j'ai réfléchi, ou plutôt je me suis rap-

pelé combien vous m'avez dit souvent que je ferais beaucoup mieux de laisser ma sœur à ses inspirations propres. J'ai trouvé que vous aviez raison de me parler ainsi, et je veux, sur ce point comme sur bien d'autres, suivre strictement votre conseil. »

La princesse dit ces mots d'un ton sérieux, dont le régent fut frappé, et elle laissa pendre le gland de telle sorte devant sa figure, que l'on ne pouvait rien voir de l'expression de ses yeux.

« Tenons-nous sur nos gardes! pensa le régent. Ce n'est pas sans dessein qu'elle joue à cache-cache avec moi. Elle met sa figure dans l'ombre, tandis que je suis en pleine lumière. La prudence nous fait une loi, à nous aussi, de prendre nos précautions. » Et se renversant le plus possible, il s'accouda sur un des bras du fauteuil et mit la tête dans sa main.

« Est-ce que l'héritier que nous attendons peut se passer de vos soins? reprit-il alors.

— Prince ou princesse, quel que soit l'arrêt du ciel, je suis convaincue que les dispositions prises par vous seront les meilleures et les plus utiles.

— Depuis quand m'octroyez-vous cette confiance?

— Je n'ai jamais pensé de vous autrement; seulement, j'ai peut-être été par fois mal comprise.

— Hé! princesse, reprit le régent après une pause d'un moment, pardonnez-moi si je vous déclare que je commence à prendre le change avec vous. Quoi! vous si passionnée pour cette petite guerre, qui règne depuis trop longtemps entre nous, vous voudriez vous retirer de vos positions les plus sûres et m'abandonner le champ de bataille! Comment dois-je vous comprendre?

— Vous dites le mot juste, répliqua presque sérieusement la princesse. J'ai en effet l'intention de me retirer de mes positions, toutes sûres qu'elles sont, et de vous abandonner le champ de bataille. Oui, c'est la pure vérité. Je combattais, puisque vous le voulez, par humeur et pour nul autre motif.

— Ah! fit le régent en se redressant. Dois-je vous

croire en effet, princesse? Vous ne combattiez jusqu'ici que par humeur et pour nul autre motif? Et maintenant vous voulez réellement vous retirer et me donner, sans plus de raison, cause gagnée? »

Il dit cela en souriant, mais il y avait de la tristesse dans son sourire, et il ajouta presque aussitôt à voix basse:

« Ah! au fait, je comprends; je gagne, mais pour perdre! »

Et passant vivement, presque violemment la main sur ses yeux, il ne put voir le regard étincelant comme un éclair que lui jeta la princesse à travers les franges de son gland. Après ce regard plein d'expression, un sourire de contentement se dessina sur ses lèvres.

« Il a déjà entendu parler de l'affaire, pensa-t-elle. Continuons à manœuvrer, mais changeons nos moyens d'attaque. »

« Elle veut me surprendre, se dit le régent de son côté. Elle sait peut-être que j'ai eu vent de la chose, et il est dans son caractère de ne pas me laisser le triomphe d'avoir appris quelque chose malgré elle. »

« Princesse, dit-il alors en souriant, mais en levant la main d'un air significatif, princesse, on bat d'ordinaire en retraite après une bataille perdue. Auriez-vous donc essuyé une défaite? »

Il attacha sur elle un regard si ferme et si calme qu'elle ne put le soutenir et détourna le visage vers les vitraux peints de la croisée, en relevant la lèvre avec dédain.

« Cependant, plaisanterie à part, reprit-il, je suis venu ici expressément pour vous parler d'une affaire qui....

— D'une affaire qui me concerne, demanda la princesse du ton de la surprise, et assez intéressante pour que j'aie le bonheur de recevoir chez moi Votre Altesse? Oh! je suis vraiment fort curieuse de savoir ce dont il s'agit. Il y a longtemps qu'il ne s'est passé une pareille chose entre nous.

— A vrai dire, c'est une affaire qui vous intéresse, mais qui ne m'est point non plus indifférente.

— Est-ce à titre d'ami qu'elle vous intéresse? demanda la princesse avec un rire ironique. Qui dois-je voir en vous ? Mon parent ou le chef de la famille?

— Votre parent, votre ami, et avant tout, le chef de la famille, » répondit le régent.

Et il lui revint alors en mémoire tout ce qu'il avait souffert, la veille au soir, lorsque M. de Fernow lui avait présenté le portrait, et ce souvenir jeta sur son visage une ombre si triste que la princesse, qui vit cela et qui en connaissait bien la cause, en prit occasion de jouer la surprise et presque l'effroi.

« L'expression de votre physionomie, dit-elle en laissant retomber le gland sur ses genoux, pourrait en effet me faire penser qu'il s'agit d'une affaire extrêmement sérieuse; cependant je suis accoutumée, ajouta-t-elle avec un gracieux mouvement de tête, à voir le chef de notre famille prendre un air grave pour les motifs les plus futiles, et je me console en pensant que le parent et l'ami sauront adoucir quelque peu la sévérité du chef de famille.

— Certainement, répondit le régent, le parent et l'ami ont plaidé chaudement votre cause auprès de moi, ma très-chère cousine, et ont réussi à apaiser le régent, qui.... Mais à quoi bon récriminer sur un passé déjà fort éloigné, lorsque l'avenir, et un avenir si prochain, se dresse devant nous grave et plein de menaces?

— Votre Altesse me ferait presque peur, dit la princesse avec un sourire contraint; cependant je suis prête à courber la tête humblement et à attendre mon sort les mains jointes. »

Et exécutant soudain cette pantomime d'humilité résignée, elle semblait une pauvre victime attendant le coup qui va la frapper. Mais le régent vit bien que sous ses paupières elle lui lançait un regard étincelant et qu'une expression d'intime contentement se jouait sur ses lèvres serrées.

« En vérité, princesse, continua-t-il en secouant la tête, ce serait la première fois que vous attendriez tran-

quillement votre sort, et si je pouvais penser que votre repentir fût sincère, ce n'est pas avec sévérité, mais avec trouble que je vous parlerais à présent.

— Est-ce le régent qui parle ou l'ami? » demanda-t-elle d'un ton si comiquement humble, que le régent dut faire un violent effort sur lui-même pour tenir son sérieux. Mais il se reprit à penser à la soirée de la veille, à ces intrigues nouées et conduites derrière son dos, au portrait surtout, et ce fut plus qu'il n'en fallait pour l'assombrir encore davantage, bien que la princesse levât vers lui ses beaux yeux vifs d'un air suppliant, pour les baisser ensuite avec un profond soupir. Il y eut alors une petite pause pendant laquelle la princesse recommença à jouer avec son gland et à l'agiter devant son visage comme un éventail, tandis que le régent se redressa d'un air dédaigneux, la regardant avec fixité.

« Vous vous souviendrez sans doute, lui dit-il alors, qu'il fut question, il y a une couple d'années, d'un projet de mariage entre vous et le duc Alfred de D.... »

La princesse poussa un petit cri de surprise si naturel que le régent y fut tout à fait trompé.

« Ce mariage, continua-t-il, n'était pas de votre goût, ma chère cousine, et il fut rompu sur votre désir exprès. »

Le jeu de la princesse devenait difficile en ce moment. Devait-elle se donner les airs d'une personne blessée, ou bien laisser entrevoir qu'elle savait ce qui allait arriver? Après une pause assez longue, elle se décida pour ce dernier parti, et jugea convenable à la situation de tressaillir un peu et de pousser, à demi-voix, l'exclamation : « O mon Dieu! »

« Ce mariage, vous l'avez repoussé, répéta le régent d'un air fort sérieux. Je vous prie maintenant de prêter toute votre attention à ce qu'il me reste à vous dire. Si l'on vous eût alors refusé d'entrer par mariage dans l'illustre maison de D..., unie déjà à la nôtre par les liens de l'amitié, on eût risqué, peut-être, de rompre une inclination ; et si c'eût été nous qui eussions déclaré une telle union peu convenable, je trouverais aujourd'hui très-naturel

que vous-même, princesse, vous fissiez des démarches, à mon insu, pour renouer un lien cher à votre cœur.

— .... Altesse! » balbutia la princesse, et lorsque, levant la tête, elle vit le regard sérieux et triste du prince, il ne lui fut pas difficile de continuer son rôle de vaincue, car elle lut dans les traits du régent, si calmes d'ordinaire, et maintenant si altérés, combien ce dont il lui parlait lui tenait au cœur.

« Si vous pouvez me répondre quelque chose, princesse, dit-il avec un accent ému, quelque chose qui soit capable de détruire l'opinion que je viens d'exprimer, je vous en serai reconnaissant.... Mais vous ne le pouvez pas; non, Élise, vous ne le pouvez pas, vous n'avez pas un mot à dire pour justifier.... votre conduite. Vous ne pouvez au régent, au chef de votre famille, alléguer aucun motif fondé; tout au plus pouvez-vous invoquer pour votre défense une inclination réelle pour un homme que vous connaissez à peine. »

La princesse avait croisé ses mains l'une sur l'autre, et elle pencha la tête sur sa poitrine, en la secouant tout doucement, en signe de dénégation.

Le régent avait prononcé ces derniers mots avec une agitation croissante, puis il s'était levé brusquement et avait arpenté le boudoir d'un bout à l'autre; cependant, en voyant la princesse secouer la tête, il poussa un profond soupir.

« Si vous n'avez pas d'inclination pour cet homme, continua-t-il d'un ton plus doux, alors c'est votre malheureuse passion pour l'intrigue qui vous a poussée, princesse Élise, à vous concerter avec Rigoll et Wenden, qui vous a jetée dans ces négociations secrètes, dont le résultat est que le duc Alfred de D.... se trouve ici à l'heure qu'il est, bien que fort incognito, il est vrai. »

La princesse lâcha son gland et pressa son visage avec ses deux mains. Le ton passionné du régent l'avait effrayée, quoiqu'elle y fût préparée d'avance; et pourtant elle se sentait doucement émue au fond du cœur.

Le régent avait recommencé à marcher à grands pas,

Tout à coup il s'arrêta près du fauteuil où la princesse était assise; et comme il remarqua qu'elle se couvrait les yeux avec les deux mains, il lui prit la main droite pour l'écarter de son visage.

« Élise ! lui dit-il d'une voix tendre, vous n'auriez pas dû faire cela ; vous n'auriez pas dû négocier ainsi derrière mon dos. Vous savez combien volontiers,... que dis-je ? avec quelle joie j'accomplis toujours vos désirs, oui, et que je les accomplirais encore, ajouta-t-il plus bas, dussé-je en souffrir profondément ! »

Pendant qu'il disait ces mots, elle le regarda, non plus cette fois de cet air railleur et malicieux qui lui était habituel, mais avec cette profonde tendresse qui rayonne dans les yeux d'une femme, lorsqu'un doux sentiment fait palpiter son sein.

« Mais tout cela est passé, dit-il après une pause et en détournant le visage. Croyez-moi, Élise, je ne suis point venu ici pour vous adresser des reproches sur votre conduite, bien que le régent en eût eu peut-être le droit ; mais je veux examiner avec vous, simplement et tranquillement, comment le vœu de votre cœur peut se réaliser d'une manière honorable et digne de notre maison. »

Avec son caractère inconsistant, la princesse n'était pas femme à conserver longtemps dans son regard cette expression de profonde tendresse qu'elle y avait mise tout à l'heure, et qui, pourtant, était la traduction fidèle de l'état de son cœur. Un éclair de malice avait déjà de nouveau brillé dans ses yeux ; et bien qu'elle ne pût s'empêcher de poser doucement la main sur le bras du régent, ce fut pourtant avec une teinte d'humeur moqueuse qu'elle lui répondit.

« Pardonnez-moi, lui dit-elle, je sens réellement mon tort, et d'autant plus que vos nobles sentiments me confondent, m'anéantissent, tant de soucis de mon bien-être.... la résolution de Votre Altesse d'accomplir mes vœux.... dût-elle en souffrir profondément sous plus d'un rapport.

— Eh bien! parlez, princesse, que dois-je faire? demanda le régent d'un air sombre.

— Beaucoup et peu, répondit presque gaiement la princesse, et elle continua en levant son visage d'un air caressant vers le régent. Faites ce que vous avez déjà fait si souvent pour moi. Mes démarches, peut-être inconsidérées, réparez-les.

— Bien. Je vais donc, répondit le régent après avoir réfléchi quelques instants, dépêcher le maréchal de la cour au duc Alfred, avec ordre de lui faire savoir que je suis instruit de sa présence ici, et prière de m'informer de ses désirs avec le plus de réserve possible. Si sa réponse est satisfaisante, ce dont je ne doute nullement, je trouverai fort délicat de sa part d'avoir voulu d'abord se convaincre de votre inclination pour lui, avant de faire aucune démarche publique.

— A-t-il donc acquis cette conviction? demanda timidement la princesse, sans oser lever les yeux, malgré sa hardiesse ordinaire. A-t-il réellement acquis cette conviction?

— D'après les démarches qu'il a faites, dit le régent en s'efforçant de rester ferme et calme, il faut bien que cela soit. Oui, j'en suis persuadé, le duc est sûr, princesse, que vous prenez à sa présence ici un intérêt plus qu'ordinaire.

— Votre Altesse le croit-elle en effet? demanda la princesse avec un effroi cette fois bien réel.

— Il n'y a pas à en douter. Pardonnez-moi, Élise, ajouta-t-il amèrement, mais quand on a été jusqu'à échanger des portraits....

— Échanger! non, cela n'est point, dit-elle d'un ton résolu.

— C'est possible, continua le régent en haussant les épaules, mais dans le cas dont il s'agit, il suffit que l'une des deux personnes reçoive le portrait de l'autre, le garde, le conserve chez elle, le regarde avec intérêt. »

Il avait dit cela avec une animation croissante, et la princesse lui avait répondu par un si étrange sourire et

un hochement de tête si décidé que le régent ne put moins faire que de s'écrier avec une vive émotion :

« Hé! quoi, Élise, vous ne pouvez pas encore maintenant vous décider à me parler avec franchise, et pourtant vous me voyez prêt à condescendre à tous vos vœux!

— C'est précisément parce que je veux vous parler franchement, que je dois me permettre de vous faire remarquer que vos reproches ne sont pas fondés. Vous parlez d'un portrait que j'ai reçu. C'est possible, je reçois bien des sortes de dessins et de photographies.

— Oui, des photographies.

— Mais que ce portrait dont vous parlez, je l'aie reçu, gardé, conservé, regardé avec intérêt, je n'en sais pas le premier mot. »

Le régent haussa les épaules et fit de la main droite un geste d'impatience, en jetant un regard significatif vers le bureau où se trouvait l'étui que la princesse avait si précipitamment fermé à son arrivée.

Elle suivit la direction de son regard, et en même temps un sourire amical égaya sa figure. Elle se leva prestement de son fauteuil, étendit la main et dit avec un accent attendri qui ne lui était point habituel :

« Voilà l'objet auquel vous faites allusion. Eh bien! soit, je le veux bien, regardez ce que c'est.

— Je l'ai assez vu, répondit le régent d'un air sombre, mais je vous en supplie instamment, Élise, ne nous écartons pas de la question. Faites-moi part de vos vœux et, aussi vrai que je fus toujours pour vous un loyal et fidèle ami, je vous répète que maintenant encore je suis prêt à faire pour vous tout ce qui est en mon pouvoir. »

A ces derniers mots, prononcés avec l'accent du cœur, elle avait détourné de lui son visage pour regarder du côté de la fenêtre. Fût-ce le rouge reflet des vitraux qui empourpra ses joues en ce moment? Peut-être! Cependant ses traits étaient décidément altérés. Toute trace d'humeur railleuse en avait disparu; ses yeux avaient perdu leur éclat enjoué, leur expression maligne; elle serrait les lèvres avec force, comme quelqu'un qui sou-

tient une grande lutte intérieure, et sa poitrine laissa échapper un profond soupir.... Elle fit attendre longtemps sa réponse au régent et cette réponse consista à lever la main, à montrer de nouveau du doigt le bureau, en ajoutant d'une voix presque indistincte :

« Regardez donc le portrait que j'ai reçu, que j'ai gardé, que je considère souvent, je l'avoue, avec intérêt. »

Le régent ne pouvait voir les traits de la princesse, mais, au ton de sa voix, il remarqua bien qu'il se passait quelque chose d'étrange dans son cœur. Il s'approcha du bureau et prit l'étui dans sa main. Mais, avant de l'ouvrir, il regarda encore une fois sa jeune cousine, qui maintenant avait tourné la tête vers lui, et il fut fort étonné de lire sur son visage le trouble que nous venons de dépeindre. Oui, les traits de la princesse exprimaient une agitation profonde, une véritable angoisse. Au moment où il posait le doigt sur le ressort de l'étui, elle tendit vers lui ses deux mains d'un air suppliant, et de ses yeux d'ordinaire si clairs et si vifs, et maintenant voilés comme d'un nuage, partit soudain un éclair d'intime tendresse si inaccoutumée, qu'il se sentit troublé jusqu'au fond du cœur.

« Hélas ! Élise, vous vous repentez de la permission que vous m'avez donnée !

—Non, non ! » s'écria-t-elle; et pourtant on eût dit qu'elle ne pourrait se résoudre à voir ce qui allait dans un instant frapper les yeux du régent; en effet elle se laissa tomber sur son fauteuil et cacha sa figure brûlante dans les coussins.

Le régent éprouva un étrange frisson, lorsqu'il sentit le ressort de l'étui céder à la pression de son doigt. L'étui s'ouvrit, et ce qui apparut à ses yeux, ce fut, non pas cette photographie détestée, mais.... son propre portrait, sans qu'il pût s'expliquer comment la princesse avait pu se le procurer.

. . . .

Pendant toute cette scène, M. de Fernow était à se

promener de long en large dans la grande salle d'audience. Depuis la mémorable soirée, qui a été racontée au commencement de cette histoire, il s'était pris pour cette salle d'une affection toute particulière. Il aimait à contempler les vieux portraits fanés, dont ses murailles étaient couvertes, mais plus encore les embrasures des fenêtres par où ils recevaient la lumière. Mais de toutes ces fenêtres une surtout lui semblait chère, car il la regarda fort longtemps, d'un air pensif et rêveur. Il leva le lourd rideau qui la fermait, non cette fois pour voir sur la place du château, mais seulement pour mieux jouir des peintures suspendues aux murs de la salle. Puis il s'éloigna de nouveau, prit son sabre sous son bras et fit quelques pas dans la salle. Cette vaste pièce était effroyablement vide, et si doucement qu'il marchât, le bruit de ses pas résonnait d'une manière désagréable. — Mais devait-il donc se promener précisément dans cette salle ? Le régent lui en avait-il donné l'ordre ? — Non certes. Son Altesse, au moment d'entrer dans les appartements de la princesse Élise, lui avait seulement dit : « Tenez-vous à proximité. » — Oui, mais où ? — Naturellement à proximité des appartements de la princesse. Or les appartements de la princesse comprenaient, comme il le savait fort bien, toute une série de chambres. Le point central était le grand salon, où se trouvait sans doute en ce moment la princesse avec le régent, et c'était par conséquent de là qu'il fallait partir pour calculer les distances. Mais s'il continuait à se promener ici, de long en large, dans cette salle d'audience déserte, il se trouvait, de fait, aussi loin de la personne du régent que s'il se rendait à l'autre extrémité des appartements, où était le salon de réception de la princesse. Rien n'était plus clair, et quand il se fut bien pénétré de cette idée, il se dirigea gaiement vers l'autre aile du château avec l'unique intention de se conformer aux ordres du prince et de rester à proximité de son auguste personne.

Il eut bientôt atteint le bout du corridor, et en voyant là un laquais accoudé à la fenêtre d'un air ennuyé, il ne

put s'empêcher de sourire, car ce laquais était le même qui lui avait montré la veille sa large face entre les fleurs d'oranger sur la terrasse du château. Naturellement toute trace d'ennui disparut de la figure et de la contenance de ce laquais bien appris, dès qu'il vit venir à lui l'adjudant de Son Altesse. Il se mit aussitôt en position, le dos légèrement courbé, plaqua sur ses lèvres un doux sourire, fit la bouche en cœur et se frotta les mains.

« Quelle est la dame de service dans l'antichambre de la princesse? demanda M. de Fernow d'un air qui semblait dire qu'il lui eût été fort indifférent que ce fût la vieille grande maîtresse.

— Mlle de Ripperda, » dit le laquais.

L'adjudant fit une petite moue contrariée, et il était sur le point de continuer sa route, mais il se ravisa et dit après réflexion :

« Eh bien! donc, annoncez-moi à cette noble demoiselle. »

Le laquais disparut derrière l'épais rideau qui couvrait la porte, comme s'il eût volé sur l'aile d'un doux zéphir; puis, revenant presque aussi vite, il se frotta les mains et dit avec une profonde révérence:

« Mademoiselle se fera un plaisir de recevoir monsieur le major. »

Le major entra, non sans quelque embarras, dans la chambre à côté, précédé du laquais qui se trémoussait devant lui, et qui, arrivé à la porte en face, l'ouvrit avec cérémonie et la referma sur lui.

Hélène de Ripperda s'était levée d'un petit fauteuil où elle était assise près de la fenêtre; la main droite sur le dossier du fauteuil, elle tenait de la main gauche un livre, qu'elle était en train de lire. Elle parut tant soit peu surprise, mais point contrariée.

« Pardonnez-moi, mademoiselle, dit M. de Fernow en s'approchant d'elle avec un profond salut, pardonnez-moi si je me suis permis de vous faire visite.

— Vous avez une commission pour moi? demanda-t-elle d'un air presque sérieux.

— Pas précisément, mademoiselle. Mais si je vous dérange le moins du monde, ou que vous ayez une raison quelconque pour ne pas me recevoir, je me retire à l'instant. Pour ce qui est d'une commission, je n'en ai malheureusement aucune; cependant, puisque vous le voulez savoir, je suis ici par l'ordre exprès de Son Altesse.

— Comment dois-je entendre ce que vous me dites, monsieur de Fernow?

— Le régent, répondit le jeune officier d'un air et d'un ton presque officiel, m'a commandé de le suivre, lorsqu'il se rendait chez la princesse Élise. Là-dessus, il est entré dans les appartements et m'a dit en me quittant: « Restez à proximité. »

Un sourire presque imperceptible effleura les traits de la belle jeune fille.

« Oui, à proximité, continua M. de Fernow avec une mine très-sérieuse, et comme j'ai fait réflexion que la salle d'audience, où je suis d'abord resté quelque temps à me promener de long en large, — vous savez, la salle d'audience, mademoiselle, — répéta-t-il en appuyant sur le mot, était encore un peu plus éloignée des appartements de la princesse que ces chambres-ci, je me suis permis en toute humilité de venir vous faire deux doigts de cour, pour.... joindre l'agréable à l'utile.

— S'il en est ainsi, répondit Mlle de Ripperda en inclinant la tête avec grâce, puisque vous êtes de service, il faut bien que, de mon côté, je me résigne à vous donner ici quelques instants d'audience.

— Il faut?... Quelques instants? — répéta le jeune officier avec un léger soupir. A moins que ce faible gage d'amitié ne vous coûte trop de peine! »

En prononçant ces mots, il cherchait des yeux un siége pour s'asseoir près d'elle, et, sur un geste d'Hélène, il manœuvra si adroitement avec un fauteuil placé tout près de lui, qu'il réussit de l'air du monde le plus naturel à le mettre tout contre celui de la jeune fille. Ils s'assirent tous deux, et Mlle de Ripperda posa sur la table

à côté d'elle, le livre qu'elle était en train de lire lorsqu'il était entré.

« Je vous ai interrompue dans votre lecture, mademoiselle ?

— Je feuilletais un recueil de poésies que l'on a envoyé ce matin à la princesse.

— Est-ce quelque chose de nouveau ?

— Une nouvelle édition. Si la chose vous intéresse, regardez.

— Ah ! je connais cela, dit Fernow après une petite pause dont il avait profité pour tourner deux ou trois feuillets du volume. Ce sont des choses très-belles, et mon cœur en raffole.

« Ma vie est couchée dans l'ombre crépusculaire du soir
La tienne entre à peine dans la pleine lumière du soléil;
Mon cœur est endurci, mon cœur est mort,
Le tien bat et palpite des plus riantes émotions;
Tes yeux cherchent et voient le bonheur
Dans un lointain doré ;
Moi, je regarde en arrière
Dans la sombre nuit du passé. »

Il ne lut que ces vers et laissa retomber le livre pour regarder Hélène qui, accoudée sur le bras de son fauteuil et la tête dans sa main, regardait dehors par la fenêtre.

« Oui, c'est très-beau, dit-elle à son tour; jolie idée, ravissante fantaisie !

— Ravissante et triste, comme on veut : ravissante pour un heureux, triste pour celui qui n'a le droit ni de parler ni de penser ainsi. »

Hélène tourna vers lui son visage, et le regardant avec ses grands yeux clairs et étincelants, elle lui dit d'un ton où perçait un léger dépit :

« Monsieur de Fernow, contez-moi plutôt quelque chose de la ville. C'est singulier, ajouta-t-elle après un silence de deux ou trois secondes, qu'il faille toujours vous fournir des sujets de conversation.

— Oh! c'est vrai, répliqua-t-il brusquement; je suis devant vous si pauvre d'esprit, si extraordinairement pauvre, — oui, Hélène, continua-t-il plus bas, d'une pauvreté qui vous effrayerait, s'il m'était donné de vous la faire connaître dans toute son étendue.

— Et je n'ai rien vraiment pour vous rendre riche et heureux.

— Rien, Hélène? s'écria M. de Fernow avec passion. Oh! vous avez tout pour cela. Vous n'avez besoin que d'ouvrir la main pour faire pleuvoir sur moi bénédiction, richesse et bonheur. Mais vous avez le cœur dur. Parlons donc plutôt des choses de la ville.

— Oui, parlons de la ville, répéta-t-elle tout bas, et elle pressa ses lèvres l'une contre l'autre pour retenir un léger soupir.

— Oh! dans la ville, il fait très-beau, dit le major avec une gaieté forcée, un temps magnifique, une chaleur délicieuse, qui met tout le monde en joie. On va se promener, on monte à cheval, on s'entretient de ceci et de cela, vous savez, mademoiselle, de ces banalités qui ne valent véritablement pas la peine d'être répétées devant vous.

— Avez-vous vu M. de Wenden?

— M. de Wenden et aussi le baron Rigoll, dit le major en s'inclinant. Mais de ce dernier, je ne puis vous apprendre rien de nouveau, vous le voyez plus souvent que moi.

— Oh! oui, il faut que je le voie bien souvent, répondit-elle avec un triste sourire.

— Souvent, oui, trop souvent! dit avec colère le jeune officier. O Hélène, est-ce supportable? Sentez-vous ce que je souffre? »

Elle fit de la tête un signe d'assentiment et le regarda avec une douce mélancolie.

« Ainsi donc, vous le sentez! continua-t-il avec feu. Eh bien! par Dieu! c'est déjà pour moi une consolation, un allégement. Mais vous ne sentez pas, comme moi, ce que c'est que de se voir forcé de rester loin de vous, tan-

dis qu'il est autorisé à poser son bras sur le vôtre.... Autorisé! Moi qui serais si heureux, si ravi, s'il m'était seulement donné d'effleurer votre main! Ah! vous ne sentez pas, Hélène, ce que je souffre, quand il me faut, le soir, voir les fenêtres éclairées de la princesse, et me dire que vous êtes là avec lui, oui, quand il me faut voir cela, le désespoir dans le cœur. Car j'ai de l'imagination, Hélène, et je me représente fort bien alors ce que mes yeux ne voient pas. Je le vois en esprit s'asseoir à côté de vous, regarder, comme il en a le droit, hélas! dans vos yeux chéris, babiller avec vous en cachette, tandis que les autres dames parlent haut par complaisance et pour ne pas déranger l'heureux couple!

— Vous êtes trop dur pour moi, monsieur de Fernow, dit Hélène en se pressant les tempes dans sa main avec tant de force que ses jolis doigts disparurent dans les épais bandeaux de ses cheveux noirs.

— Oui, voilà ce qu'elles font toutes, et ces intimes confidences leur paraissent fort naturelles, continua le jeune officier avec un regard étincelant; et quand je suis là, sous vos fenêtres, immobile dans la nuit silencieuse, je sens, oh! je sens qu'il en est ainsi, mais je ne le sens pas seulement, je l'ai vu.

— Qu'avez-vous vu! demanda-t-elle en se redressant vivement.

— Oh! pas plus tard qu'hier soir, j'étais là, tout à fait par hasard, et je vis le baron Rigoll vous reconduire dans sa voiture.

— Il le fallait bien, la princesse et la grande maîtresse m'y forcèrent.

— Je sais que vous y fûtes forcée, mais que l'on ait pu vous y forcer, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes! Mais ne croyez pas que j'aie voulu, de dessein prémédité, me mettre ainsi sur votre route. Je sortais de chez Son Altesse pour affaire de service, et vous pouvez me remercier, mademoiselle, de ce que, bien par hasard encore, je me suis servi de votre voiture qui aurait dû vous ramener chez vous, » ajouta-t-il.

Hélène le regarda avec une attention marquée.

« Je trouvai sur les coussins de cette voiture un mouchoir de poche que vous y aviez oublié et que je porte sur moi, prêt à vous le restituer, si vous m'en donnez l'ordre. »

En disant cela, il avait posé sa main sur son cœur et regardait la jeune fille d'un air inquiet et suppliant.

« Ordonnez-vous que je vous le rende?

— Mais vous me torturez, Fernow! s'écria vivement Hélène. Vous me torturez affreusement!

— J'attends seulement vos ordres, répéta Fernow avec instance, oui, vos ordres, Hélène. Décidez si je dois être le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Parlez donc! »

Il dit tout cela d'un ton bref et passionné.

« Ordonnez-moi d'aller trouver le baron Rigoll; oh! non, ne me l'ordonnez pas! Permettez-moi, c'est la plus haute faveur que vous puissiez m'accorder, autorisez-moi à lui dire que je vous aime et que vous ne repoussez point mon amour. Puis, consentez ensuite à ce que j'aille trouver la princesse. Laissez-moi lui demander pourquoi elle veut séparer violemment l'un de l'autre deux cœurs qui s'aiment! Oui, Hélène, qui s'aiment, je le dis tout haut, je le sens, je le lis dans vos yeux humides, je le sais de votre propre aveu, par ces chères et ravissantes paroles que vous me dîtes l'autre soir. »

Elle ne répondit rien, mais elle pressait son visage de ses mains, et le léger tressaillement de tout son corps, qui montrait assez qu'elle pleurait, n'était guère fait pour calmer Fernow.

« Ce que peut vous offrir le baron Rigoll, je ne l'ai pas, il est vrai, en ma puissance. Rang, richesse, avec moi, vous n'aurez rien de tout cela, mais je possède en revanche un cœur plein d'amour, Hélène. Cependant, ô mon Dieu! je sais bien que je vous parle là de choses que vous savez tout aussi bien que moi. »

Elle fit de nouveau un petit signe d'assentiment, puis, étendant les deux mains en avant, avec un accent dont nulle parole ne saurait rendre la désolation :

« Si je sais tout ce que vous me dites, si je le sais? dit-elle. Oui, Fernow, et je vois devant mes pieds comme un abîme qui me fait reculer de terreur, et où pourtant il faut que je roule.

— Et qui vous y peut forcer? s'écria le jeune homme avec feu.

— Le sentiment de la reconnaissance envers la princesse, mon dévouement à sa personne, ma promesse.

— Une promesse que l'on vous a arrachée? Oh! il n'y a ni amour ni reconnaissance qui puissent vous contraindre d'aller jusque-là! c'est un pur caprice de la princesse. Elle a, Dieu sait pour quel dessein! utilisé les services du baron Rigoll, et pour mieux se l'enchaîner, elle vous livre à lui pour victime! A aucun prix, Hélène, vous ne sauriez être victime d'un caprice éphémère. Non, non! Et si je ne puis être heureux avec vous, avec toi, mon Hélène, avec toi que j'aime plus que tout au monde, eh bien! je romprai le fatal réseau dans lequel on te tient prisonnière, et tu seras libre au moins, sinon heureuse! »

Il s'était, en disant ces mots, précipité aux genoux d'Hélène et lui avait pris les deux mains qu'il pressait sur ses lèvres et couvrait d'ardents baisers. Elle, tout émue, et incapable de résistance, laissa retomber sa tête sur son sein, et ses cheveux dénoués flottèrent sur le front de Fernow.

« Oui, oui, répéta-t-il avec l'accent de la plus profonde douleur, sinon heureuse, du moins libre!

— Et pourquoi pas l'un et l'autre? » demanda tout bas derrière eux une voix dont le son les effraya tous deux; une voix qu'ils reconnurent aussitôt, mais qui, dans cet heureux moment, n'eut pas la puissance de les séparer. M. de Fernow se releva lentement, et tout en se relevant, il posa son bras autour de la taille svelte de la jeune fille qu'il pressa contre lui, comme pour la défendre, et son regard semblait dire : Quelle puissance au monde serait assez forte pour nous séparer maintenant?

Hélène, de son côté, semblait pensive, car elle n'avait opposé aucune résistance au bras de Fernow. Ses doigts

même glissèrent doucement tout le long de ce bras protecteur et, rencontrant sa main, s'y étaient entrelacés avec un abandon passionné. Ses yeux, il est vrai, restèrent d'abord fixés sur le plancher et une vive rougeur monta sur ses joues tout à l'heure si pâles, mais un instant après elle regarda la princesse, qui, debout près d'eux avec un aimable sourire, répéta d'un ton enjoué :

« Pourquoi pas l'un et l'autre, mes enfants? »

Fernow ne pouvait s'expliquer un tel dénoûment. Mais, selon lui, la princesse devait parler franchement. Plaisanter, en un tel moment, eût été vraiment une chose infâme. D'ailleurs, les yeux brillants de la princesse ne trahissaient rien qui ressemblât à une raillerie; c'était bien plutôt le bonheur, la joie, la félicité qui rayonnaient dans ses yeux humides. Son cœur battait assurément à l'unisson de leurs deux cœurs. Cependant elle s'approcha d'eux tout doucement, posa légèrement sa main sur l'épaule d'Hélène, et comme celle-ci levait vers elle son visage brûlant et baigné de larmes, elle la baisa sur le front.

« Rêvé-je donc? dit Hélène après une douce pause. Rêvé-je, princesse, et dois-je me réveiller pour de nouvelles souffrances?

— Non, non, ce n'est point un rêve, mon enfant, répondit Élise. Tu m'as dit toi-même un jour qu'il y avait des moments dans la vie où le bonheur venait se poser sur nous d'un vol soudain.

— Certainement, princesse, s'écria le jeune officier avec transport, certainement il y a de ces moments-là.

— Pour vous deux, ce moment est venu, » répliqua la princesse. Puis elle ajouta à voix basse, et tournée vers Hélène seulement : « Pour moi, ce moment viendra dans quelques minutes. »

Mlle de Ripperda dut comprendre ces paroles, car elle croisa ses mains et, les pressant sur son sein qui palpitait avec violence, elle dit :

« Combien cela me rend heureuse ! »

Il y a des moments où le bonheur vient à nous si ines-

pérément et pourtant d'une manière si significative, que notre cœur l'accueille sans autre information, et que nous n'osons hasarder la moindre remarque sur ce qui s'est passé, tant nous craindrions de le voir s'enfuir loin de nous, comme un beau rêve. C'est ce qu'éprouva le jeune officier, et en voyant la princesse prendre sa place auprès d'Hélène, c'est-à-dire enlacer de son bras le cou de la jeune fille et laisser reposer sa tête sur son sein, il dit d'une voix suppliante :

« Madame, vous tenez dans vos mains le sort de deux cœurs qui sont heureux de vous devoir leur bonheur, et qui ne cesseront de battre pour vous avec une respectueuse reconnaissance. »

Alors il se dirigea d'un pas léger vers la porte, et quand il traversa l'antichambre, une voix criait en lui avec un accent joyeux et triomphal : « Voilà le vrai moment du bonheur ! » Dans le transport où il était, il ne put se défendre d'une petite extravagance. Il tira vivement de sa poche le mouchoir d'Hélène, qu'il portait sous son uniforme contre son cœur, et le couvrit d'un nombre infini de baisers passionnés.

Lorsque la porte de l'antichambre se fut refermée sur lui, et qu'il franchit le long corridor, il lui sembla qu'il avait des ailes et qu'il volait sur le plancher. Mais, comme c'est une loi de ce monde que les arbres ne portent pas leur cime jusqu'au ciel, ainsi rencontrons-nous le plus souvent, au comble de la joie et du bonheur, un petit rien qui vient refroidir notre ardeur, ralentir notre élan. Ce petit rien pour Fernow, en ce moment délicieux, lui apparut dans la personne du laquais de tout à l'heure qui vint, avec son doux sourire et d'une voix de fausset, lui annoncer que Son Excellence le grand veneur, M. le baron Rigoll attendait M. l'adjudant dans la salle d'audience pour lui dire deux mots. Le jeune officier se rendit donc au lieu désigné, mais non plus cette fois avec hésitation et avec inquiétude, comme une demi-heure auparavant. Il se souciait bien à présent de tous les Rigoll de la terre! Il espérait que Son Excellence voudrait bien enfin lui faire

la grâce de s'inquiéter de lui tout particulièrement, et il était résolu, en cas qu'il voulût bien l'honorer de ses questions, à lui donner les explications les plus complètes et à ne lui rien laisser ignorer....

Le grand veneur attendait dans la salle d'audience, et il s'était placé dans l'embrasure de la fenêtre que nous connaissons déjà. A l'approche de M. de Fernow, il fit quelques pas en avant, et bien qu'un sourire, cet éternel sourire d'espion, se jouât sur ses lèvres serrées, ses yeux au regard fixe et son teint plus jaune que d'habitude dénotaient de sa part des dispositions fort peu amicales.

« Votre Excellence m'a commandé? dit l'adjudant, en s'approchant en toute hâte du baron.

— Il ne saurait être question d'un ordre quelconque, monsieur le major, répondit le baron. Je vous ai seulement fait prier de venir, pour deux mots que j'ai à vous dire. »

Le grand veneur jeta un rapide coup d'œil vers la fenêtre, après quoi, se retournant vers le jeune homme d'un mouvement brusque, il lui dit avec une grimace désagréable et d'un ton tranchant :

« Monsieur de Fernow, vous permettrez que je laisse de côté votre titre, comme je vous prie aussi de ne pas voir en moi le grand veneur et de ne vous occuper pour quelques instants que du baron Rigoll. Monsieur de Fernow, vous vous êtes fait un plaisir, dans ces derniers jours, de vous occuper beaucoup plus que de raison de mes faits et gestes. Vous avez su gagner des gens que j'employais dans mes intérêts; vous vous êtes, par leur intermédiaire, mis en possession de mes petits secrets, et ce que vous avez pu savoir par cette voie souterraine, vous l'avez fidèlement rapporté à Son Altesse le régent.

— Monsieur le baron! s'écria l'officier en reculant d'un pas. Vous me tenez un singulier langage! »

Quoiqu'il fût décidé à une scène avec le grand veneur, il était si peu préparé à un tel début qu'il porta les yeux malgré lui sur la main de son adversaire pour voir s'il n'allait pas tirer de la poche de sa redingote une paire de pistolets.

« Si le mot « rapporté » ne vous plaît pas, continua le baron en relevant les lèvres d'un air méchant, disons plutôt que vous avez vendu mes secrets au régent. »

M. de Fernow regarda tout autour de lui, haussa les épaules et garda le silence.

« Je ne suis pas homme, ajouta M. de Rigoll, d'une voix tremblante et les yeux étincelants de colère, je ne suis pas homme à souffrir impunément que des jeunes gens, qui commencent à peine à se sentir vivre, me barrent ainsi le chemin, brouillant, d'une main maladroite, et foulant aux pieds ce que j'ai longuement et laborieusement préparé. »

M. de Fernow répondit avec un sourire piqué :

« Monsieur le baron de Rigoll, c'est vraiment une peine extraordinaire pour un jeune homme, qui commence à peine à se sentir vivre, d'être forcé de faire remarquer à un homme de l'âge de Votre Excellence, qui devrait connaître, non-seulement le ton de la cour, mais encore celui de la politesse la plus vulgaire, que des expressions du genre de celles dont elle vient de se servir, ne sont pas d'usage entre gens d'honneur, et que, pardonnez-moi le mot, il est, d'autre part, très-peu sensé de les faire entendre en un tel lieu. Ce que j'ai fait, je suis prêt à en répondre. Si vous vous trouvez blessé le moins du monde par ma conduite, je consentirai, par la juste déférence qui est due à votre rang, à attendre vos dernières propositions jusqu'à aujourd'hui deux heures. Mais si vous ne me faites pas d'ici là très-clairement connaître ce que vous désirez, je me permettrai, sitôt ce délai expiré, d'envoyer un de mes amis à Votre Excellence. »

Le major avait dit ces mots d'un ton très-calme, mais très-ferme, et il n'avait un peu élevé la voix que lorsqu'il avait vu le grand veneur, dont le teint jaune tournait au vert, faire mine de l'interrompre avec force gestes de la main et trépignements de pieds.

« C'est ce que je voulais, dit alors le baron du ton d'un homme qui ne se possède plus. Vous ou moi! et c'est sans doute ce que vous désirez. Ah! monsieur de Fernow,

je suis vieux, il est vrai, et vous êtes jeune; mais vous êtes habile aussi à ébruiter les secrets, non moins habile à mettre la main sur les mouchoirs de poche que les dames peuvent laisser traîner dans leurs voitures. Oui, ce mouchoir, par exemple, ajouta-t-il en écumant et en désignant du doigt le mouchoir de Mlle de Ripperda, que le major avait oublié de cacher. Cependant, vous ne devez pas croire que je sois poussé par une misérable jalousie, et que je vous laisse le champ libre, quand vous auriez en main cent mouchoirs de celle qui est ma fiancée. Il est extraordinairement facile de compromettre une jeune fille sans défense. »

Ce dernier mot produisit sur M. de Fernow l'éblouissement d'un éclair. Il se mordit les lèvres presque jusqu'au sang, respira avec effort et fit brusquement un pas en avant vers l'homme qui osait, en un tel lieu, lui adresser une offense si grossière. Mais par bonheur le grand veneur recula précipitamment, et la colère du major se calma presque aussi vite qu'elle s'était soulevée. Son Excellence, ayant regagné l'embrasure de la fenêtre, étendit la main droite en avant et s'écria d'un air effrayé:

« Je suis sans armes et vous êtes armé. Mais n'oubliez pas que nous sommes au château. »

Comme nous l'avons dit, ce brusque mouvement de recul du grand veneur fit tomber tout à coup la colère du jeune officier; ses muscles se détendirent soudain, et il dit d'un ton méprisant:

« En effet, je n'oublierai pas où nous sommes, et qui j'ai devant moi! »

Puis il se détourna, sans incliner la tête, sans saluer en aucune façon, et quitta la salle d'audience en toute hâte. Mais, en dépit de tout cela, le cœur lui battait avec violence, lorsqu'il traversa le corridor et descendit les escaliers qui conduisaient aux appartements du régent. Heureusement le chemin qu'il avait à parcourir était passablement long, et il eut tout le temps nécessaire pour se calmer avant d'entrer chez M. Kindermann. Mal lui eût pris d'aborder en ce moment le digne serviteur avec

une figure bouleversée. En effet, M. Kindermann était d'une humeur couleur de rose, et ce fut avec une politesse de danseur émérite qu'il se leva de son fauteuil à la vue de l'adjudant.

« Monsieur de Fernow, dit-il en frappant de joie dans ses mains, je crois que nous aurons aujourd'hui une excellente journée. Il m'est arrivé une chose qui ne s'était pas présentée depuis bien des années. Son Altesse m'a, tout à l'heure, pincé le bout de l'oreille droite que voici, et m'a dit : « Kindermann, si vous n'étiez pas une vieille ba-« varde commère, nous pourrions vous faire savoir que « nous avons eu aujourd'hui un moment du bonheur. » Eh bien ! savez-vous, monsieur de Fernow ? Ç'a été l'affaire d'un tour de main pour le régent de dire cela, et pour moi de lâcher mes écluses. Je n'ai point de secrets pour vous, vous êtes maintenant de la famille; sachez donc.... »

Le *drelin drelin* de la sonnette du cabinet du régent vint interrompre brusquement les expansions du valet de chambre. Il ne fit qu'un bond derrière les rideaux qui masquaient la porte, et, quand il revint, ce fut pour dire à l'oreille de M. de Fernow, en lui montrant la porte du cabinet :

« A demain, pour plus de détails. J'ai deux ou trois courses à faire. Son Altesse est si heureusement disposée que, si vous avez aujourd'hui à lui demander une grâce, elle ne vous refusera rien. »

En effet, Son Altesse était d'une humeur charmante, et la joie rayonnait sur sa figure. Assis à son bureau, le régent tendit la main au major, ce qu'il n'avait jamais fait, et lui dit avec une aimable bonté :

« Je vous remercie, mon cher Fernow, de vos bons et fidèles services. Je pense sérieusement à vous en récompenser, et je tâcherai d'écarter les obstacles qui s'opposent encore à l'accomplissement de vos vœux. En attendant, si vous retournez chez vous, faites-moi le plaisir de passer chez Wenden. Je désire lui parler avant dîner. A propos, vous souvenez-vous de ce soir encore tout récent, où vous vîntes dans mon cabinet sans que je vous eusse appelé? Je crois que ce fut pour nous deux une bonne rencontre.

— Pour moi, du moins, ce fut un moment bien heureux, dit le jeune homme en s'inclinant respectueusement; car la confiance que m'a témoignée Votre Altesse m'a rendu le plus heureux des hommes.

— Le plus heureux des hommes, pas encore peut-être, répliqua le régent avec un sourire; mais ce qui n'est pas peut être. Si seulement, dans cette occurrence, nous avions affaire à un autre caractère que celui du baron Rigoll! Cependant, espérez dans l'avenir, nous aviserons. »

Le régent, après lui avoir fait de la main un geste amical, se remit à écrire, et M. de Fernow quitta le cabinet, puis le château. Au moment où il montait en voiture, l'équipage de Son Excellence le grand veneur partait aussi.

« Il n'y a pas de lumière sans ombre, se dit le major en haussant les épaules, pas de rose sans épines. Mais, quoi qu'il puisse arriver, rien ne doit aujourd'hui troubler le souvenir que j'emporte de l'heureux moment dont je viens de jouir. »

CHAPITRE XVI.

ROSE.

M. Krimpf habitait sous les toits une petite chambre fort simplement meublée. Cette mansarde était reléguée dans un coin isolé du quatrième étage de la maison que nous connaissons, rue du Faubourg, n° 4. Aussi son locataire n'était-il guère dérangé par les visites. Les seuls êtres vivants, qui se laissassent voir dans ces parages solitaires, étaient un moineau qui nichait en face avec sa petite famille et une couple de chats du voisinage. Ce calme et ce silence, joints aux copieuses libations de bor-

deaux de la veille, furent cause que le petit peintre dormit le lendemain matin plus tard qu'à l'ordinaire. M. Krimpf était d'habitude fort matinal, surtout l'été et l'automne, et c'était un plaisir pour lui de saluer le soleil à son lever. Mais qu'il le fît avec un sentiment de joie intime, c'est ce que nous ne pouvons affirmer, pas plus que pour tant d'autres, dont la journée est si pleine de labeur et la nuit si courte. M. Krimpf, le plus souvent, jetait, en se levant, un regard maussade sur les rues encore remplies d'ombre, et quand le soleil dorait de ses premiers feux le clocher de l'église, il avait coutume de dire, en haussant les épaules : « Voilà donc ce qu'on appelle vivre! S'habiller, le matin, se déshabiller le soir. Si seulement, une bonne fois, il se passait entre ces deux moments quelque chose qui en valût la peine! Une bonne révolution ou un tremblement de terre! »

M. Krimpf, en s'éveillant le lendemain de ce fameux souper que nous avons raconté, fut fort étonné de voir déjà le soleil donner en plein dans sa chambre; puis portant vivement ses mains à sa figure, selon son tic habituel, il se prit le nez et tout en l'allongeant d'un air pensif, il rumina dans sa tête des souvenirs qui s'y entrecroisaient comme de vagues éclairs. Cependant, il dut prendre un vigoureux élan, c'est-à-dire qu'il dut se transporter en esprit sur la terrasse du château, puis, vaguer par les rues qu'il avait parcourues la veille au soir et s'arrêter enfin devant le restaurant. Là, il lui fallut encore se rappeler la petite canne à pomme d'or, avant qu'il lui fût possible de se rendre un compte tant soit peu exact des incidents de la soirée. Bientôt il se rappela fort nettement qu'il avait soupé avec un étranger, un officier, et aussi qu'il avait très-bien mangé et bu beaucoup de vin. Mais là, ses yeux s'obscurcissaient comme d'un nuage, son esprit flottait comme dans un rêve; il entrevoyait de troubles lueurs, il lui semblait que sa chambre était pleine de poussière.

M. Krimpf se souleva sur son lit, s'assit sur son séant, et ne parut guère satisfait du résultat des appels qu'il

venait de faire coup sur coup à sa mémoire. Il s'était pourtant passé quelque chose encore, il le savait. Il dut plusieurs fois revenir en arrière, remonter l'échelle de ses souvenirs; il dut, pour ainsi dire, commencer le récit qu'il se faisait à lui-même par le premier verre de bordeaux. Ah! l'y voilà pourtant, il tient un fil dans sa main. L'étranger, l'officier, avait su qui il était, qu'il s'appelait Krimpf. Oui, c'était bien cela. Ici, le petit peintre ne put s'empêcher de sourire en sentant que le nuage commençait à se dissiper dans son esprit et en voyant se dérouler devant lui, de plus en plus clairement, les différentes scènes de la veille. Il se targuait assez volontiers de sa perspicacité, surtout de sa mémoire, et de fait, il ne l'avait point mauvaise pour les choses qu'il voulait se rappeler. L'officier avait donc su qu'il demeurait, lui, Krimpf, dans la rue du Faubourg, nº 4, et puis il lui avait parlé de Rose. Oui, de Rose! Et à cette jeune fille il devait remettre une lettre que lui avait donnée l'officier. Donné? non, non, il ne lui avait rien donné du tout. Il devait la lui donner, et, dans ce but, il devait, lui Krimpf, aller trouver l'officier. Mais où? Diable! il l'avait oublié, et c'était vraiment fort maladroit de sa part. Tout ce qu'il se rappelait, c'est que la demeure de l'officier était sur une des places de la ville. Mais rien de plus. « Ah! voici un détail qui me revient encore, pensa-t-il. Notre entretien n'était pas encore terminé, reprit-il après une pause, pendant laquelle il s'était frotté le front vivement. Je vois la chose comme si elle se passait à présent. Nous nous sommes disputés, l'officier et moi. Moi, du moins, j'ai crié, tempêté beaucoup. Puis, je me souviens, j'ai jeté sur le plancher quelque chose qui avait pour moi une grande importance. Holà! je ne me trompe pas. Mille tonnerres! »

A ces derniers mots, M. Krimpf ne fit qu'un bond hors de son lit et se jeta avec une précipitation extrême sur sa redingote, dont il fouilla toutes les poches en toute hâte. Mais il n'y trouva rien. Il savait pourtant qu'il avait emporté la veille avec lui les deux photographies. D'un air vraiment comique, il laissa alors retomber sa main le long

de son corps avec la redingote qu'il tenait toujours, jeta vers le ciel radieux un regard désolé et se gratta la tête.

« Oui, se dit-il enfin, ce sont les photographies que j'ai tirées hier de ma poche et jetées sur le plancher du restaurant, et le diable sait en quelles mains elles se trouvent à cette heure! Krimpf, mon garçon, tu as fait là une mauvaise besogne. Mais le diable m'emporte, si maintenant je ne réussis pas à me rappeler l'adresse que m'a donnée l'officier! Une place de la ville!... N'ai-je donc pensé à rien, quand il me la nommait, cette place? C'est un bon moyen de penser à quelque chose, à propos d'un nom, quand on veut se le rappeler plus tard. Bien, j'ai pensé à l'eau. A une eau jaillissante! J'y suis, j'y suis, à une fontaine! Ah! c'est la place du Château! Éclairs et tonnerres! Mais maintenant le numéro! A propos du numéro, j'ai aussi regardé quelque chose. Hum! hum! Qu'est-ce donc que j'ai regardé? La fenêtre avec ses huit carreaux de vitres? Non, ce n'est pas cela! Les trois bouteilles qui étaient sur la table? Ce n'est pas encore cela. Et pourtant j'ai pensé à quelque chose. Non, non, j'ai beau réfléchir, je ne trouve rien. Mais sur la place du Château je demanderai. Il m'a donné rendez-vous chez lui, et, comme je ne sais pas à quelle heure, j'irai ce matin même et j'attendrai qu'il rentre! »

Après avoir ainsi réfléchi, M. Krimpf ricana d'un air de satisfaction, en pensant à l'excellent souper qu'il avait fait la veille et au bon vin qu'il avait bu sans y gagner le moindre mal de tête. Il épousseta provisoirement ses bottes avec une brosse à habit, secoua son pantalon pour en ôter la poussière, deux opérations indispensables avant de procéder à sa toilette, puis, s'étant passé la main pleine d'eau sur la figure, il acheva de s'habiller et descendit à l'atelier.

Mme Boehler lui avait gardé son café, mais le photographe était sorti pour porter à un client un ouvrage terminé. Il n'y avait jamais eu fort bon accord entre Mme Boehler et le petit peintre, aussi ne faut-il pas

s'étonner si toute leur conversation se borna à un simple échange des compliments d'usage. Mme Boehler alla dans sa cuisine, et, comme il n'y avait pour le moment aucun ouvrage pressé, M. Krimpf prit son chapeau pour sortir et respirer un peu l'air frais du matin. Il descendit lentement l'escalier et, après avoir réfléchi quelques instants, frappa à la porte de la veuve Weiher. « Entrez! » cria la vieille femme, et M. Krimpf ouvrit sans plus de façon. Il ne lui fallut qu'un seul coup d'œil jeté dans la chambre pour voir que Rose était sortie. Sa mère était assise près du poêle et épluchait des pommes de terre.

Le petit peintre lui fit de la tête un petit salut amical et se laissa nonchalamment tomber sur une chaise, en face de la vieille, comme un homme qui a énormément de temps à dépenser.

« Toujours au travail, madame Weiher! dit-il en bâillant.

— Il le faut bien, répondit-elle. Qui ne fait rien, n'a rien à manger, à moins d'avoir votre bonne chance!

— Miséricorde! répliqua M. Krimpf en saccageant ses cheveux avec ses doigts. Ma bonne chance, à moi! Il y a longtemps que je ne sais plus ce que c'est que d'en avoir. Vous du moins, vous avez quelque chose, lorsque vous travaillez, tandis que nous, là-haut.... mais bah! on ne doit pas déprécier son état.

— Hé! hé! Est-ce que les affaires ne vont pas là-haut encore une fois? dit la vieille d'un air curieux, en laissant tomber sur son tablier ses pommes de terre et son couteau. Oui, je l'ai toujours dit, le métier d'artiste n'amène rien derrière lui. Et puis, voyez-vous, photographier, c'est se condamner à attendre sans cesse les pratiques, comme l'araignée attend qu'une malheureuse mouche vienne se prendre dans sa toile.

— C'est un triste état, reprit M. Krimpf avec une mine très-sérieuse. Aussi le planterai-je là au premier jour pour me consacrer de nouveau tout entier à la peinture. On se ruine en avances à photographier. Puis, fait-on quelque chose de joli, le monde voudrait qu'on le donnât pour rien. »

Mme Weiher hocha la tête, en signe d'assentiment, tout en se remettant de plus belle à éplucher ses pommes de terre.

« C'est ce que j'ai déjà dit cent fois à Rose, dit-elle après une petite pause. Il n'y a pas un rouge liard à gagner à ce métier-là. Attendre, toujours attendre, voilà le lot d'un photographe. Oui, et à force d'attendre, on vieillit, et que reste-t-il à une pauvre jeune fille, quand une fois elle a perdu la première fraîcheur de la jeunesse?

— Il lui reste la perspective d'un fiancé, de notre M. Boehler, par exemple! répliqua le petit peintre avec un rire méchant.

— La perspective de rien du tout, continua la vieille, et avec cela la pauvrette se ferme d'autres partis très-sortables.

— Oui, oui, c'est vraiment singulier, dit M. Krimpf d'un air pensif. La plupart des amies de Rose sont déjà mariées. Vous avez Anna Korn, Christiane Ringel, sans compter Emma Schwertel, qui le sera dans quelques jours, comme on me le disait hier.

— Avec son lieutenant, demanda Mme Weiher toute surprise.

— Avec son lieutenant, qui est, par-dessus le marché, un riche baron, répliqua le peintre en guignant de l'œil la vieille mère pour voir l'effet que cette nouvelle produisait sur elle. »

La mère de Rose, restait toujours assise en hochant la tête, et, comme elle regardait toute pensive vers la fenêtre, les pommes de terre eurent un nouveau moment de repos.

« Cette Emma Schwertel! dit-elle en haussant les épaules. Peut-elle se comparer à ma fille? Elle n'a pas seulement une famille qui puisse se laisser voir! Tandis que mon vieux Weiher était employé au bailliage, et que mon frère est conseiller municipal. Et le lieutenant a-t-il réellement l'intention de l'épouser?

— Elle sera baronne, vous dis-je, affirma Krimpf d'un ton décisif, puis il se leva lentement et ajouta : Puis, il y

a une chose à dire à l'éloge de la vieille mère Schwertel; c'est une femme d'esprit et qui a toujours eu la main ferme ! Enfin, Emma est une jeune fille très-sensée.

— Eh bien! pour ce qui est de cela, disons plutôt qu'elle a plus de bonheur que de raison; car, de se lier avec un lieutenant, cela conduit ordinairement à tout autre chose qu'à devenir baronne. Si Rose avait voulu avoir des lieutenants, cette maison-ci serait comme une caserne. Mais elle ne veut rien qui puisse mal s'interpréter, continua Mme Weiher, en taillant ses pommes de terre dans le vif plus que de raison. Vous pouvez reporter cela là-haut ou n'en rien faire, c'est comme vous voudrez; mais je veux avoir au premier jour, une fois pour toutes, un entretien sérieux avec M. Boehler. Toute cette histoire commence à m'ennuyer, et il faut enfin s'expliquer. Ces fiançailles qui n'en finissent pas sont le contre-temps le plus fâcheux que puisse éprouver une jeune fille.

— Où est donc Rose? demanda M. Krimpf avec un doux sourire.

— Elle est allée porter quelques petits ouvrages dans les magasins. Je vous assure que c'est une fille adroite et laborieuse, allez, si bien qu'elle pourrait vivre fort à l'aise de ce qu'elle gagne. Oui, oui, il faut que cette question s'éclaircisse à la fin. »

Sur ce, elle se leva, secoua ses pommes de terre dans un plat, et alla un instant à la fenêtre pour voir un peu ce qui se passait dans la maison en face. L'aspect de cette maison était le même que dans ces derniers temps : une fenêtre ouverte, tout auprès le même petit fauteuil, et sur le rebord de la croisée l'inévitable bouquet.

M. Krimpf regarda aussi et sourit sans rien dire.

« J'aimerais mieux celui-là pour ma part, fit-il ensuite, que le lieutenant d'Emma Schwertel.

— Avez-vous entendu parler de ce jeune homme, Krimpf? demanda la vieille.

— Oh! oui certes, et ce que j'ai entendu dire doit être vrai, car je le tiens d'un de ses bons amis. Il s'est telle-

ment épris de Rose qu'il n'a rien de plus à cœur que de pouvoir trouver une occasion de lui parler.

— Lui parler? dit avec défiance Mme Weiher.

— Eh! oui, ici, dans votre chambre. Il n'y a pas grand mal à cela, je suppose.

— Krimpf! Krimpf! ces entretiens-là ont leur danger. Pensez seulement aux voisins et surtout à ceux de là-haut.

— Il ne m'appartient pas de vous donner un conseil. Je dis seulement ce qu'on m'a rapporté. Dieu me garde de m'immiscer dans cette affaire! Mais ce que je dois ajouter, c'est que l'amoureux en question est un homme fort rangé et extraordinairement riche. »

La vieille femme réfléchit un instant et dit ensuite, comme se parlant à elle-même :

« Au fond, je ne puis défendre à quelqu'un de venir ici, si c'est pour commander ou acheter quelque chose. »

M. Krimpf avait réfléchi de son côté et il répéta d'un ton plus bas qu'auparavant :

« Certainement, on ne saurait défendre cela à personne! D'ailleurs, Rose est une fille raisonnable et sait fort bien ce qu'elle a à faire et à ne pas faire. — Maintenant que je vous ai souhaité le bonjour, madame Weiher, veuillez saluer amicalement votre fille de ma part, et si j'ai à vous donner un bon conseil, croyez-moi, le mieux sera de ne pas lui souffler mot du jeune homme. »

M. Krimpf n'avait que faire vraiment de donner ce conseil à la vieille mère, car elle était bien décidée à mettre sous les yeux de sa fille l'excellent parti d'Emma Schwertel, pour que cet exemple lui servît de règle et de gouverne.

Le peintre sortit et ne tarda pas à arriver sur la place du Château. Là, il entra dans une boutique pour prendre les informations nécessaires, et il apprit que le major de Fernow, adjudant de Son Altesse le régent, demeurait au premier étage de cette maison même, et de plus, qu'il rentrait habituellement chez lui vers midi. M. Krimpf ne manqua pas de se présenter à l'heure dite et de se faire annoncer.

M. de Fernow reçut son hôte de la veille avec un sourire amical, et, tout en achevant de dissiper un dernier reste de confusion qu'éprouvait le peintre au souvenir de libations un peu trop copieuses, il lui remit, avec quelques paroles de remercîment, les deux photographies qui ne lui servaient plus à rien, comme le sait le lecteur, et qui avaient pleinement atteint leur but.

Pour ce qui est du reste, le major ne manqua point de donner au peintre les quelques lignes du chambellan, en lui recommandant un silence absolu et le priant de lui apporter la réponse, s'il était possible, dans le cours de l'après-midi.

M. Krimpf tourna la lettre dans tous les sens, et tandis qu'il portait vivement sa main droite à son front, il se permit une simple remarque. Il voulait bien sans doute remettre la lettre à qui de droit, mais une réponse par écrit ne lui semblait point nécessaire, et d'ailleurs la jeune fille aurait évidemment beaucoup de peine à s'y résoudre. L'ami de M. le major ne pouvait-il pas venir chez Rose, sans plus de cérémonie, sous prétexte d'une commande ou d'une emplette quelconque, et voir alors de ses yeux si la fortune lui était favorable? La meilleure heure pour une telle visite était entre cinq et six de l'après-midi.

Cette proposition parut à M. de Fernow convenable sous plusieurs rapports.

« Eh bien! soit, dit-il; la fixation de l'heure du rendez-vous, entre cinq et six, pourra tenir lieu de réponse. »

Sur ce, il recommanda instamment à M. Krimpf de remettre la lettre dans tous les cas, puis il le congédia avec un petit présent consistant en quelques pièces d'or brillantes, que M. Krimpf repoussa bien loin, de la bouche et de la main; j'entends de la main droite, tandis qu'il les acceptait de la main gauche et les logeait avec une sage lenteur dans la poche de sa redingote. Cela fait, il sortit pour retourner à la maison, et, tout en marchant à pas lents dans la rue du Faubourg, il se demandait s'il était prudent de remettre la petite lettre à son adresse.

« Ce n'est vraiment pas nécessaire, se dit-il à lui-même. Si le baron de Wenden désire poursuivre son aventure avec Rose, la simple remarque, que le temps le plus convenable pour la voir est entre cinq et six heures, peut tenir lieu de réponse, et il pourra faire ensuite ce qui lui plaira. Pourquoi d'ailleurs tirerais-je ainsi les marrons du feu? Si elle refuse la lettre, rien alors ne lui fait un devoir de se taire devant mon ami et collègue Boehler, et je pourrais alors être amené à entrer avec lui dans des explications fort désagréables. Gardons plutôt ce billet comme un modèle de la manière dont s'y prennent les gens du grand monde pour parler de ces sortes de choses. »

Tout en méditant ainsi, M. Krimpf monta lentement l'escalier, et il arriva juste à temps pour prendre sa part du modeste dîner de la famille Boehler. Le photographe n'était pas de bonne humeur, et Mme Boehler elle-même, qui d'ordinaire voyait tout sous les couleurs les plus riantes, paraissait tant soit peu contrariée. Non qu'il se fût rien passé de particulièrement désagréable; seulement, cette ère de bonheur, qu'avait semblé présager l'apparition récente à l'atelier de ces deux hauts personnages dont nous avons parlé, ne s'était point continuée. Il n'était venu ni commandes ni pratiques nouvelles, et l'appareil photographique était resté presque constamment recouvert de son voile mystérieux.

M. Krimpf trouva-t-il le dîner bon, c'est ce que nous ne voudrions pas affirmer. Il sentait combien il avait mal agi avec son ami et collègue et, au point où en étaient venues les choses, il ne pouvait se défendre par moments d'un battement de cœur pénible. Son regard, on le sait, n'était jamais franc et direct, mais oblique et louche; et ce fut vraiment pour lui cette fois une circonstance heureuse, car comment eût-il pu envisager en face Henri Boehler, quand celui-ci partageait fraternellement son pain avec lui?

Après le dîner, M. Boehler se rendit chez un marchand d'objets d'art pour qui il avait exécuté plusieurs portraits.

M. Krimpf se mit au travail, mais il n'était pas en train. Il ne put réussir à tracer un seul trait régulier, à faire un seul mélange convenable de couleurs. Puis, il était sans cesse à épier les heures, et, à chaque quart qui sonnait à l'horloge du clocher voisin, il lui semblait recevoir un coup de marteau sur le cœur. Outre la conscience du tort qu'il avait fait à son ami, ainsi qu'à la jeune fille, qui pourtant ne lui avait jamais fait aucun mal, une jalousie sauvage faisait bouillonner son sang et doublait sa torture. Il avait de l'imagination, aussi se mit-il à se représenter la scène qui allait vraisemblablement se passer entre cinq et six heures, sous de si noires couleurs, qu'il en perdit presque la respiration et sentit ses cheveux se dresser sur son front. Il avait fait preuve d'une malice infernale en choisissant cette heure-là pour le rendez-vous chez Rose. Rose se trouvait presque toujours seule à cette heure, sa vieille mère étant alors occupée de visiter ses voisines. Diable! pourquoi le temps fuyait-il aujourd'hui d'une aile si rapide? Il venait à peine d'entendre sonner deux heures, et voilà déjà que trois heures sonnaient! Ah! il fallait sans doute que le mécanisme de l'horloge fût détraqué comme son misérable cœur. Déja quatre heures, puis quatre heures et demie! et comme il appliquait l'oreille près du plancher pour entendre le moindre bruit qui se produirait à l'étage inférieur, tout à coup un son assez distinct frappe son oreille.... c'est la vieille mère Weiher qui sort pour aller faire ses visites dans le voisinage. Ah! il fait affreusement chaud ici! on étouffe dans l'atelier! S'il sortait un peu! L'air doit nécessairement être un peu plus frais sur l'escalier.

Rose était assise dans sa chambre, silencieuse et activement occupée de ses tressages de paille. Mais si le ruban qu'elle tressait en ce moment eût pu parler, de combien de pensées n'eût-il pas pu se faire l'écho! En effet, tout en assemblant et en ajustant les frêles tiges de cette paille légère, Rose pensait et rêvait sans cesse, tantôt tout bas, quelquefois tout haut. Le plus souvent quand

elle pensait tout haut, elle laissait retomber ses mains avec son ouvrage sur ses genoux, levait en l'air son frais et gracieux visage et, de ses grands yeux clairs, lançait un honnête regard vers le petit coin du ciel, qui, encadré entre un tuyau de cheminée et une lucarne mélancolique, n'en paraissait par là même que plus bleu et plus gai. Chose étrange! lorsqu'elle se reprenait à baisser les yeux, elle évitait presque avec angoisse de regarder vers la fenêtre en face, et pourtant, un instant après, y jetait un coup d'œil à la dérobée. Puis elle sentait son cœur battre avec plus de force, chaque fois qu'elle y apercevait cette figure si connue, qui, cette après-midi, se montra plus souvent que d'habitude en agitant d'une façon presque comique un énorme bouquet. Pour un million elle ne se fût pas levée de sa place, pour un million elle ne se fût mise à sa croisée. Si elle l'avait fait dans les commencements, ce n'avait été qu'innocemment et sans s'en rendre compte; ç'avait été pour elle un jeu tout enfantin, auquel son imagination naïve n'avait attaché aucune importance; et elle l'eût continué, si le photographe, dans son dernier entretien, n'eût éveillé son attention et ses craintes sur le danger d'un tel manége.

Oui, elle était allée à sa fenêtre beaucoup plus souvent que de raison. Ayant surpris les œillades que lui adressait son voisin de l'autre côté de la rue, elle y avait répondu d'abord par curiosité pure, et comme il lui faisait des signes, elle avait voulu voir si ces signes s'adressaient réellement à elle. Voilà pourquoi elle passait sa main sur ses cheveux noirs, chaque fois que le jeune homme portait son bouquet à ses lèvres. Cependant elle avait fini par s'effrayer elle-même et de la facilité avec laquelle elle avait appris, sans maître, une langue si compliquée et si significative. Cette langue, elle l'avait comprise entièrement, lorsque, la veille, son jeune correspondant avait fait signe d'écrire. Il voulait évidemment lui montrer par là qu'il se permettrait au premier jour de lui adresser quelques lignes. Mais quant à ce qu'il voulait dire cette après-midi, en portant jusqu'à cinq fois son bouquet

à ses lèvres, d'une façon différente, elle ne le savait pas. Après tout, cela lui était indifférent; car, plus encore que les reproches d'Henri Boehler, quelques paroles de sa mère lui avaient donné à réfléchir et causé de vives craintes, lorsque celle-ci, ce matin même, lui avait parlé d'un bonheur inespéré, qui souvent arrive à une pauvre et belle jeune fille, et lui avait conté tout au long l'histoire de son amie, d'Emma Schwertel, qui allait épouser son lieutenant, lequel par-dessus le marché était baron. « Oui, avait ajouté sa mère, M. le chambellan baron de Wenden est fort riche et assez indépendant pour n'avoir rien à demander à personne. » Ces paroles avaient fait courir le frisson par tout le corps de Rose, car elle aimait de cœur son fiancé, et elle ne l'aurait jamais abandonné, quand dix barons, dix Wenden se fussent disputé sa main. Qu'elle dût attendre longtemps encore, jusqu'à ce que M. Boehler se fût assuré un revenu raisonnable, cela ne faisait qu'augmenter encore son amour pour lui; car elle savait combien il se donnait de peine, et combien il avait été jusque-là constamment mal servi par la fortune. Mais cette mauvaise chance ne pouvait durer éternellement. Le bonheur finirait bien par avoir son tour; du moins, elle ne se lassait pas de l'espérer.

En ce moment on frappa tout doucement à sa porte, et comme il n'y avait à cela rien de surprenant, Rose répondit « Entrez! » d'une voix claire. Mais quelle ne fut pas son émotion, lorsque, la porte s'ouvrant, elle vit entrer M. de Wenden, dont son esprit était si occupé tout à l'heure. Il lui fit l'effet d'un spectre, et bien qu'elle eût commis l'imprudence de lui sourire mainte et mainte fois, lorsqu'elle en était séparée par toute la largeur de la rue, elle l'avait toujours considéré comme une pure image, une vaine illusion, une sorte de poupée, un automate, qui pouvait bien, il est vrai, agiter de ci de là un bouquet vers elle, mais qui n'avait ni le pouvoir ni la fantaisie de s'approcher jamais d'elle. La rue qui les séparait l'un de l'autre lui avait toujours paru comme un abîme infranchissable. Sous la protection de cet abîme imaginaire,

elle s'était jusque-là bien souvent mise à sa fenêtre, répondant par d'aimables sourires à chaque signe extravagant qu'il envoyait à son adresse. Et maintenant, cet être fantastique, idéal, il était là, devant elle, à quelques pieds de distance, il était là en personne, en toilette élégante, le sourire sur les lèvres, et elle ressentit un tel effroi, la pauvre fille, qu'elle ne put s'empêcher de se presser le cœur de ses deux mains.

« Vous êtes surprise, ma belle demoiselle, dit le chambellan de Wenden, que je sois si ponctuel. Cinq heures viennent à peine de sonner et déjà me voilà devant vous, heureux et ravi que la belle Rose ait bien voulu m'auto riser à passer avec elle quelques doux moments ! »

Eût-elle compris ce langage, la jeune fille n'en eût pas été plus capable au premier moment de rien répondre, car elle tremblait de tous ses membres, ce qui ne lui était jamais arrivé. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de reculer d'un pas, tandis que le jeune homme en faisait deux vers elle.

« Vous avez là une délicieuse petite habitation, continua M. de Wenden, qui jugea nécessaire de lui parler avec un familier abandon. Oui, une charmante habitation ! Et cette table de travail aussi, avec toutes ces merveilles que vous créez, de petits ouvrages vraiment ravissants ! Et tout cela est l'œuvre de vos jolies mains si mignonnes? Au fait, de jolies mains ! Permettez.... »

A ces mots, il lui prit la main droite et s'apprêtait déjà à la porter à ses lèvres. Mais il ne put venir à bout de son dessein. Rose avait retiré sa main précipitamment et repris enfin assez d'assurance pour être en état de lui demander ce qui lui procurait au juste l'honneur de sa visite.

M. de Wenden resta d'abord comme étourdi à une telle question. Cependant il y vit une timidité de jeune fille fort pardonnable et, ne pouvant réussir à reprendre la petite main dont il s'était emparé tout à l'heure et qu'on lui avait si brusquement retirée, il se dirigea vers la fenêtre pour se donner, comme il le dit, le plaisir de jeter

un coup d'œil sur sa chambre et sur sa croisée, où il avait été déjà si heureux.

Rose était en proie à une angoisse inexprimable. Elle jeta son ouvrage sur la table et courut à la porte pour voir après sa mère, ou demander à Mme Boehler aide et protection. Cependant elle ne tarda pas à sourire de son extravagante terreur et revint fort tranquille près de la table, décidée à attendre les suites de cette étrange visite.

M. de Wenden semblait avoir trouvé délicieuse la vue de son propre appartement. Il n'avait qu'un regret peut-être, celui de ne pouvoir s'y voir lui-même et, pour parer à cet inconvénient, il jeta un coup d'œil dans la glace qui ornait le mur de la chambre de Rose. Ce qu'il y vit parut le combler d'aise.

Cependant, si nous voulions dire que M. de Wenden se sentit, à cette première visite, très-sûr de lui et parfaitement à l'aise, nous ne dirions pas la vérité. Au contraire, lorsqu'il vit Rose se retirer derrière sa table sans lui donner aucune réponse, il éprouva tous les symptômes d'un réel embarras. Il se mit à tousser à plusieurs reprises et beaucoup plus souvent que de raison, fit jouer coup sur coup l'artillerie, si connue en pareil cas, des mots : Charmant! délicieux! superbe! enfin rajusta vingt fois sa cravate sans nécessité. Ce qui ne contribua guère à diminuer son malaise, ce fut de voir la jeune fille suivre tous ses mouvements d'un œil étincelant, se pincer les lèvres avec force, appuyant sa main sur la table, et, oubliant sa timidité première, relever la tête avec une expression altière et dédaigneuse.

Il s'approcha de quelques pas et demanda à Rose la permission de s'asseoir un instant, de s'asseoir à côté d'elle, après quoi il prit un siége et s'assit.

Rose était redevenue assez maîtresse d'elle-même; elle lui fit remarquer d'un ton calme qu'elle était extraordinairement étonnée de le voir là, chez elle, sans savoir en quoi elle pouvait lui rendre service.

Le chambellan trouva presque comique cette question que lui adressait Rose pour la seconde fois. Mais, sans

rappeler en ce moment la lettre qu'il avait écrite et la permission qui lui avait été donnée en réponse, il jugea convenable de retracer à son esprit en termes choisis les moments où il l'avait vue à sa croisée, où la vue de tant de beauté et de grâce l'avait ravi, fasciné, où il avait cru reconnaître, pour comble de bonheur, par quelques signes muets, mais fort clairs, qu'elle aussi s'était parfois laissé voir, non sans dessein. Rose s'effraya de nouveau lorsqu'il ajouta qu'il avait observé chacune de ses mines, et qu'il avait interprété à l'avantage de sa vanité chacun des mouvements même involontaires qu'elle avait faits en sa présence. Elle sentit alors tout le tort qu'elle avait eu de se montrer ainsi; mais comme elle n'avait, après tout, rien à se reprocher, elle attacha sur lui un ferme regard et se contenta pour toute réponse de secouer la tête d'un air fort significatif.

« Certainement, belle Rose, continua M. de Wenden avec plus de chaleur, je craignais que l'irrésistible impression que vous avez faite sur mon cœur ne me rendît le plus malheureux des hommes. Car, je vous l'avouerai franchement, l'amour que je ressens pour vous n'est point un amour ordinaire. C'est une passion que je ne puis maîtriser et qui eût fait mon supplice, si vous ne m'eussiez payé d'un amoureux retour qui me transporte.

— Moi? fit la jeune fille en reculant d'un pas. Moi, vous payer d'un amoureux retour?... Parce que, fatiguée d'être assise et de travailler, il m'est arrivé quelquefois de me laisser voir à ma croisée, peut-être même avec des mines enjouées! Ah! je dois vous dire que votre méprise me fait peur et que je ne puis comprendre comment vous osez, sur un tel fondement, me tenir le langage que je viens d'entendre! »

Allons, voilà un terrain qui veut être conquis pas à pas, pensa M. de Wenden. La belle forteresse hisse fièrement son pavillon, pour ne pas trahir aux yeux de l'ennemi les mutineries de sa garnison. Faisons-lui donc la politesse d'escarmoucher un peu, et bientôt un coup habile nous livrera la place.

« Pourquoi, belle Rose, continua-t-il à haute voix, pourquoi vouloir me nier l'amitié que vous avez eue pour moi? Pourquoi ne pas nommer un amoureux retour ce qui me cause de si vifs transports, ce qui a mis mon cœur tout en feu? »

Il avait, en disant ces mots, si habilement manœuvré avec sa chaise qu'il se trouvait tout à côté de Rose, de manière à lui fermer toute issue, car elle avait le mur derrière elle, une armoire à sa droite et devant elle sa table de travail.

« La première fois que je vous vis, reprit l'amoureux chambellan avec un doux sourire et un regard languissant, je fus frappé de votre merveilleuse beauté, mais je perdis du même coup tout espoir, sur l'honneur, belle Rose, tout espoir! Mais croyez-moi, je vous le jure, le premier regard de vos jolis yeux, le premier sourire de vos lèvres charmantes produisirent sur mon cœur désolé l'effet d'une fraîche rosée — oui, d'une fraîche rosée — sur une fleur à moitié flétrie. Mon cœur se réveilla tout à coup, embrasé d'un ardent amour. Et c'est là votre ouvrage, belle Rose. »

M. de Wenden avait parlé avec de douces œillades, d'un ton langoureux et passionné, comme un Lovelace accompli. Voyant la jeune fille serrer convulsivement la main gauche et la presser sur son cœur, il fit le même mouvement sans penser que l'âme de Rose était sous l'empire de sentiments tout opposés à ceux dont il était agité. Sans doute, tant qu'elle s'était sentie séparée de lui de toute la largeur de la rue, — c'est-à-dire par un abîme infranchissable à ses yeux, — elle avait pris un innocent intérêt à ses œillades, à ses mines, à tout cet amusant manége. Elle s'était plu, juste ciel! à regarder vers lui, à lui adresser des sourires, sans songer, hélas! comme mainte autre jeune fille en pareil cas, que si l'on cède un pouce de terrain au malin esprit, il en aura bientôt pris un pied, et que qui donne aujourd'hui le petit doigt peut se voir forcé le lendemain d'abandonner sa main tout entière. Et c'était cette main que, depuis quel-

ques instants, guettait M. de Wenden avec une rare patience.

Bien que tout le cœur de Rose se révoltât, lorsqu'elle sentit la froide main du chambellan sur son bras brûlant, elle ne put cependant faire un seul pas en arrière. Elle ne savait si elle devait pousser un grand cri, ou, se coulant obliquement à côté de son agresseur, s'ouvrir de force un passage près de la table. Elle réfléchit quelques secondes, mais en dernier lieu elle pensa à la maison où elle se trouvait, où chaque parole prononcée à voix haute s'entendait à gauche, à droite, au-dessus et au-dessous; aussi jugea-t-elle plus prudent de ne pas recourir encore à cette extrémité.

Elle sourit donc, mais d'un froid et triste sourire, et tout en souriant elle se mordait les lèvres.

« De grâce, monsieur le baron, dit-elle d'une voix entrecoupée, de grâce.... finissons.... cet entretien. Je vous le jure, monsieur le baron, en ce qui concerne ce que vous appelez.... un amoureux retour de ma part.... vous vous êtes complétement mépris. Si parfois.... je me suis mise à ma fenêtre.... ç'a été.... comme je vous l'ai dit.... tout à fait sans dessein.... Et quand je vous dis.... que ç'a été sans dessein, ajouta-t-elle d'un air sombre, vous feriez mieux.... de me croire.

— Et la lettre? répondit en riant M. de Wenden. Et en disant ces mots, il promenait sa main le long du bras de Rose, et ses yeux étincelaient d'une façon étrange.

— Je ne sais ce que vous voulez dire avec cette lettre, dit la jeune fille d'un ton ferme et résolu.

— Oh! comment pouvez-vous nier ainsi? reprit le chambellan du ton le plus amical. Je parle de la lettre que vous avez reçue, et de la permission que vous m'avez donnée en retour de vous visiter.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Rose hors d'elle-même. C'est un mensonge, une infamie! Je ne sais ce que c'est que cette lettre, encore moins cette réponse! — O mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour mériter cela? — Rien, rien

absolument! reprit-elle avec plus de force, et je veux que l'on me laisse en paix. »

Elle fit, en disant ces mots, un mouvement violent pour dégager sa main. Mais le chambellan qui s'y attendait, se tenait sur ses gardes, et il ne fit que lui retenir la main plus fortement; aussi le mouvement de Rose eut-il un effet tout différent de celui qu'elle désirait. Au lieu de dégager sa main, elle perdit l'équilibre pendant une seconde, ce qui permit au chambellan de passer son autre bras autour de la taille de Rose et de la presser un instant contre lui.

Un seul instant, disons-nous, car l'instant d'après, elle s'échappa comme un ressort d'acier, et, laissant voir ses dents blanches entre ses lèvres relevées avec un suprême dédain, elle darda sur son indigne agresseur un regard de feu.

Un autre que le chambellan de Wenden fût peut-être allé aussi loin que lui, mais, à la vue de ces symptômes de résistance obstinée, il eût songé à une prudente retraite, en réfléchissant qu'on n'abat pas un arbre d'un seul coup et que Rome n'a pas été bâtie en un jour. Un autre, dis-je, après avoir reconnu la force de la place assiégée, se serait retiré sans doute de ses lignes d'attaque pour ouvrir patiemment contre l'ennemi une nouvelle parallèle. Un autre, oui, mais non le baron de Wenden. C'est ce que savait bien son ami le major, qui le connaissait parfaitement, et qui avait dressé son plan en conséquence.

Le chambellan respira avec effort en voyant la jeune fille s'échapper de ses mains et s'ouvrir un passage entre la chaise et la table. Ses yeux brûlaient d'un feu fiévreux, et bien qu'il sourît encore, son sourire était contraint et purement factice. Il se leva lentement de sa chaise et sautilla assez gauchement par la chambre après sa belle ennemie, qui d'abord s'enfuit devant lui d'une course rapide, mais qui bientôt, s'arrêtant tout à coup, la main droite sur la hanche, la tête relevée d'un mouvement brusque et fier, l'attendit dans une attitude dont la noble

et imposante beauté eût fait l'admiration de tous les peintres et de tous les sculpteurs.

M. de Wenden planait vers elle du vol alourdi d'une grosse mouche amoureuse, mais il recula presque sous le regard ferme et indigné qu'elle fixa sur lui.

« Non, non, s'écria-t-il soudain, comme pour se donner un peu de cœur, non, non, ma belle voisine, tu ne m'échapperas pas ainsi. Il y a des moments pour le bonheur, et qui ne les saisit point, est un fou. »

Comme, en disant ces mots, il portait de nouveau les mains sur la jeune fille, qui restait calme et immobile à la même place, la fierté dédaigneuse qui se lisait sur les traits de Rose fit place à une douleur profonde. Elle se mordit les lèvres avec force, non plus cette fois pour comprimer un sentiment de colère, mais seulement pour contenir les larmes qui, en dépit de ses efforts, montaient à ses yeux et brillaient comme des perles humides.

« Que voulez-vous de moi? demanda-t-elle avec un accent douloureux. Que voulez-vous d'une pauvre jeune fille qui se repent, ô mon Dieu! oui, qui se repent amèrement d'avoir pu vous donner lieu de croire qu'elle vous portât le moindre intérêt? Que voulez-vous de moi, ici, dans ce pauvre logis, où vous ne sauriez trouver aucun bonheur, où vous ne pouvez apporter que le malheur?

— Oh! je sais bien déjà le bonheur que j'espère y trouver! s'écria M. de Wenden devenant plus pressant. Un bonheur, belle Rose, que vous partagerez avec moi, et que vous ne devrez point maudire. »

En disant cela, il essaya de nouveau de passer son bras autour de la taille charmante de la cruelle jeune fille et de l'attirer près de lui, tandis que ses lèvres cherchaient à effleurer son visage. Mais ce fut l'affaire d'un moment, et ce moment ne fut point un moment du bonheur. La jeune fille, après avoir jeté tout autour d'elle un regard d'effroi désespéré, le repoussa loin d'elle avec une telle violence, qu'il recula en trébuchant d'un air tout déconcerté et ne put s'empêcher de s'écrier :

« Mais, mademoiselle, qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, monsieur le baron de Wenden, répondit la voix d'un homme qui surgit tout à coup derrière lui, cela signifie que, pour un homme aussi intelligent que vous, il est bien imprudent de se permettre de si indignes procédés à l'égard d'une pauvre jeune fille sans défense, de la venir surprendre dans sa chambre, quand on a appris par hasard que sa mère est sortie. »

Rose, après ce mouvement de colère qui lui avait fait repousser violemment loin d'elle son téméraire agresseur, avait porté les deux mains devant ses yeux et, chancelante alors, et comme effarée de toute cette scène, elle semblait près de s'évanouir et de tomber en faiblesse. La voix qui venait de se faire entendre retentit dans son cœur comme la voix d'un ami et d'un sauveur. Elle tendit les mains en avant d'un mouvement passionné et, se jetant dans les bras de son sauveur inespéré :

« O Henri, protége-moi, sauve-moi ! s'écria-t-elle.

— C'est ce que je veux faire, ma bonne Rose chérie, » dit doucement M. Boehler (car c'était lui) et, tout en l'entourant de son bras droit, il se tourna vers M. de Wenden, la main gauche en avant, et lui dit : « Vous voyez, monsieur le baron, que vous n'avez plus rien à chercher ici. »

Le chambellan fit une mine étrange. On eût dit un pauvre écolier pris, contre toute attente, à faire un très-mauvais coup. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec cet air embarrassé que trahissait toute sa personne, son nez allongé, sa lèvre inférieure pendante, M. de Wenden n'était rien moins qu'un beau et séduisant cavalier. Rose, après lui avoir jeté un regard timide, se pressa de nouveau toute tremblante contre le sein du photographe. Ah ! elle était maintenant pour jamais guérie de tout ce manége d'œillades à la fenêtre et de tous ces essais de télégraphie qui lui avaient paru jusque-là si innocents et qui peuvent devenir pourtant si dangereux !

M. de Wenden disparut, et sa trace fut bientôt perdue.

Nous n'oserions pas affirmer que Rose, une fois seule avec M. Boehler, ne rougit pas un peu. Elle ne pouvait se

décider à relever la tête, et le photographe eut besoin de notables efforts pour parvenir à la regarder dans les yeux. Mais aussi pourquoi, lorsqu'elle releva enfin sa tête charmante, couvrit-il de baisers son front, ses yeux fermés, ses lèvres tremblantes? Pourquoi?... Ce sont là des questions auxquelles nous ne sommes point en état de répondre d'une manière satisfaisante, et nous nous bornerons à faire remarquer au lecteur que chacun probablement, à la place de M. Boehler, en eût fait autant.

M. Krimpf, depuis le moment où il était allé dans l'escalier pour respirer un air plus frais, avait souffert toutes les tortures d'un damné. Il avait vu M. de Wenden se glisser sans bruit dans l'escalier, il l'avait entendu frapper doucement à la porte de Rose, et celle-ci lui crier d'une voix claire : « Entrez! » Puis, une fois la porte refermée, il avait attendu, le cœur palpitant d'angoisse, que la jeune fille poussât un cri d'effroi et que le visiteur malencontreux reparût soudain en châtiment de sa témérité. Mais le baron de Wenden ne reparut pas de sitôt. Alors le malheureux Krimpf ne s'était plus possédé. Tantôt saisissant d'une main convulsive la rampe de l'escalier où il s'appuyait, tantôt se frappant la tête et s'arrachant les cheveux avec rage, la sueur au front, grinçant des dents, il se maudissait lui-même d'avoir prêté la main à tout ce qui était arrivé. Enfin, à bout d'imprécations sur lui-même, il s'était remis à écouter, l'oreille contre terre, avec une angoisse croissante. On eût presque ri de le voir dans cette attitude qui le faisait ressembler à un singe que l'on poursuit. Bientôt il distingua des pas connus, il vit M. Boehler descendre l'escalier, s'arrêter devant la chambre de Rose, se pencher, pour épier, ce qu'il n'avait jamais fait, puis enfin ouvrir la porte tout doucement et entrer. Et, en voyant cela, il se mordit le pouce de la main droite et murmura d'une voix étouffée : « Le sort en est jeté; est-ce mon bonheur ou mon malheur qui va se décider en ce moment? »

Avant de clore ce chapitre, nous devons faire encore une petite halte dans la chambre de la veuve Weiher

Rose était toujours debout devant le photographe. Les deux mains appuyées sur les épaules du jeune homme, elle lui dit en le regardant dans les yeux avec un amour plein de passion :

« Oh! combien je remercie Dieu de ce que tu es venu, Henri!

— Et moi, je suis heureux d'avoir guetté à ta porte, répondit M. Boehler. Ah! je dois te l'avouer, ma bonne Rose, si je me suis permis de guetter ainsi, ce n'était que pour notre bonheur à tous deux. Et maintenant tout va bien. Je ne veux plus être enfant et me tourmenter, quand tu te mettrais cent fois par jour à ta fenêtre.

— Et il te sera facile de ne pas te tourmenter, répliqua Rose avec une légère rougeur, car tu ne me verras pas de sitôt à ma fenêtre.

— Rose, m'aimes-tu encore réellement autant qu'autrefois, autant que certain soir où nous trouvâmes ensemble un petit ver luisant?

— Oh! plus, beaucoup plus, mon bon, mon bon Henri! »

. . . .

CHAPITRE XVII.

LES PARTIS EN PRÉSENCE.

Quand il y a fête à la cour — nous entendons par là une fête bien ordonnée et paisiblement préparée d'avance, un dîner d'anniversaire, par exemple, ou un bal comme il y en a deux ou trois dans le courant de l'hiver, ou une représentation de grand gala, en un mot, dans ces circonstances solennelles où chacun est en mesure de faire commodément et tout à son aise tous les préparatifs nécessaires; où chacun sait qui il aura pour voisin à table,

pour vis-à-vis à l'Opéra; quelle robe et combien de faux brillants portera la baronne X.... ou la comtesse Z.... — le château de la Résidence ressemble alors à une ruche d'abeilles par un beau jour d'été. Tout suit une marche régulière. Point de précipitation, point de presse. Les voitures pleines se succèdent dans un ordre parfait pour s'en retourner vides quelques instants après. C'est, je le répète, comme dans une ruche, avec cette différence toutefois que les abeilles de la cour distillent plus de fiel que de miel.

Cette procession sans fin des équipages, en de telles occasions, a quelque chose qui réjouit le cœur et calme les nerfs. Le trot cadencé des chevaux, le doux balancement des voitures, le maintien assuré et plein de dignité des cochers et des laquais, tout semble alors vous disposer à une douce quiétude d'esprit. Le cocher, sur son siége, assis un peu de côté avec un abandon distingué, sait l'heure sur le bout du doigt, et la certitude qu'il a de ne pas arriver au perron une seconde avant le temps prescrit, donne à sa mine une calme assurance, à son sourire une expression d'agréable béatitude. Le laquais, debout à sa place, se suspend aux houpes de la voiture d'un air qui dit clairement qu'il est content de lui; il suit, en se balançant gracieusement, chaque mouvement de l'équipage. Il n'est point pressé, et s'il regarde autour de lui et que ses traits semblent se rembrunir tant soit peu, ce n'est que parce qu'il voit que son collègue du ministère du commerce ou du ministère de la guerre a un galon neuf qui étincelle ou quelque broderie usurpée.

Les maîtres, dans leurs équipages, ont absolument le même air satisfait, nous allions dire ennuyé, que leurs serviteurs. Les plaisirs au-devant desquels ils vont leur sont aussi connus, aussi habituels. Ils savent aussi bien qu'eux, d'avance, les mets qui seront servis après le potage; ils connaissent avec une égale précision les questions qui leur seront adressées, et les réponses qu'ils auront à y faire.

Mais ce sentiment de l'habitude, cette fadeur de l'éti-

quette se trahissent jusque dans la manière froide et compassée dont les portiers saluent, dont les laquais ouvrent les portes, et dans le doux sourire avec lequel les chambellans de service se pavanent, en se frottant les mains, dans les appartements les plus intimes.

Tout autre est l'aspect, tant intérieur qu'extérieur, du château, quand un événement important, annoncé avec la rapidité du télégraphe aux hauts dignitaires de la cour, réclame immédiatement leur présence. La cour, dès lors, n'est plus cette ruche bien ordonnée dont nous parlions tout à l'heure; c'est une ruche encore, si l'on veut, mais une ruche en révolution, où tous les habitants se pressent de rentrer avec une précipitation effarée, sous la menace d'un orage. En bas, dans les écuries, que de coups et de bourrades, jusqu'à ce que les chevaux soient harnachés! En haut, dans les chambres où l'on fait sa toilette, que de paroles mal sonnantes, jusqu'à ce que les gentilshommes et les dames de la cour se soient mis en état de paraître à leur avantage! Que de contre-temps, que de maladresses de toute sorte! Ici, c'est un cocher qui se hisse sur son siége, sa livrée boutonnée de travers, là une camériste qui a mis un voile bleu sur une robe vert de mer. Malheur à lui et à elle! Fautes irréparables! L'heure presse. Déjà les chevaux piaffent devant la porte. En toute hâte, on demande ses gants et son éventail, une décoration oubliée, voire même son épée. A peine a-t-on le temps de se composer un visage pour la circonstance. On pense à ceci, à cela; on combine des plans, et l'on voudrait donner des ailes à la voiture, qui semble se traîner d'un pas de tortue.

Le cocher, sur son siége, ne trône plus, cette fois, avec ce noble abandon; il tient les rênes d'une main ferme et roide; il n'attend même pas que le laquais lui crie : « Au château! » A peine a-t-il entendu refermer la portière, que, d'un énergique claquement de langue, il enlève ses chevaux. Il les conduit d'un air sombre, épiant de tous les côtés si quelque autre équipage ne déboucherait point d'une rue latérale pour essayer de prendre le pas sur lui.

Il jette aussi de temps à autre un coup d'œil sur l'horloge de l'église et ne se fait pas faute d'un léger coup de fouet pour accélérer le trot de ses deux bêtes.

Quant au laquais, il ne se dandine plus avec cette légère et gracieuse aisance; il se dresse sur la pointe des pieds, tendant le cou en avant avec une crispation nerveuse et regardant par-dessus le coupé vers le château, où se rend une foule innombrable d'équipages emportés d'une course effrénée. A le voir en même temps remuer les bras comme des rames, on pourrait croire qu'il veut aider les chevaux, tant il est impatient d'arriver. On monte la rampe en un temps de galop, mais arrivé en haut, il faut attendre quelques moments, parce que la foule des voitures qui stationnent est déjà nombreuse et forme une longue file, et qu'il n'est possible d'avancer que pas à pas et au fur et à mesure que chaque équipage a mis son monde à terre. A voir l'empressement que mettent les laquais à tirer des voitures les manteaux et les châles, à refermer les portières, on s'étonne qu'il n'y ait personne de blessé et qu'une seule garniture de dentelle reste intacte....

Mais ce n'est point aujourd'hui un événement ordinaire qui met tout le monde de la cour en émoi et le précipite vers le château. L'heure si longtemps attendue de la délivrance de Mme la duchesse, veuve du prince défunt, est enfin arrivée. Les médecins se sont réunis depuis six heures du matin, les hauts dignitaires sont là depuis huit heures, causant et chuchotant ensemble avec des figures singulièrement allongées. Tous se promènent deux à deux sur la pointe du pied dans la chambre d'attente, les sourcils relevés avec une expression inquiète, et, chaque fois qu'un des chambellans de service vient à franchir l'antichambre d'une course effarée, toutes ces Excellences en habit de gala pressent leur chapeau contre leur corps d'une main crispée, avec un serrement de cœur manifeste.

Tout le château se trouve dans un état d'excitation fiévreuse. Le chef de cuisine a pris son air le plus impor-

tant, car c'est de son savoir-faire que vont dépendre tout à l'heure les destinées de l'État. C'est un homme d'un embonpoint excessif, ce qui donne lieu à un de ses jeunes aides, fort espiègle, de lui décocher une remarque assez déplacée dans une si grave circonstance. Cette remarque attire au mauvais plaisant le plus magnifique soufflet, dont il n'a pas l'air, il est vrai, de se soucier le moins du monde. Les portiers traînent sans bruit leurs longues cannes sur le plancher avec une solennité vraiment risible. Tous les laquais, même dans l'aile du château la plus éloignée des appartements de la duchesse, placent leur main devant leur bouche en parlant. Les valets de chambre de service tiennent leur mine à deux mains, aussi prêts à rire qu'à pleurer.

Cependant, un frôlement de soie et de velours remplit les escaliers. On échange de courts saluts, on passe à la hâte les uns devant les autres, pour arriver au plus vite dans la salle de réception, où se tiennent le maréchal de la cour et la grande maîtresse, chargés de recevoir les hommes et les femmes, roides l'un et l'autre et empesés, sérieux, presque assombris par le souvenir du temps calme qui vient de s'écouler et le pressentiment des jours de joie et de fête dont le son des cloches va donner le signal d'un moment à l'autre.

Comme on le pense bien, les groupes les plus divers se forment dans cette grande salle d'attente. Les vieux courtisans se rappellent encore avec une précision parfaite le jour où le prince, si prématurément enlevé, vit pour la première fois la lumière. C'était un dimanche matin, il pleuvait à verse, les canons ne voulaient pas partir, et la nourrice de l'auguste enfant avait commis l'imprudence de le présenter en gants noirs à son auguste père, c'est-à-dire qu'elle, la nourrice, avait en ce moment-là des gants noirs, car, en ce qui concernait le petit prince, ses charmants petits pieds étaient emmaillottés dans des langes brodés d'or.

« Ah ! dit en soupirant une vieille dame de la cour, je me souviens encore parfaitement, à propos de ses langes,

que feu ma vénérable mère en avait brodé un de sa main.

— Oh ! cela est tout à fait impossible, » réplique d'un ton galant un vieux gentilhomme, bien que tout le monde sache fort bien que cette digne dame, vu son âge connu, eût pu broder elle-même un de ces langes.

De tels propos et d'autres semblables sont tenus aussi par les plus jeunes dames et demoiselles, mais seulement quand il n'y a près d'elles aucun homme à portée de les entendre ; car, sitôt qu'elles voient venir un chambellan ou un autre dignitaire quelconque, elles changent brusquement d'entretien et ne parlent plus que du temps qu'il fait, du théâtre ou de n'importe quel sujet aussi innocent que futile.

Dans ces groupes isolés, dispersés dans toute la salle, un œil exercé eût pu remarquer deux partis bien tranchés : le parti du régent et celui de la princesse Élise. Pour l'un et pour l'autre, l'heure prochaine devait être tout à fait décisive ; la balance allait nécessairement pencher dans un sens ou dans l'autre. La duchesse devait infailliblement donner naissance à une fille, ainsi l'avaient assuré de vieilles dames fort expertes, qui avaient assez de routine en ces sortes d'affaires pour fonder leur assertion sur une foule de petites circonstances en apparence insignifiantes. « Oui, ce sera une fille ; certainement, une princesse ! » entendait-on chuchoter en maint endroit de la salle ; et c'étaient autant de coups portés au cœur des partisans de la princesse Élise. Dans ce cas-là, en effet, ils n'avaient rien à espérer, ils avaient tout à perdre ; la régence cessait, et le régent devenait, de fait et de droit le duc régnant du pays. Qu'il donnât alors à la princesse Élise le conseil amical de se retirer à Eschenburg avec la duchesse, sa sœur, c'est ce dont ne doutaient pas du tout les partisans du régent ; ils l'espéraient du moins, tandis que ceux de la princesse n'exprimaient tout bas que comme une crainte une telle éventualité.

Pour un observateur indépendant, rien de plus amusant que l'aspect de ces deux camps. Ici, l'espoir du

triomphe se trahissait par des mines rayonnantes, des rires sonores, des mouvements d'éventail tout à fait excentriques; là, on ne riait point, mais on souriait seulement, et ce sourire avait quelque chose de contraint, presque de triste, et, au moindre pas qui s'entendait au dehors, on braquait les yeux vers la porte d'entrée avec une anxiété qui allait jusqu'à l'angoisse. Quelques âmes faibles du parti de la princesse se glissaient dans l'autre camp pour y lier des conversations fort innocentes; mais ces timides transfuges ne tardaient pas à s'apercevoir qu'il était trop tard, au clignement d'yeux et au sourire particulier de quelque vieux courtisan ou au coup sec d'éventail d'une vieille douairière indignée; et si, dans leur voisinage, il arrivait à quelqu'un de dire : « Ah! c'est trop fort! » sans allusion visible à leur personne, ils comprenaient bien vite ce que cela voulait dire.

Il y avait bien, il est vrai, parmi tout ce monde quelques privilégiés qui étaient restés en dehors des deux partis, ou que l'on croyait tellement en faveur auprès de l'un et de l'autre, que personne n'osait les regarder de travers, que tous même avaient pour eux une parole agréable, un sourire gracieux.

De ce petit nombre était le major de Fernow, qui, présent au château depuis le matin de fort bonne heure, avait pour ainsi dire fait les honneurs avec le maréchal et la grande maîtresse. Tandis que tous les esprits étaient tendus et inquiets, il circulait au milieu des groupes de causeurs des deux partis, sans but et sans plan en apparence, mais pourtant, bien que par-ci par-là il liât quelques conversations, les personnes qui le connaissaient davantage remarquèrent qu'il était fort distrait et ne prêtait l'oreille qu'à demi aux réponses qu'on lui donnait. Il paraissait surtout occupé de la fenêtre d'où l'on pouvait voir sur la place du château, et il regardait souvent de ce côté avec une vive attention. Enfin, ce qu'il attendait sembla arriver. Une voiture, qui venait de monter la rampe, s'arrêta sous le grand portail, et le baron de Wenden entra presque aussitôt. Fernow s'empresse de le prendre

par le bras, et ils vont de compagnie, à travers les groupes, du pas le plus lent possible pour ne pas éveiller les soupçons, jusqu'à une des fenêtres de la salle.

« Eh bien! lui dit Fernow avec impatience, après l'avoir poussé tout au fond de l'embrasure, quelle nouvelle? Tu es resté bien longtemps.

— C'est possible que le temps t'ait paru long, répliqua le chambellan; je ne me suis pourtant guère amusé, mais j'ai fait tout ce qu'on peut faire avec une langue et deux chevaux. Ouf! acheva-t-il en soufflant comme quelqu'un qui étouffe et en s'éventant de son chapeau d'uniforme.

— Tu ne l'as donc pas rencontré?

— Oh! si, je l'ai rencontré, mais seulement après bien des allées et venues. Chez lui, on me dit qu'il vient de partir, il y a un quart d'heure, pour l'hôtel Warrens, où loge le comte Hohenberg. Je cours à l'hôtel au grand galop. Devant la porte stationnait la voiture de voyage du comte, les domestiques étaient en train de charger ses effets. Quant à ma question, ils répondent que le comte et Son Excellence viennent de retourner chez ce dernier, il y a de cela un quart d'heure. Le moyen de savoir où ils se sont arrêtés chemin faisant! Bien. Je retourne chez Son Excellence. Personne. Le valet de chambre du baron me l'assure, en levant les épaules jusqu'aux oreilles. Tu connais mon phlegme imperturbable en de telles occasions. Je dis au valet de chambre : « Bien, s'il n'y a personne ici, « je me permettrai d'attendre jusqu'à ce que quelqu'un « vienne. » On me conduit alors au salon, où je m'assieds dans un fauteuil, et me livre à toutes sortes de réflexions sur le passé de toute la terre.

— Très-belles réflexions assurément! repartit le major avec impatience. Tu m'en régaleras plus tard, je l'espère. Mais plus tard, plus tard!

— Quand nous nous retrouverons de service ensemble, dit le chambellan en riant. Oh! tu es l'enfant gâté de la fortune! Me voilà donc assis dans le salon du baron, et, pour montrer que je ne suis pas du tout pressé, je m'installe aussi commodément que possible; je prends un

journal, et je me mets à lire, en commençant par les dépêches télégraphiques.

— Après, après?

— Que diable! Ne me pousse donc pas ainsi. Ce que je te rapporte ici fort succinctement m'a tenu vraiment bien plus longtemps.

— Je te crois volontiers, répliqua le major en secouant la tête avec humeur, et je t'écouterai ce soir, sans t'interrompre, si tu veux, durant six heures d'horloge. Mais songe donc qu'il faut que je sache où j'en suis, et que nous pouvons être interrompus d'un moment à l'autre.

— Bah! sommes-nous réellement déjà si près du dénoûment?

— Tiens, regarde cette aile du château, répondit le major. Vois-tu là-bas, à cette fenêtre ouverte, le comte Schuler? Ne remarques-tu pas comme le chirurgien lui adresse des rapports à chaque instant? Il s'apprête, je crois, à donner un signal.

— Ah! et quel signal?

— Cela dépend du prochain quart d'heure. Si nous avons une princesse, il agitera un mouchoir blanc; si c'est un prince, un mouchoir rouge. Aussitôt, derrière la place du château, partiront des fusées, et, devant la grande porte, le canon annoncera l'heureux événement. Ainsi, je t'en prie, dépêche-toi d'achever ton rapport.

— Je le veux bien. Après donc que j'ai attendu un bon bout de temps, et, *nota bene!* sans avoir entendu le roulement d'une voiture quelconque, le valet de chambre m'annonce que Son Excellence est de retour. Son Excellence paraît en effet tout aussitôt au salon, mais l'air tout fatigué et fort abattu.

— Eh bien? demanda le major vivement. Et pourquoi n'a-t-il pas envoyé hier chez moi, comme il l'avait promis?

— Il prétend avoir envoyé, réplique le chambellan avec un ironique sourire, mais que l'on n'a pu te rencontrer.

— C'est un infâme mensonge! s'écria le major avec

tant de violence que deux ou trois dames de la cour, qui se trouvaient près de là, se retournèrent tout étonnées et que M. de Wenden fit signe à son ami de se taire.

— Mais cela me révolte, continua Fernow. Je suis resté hier chez moi jusqu'à quatre heures passées, et ensuite j'ai laissé par écrit l'endroit où l'on pourrait me trouver jusqu'à mon retour. Mais à quoi bon me mettre en colère? Et lui, pourquoi n'a-t-on pu le rencontrer, quand, après deux heures, comme c'était convenu, je lui envoyai un message?

— Comme tu avais manqué à ta promesse, répondit le chambellan en haussant les épaules, il ne s'est pas tenu pour obligé de rester chez lui.

— Bien, bien! Et alors tu lui as parlé sans doute?

— Comme Cicéron, répliqua Wenden d'un ton décidé et la tête haute. Non pas à vrai dire comme Cicéron, mais je m'exprimai très-brièvement et je lui exposai mon message en termes pressants.

— Et il a tout accepté?

— Tout.

— Ce soir?

— A cinq heures, derrière le parc.

— Dieu soit loué! dit impétueusement le major. Voilà une affaire du moins dont nous allons nous débarrasser. Si cela te va, nous dînerons à trois heures, et d'ici là tu as grandement le temps de faire tous les préparatifs.

— Cela s'entend, dit M. de Wenden. Seulement il pourrait arriver que le régent me commandât pour un service quelconque. Tu sais, ajouta-t-il en faisant l'homme d'importance, ma disgrâce paraît finie, le soleil luit de nouveau pour moi. Mais je suis oublieux, dit-il en s'interrompant lui-même brusquement. Ton affaire finie avec le baron Rigoll, il me remit cet écrit pour le régent. Tu sais que j'ai des pressentiments qui ne me trompent guère. Cet écrit, crois-moi, contient des choses importantes. Puis, Son Excellence me pria, au nom de notre ancienne amitié, de le remettre le plus tôt possible à Son Altesse.

— C'est étrange. Et vis-tu le comte Hohenberg? »

Le chambellan secoua la tête de droite à gauche, puis il répondit :

« Il était vraisemblablement dans la chambre à côté, mais il ne se montra point.

— Et le baron Rigoll ne te dit rien de l'affaire manquée?

— Deux mots seulement. De ce ton désagréable que tu lui connais, il me fit cette observation à peu près en ces termes :

« Il s'est répandu à la cour un bruit étrange, c'est que « Son Altesse le duc Alfred de D.... se trouve incognito « dans la ville. Je puis vous assurer, monsieur le baron « de Wenden, que ce bruit n'a pas le moindre fonde- « ment. »

— Avis au lecteur ! dit Fernow.

— Certainement. Et moi, en m'inclinant profondément, je lui fis cette réponse : « Si Votre Excellence me « l'assure, je dois naturellement le croire. » Mais le sourire dont j'accompagnai mes paroles disait assez le fond de ma pensée.

— Je crains, dit M. de Fernow tout pensif, que le moment où le baron Rigoll a commencé à ourdir toute cette intrigue, n'ait pas été pour lui un moment du bonheur.

— C'est tout à fait mon opinion, repartit le chambellan, mais il l'a été peut-être pour d'autres, ajouta-t-il en regardant son ami d'un air fin.

— Eh ! ainsi va le monde, dit le major, et il se détourna de la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans la salle. La fortune tient une balance dans les mains, et quand un plateau de cette balance monte, l'autre descend.

— Puissions-nous être dans le premier des deux ! » reprit en riant le chambellan.

En ce moment on entendit à une assez grande distance le sifflement d'une fusée, puis d'une seconde, d'une troisième, et aussitôt après on distingua le bruit sourd d'un coup de canon. D'innombrables éclairs auraient sillonné tout à coup l'azur du ciel, un jet de feu et de flamme aurait surgi produit par une masse de soufre ou de poix

embrasée, le plafond de la salle aurait soudain vacillé et menacé ruine, que tout ce monde de cour eût été moins agité, moins tumultueux. De jeunes et robustes demoiselles d'honneur pâlirent et rougirent tout à la fois, et leurs compagnes plus âgées en eussent sans doute fait autant, sans le fard dont leurs joues étaient couvertes. Cependant ces dernières du moins se tournèrent vers les croisées en retenant leur respiration; les natures plus vigoureuses affectaient un sourire indifférent, les plus faibles cherchaient pour point d'appui un dossier de fauteuil ou un coin de table.

Boum! — Boum! — Boum!... Le canon continuait à envoyer ces sons du dehors à intervalles égaux.

Dès le premier coup, toute conversation avait été subitement interrompue. On n'entendit plus le plus petit chuchotement, le plus léger murmure, le moindre frôlement d'éventail, et si par hasard quelque dame venait par un mouvement inconsidéré à faire crier la soie de sa robe, aussitôt deux douzaines d'yeux tournés vers elle avec colère lui commandaient de se tenir tranquille. Des chambellans, qui depuis longtemps avaient désappris la sensibilité, qui, même sous le coup d'un regard de disgrâce, savaient conserver assez de sang-froid pour porter haut la tête, tenir leur chapeau sur la hanche avec ostentation et demeurer impassibles et immobiles à la troisième position, ces natures de fer elles-mêmes ne pouvaient se défendre d'un peu d'émotion. De vieux généraux blanchis sous le harnais, qui avaient affronté les décharges d'artillerie les plus meurtrières, sans sourciller, sans battement de cœur, sentaient maintenant chacun de ces coups inoffensifs ébranler leurs nerfs de la facon la plus fâcheuse.

Boum! — Boum! — Boum!

Déjà le sixième coup. A partir du vingt-cinquième, c'était le moment décisif. Si le canon se taisait alors, le parti du régent avait tout droit de lever la tête haut, celui de la princesse était abattu, anéanti, disparaîssait, n'existait plus.

L'intervalle du vingt-cinquième au vingt-sixième coup parut une éternité pour toute l'assistance.

On pouvait presque entendre battre les cœurs sous les uniformes et sous les robes. Tous les yeux étaient ouverts, tous les regards fixes, toutes les poitrines haletantes; un sourire crispé se dessinait sur toutes les lèvres. Mainte dame se sentait trop serrée, maint gentilhomme passait sa main froide sur son front humide. L'attente et la tension étaient au comble. On pouvait craindre des crises nerveuses et des pâmoisons. Une seconde encore et tout fut décidé.

Le vingt-sixième coup avait retenti.... La duchesse avait donné le jour à un prince, le trône avait un héritier, le pays un souverain!...

N'était-ce point une erreur? Le canon n'était-il pas parti une fois de trop par mégarde? L'officier qui commandait les salves n'avait-il point mal compté? « Non! non! disaient en jubilant les partisans de la princesse, l'officier n'a point mal compté; écoutez! les salves continuent. » Et elles continuaient en effet.

Mais qui pourrait encore compter maintenant? Ceux qui voyaient leur salut dans la naissance d'un prince ne se possédaient plus de joie. Les autres avaient le cœur trop serré. Lorsqu'il fut bien avéré qu'un prince était né, les conversations recommencèrent avec plus de vivacité que jamais. On avait bien distingué deux ou trois faibles cris au vingt-sixième coup, on avait bien vu quelques dames chanceler et près de tomber en faiblesse, si des voisins empressés n'eussent ouvert les bras à temps pour les recevoir et les soutenir; mais ces rares indices d'une espérance déçue disparurent bientôt dans le concert des félicitations que s'adressaient à haute voix les uns aux autres les partisans de la princesse. Du reste, l'autre camp fit contre fortune bon cœur et montra une contenance assez ferme. Après tout, le régent, après comme avant, tenait le sceptre dans sa main, et l'on avait, jusqu'à la majorité du nouveau-né, la perspective de dix-huit longues années. La duchesse, il est vrai, et sa

sœur, la princesse Élise, prenaient dès ce moment une importance toute nouvelle, et comme cette dernière était femme, au su de tous, à revendiquer dans toute sa plénitude le droit dont elle n'avait eu jusque-là qu'une vaine apparence, son parti se croyait autorisé à relever la tête et à regarder le camp opposé avec un sourire de superbe dédain.

Déjà depuis longtemps le canon s'était tu, et l'on attendait toujours la confirmation officielle de la naissance de l'héritier du trône. De vieilles dames de la cour et des chambellans blanchis au service commençaient à hocher la tête et à prophétiser à leurs voisins quelque accident extraordinaire, quelque malheur dont ils ne se rendaient pas bien compte. Et, au fait, ils pouvaient avoir raison. Quelques rares curieux, qui se trouvaient près de la porte, épiant en cachette le moindre bruit qui se faisait dans les pièces attenantes, parlaient à voix basse de la course effarée des domestiques qu'ils entendaient aller et venir sans cesse. Il y en eut même un qui prétendit avoir vu le vieux Kindermann disparaître dans le corridor secret qui conduisait aux appartements du régent, et non plus cette fois le vieux Kindermann au sourire stéréotypé que toute la cour connaissait, mais un Kindermann méconnaissable à la mine sérieuse et presque mélancolique.

Jamais la cour n'avait été mise à une épreuve si cruelle. On commençait dans certains groupes d'amis intimes à trouver la situation singulière, absurde même. On s'était cru du moins assez de considération pour être en droit d'apprendre par un message officiel ce qui s'était passé dans l'aile du château où résidait la duchesse. On venait déjà à secouer la tête et à hausser les épaules d'une façon fort significative, et la conversation était bien près de languir et de cesser tout à fait, lorsqu'on remarqua soudain que les chambellans de service à la porte d'entrée de la salle faisaient une mine qui annonçait manifestement quelque chose d'extraordinaire. Ils levaient la tête, rajustaient tout doucement leurs cravates blanches, et se tournaient à mi-corps vers la porte. Leur

oreille exercée avait évidemment distingué un bruit de pas au dehors. Bientôt ils posèrent leurs mains sur les battants de la porte, qui n'étaient fermés qu'à demi, puis ils les ouvrirent tout à fait, et dans la seconde des pièces attenantes on vit le régent qui venait — enfin, enfin ! A sa gauche marchait la princesse Élise, et derrière eux, les dames de la cour, suivies du premier adjudant de Son Altesse, des hauts dignitaires, des ministres et de deux chambellans.

Aussitôt on entendit dans la salle ce petit bruissement de toux par lequel on se prépare d'habitude à quelque scène extraordinaire. Les hommes rajustèrent d'un léger mouvement de mains leurs fracs d'uniforme, les femmes jetèrent un dernier coup d'œil sur leurs toilettes, et, quand le régent parut, ce fut par toute la salle une révérence, une génuflexion universelle. Il y avait dans le regard du duc quelque chose de sombre que remarquèrent fort distinctement tous ceux devant lesquels il passa pour se rendre à l'estrade élevée à l'extrémité de la salle, où se dressait un fauteuil doré sous un dais de velours rouge.

Aux yeux des partisans de la princesse, la mine assombrie du régent eût été un heureux présage, s'ils n'eussent remarqué le même air sur la figure de la princesse. Quelques-uns même, plus perspicaces que les autres, crurent deviner dans ses yeux des traces de larmes récentes.

Le régent conduisit sa cousine par la main jusque sur l'estrade, et, dès qu'il l'eut fait asseoir, on entendit un léger murmure de surprise. Quant à lui, il resta debout, la main appuyée sur le dossier du fauteuil doré, et, après avoir promené ses regards sur l'assemblée, il dit d'une voix haute et ferme :

« Il est enfin arrivé ce moment si longtemps attendu et désiré de nous tous qui sommes ici réunis, et du pays tout entier. Mais ce moment, hélas ! n'est point un moment heureux. Le ciel, qui préside à nos destinées, qui nous dispense les joies et les peines au gré de ses sages

desseins, a jugé convenable de nous donner ces deux lots en même temps. Notre auguste nièce, la duchesse veuve du prince défunt, n'a joui qu'un instant bien court du bonheur de serrer dans ses bras un héritier du trône. Dieu a voulu que l'heure de la naissance du nouveau prince ait été aussi l'heure de sa mort. »

Pendant que le régent parlait, la princesse Élise cachait son visage dans ses mains, et dans l'assemblée attentive et recueillie régnait le plus profond silence.

Après une courte pause, Son Altesse continua :

« Par suite de ce malheureux événement, et conformément à la constitution du pays et aux statuts de notre famille, le trône devenait vacant et la couronne ducale passait de droit sur la tête du plus proche parent mâle du feu duc, c'est-à-dire sur ma tête.... Ni pour vous, qui avez toujours été si fidèlement dévoués à notre maison, ni pour le reste des habitants de ce pays, je ne suis un inconnu, un étranger. Ma manière d'agir et de gouverner restera la même, et comme je veux être pour chacun de vous un juste et gracieux seigneur, j'attends aussi que le dévouement, l'amour et la fidélité que vous avez jusqu'ici montrés au régent, vous les reportiez désormais sur le duc régnant. »

Il est impossible de peindre le mouvement qui se produisit dans l'assemblée après un tel discours. Ce mouvement se traduisit moins par des paroles que par des mines et des gestes. Qu'étaient devenues ces hautes espérances dont les partisans de la princesse avaient salué la naissance d'un héritier du trône ? Le petit prince mort, ce parti cessait d'exister ; il n'avait plus rien à espérer, peut-être avait-il tout à craindre. Un profond silence régnait de ce côté de la salle, et les regards qu'on y échangeait entre soi en disaient plus que mille exclamations. D'autre part, les partisans du régent, tout en promenant autour d'eux des regards de joie et de fierté, étaient cependant si surpris, si déconcertés de ce qu'ils venaient d'apprendre, d'un bonheur si inespéré, que pas une exclamation ne vint sur leurs lèvres. On souriait à la dérobée

en se regardant mutuellement, on se serrait les mains en cachette. Puis chacun reporta les yeux, avec une expression d'attente inquiète, vers le duc, qui s'était penché vers la princesse et lui avait pris la main droite, qu'il pressa longtemps sur ses lèvres. Ensuite il se releva ; un léger sourire, presque imperceptible, éclaira sa figure sévère, et, regardant de nouveau l'assemblée suspendue presque sans souffle à ce qu'il allait dire :

« En ce moment pour moi si solennel, dit-il, où le ciel m'a tant donné, je ne puis m'empêcher de vous informer, vous, mes loyaux et fidèles amis, d'un bonheur plus grand encore qui m'échoit en partage. Notre auguste cousine, la princesse Élise, a consenti à me donner sa main, et en serrant devant vous cette main chérie, je déclare ouvertement la princesse ma chère fiancée, et je recommande de nouveau ma future épouse ainsi que moi à votre fidélité et à votre amour. »

Ce fut alors une scène comparable à celle où les deux frères ennemis de Messine, oubliant leur haine invétérée, tombent enfin dans les bras l'un de l'autre, et où leurs partisans, si longtemps divisés, imitant spontanément un si bel exemple, se tendent mutuellement les mains et se jurent avec des paroles sorties du cœur que désormais toute inimitié et toute haine doivent cesser entre eux. On semblait de part et d'autre chercher à dessein ses ennemis les plus acharnés, ses plus irréconciliables adversaires. On eut alors le spectacle des embrassades les plus incroyables, on vit plus d'un couple de frères ennemis échanger les paroles les plus amicales, des yeux pleurer, des lèvres sourire, qui depuis des années en avaient tout à fait perdu l'habitude. Mais, après ce premier moment donné à la joie d'une réconciliation aussi sincère qu'inespérée, toute la salle, d'un élan unanime, se tourna vers l'heureux couple qui toujours occupait l'estrade, et un vieux général ayant poussé un vivat chaleureux à l'adresse de Leurs Altesses, toute l'assemblée y répondit d'un seul cœur et d'une même voix. Cette acclamation enthousiaste trouva un

puissant écho sur la place du château et dans les rues avoisinantes.

La plus grande partie de la population s'était en effet hâtée d'accourir sur la place du château, dès les premières salves de l'artillerie; et par toute la foule s'était répandue comme une traînée de poudre, non-seulement la nouvelle de la naissance du petit prince, mais encore celle de sa mort, mort qui du régent universellement honoré faisait le souverain légitime du pays. Aussi maintenant des milliers de voix demandaient-elles à le voir, et lorsque, cédant au vœu unanime, le nouveau duc parut sur le grand balcon du château, l'air retentit d'une acclamation immense de joie, à laquelle se mêlaient le son joyeux des cloches et le sourd mugissement du canon.

Faut-il donc que la joie et la peine se succèdent et se mêlent si souvent dans cette vie? Les larmes de la pauvre duchesse coulaient encore sur le front déjà froid de son enfant nouveau-né, qui n'avait fait que paraître au monde pour le quitter aussitôt; la malheureuse mère entendait maintenant les cloches sonner à toute volée, le canon tonner avec le fracas de la foudre; et pourtant, loin d'éprouver aucun sentiment amer, elle se réjouissait au fond du cœur du bonheur de sa sœur chérie. Elle demanda une feuille de papier et y écrivit d'une main tremblante : « Mes souhaits les plus ardents et les plus sincères pour le bien-être du duc et le bonheur de ma sœur chérie. »

Son valet de chambre emporta ces lignes, et de tous les compliments que reçut le couple auguste en ce jour fortuné, ce fut certainement le plus touchant.

Cependant tout ce monde officiel, qui tient à la cour de près ou de loin, ayant quitté le château, le duc suivit la princesse dans son salon, en compagnie de Mlle de Ripperda. La princesse alors, oubliant toute étiquette, serra chaleureusement dans ses bras sa jeune compagne, et, la tête familièrement appuyée sur son épaule, elle laissa couler librement les larmes que lui arrachait l'excès de son bonheur.

Les seules personnes qui fussent restées dans l'anti-

chambre étaient le major de Fernow et le chambellan de Wenden. Ce dernier voulait remettre entre les mains du régent le billet du baron Rigoll, conformément à la promesse qu'il avait faite à ce dernier.

« Tu es de service, dit-il à son ami, et par conséquent tu peux te permettre sans plus de délai de m'annoncer.

— J'y répugne assez, répondit Fernow; ce moment est un moment délicat, et je dois, avant tout, prendre garde de rien faire qui ressemble le moins du monde à une indiscrétion. Toute réflexion faite, mon cher Wenden, il faut que je me fasse annoncer moi-même d'abord, je ferai ensuite volontiers la même chose pour toi. »

Que le bon major cherchât une occasion convenable d'entrer dans le salon, où il savait que se trouvait Hélène, nous n'avons pas besoin de le dire. Le tout était pour lui de rencontrer quelqu'un qui pût décemment l'annoncer. Il se serait peut-être à la fin contenté d'un laquais des plus insignifiants, lorsque, en ce moment même, M. Kindermann entra dans la salle avec le dessein de se rendre auprès du régent.

Le vieux serviteur n'avait plus cet air mélancolique qui avait frappé un des assistants tout à l'heure, comme nous l'avons dit. Bien loin de là, sa figure rayonnait d'une satisfaction indicible et son sourire était si franchement joyeux que le major ne put s'empêcher de sourire lui-même en l'abordant. Il lui tendit amicalement la main et lui dit que M. de Wenden et lui avaient absolument besoin de s'entretenir un instant avec Son Altesse, et qu'ils le priaient d'être assez bon pour se charger de les annoncer. M. Kindermann, qui voulait extraordinairement de bien à son protégé, comme il appelait l'adjudant, et qui savait d'ailleurs qu'en annonçant M. de Fernow à Son Altesse, il ne risquait pas de lui déplaire, répondit avec une profonde révérence qu'il s'estimait heureux de pouvoir servir M. le major; après quoi il disparut comme une ombre dans le salon de la princesse, en jetant sur le jeune officier un regard plein de bienveillance.

La profonde révérence et, en général, l'air tout à fait

respectueux dont M. Kindermann avait accompagné la réponse qu'il venait de faire à l'adjudant de Son Altesse, s'expliquaient par la présence de M. de Wenden. En effet, bien que nous sachions que le major et le valet de chambre se parlaient d'habitude avec beaucoup plus de sans-façon, quand ils étaient seuls ensemble, et sans témoins, cependant M. Kindermann était trop homme du monde pour ne pas montrer aux yeux de ce monde de la manière la plus manifeste la différence qu'il savait mettre entre lui, simple valet de chambre, et l'adjudant de Son Altesse.

Bientôt le vieux serviteur reparut sur la porte du cabinet, s'inclina de nouveau respectueusement, et dit avec un geste significatif:

« Monsieur le major Fernow ! »

Comme le major s'approchait en toute hâte et se trouvait tout contre M. Kindermann, celui-ci continua tout bas, avec un léger soupir :

« Ah ! monsieur le major, je souhaiterais bien que feu M. votre noble père vécût encore !

— Et pourquoi, mon bon Kindermann ?

— Le régent — je voulais dire Son Altesse le duc régnant, dit-il en se reprenant, — est extrêmement bien disposé pour vous. A moins que tout ne me trompe, vous devez fournir une carrière extraordinaire.

— Cette opinion vous vient de votre amitié pour moi, mon cher M. Kindermann. Cependant je suis heureux que vous ayez l'idée que je dois réussir.

— Dans peu d'années, vous serez Excellence, » reprit M. Kindermann avec une importance presque comique, tandis que l'adjudant entrait au salon.

Au bout de quelques instants, Fernow reparut, fit signe à son ami de Wenden et l'introduisit, tout en restant lui-même dehors avec le valet de chambre.

M. Kindermann avait pris une prise en cachette, puis secoué les bouts de sa cravate, pour en faire disparaître le peu de tabac qui s'y était répandu; après quoi il se frotta les mains, et dit en souriant :

« Qui aurait pensé à tout cela, il y a trois jours ? Que de changements ici, et tout à coup !

— Il y en a eu tant, répliqua M. de Fernow, que l'on a peine à les comprendre. Quant à moi, quelque joie que j'éprouve des changements opérés dans les hautes sphères de la cour, je suis pourtant assez égoïste pour m'occuper de moi avant tout, et je me demande encore comment ma position a pu si rapidement changer. Vous rappelez-vous ce soir où je me trouvais dans l'antichambre, et où, entendant sonner Son Altesse, — vous étant absent, par hasard, — j'entrai dans son cabinet.

— Si je me le rappelle? reprit M. Kindermann en remuant la tête tout doucement. Combien, à votre place, se fussent dit : « Bah! est-ce que cela me regarde? » Vous en eussiez peut-être fait autant vous-même en d'autres circonstances; c'est-à-dire que vous auriez tranquillement suivi votre chemin et laissé échapper un moment d'où dépendait peut-êre tout votre avenir.

— Oui, un moment bien important, dit l'adjudant tout pensif. Mon ami Wenden dirait....

— Un moment du bonheur! s'écria M. de Wenden, qui sortait juste à cet instant du salon de la princesse, d'un pas leste et la figure rayonnante. Ah! cela a très-bien fait. Je t'assure, Fernow, Son Altesse est d'une grâce, d'une bonté, d'une douceur.... Et la princesse! un ange véritable, aimable comme toujours, et, avec cela, douce comme jamais, » ajouta-t-il plus bas. Puis il reprit à voix haute, quand il remarqua le sourire et l'air étonné de l'adjudant : « Son Altesse a daigné se souvenir avec quelle patience exemplaire j'ai soutenu ma maladie. Quant à la princesse, elle n'a point oublié non plus combien je fus de tout temps empressé à lui offrir mes services. Je suis nommé conseiller d'ambassade, et je dois partir aujourd'hui même pour la cour de B..., à laquelle je vais notifier trois choses d'un coup : un décès, un avénement et un mariage.

— Allons, tu ne peux manquer de gagner à cela deux brevets d'ordres, dit M. de Fernow en riant et en se

couant la main de son ami. Reçois-en mes félicitations bien sincères.

— Permettez-moi aussi d'adresser mes humbles compliments à M. le conseiller d'ambassade, » dit M. Kindermann en s'inclinant respectueusement, avec un sourire empesé, qui s'égaya bientôt lorsque le chambellan, dans l'excès de son bonheur, lui prit la main et la serra amicalement.

Sur ce, le digne serviteur s'éloigna, et comme il se retournait pour saluer encore et se retirait ensuite d'un pas solennel, le major ne put s'empêcher de le regarder et de dire à son ami :

« Avec toutes ses singularités, c'est un brave homme, et il est vraiment heureux que le prince ait à ses côtés un homme d'un caractère si bienveillant. Ainsi, tu pars ce soir? Mais pas avant, je l'espère, pas avant que notre affaire ne soit terminée?

— Cela s'entend. Mais silence, la porte s'ouvre. »

C'était le duc lui-même. Il appela le major de Fernow. Celui-ci entra aussitôt dans le salon. Son cœur battait, il ne savait pourquoi.

La princesse reposait dans un petit fauteuil. Quand l'officier parut, elle tourna les yeux vers lui avec ce certain sourire railleur, qui trahissait si souvent chez elle un peu de malice. Mais cette fois la bonté et la sympathie y dominaient, et elle fit un petit signe familier de la main à M. de Fernow, au moment où il s'avançait devant le duc en s'inclinant respectueusement. Près du fauteuil de la princesse, Hélène de Ripperda était debout et regardait dehors, par la fenêtre, d'un air indifférent.

« Voilà mon secret complice, dit le duc aux deux dames, en leur désignant le major, qui balbutia quelques mots embarrassés, comme cela a coutume d'arriver en de pareilles circonstances. Non, non, continua le duc, il faut que je dise la vérité, Fernow m'a habilement et fidèlement servi.

— Et il m'a trahie, moi! dit en riant la princesse. Fernow, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Certainement, madame, c'est une petite trahison, je l'avoue, mais nullement un abus de confiance, car je ne fus jamais honoré de la moindre confiance de votre côté. Toutefois, comme ma trahison a eu des suites si heureuses, elle me sera, je l'espère, pardonnée.

— Assurément, cher Fernow, dit gaiement le duc, et si je vous ai appelé, c'est pour vous exprimer avant tout ma reconnaissance. — A propos! continua-t-il après une petite pause pendant laquelle il avait ouvert et refermé une lettre qu'il tenait à la main. Voici une lettre du baron Rigoll que Wenden vient de me remettre. Prenez-la, lisez-la, j'ai à causer avec vous sur ce qu'elle contient. »

Il lui tendit la lettre. Mais avant que le major eût pu la lire, le duc fit tout à coup un geste de la main vers Mlle de Ripperda et ajouta à haute voix :

« Arrêtez un instant, Fernow. Demandez d'abord à notre belle Hélène si et quand elle deviendra la femme du grand veneur. »

Le pauvre major eut presque peur en entendant parler ainsi le régent. Il jeta un regard sur Mlle de Ripperda, mais celle-ci, sans changer de position, avait l'air de regarder quelque chose d'extraordinairement intéressant sur la place du château.

« Eh bien! si nous ne voulons pas l'interroger, continua Son Altesse en riant, lisez la lettre du baron Rigoll. »

M. de Fernow déploya la lettre avec une curiosité pleine d'anxiété. Il en lut le contenu d'un bout à l'autre, et pendant qu'il lisait, les mots semblaient danser devant ses yeux. Après s'être un peu remis, il se précipita vers le prince, lui saisit la main vivement et, en dépit de sa résistance, la pressa sur ses lèvres. Il était hors de lui. Le passé, le présent, l'avenir flottaient dans son âme ravie sous les plus brillantes images. Il s'oublia même au point de s'approcher impétueusement d'Hélène, qui tressaillit au son de sa voix, lorsqu'il lui adressa la question que lui avait commandée le régent.

Pour ne pas laisser le lecteur dans l'incertitude sur ce

qui mettait ainsi le jeune officier hors de lui, nous ne lui cacherons point que la lettre de Son Excellence le grand veneur baron Rigoll contenait une offre de démission, et que le duc avait écrit en marge : « Accepté, et l'emploi de grand veneur est provisoirement conféré au major de Fernow. »

CHAPITRE XVIII.

CONCLUSION.

Nous aurions encore bien des choses à vous dire, chers lecteurs, peut-être même de fort intéressantes; nous pourrions vous décrire des fêtes splendides, de brillants mariages, des feux d'artifice, des illuminations.... Mais à quoi bon fatiguer plus longtemps votre patience par des descriptions qui, dans le temps agité où nous vivons, ne sont plus que des lieux communs? Parmi les mariages auxquels nous venons de faire allusion, il va sans dire que celui de M. de Fernow et de Mlle de Ripperda est compris, et par là tombe de soi-même la crainte que vous pouviez avoir que le duel du major avec le baron Rigoll n'eût eu des suites sanglantes. Ce duel eut lieu en effet. Mais, après un échange de deux balles sans résultat, le baron Rigoll tendit la main à son adversaire, en rétractant de la manière la plus complète toutes ses paroles offensantes, après quoi il quitta la ville, en compagnie du comte Hohenberg.

Il faisait une belle et magnifique soirée de printemps lorsque le titulaire provisoire de l'emploi de grand veneur rentra en ville avec le futur conseiller d'ambassade après cette rencontre. Un parfum délicieux s'exhalait non-seulement des arbres, des buissons et des fleurs, mais de la terre même. Tous les êtres semblaient heureux

de vivre sous un si beau ciel, de respirer un air si pur. Devant la porte de la ville, nos deux cavaliers trouvèrent un équipage, la voiture de voyage du baron de Wenden, qui, pour toutes les éventualités, avait été commandée; mais, par bonheur, elle n'eut à recevoir aucun blessé. Le baron de Wenden, arrivé à la petite auberge où la voiture attendait, sauta gaiement à bas de son cheval, tendit la main à son ami, qui le remercia cordialement, et se laissa jeter sur les épaules un bon manteau par son domestique avant de se mettre en route.

« A envisager les choses à leur juste point de vue, dit-il alors en riant, c'est pourtant moi qui suis proprement la cause de tout ton bonheur, mon cher Fernow, et, si tout sentiment de reconnaissance n'est pas mort dans ton cœur, tu n'auras rien de plus pressé que de faire peindre pour tes enfants et les enfants de tes enfants cette scène où, il n'y a pas déjà si longtemps, je t'exposai en détail ma théorie sur le moment du bonheur.

— Oui, oui, s'écria gaiement le major, et comme pendant de cette scène, celle où je faillis me voir forcé de t'arrêter dans la grande salle d'audience du château. Voilà encore un moment du bonheur!

— Eh! cela a mieux fini que je ne l'avais espéré. Si ma mission a un plein succès, ajouta Wenden avec une grande importance, et que....

— Et que quelques petites étoiles, semblables à celles qui brillent ce soir au-dessus de nos têtes, émaillent ton frac, tu pourras me dire au retour que c'est une sensation singulièrement agréable de se sentir guéri d'une grave maladie.

— Oui, mais une maladie de ce genre, dit le chambellan avec un soupir, pendant que le postillon se hissait en selle, une telle maladie peut souvent avoir de tristes suites.

— Ah! tu m'effrayes! s'écria M. de Fernow d'un ton légèrement ironique et avec un sourire malicieux, car il savait fort bien ce que voulait dire Wenden. Est-ce que réellement, par hasard .

— Non pas moi, dit vivement le baron, mais je crains que cette pauvre jeune fille, dans son inclination pour moi, n'ait pris la chose beaucoup plus au sérieux que je ne le voudrais.

— Là-dessus, tu peux être parfaitement tranquille, répliqua le major en s'efforçant de ne pas éclater de rire. Je tiens de source excellente qu'elle s'est pleinement consolée de t'avoir perdu, et qu'elle est sur le point de se marier avec une passion plus ancienne. Ce que je puis aussi t'assurer, c'est que je m'intéresse fort à ces jeunes gens et que je ferai tout mon possible pour les pousser et leur procurer des clients. »

Cette promesse sembla alléger d'un poids de cent livres le cœur du nouveau conseiller d'ambassade, et ce fut en effet un spectacle comique de le voir tendre les deux mains hors de la portière avec une émotion affectée, pour presser une dernière fois la main droite de son ami.

« Mais il est grandement temps que tu files! s'écria Fernow. Tu devais partir à sept heures, je ne veux pas abuser davantage de ton amitié pour moi. Adieu!

— Adieu, mon cher Fernow, et pense à moi à ton plus prochain moment du bonheur. »

La voiture roula, le major la suivit des yeux quelques minutes, puis, tournant bride aussitôt, au lieu de prendre la rue qui conduisait à la ville, il lança son cheval au galop sur la route d'Eschenburg.

Que pouvait-il donc aller chercher là?... Ah! ces équipages sans doute qu'il rencontra sur son passage une petite demi-heure après. Il laissa passer fort respectueusement la première voiture où se trouvaient le duc et la princesse Élise, puis il poussa son cheval tout écumant contre la portière de la calèche qui venait ensuite, et d'où on lui tendit une jolie petite main qui s'enlaça à la sienne avec une pression pleine d'angoisse.

« Est-ce bien vrai? demanda Hélène de Ripperda d'une voix tremblante. Vous vous êtes battu? Êtes-vous blessé?

— Ni l'un ni l'autre, répondit M. de Fernow. Son Excellence le grand veneur baron Rigoll et moi, nous nous

sommes séparés, après avoir échangé deux coups de feu insignifiants, ou plutôt qui ont eu un excellent effet, c'est que nous nous sommes quittés sans haine, et que désormais nous ne nous envierons plus l'un à l'autre nos moments de bonheur. Et ces moments-là, ajouta-t-il d'une voix attendrie en se penchant près de la portière, ces moments-là ne nous manqueront pas, à nous du moins, je l'espère. N'est-il pas vrai, ma chère Hélène? »

Hélène ne répondit pas, mais il sentit une douce pression de sa jolie main.

Et ils cheminèrent ainsi, elle dans la calèche, lui à cheval tout près d'elle, par cette belle soirée de printemps, sous un ciel étoilé, entre deux haies de fleurs embaumées, aux doux accords du chant du rossignol. Ah! pour eux, n'était-ce pas déjà le bonheur?

Oui, M. de Fernow était heureux et il aimait à penser à ceux qui l'étaient moins que lui. Aussi n'oublia-t-il point plus tard ce jeune homme qu'il avait rencontré récemment sur la terrasse du jardin ducal, et avec qui il avait eu cet entretien singulier, où les vers luisants jouaient un rôle spécial. Il fit nommer ce brave artiste inspecteur du cabinet de gravures du grand-duc, et quand Henri Boehler fit part de cette bonne nouvelle à sa mère, et qu'ils descendirent la porter ensuite à la veuve Weiher, celle-ci ne put s'empêcher de faire pour la première fois de sa vie, à l'ex-photographe une profonde révérence. Quant à Rose, elle se jeta dans les bras de son fiancé et lui dit entre autres tendresses:

« Te rappelles-tu, Henri, cette soirée, où tu courus dans le jardin du château, le cœur gros de chagrin, et où tu rencontras ce jeune officier qui te montra tant d'amitié et à qui nous devons tout aujourd'hui?... Oui, ce fut un moment béni du ciel, continua-t-elle en regardant son amant dans les yeux avec une tendresse passionnée. Ce moment-là, jamais nous n'eussions cru qu'il dût venir pour nous. Ta mère avait pourtant dit bien souvent que le ciel ne le refusait à personne ici-bas.... C'est le moment du bonheur. »

« Et M. Krimpf? » nous demandera-t-on peut-être....

Henri Boehler lui avait laissé son atelier photographique avec tous ses appareils, et le petit peintre en tira parti, bien que d'une manière tant soit peu étrange. Ainsi, il s'entendit avec un spéculateur en objets d'art, pour lequel il organisa une galerie de toutes les difformités et de toutes les laideurs de la race humaine, — collection amusante en son genre, dans laquelle le portrait de l'artiste lui-même était très-fréquemment reproduit sous les formes caricaturales les plus variées. Cependant M. Krimpf devint de plus en plus misanthrope. Il ne sortait que très-rarement, et, quand cela lui arrivait, il regardait tout le monde en face avec une expression de méfiance et de haine. Seulement, lorsqu'il était seul, il se livait parfois à d'étranges accès de gaieté, et on l'entendait chanter pendant des heures entières le refrain de la fameuse chanson: « Chantons, buvons, traleralera! »

—

Nous voici arrivé au terme de cette histoire. Pour peu que vous y ayez trouvé d'agrément et d'intérêt, chers lecteurs, le moment où nous avons pris la plume pour vous la raconter aura été pour nous aussi — UN MOMENT DU BONHEUR.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. Typographie de A. MOUSSIN.







